



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

nr.

511⁸ -

- 1780,9

Mercur

MERCURE
DE FRANCE,
POLITIQUE,
HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.
(N^o. 36.)

SAMEDI 2 SEPTEMBRE 1780.

*Avis intéressant pour l'Édition nouvelle des
Lettres Édifiantes, en 22 Vol. in-12.
proposée par Souscription jusqu'au premier
Octobre prochain. A Paris, chez Mérigot
le jeune, Libraire, Quai des Augustins,
au coin de la rue Pavée.*

COMME plusieurs personnes ont répandu que
l'Édition nouvelle des Lettres Édifiantes, faite à
Paris, n'auroit pas lieu, nous croyons devoir rassurer
M^{ms}. les Souscripteurs, qu'on a cherché à inquiéter,
& leur annoncer que les trois premiers Volumes
sont sous presse, & paroîtront en Octobre prochain,
que les autres les suivront sans interruption, & que

cette entreprise Littéraire sera conduite , non avec précipitation , mais avec beaucoup de soin & d'exactitude. Nous prévenons aussi que comme la Souscription sera fermée le premier Octobre , il est nécessaire que les personnes qui voudront se procurer cet excellent Ouvrage , & profiter du bénéfice de la Souscription , le fassent dans le courant de ce mois de Septembre. On paye 6 liv. en souscrivant , & 6 liv. à chaque Livraison de 3 Volumes en feuilles. Les trois derniers seront donnés gratis.

LAMY, Libraire , Quai des Augustins , ci-devant en Société avec M. Saugrain , occupe actuellement la troisième Boutique au-dessus de la rue Gît-le-Cœur, même Quai. Il distribue le Catalogue des Livres choisis des Bibliothèques des Jésuites , in - 8^e. 1 liv. 16 sols , & 2 liv. 8 sols franc de port partout le Royaume. On fera connoître incessamment plusieurs Ouvrages de son propre fonds , qu'il va mettre en vente.

COURS PUBLIC.

M. ROULAND , Neveu & Élève de M. Sigaud de la Fond , & Démonstrateur de Physique Expérimentale en l'Université , commencera , le Lundi 4 Septembre , à midi précis , un *Cours de Physique*. Il le continuera les Lundi , Mercredi & Vendredi de chaque Semaine , à la même heure , dans le Cabinet des Machines de M. de la Fond , maison de l'Université , près S. Yves , rue S. Jacques.

Per. 135.

MERCURE

DE FRANCE

DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

C O N T E N A N T

Le Journal Politique des principaux événemens de toutes les Cours ; les Pièces fugitives nouvelles en vers & en prose ; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux ; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts ; les Spectacles ; les Causes célèbres ; les Académies de Paris & des Provinces ; la Notice des Édits , Arrêts ; les Avis particuliers , &c. &c.

S A M E D I 2 S E P T E M B R E 1780.



A P A R I S ;

Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins.

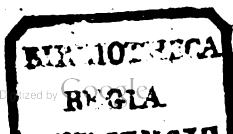
Avec Approbation & Brevet du Roi.

T A B L E.

Du mois d'Août 1780.

P	PIÈCES FUGITIVES.	<i>Italiens ,</i>	86
	Couplets à M ^{de} la Duchesse de Fronsac ,	<i>La Mort de Voltaire , Ode ,</i>	121
	Le Siège prêté & rendu , Conte ,	<i>Traité des Péages , &c. ,</i>	125
	Notice historique & critique sur les Ouvrages de Claude Joseph Dorat ,	<i>Nouveau Solfège ,</i>	128
	Vers adressés à une charmante Actrice ,	<i>Oraison Funèbre de mon Amie ,</i>	130
	Béranger , Conte ,	<i>Observations sur le Magnétisme animal ,</i>	161
	Épître à Sophie ,	<i>Adélaïde , ou l'Antipathie pour l'Amour , Comédie ,</i>	168
	Le Dépositaire , Conte ,	S P E C T A C L E S .	
	La Pie & ses Petits , Fable ,	<i>Académie Roy. de Musiq. ,</i>	132
		<i>Comédie Française ,</i>	137 , 179
	<i>Menzikow , Scène Dramatique ,</i>	<i>Comédie Italienne ,</i>	43 , 138 , 181
	Description de la Sicile & du Mont-Etna ,	SCIENCES ET ARTS .	
	Le Noyé , Conte ,	<i>Découverte d'un procédé de Gravure ,</i>	91
	Voyage d'Ermenonville ,	V A R I É T É S .	
	Enigmes & Logogryphes ,	<i>Addition à la Notice sur les Ouvrages de M. Dorat ,</i>	140
		<i>Copie d'une Lettre de M. G.... à M. Philidor ,</i>	184
	NOUVELLES LITTÉR.	<i>Lettre au Rédacteur du Mercure ,</i>	185
	L'Esprit des Croisades ,	<i>Réponse de M. Carouge des Bornes ,</i>	187
	Observations de M. Brion de la Tour ,	<i>Gravures ,</i>	142
	Pierre le Cruel , Tragédie ,	<i>Annonces Littéraires ,</i>	47 , 95 , 143 , 191
	Tableau du meilleur Gouvernement possible ,		
	Histoire Naturelle des Oiseaux ,		
	Observations sur les Poètes		

De l'Imprimerie de MICHEL LAMBERT,
rue de la Harpe, près Saint-Côme.



MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 2 SEPTEMBRE 1780.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE

*COUPLETS chantés à Table ,
à Mesdames * * *.*

C'EST ici le vrai Panthéon
Des Dieux qui savent plaire.
Nous rassemblons en ce salon
Et l'Olympe & Cythère.
Avec Pallas , Vénus , Junon ,
A table on nous voit rire ,
Et la Harpe , notre Apollon ,
Les chante sur sa lyre.

*A Madame *.*

O vous , Reine de ce festin ,
A la Reine divine
Je veux vous comparer en vain ;
Votre taille est plus fine.

A ij

M E R C U R E

Homère a vanté ses grands yeux ;
 Mais quand on voit les vôtres,
 Peut-on blâmer le Roi des Dieux
 D'en avoir aimé d'autres ?

*A Madame * * .*

Vous de qui l'esprit est sans fard
 Et le cœur si fidèle ;
 Plus sage que Vénus, Boizard,
 Vous n'êtes pas moins belle,
 Elle n'eût pas reçu ce prix
 Que la Fable renomme ;
 Et votre main du beau Pâris
 Eût refusé la pomme.

*A Madame * * * .*

Vous guidez mes pas étourdis
 Dans un âge novice,
 Ainsi que Minerve jadis
 Guida le fils d'Ulyssé.
 Si Pallas de vos traits chéris
 Eût orné la Sageesse,
 Télémaque pour Eucharis
 Eût eu moins de foiblesse.

(*Par M. de Saint-Ange, .*)



LES JAMBES DE BOIS, Conte.

MES amis, un Fablier
De l'an dernier,
Qui valoit ceux de cette année,
Contoit un soir ce qu'ici
Je vais vous conter aussi
Au coin de ma cheminée.

Je me promenois près d'un bois,
Quand je vis un paysan qui traversoit la plaine,
Il avoit deux jambes de bois :
Je vous souhaite même aubaine.
Ce souhait vous fait peur ? Mais écoutez ceci :
Du compliment, j'ose le croire,
Vous m'allez dire grand merci,
Quand j'aurai conté mon histoire.

Comme j'avois un peu d'ennui,
Je m'approchai, pour causer avec lui.
Tout en causant je crus bien faire
De lui jurer qu'au fond du cœur
Je prenois part à son malheur.
Qu'appellez-vous, malheur ? dit-il presque en colère,
Ce malheur est un bien dont j'ose me vanter,
Dont mon cœur s'applaudit sans cesse ;
Et si mon sort vous intéresse,
Vous devez m'en féliciter.

A ce discours, bien fait pour me surprendre,
 Je lui fis compliment du cœur & de la voix ;
 Mais je le suppliai de me faire comprendre
 La volupté de deux jambes de bois.
 Volontiers, dit-il : je commence.
 Quant à l'économie, elle est de conséquence
 Pour de malheureux ouvriers ;
 Or, qui n'a plus de jambe évite la dépense
 Qu'il faisoit en bas & souliers.
 Les ronces me faisoient la guerre ;
 J'appréhendois à chaque instant
 De me heurter contre une pierre
 Ou de me blesser en marchant ;
 Crainte & danger m'accompagnoient sans cesse :
 Maintenant exempt de tout mal ,
 Je vas, viens, sans que rien me blesse ;
 Bonne & cailloux, tout m'est égal.
 Pour neiges & boursier je ne fais nulles pauses ;
 Je suis ainsi devant vous arrivé ;
 Fût-ce un chemin d'épines tout pavé,
 J'y marche comme sur des roses.
 Si sous mes pas je découvre un serpent,
 De mon pied j'écrase la tête ;
 Si quelque chien à me mordre s'apprête,
 Je peux sans me gêner l'assommer à l'instant.
 Sur mes jambes, l'été ; je n'ai pas à combattre
 Des mouches l'agile aiguillon ;
 Et si ma femme à la maison

Fait du bruit, j'ai de quoi la battre.
 Qu'on me donne une noix, je la casse. Le soir,
 Près de mon feu, lorsque je viens m'asseoir,
 Mon pied l'attise. On a beau voir
 Les saisons varier, toujours de leurs caprices
 Mes jambes savent triompher;
 Enfin après huit ans d'agréables services,
 J'en fais du bois, pour me chauffer.

Je vous souhaitois donc un sort digne d'envie :
 Vous le voyez. Ainsi (qui l'auroit pu penser ?)
 L'homme sans jambe, avec de la philosophie,
 A du plaisir à s'en passer.

IL L'AVOIT MÉRITÉ, Nouvelle.

MADAME DE MÉRIVAL étoit veuve,
 & n'avoit encore que vingt ans. Elle avoit
 fait d'abord un de ces mariages que les amans
 trouvent toujours déraisonnables, & que les
 parens appellent des mariages de raison. On
 lui avoit donné un mari qui n'eut d'autre
 mérite que de se laisser mourir bientôt; &
 le veuvage lui avoit rendu sa gaîté naturelle.
 Enjouée avec esprit, vive jusqu'à l'étour-
 derie, toujours irréprochable, mais sou-
 vent inconsidérée, donnant quelquefois,
 sans le vouloir, des espérances qu'elle n'a-
 voit jamais envie de réaliser; ne bravant
 point les bienséances, mais les négligeant

quelquefois fans y songer : telle étoit Mde de Mérial. Elle vivoit chez un oncle, M. de Rincour, dont le caractère étoit opposé au sien, & qui ne l'en aimoit pas moins. M. de Rincour étoit l'homme du monde le plus formaliste. Les étourderies de sa nièce le mettoient souvent en colère; & il lui faisoit quelquefois des sermons qui l'auroient fort ennuyée, si elle n'eût eu l'art de les abréger; mais sitôt que le sermon commençoit, elle sautoit au cou de son oncle, & le faisoit taire en l'embrassant.

Un matin cependant M. de Rincour vint trouver sa nièce, & lui dit : ma nièce, votre conduite est irréprochable; mais j'en réponds au Public. Il est temps que vous changiez de caution, & qu'un mari prenne la place de votre oncle. Je ne veux pas forcer votre choix; mais j'exige que vous en fassiez un. Il vient ici plusieurs personnes qui aspirent à votre main; il faut vous décider. Par exemple, ce M. Morbrok est un fort galant homme. Je l'attends ce matin. Il demande à t'entretenir un moment. Il faut l'écouter, ma nièce. Je présume qu'il a des propositions à te faire : il est fort riche, je serois charmé qu'il pût te convenir.

Comme il achevoit de parler, on vint annoncer M. Morbrok. Le voilà justement, continua M. de Rincour; je te laisse avec lui. C'est un fort galant homme; un homme riche, songes-y bien, ma nièce.

M. Morbrok étoit un Anglois des plus

opulens , qui avoit autant d'estime pour les richesses , que de haine pour la nation François. On auroit tort , si d'après cela on l'accusoit d'avarice. Sa manie n'étoit point d'entasser l'or , mais de croire que ce mot-là renfermoit tout. On eût dit , à l'entendre , que l'or dissipoit tous les chagrins , & guérissoit toutes les maladies. S'il vous eût privé d'un ami , d'un père , il auroit cru vous consoler & vous dédommager avec de l'argent. Si l'on parloit devant lui d'un homme de génie , il demandoit quelle étoit sa fortune. Il prétendoit qu'il n'y avoit qu'un bien & un mal dans le monde : la richesse & la pauvreté. Du reste , sa liberté d'esprit naturelle , jointe à l'indépendance qui accompagne une grande fortune , lui faisoit attacher peu de prix à ce que nous nommons politesse. Il rendoit peu d'égards dans la société ; mais aussi il en exigeoit peu lui-même.

Resté seul avec Mde de Merval , il eut avec elle une conversation qui dût l'étonner. Il lui dit qu'il la trouvoit bien , fort bien ; mais qu'elle n'étoit pas riche , & qu'il falloit le devenir. Moi , je le suis , continuait-il , je le suis trop. Nous pourrions nous arranger de manière à l'être tous deux assez. Cela peut-être , lui répondit Mde de Merval ; mais je ne comprends pas comment. Je vais me faire mieux entendre , reprit-il. Moi , je vous aime ; je viens me proposer. Ne vous alarmez point. Ce n'est pas d'un mariage que j'ai à vous parler. Je

A v

fais que vous aimez votre liberté ; je tiens beaucoup à la mienne. Tenez, ne nous marions point. — Ah ! bon. J'y consens très-volontiers, dit Mde de Mérival, ne nous marions pas. Mde de Mérival commençoit à voir son projet ; & piquée au vif de son impertinente proposition, elle résolut néanmoins de l'entendre jusqu'au bout. Rassurez-vous encore un coup, dit-il, je viens vous offrir un simple engagement, une liaison d'esprit & de cœur, c'est-à-dire, ma fortune sans ma main. Ah ! dit Mde de Mérival, cet engagement est bien plus honnête. Quand je dis honnête, c'est en supposant un état d'opulence ; car vous savez bien, M. Morbrok, que l'or ennoblit tout. Ah ! vous avez bien raison, s'écria-t'il avec enthousiasme. Et aussitôt il se met à développer aux yeux de Mde de Mérival le plus beau plan de conduite imaginable ; il lui fait voir dans la perspective des laquais de six pieds, de superbes équipages, de gros cochers à moustaches, grand hôtel & petite maison, des terres, une table magnifique, en outre, de très-gros revenus, la plus riche garde-robe, des loges à tous les spectacles ; enfin, tout ce que peuvent offrir le luxe & l'abondance à la beauté la plus ambitieuse. Mde de Mérival ne l'interrompt point ; & quand il eut fini : Monsieur, lui dit-elle, d'après cette énumération, toute brillante qu'elle est, je vois que nous aurons de la peine à conclure. Ce n'est pas-là m'offrir moitié de

ce qu'il me faut. Je me mets à bien plus haut prix ! Comment, Madame, interrompit-il, y pensez-vous ? mais c'est un prix fou. Il alloit continuer ; Mde de Mèrival prenant un air sérieux, lui imposa silence ; & il sortit un peu honteux.

Mde de Mèrival ne revenoit point de sa surprise. Quoi, disoit-elle dans son dépit, me parler d'amour sans me parler d'hymenée ! Expliquer ses desirs comme un vrai Sulan ! Ah ! M. Morbrok, vous avez cru commencer & finir le même jour votre roman ! Le trait est leste ! nous verrons. Tandis qu'elle roule dans son esprit des projets de vengeance, entre M. de Rincour qui, sans avoir su leur conversation, a vu sortir M. Morbrok mécontent, & vient pour en faire des reproches à sa nièce. Eh bien, lui dit-il, vous l'avez donc éconduit ? — Oui, mon oncle. — Tant pis, ma nièce, tant pis. — Quoi ! vous auriez voulu que j'eusse accepté sa proposition ? — Assurément. Il falloit le prendre au mot. Mde de Mèrival l'interrompt par un grand éclat de rire, qui faillit le mettre en colère. En vérité, lui dit-il, ma nièce, voilà un rire bien incivil ; je n'aurois jamais cru que je serois forcé de vous rappeler un jour que vous me devez du respect. Après quelques excuses qui l'appaisèrent bien vite, on reprit la conversation. Mais enfin, dit M. de Rincour, sa proposition... — Étoit très-avantageuse. Je devois partager une fortune im-

menſe. — Eh ! ſans doute, quand on eſt marié.... — Marié ? Oh ! non, mon oncle ; il ne ſe marie pas, lui. — Comment, il ne ſe marie pas ; qu'eſt-ce à dire ? M. de Rincour furieux, alloit le conſigner à ſa porte, quand ſa nièce l'arrêta ; non, laiſſez-moi faire, lui dit-elle, j'ai un projet ; permettez-moi de l'exécuter. Il eut bien de la peine à ſ'y prêter ; mais enfin il y conſentit.

Cependant M. Morbrok, en ſongeant au peu de ſuccès de ſa démarche, étoit tout honteux de l'avoir haſardée ; & comme la contradiction irrite ſouvent le deſir, il ſentit le goût qu'il avoit pour Mde de Mèrival ſe changer en amour. Il vint faire des excuſes, qu'on fit ſemblant d'agréer, parce que, pour en venir où l'on vouloit, il falloit feindre de lui avoir pardonné. On fit plus, on ſ'efforça de lui paroître aimable ; & Mde de Mèrival pouvoit aller loin dans ce genre-là.

Sinville, jeune homme fort bien né, qui venoit aſſidument chez M. de Rincour, aimoit auſſi ſa charmante nièce. Il étoit moins riche que ſon rival, mais beaucoup plus aimable ; il fit plus de progrès auprès de ſa maîtreſſe. Mde de Mèrival ne diſſimula point, ou, pour mieux dire, laiſſa voir expreſſément à M. Morbrok qu'il avoit Sinville pour rival ; mais elle ne lui dit point que c'étoit un rival aimé. M. Morbrok ne pouvoit ſe diſſimuler que Sinville étoit aimable ; cette rivalité l'effraya. Le bon Anglois crut avoir trouvé un expédient infaillible ; il courut chez Sin-

ville, & lui offrit de l'argent pour le faire délistier de ses poursuites. Avec moins de générosité que n'en avoit Sinville, on eût mal reçu cette proposition; aussi rejeta-t'il ses offres assez brusquement; & M. Morbrok se retira bien surpris d'avoir été refusé.

En quittant Sinville, il revint auprès de Madame de Mérial. Il la trouva plus aimable; car elle cherchoit à lui plaire; & il sortit de chez elle plus amoureux. Il ne tarda pas à s'y remontrer; ce dernier entretien ne fit que l'enflammer davantage; & c'étoit-là ce que vouloit Mde de Mérial. Enfin il fit reparler son amour; mais cet amour n'osa reparoître que sous la sauvegarde de l'hyménée. Il n'osa proposer sa fortune qu'avec sa main. Mde de Mérial le voyant enfin parvenu où elle avoit dessein de l'amener, ne songea plus qu'à jouir de son ouvrage. Quoi, lui dit-elle, vous pourriez aller jusqu'au mariage! pour en venir à cette extrémité, songez qu'il faut avoir beaucoup de courage ou beaucoup d'amour. Il jura aussitôt qu'il sentoît son amour s'accroître de moment en moment. Monsieur, répondit Mde de Mérial, qui s'entendoit à merveille, si votre amour est au plus haut degré, je vous avouerai que c'est-là ce que je desirois. M. Morbrok enhardi par ce discours, la pressa plus vivement; & Mde de Mérial assaisonnant toutes ses réponses d'une maligne équivoque, lui dit qu'elle

voyoit bien qu'il falloit se rendre à l'amour. D'ailleurs , ajouta-t-elle , l'équité m'en fait un devoir : elle m'ordonne d'accorder enfin le prix à qui l'a mérité. Ces derniers mots , prononcés encore plus tendrement , achevèrent de renverser la tête de M. Morbrok , qui ne douta pas un instant qu'elle ne voulût parler de lui. Allez , Monsieur , reprit sur le même ton Mde de Mérial , allez faire un tour de jardin ; je vous ferai avertir quand il en sera temps : je veux rendre ici dans peu possesseur de ma main , celui qui est déjà maître de mon cœur. Il alloit se répandre en actions de grâces , quand elle l'interrompit pour lui dire : tout sera prêt dans un moment : vienne l'époux , je me charge d'amener la femme & le Notaire.

Cependant Sinville , qui n'avoit pas à craindre ce rival , & qui le craignoit pourtant , car il étoit bien amoureux , étoit arrivé sans faire de bruit , & avoit entendu la fin de leur conversation. Il en fut la dupe , ainsi que M. Morbrok , mais d'une autre manière ; il en eut autant de chagrin que son rival en avoit de joie ; & Mde de Mérial acheva de combler son désespoir , par ces mots qu'elle prononça tout haut en l'apercevant : M. Morbrok , vous reviendrez dans un moment. Sinville , attendez - moi , vous m'êtes nécessaire ici ; je vous quitte pour mander le Notaire : vous serez témoin.... adieu.

Cet adieu faillit rendre fou Sinville. O

ciel , s'écria-t'il , que veut-elle donc dire ? elle mande un Notaire , & je serai témoin ! je frissonne ! Un moment après , Mde de Mérival rentra suivie d'un Notaire & de son oncle , qui n'étoit pas non plus dans la confiance. Elle fit avertir M. Morbrok ; & quand tout le monde fut rassemblé : Madame , dit Sinville avec le ton du dépit , d'après tout ce que je vois , je ne vous suis pas nécessaire. Pardonnez-moi , lui répondit-elle , très-nécessaire. Puis se tournant vers M. Morbrok , qui nageoit dans la joie : M. Morbrok , lui dit-elle , l'Anglois & le François sont en guerre dans ce moment-ci ; chez ces deux peuples rivaux. les bons Citoyens forment divers projets. L'un arme des vaisseaux ; l'autre court lui-même affronter les périls de la mer ; un autre y envoie ses propres fils ; moi , j'ai voulu essayer une hostilité d'un genre tout nouveau , & je me suis servie des armes que la Nature m'avoit données. Mes yeux ont attaqué votre cœur ; ils l'ont vaincu , je suis contente. Il ne me manque plus que de donner devant vous ma main à Sinville. Ah ! Corsaire , s'écria l'oncle tout étonné ! M. Morbrok sortit furieux ; & Sinville demeura quelque temps muet de plaisir & de surprise. Mais quand il eut rappelé ses sens : pardonnez , Sinville , lui dit Mde de Mérival avec le plus gracieux sourire. Madame , lui répondit Sinville en souriant aussi , j'approuve , j'admire même , si vous voulez , ce triomphe , puisque je n'en

fais point les frais. Mais croyez-moi , Madame, la guerre a trop de hasards, &c.... tenez, après cette victoire, donnez la paix à tous les cœurs Anglois.

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Chandelle* ; celui du Logogryphe est *Corbillard*, où se trouvent *billard*, *cor-de-chasse*, *Roi*, *Croix*, *or*, *Doria*, *cil*, *Cadi*, *bico*, *roc*, *liard*, *bil*, *arc*, *cors* aux pieds, *lard*.

É N I G M E.

SANS être arbre, ni plante, il faut que je végète ;
La nuit comme le jour je remplis mon destin.

Trop long, on me surnomme indécemment ou vilain ;
Trop court, j'engendre un mal qui souvent inquiète.

Nous sommes des jumeaux d'inégale grosseur ;
Je marche sur cinq pieds qui composent mon être.

C'est ainsi qu'en parlant on se fait reconnoître ;

Mais c'est aussi par-là qu'on amuse un Lecteur.

(Par un Abonné de Castres, en Languedoc.)



LOGOGYPHE.

JE suis une femelle
Toujours plus ou moins bonne & belle,
Suivant la qualité,
L'espèce & la bonté
Ou de mon père
Ou de ma mère.
Ma sœur jumelle, ayant nom différent,
Ainsi que moi reçoit d'un élément
Sa forme & sa figure,
Et je lui sers de couverture.
Décomposée enfin, je t'offre évidemment
Deux notes de musique; un ancien monument;
Un vuide; deux chemins; ce qu'on y voit souvent;
Synonyme d'échange; une pierre fort dure;
Ce que toujours il faut à roulante voiture;
Ce sur quoi l'on s'assied; une pièce d'argent;
Le trou dans lequel entre une vis en tournant;
Le temps d'amour d'un cerf; un métal qu'on admire;
Ce qu'un simple Prêtre désire;
Un instrument, puis un genre de mal
Finiront le procès-verbal.

(Par M. de L. G.)



 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

TANGU ET FÉLIME, Poëme en 4 Chants,
 par M. de la Harpe , de l'Académie Fran-
 çoise ; orné de Gravures. Prix , 3 l. 12 s.
 A Paris , chez Pissot , Libraire , quai des
 Augustins.

DEPUIS Phédre jusqu'à La Fontaine , &
 depuis La Fontaine jusqu'à nous , il a tou-
 jours été permis aux Fabulistes & aux Con-
 teurs de travailler sur le fonds d'autrui , &
 de broder des canevas d'emprunt. M. de
 la Harpe , usant de ce privilège commun , a
 pris la fable de *Tangu* d'un vieux Conte tiré
 originairement des Romanciers Provençaux ,
 employé dans l'histoire de Fortunatus , &
 rajeuni , au commencement de ce siècle , dans
 les *Aventures d'Abdalia*. C'est ce que nous
 apprend l'Auteur dans un court avertisse-
 ment ; & il prend soin de nous dire , dans
 le début de son Poëme :

Je dois encore avertir que ma Muse ,
 Tout en rimant ce Conte qui l'amuse ,
 En tout ceci n'a rien imaginé ;
 Je vous le rends comme on me l'a donné.

Il est pourtant vrai qu'il a fait quelques chan-
 gemens heureux dans la contexture de l'Ou-

vrage ; & si l'on veut lire l'Original à côté de l'Imitation, on verra sur-tout combien le style du Poëte a embelli ce qu'il empruntoit. Tangu, fils d'un riche Marchand d'Alep, a la fantaisie de voyager, & l'ambition de faire une grande fortune dans quelque Cour étrangère. Hanif son père, tout en blâmant son dessein, ne veut pas s'y opposer, mais il ne lui donne rien qu'une bourse de cuir vuide, & lui souhaite un bon voyage. Tangu, en dépliant la bourse, y voit ces mots : *combien d'argent te faut-il ?* Tangu trouve la merveille plaisante, sans y croire, & demande, en riant, mille pièces d'argent.

Le cuir tout plein, enflé subitement,
Glisse, s'échappe, & tombe lourdement.
De beaux trous la terre est parsemée.

Tangu, possesseur d'un trésor qu'il ne soupçonnoit pas, se met en route, bien sûr, après plusieurs essais, de ne manquer de rien avec son talisman. Il arrive à la Cour de Damas avec le train d'un Prince, & rattachant sa naissance. Il reçoit l'accueil le plus flatteur, & du Sultan, & de toutes les femmes de la Cour. Mais il élève ses vœux jusqu'à la Princesse Féline, fille du Sultan ; & les présens les plus magnifiques sont mis en œuvre pour la toucher, & pour fléchir sa résistance.

Pour subjuguier cet orgueil indomptable,
Il eût tari la bourse intarissable,

S'il l'avait pu. Nos fastueux Fouquets,
Nos Financiers, d'O, Sancy, Bourvalais,
N'auraient paru que ses humbles valets;
Luxe d'Europe, il ne faut qu'on le nie,
Est fort mesquin devant celui d'Asie.
Vous concevez comment dût en user
Jeune homme épris qui n'avait qu'à puiser.
Il n'était bruit à la Cour de Syrie,
Que de l'éclat de sa galanterie.
Un éléphant des forêts de Bantam,
Proche parent de celui de Siam,
Que relevait sous sa housse éclatante
La gravité de sa marche pesante,
Vint un matin apporter au palais
De la Princesse, un de ces cabinets
D'un noir luisant, incorruptible ouvrage,
De tous les arts précieux assemblage,
Où le pinceau nuançant les couleurs,
A diapré la gomme vernissée,
Que fit couler de sa tige blessée
L'arbre dont l'Inde a recueilli les pleurs.
Les diamans à pointes rayonnantes,
Les beaux rubis, les topases brillantes,
Taillés en fruits, en bagues, en miroirs,
Du cabinet remplissaient les tiroirs;
Et l'éléphant chargé de cette pompe,
Portait encore un billet dans sa trompe:
Billet galant, écrit sur du vélin,
Et proprement plié dans du satin.

L'idée de cette galanterie Orientale est
très-heureuse; & c'est ainsi que l'imagina-

tion Poétique répand sur un sujet l'illusion des couleurs locales.

Félimé paroît insensible à tous ces présens, dont le Sultan est émerveillé. Mais plus fine que son père, elle a deviné que tant de richesses devoient avoir une source surnaturelle. Elle soupçonne quelqu'un de ces talismans, qui étoient alors à la mode, & forme le dessein de s'en emparer. Plus elle s'est armée de rigueur contre Tangu, plus elle se flatte, & avec raison, qu'à la première apparence de faveur, il ne pourra pas lui résister. Elle lui fait entendre enfin qu'elle est touchée de son amour; mais blessée de sa réserve; qu'elle veut avoir le secret de ses merveilleuses richesses : elle met sa tendresse à ce prix :

Et s'il dit tout, il peut tout espérer.

Qu'elle était belle en tenant ce langage !

Quelle rougeur animait son visage !

Que tendrement son regard désarmé

Disait : un mot, & vous êtes aimé.

Est-il héros qu'à ce piège on ne prenne ?

Témoin Samson, & de nos jours Turenne.

Félimé encore avait pour elle un point

Bien important : c'est qu'elle n'aimait point.

Il est reçu que femme à qui l'on donne,

Pour l'ordinaire en devient plus friponne.

Pour la Princesse, elle l'était si bien,

Qu'en un besoin elle eût trompé pour rien.

Non, tant d'astuce & tant de félonie,

Je le crois bien, n'est pas de ce pays ;
 C'est proprement un monstre d'Arabie ;
 Je ne crois pas qu'il s'en trouve à Paris.
 Tangu fut pris : il se laissa séduire
 A ce coup-d'œil, à ce premier sourire,
 Éclos pour lui comme le plus beau jour,
 Qui cachait l'art & qui montrait l'amour.
 Il avoua la bourse & le prodige.

Voilà le vrai style de la narration. C'est en la semant de ces idées fines, & de ces rapprochemens ingénieux, qu'on la rend piquante & gracieuse, pourvu que ces ornemens soient naturellement amenés, & ne servent qu'à relever la facilité du récit sans le charger, ni l'allonger. Ce mérite est bien rare, & n'est apprécié que des connoisseurs.

Félimedemande à faire l'essai de la bourse, pour se convaincre de la vérité : dès qu'elle l'a entre les mains, elle l'emporte & s'enferme. Tangu croit d'abord que c'est un badinage ; mais, depuis ce moment, il ne voit plus la Princesse qu'en public, & ne reçoit d'elle que le plus froid accueil. Cependant, il a tout perdu avec la bourse, & bientôt, dans son désespoir, il prend le parti de s'en retourner chez son père. Ainsi finit le premier Chant, qui a pour titre : *La Bourse & le Regard.*

Dans le second, qui est intitulé : *Le Cornet & le Baiser*, Tangu, après avoir raconté sa déconvenue au bon-homme Hanif,

en reçoit pour consolation un Cornet enchanté, avec lequel il peut assembler autant de Soldats qu'il voudra. Il l'embouche, & marche, à la tête de cent mille hommes, pour assiéger Damas, qui est bientôt réduit à l'extrémité. Le Soudan vient, avec sa famille, implorer la clémence du vainqueur. Il est bien surpris de reconnoître Tangu : il lui demande comment il a pu mériter sa colère. •

Tangu voulait cacher son embarras.
 Il l'écoutait, & ne l'entendait pas :
 En l'écoutant, il regardait Féline.
 Elle était là : ses yeux, quoique baissés
 Modestement, ont reconnu sa dupe,
 Et démêlé le trouble qui l'occupe.
 Dans ses regards elle a lu, c'est assez.
 Elle tremblait, ce moment la rassure :
 De son pouvoir elle est encore sûre.
 Elle l'a vu rougir, se détourner.
 C'est vainement qu'il veut la condamner.
 L'amour renaît à l'instant qu'il menaçait ;
 Qui veut punir est prêt à faire grâce.
 Féline règne ainsi qu'elle a régné.
 Il n'avait pu résister à sa vue,
 Et pour cacher cette atteinte imprévue,
 Sans rien répondre il s'était éloigné.
 Il se rappelle en son cœur indigné,
 Combien il doit la trouver criminelle ;
 Mais il est maître & de son père & d'elle,
 Et quel que soit le plaisir de gronder
 Et de confondre une amante infidelle,

Il est plus doux de se raccommo-der.

Tangu déjà reprend ses espérances,

Et tout amant court après ses avances.

Tangu ordonne un festin. Pendant le repas, Félimé trouve bientôt le moyen de se justifier, & de faire passer tout ce qu'elle a fait pour un badinage. Ses larmes la défendent encore mieux que ses raisons.

Eh ! quelle femme a tort quand elle pleure !

Le Soudan, pour terminer, propose sa fille à Tangu. Le voilà au comble de ses vœux. Il entre dans Damas, où il est reçu comme le gendre du Souverain, & son héritier. On prépare une fête dans les jardins. Après souper, Félimé le tire à l'écart, & met en œuvre les artifices & les caresses, pour savoir le secret de cette Armée subitement créée & invulnérable. Peut-il avoir des secrets pour celle qui va être son épouse ? Un baiser achève de le vaincre. Il révèle le mystère du cornet, & il a la faiblesse de le laisser prendre. Félimé l'embouche, & demande une Armée. Le charme agit : celle de Tangu disparoît, & Damas se remplit de nouveaux combattans aux ordres de la Princesse. Tangu n'a que le tems de se sauver à la faveur de la nuit.

« Oh ! pour le coup sa sottise est extrême.

« Que l'on soit dupe une première fois,

« Passe, mais deux ! » Eh ! vous le seriez trois,

Vous qui parlez, si vous aimiez de même.

Cette

Cette réflexion si simple, contient à la fois l'apologie & la morale de cette Fable, qui n'a d'autre but que de faire voir toutes les folies dont l'Amour est capable.

Vous avez vu ces minois agaçans,
 Au doux sourire, aux regards caressans,
 Dont le tour fin, dont le piquant ensemble,
 En variant les grâces qu'il rassemble,
 Peint la gaité, le folâtre plaisir,
 L'Amour enfant, le talent de jouir;
 De qui l'humeur à la fois tendre & folle,
 D'un rien vous charme, & d'un rien vous désole,
 Trompe l'espoir, & nourrit le desir,
 Montre l'instant sans le laisser saisir,
 Boude & caresse, avec transport se livre
 A tous les jeux dont un amant s'enivre,
 Et quand il croit les avoir goûtés tous,
 Promet encore un lendemain plus doux.
 Voilà Féline : il faut encore y joindre
 Un petit nez, mais un nez fait au tour,
 Nez retroussé comme le veut l'Amour; &c.

Faut-il s'étonner si Tangu, épris d'un objet si séduisant, regrette encore plus les douceurs dont il a été privé, que les trésors qu'il a perdus ? Mais, comment reparoître chez son père après sa double sottise ? Pour cette fois il est accablé de reproches : on refuse de l'entendre.

Que produisit pourtant cette colère ?
 Contre son fils Hanif se déchaîna,

Sam. 2 Septembre 1780.

B

Gronda bien fort , & puis il pardonna ;

Et n'est-ce pas pour cela qu'on est père ?

Ce trait , & plusieurs autres de la plus heureuse naïveté, ont été cités comme dignes de La Fontaine. Hanif n'a plus qu'un seul trésor à donner à son fils , mais qui peut lui faire recouvrer les deux autres , si Tangu peut être sage : c'est une Ceinture, qu'il suffit de porter sur soi pour être sur-le-champ transporté où l'on veut. Tangu fait les plus belles promesses, & jure qu'il ne veut revoir la perfide que pour reprendre son bien , la punir , & l'accabler de mépris.

Qui n'en a pas juré cent fois autant ?

Qui n'a pas fait le serment d'être sage ,

Maître de soi , de n'être dupe en rien ,

Comme Memnon qui s'en trouva si bien ?

Tangu, muni de sa Ceinture , se transporte , au milieu de la nuit , dans la chambre de Féline. Tout dort près d'elle : elle-même paroît à ses yeux dans le désordre du sommeil , & dans un état où il ne l'avoit jamais vue. Nous voudrions pouvoir décrire cette scène qu'il faut voir dans le Poème, où cette situation si délicate est traitée avec la plus grande réserve. Féline parvient encore à persuader à Tangu qu'elle n'a point eu de tort réel ; & il a tant d'envie , en la voyant , de la croire innocente , que cette dernière séduction n'est pas la moins vrai-

semblable. Cependant, elle est choquée de cette Ceinture grossière qu'il porte sur lui. Elle veut la lui faire ôter; il s'en défend, &c, dans le transport du bonheur où il touche, il avoue que c'est à ce talisman qu'il est redevable. On conçoit qu'un moment après la Ceinture passe entre les mains de la Princesse, sans que Tangu, occupé de toute autre chose, s'en apperçoive le moins du monde. Félimé passe la Ceinture autour d'elle, & dans l'instant dispaçoit. Elle se trouve dans l'appartement de son père, & éveille tout le monde. Tangu connoissoit heureusement une secrète issue du Palais, par laquelle il sort de la ville. C'est le dénouement du troisième Chant, que l'Auteur intitule : *la Ceinture & le Lit.*

Voici le début du dernier, dont le titre est *les Figues & le Nez* :

Non loin des champs où s'élève Damas,
Est un désert stérile, inhabitable,
Séjour formé pour l'œil d'un misérable.
Le voyageur surpris dans ces climats,
Frappé des feux de l'astre qui l'accable,
Foulant un sol embrasé sous ses pas,
N'apperçoit rien dans cette terre affreuse
Qu'une étendue aride & sablonneuse.
Là, le Céraste, au soleil étalé,
Glisse en sifflant sur un sable brûlé.
Nul filet d'eau n'y rafraîchit l'arène;
Nul arbrisseau n'y console les yeux.
Noir de serpens, un marais écumeux

De ses vapeurs infecte au loin la plaine.

C'était pourtant dans ces horribles lieux,

Qu'en proie aux traits d'un désespoir funeste,

Marchait Tangu, désolé, furieux :

Il se maudit, s'accuse, se déteste.

Dans ce désert, guidé par la fureur,

Il le parcourt, & n'en voit point l'horreur, &c.

Les couleurs énergiques & sombres de ce tableau, contrastent avec ceux qui précèdent. Tangu, n'osant plus retourner chez son père, avoit pris la route de cette affreuse solitude. Le soir, accablé de fatigue, il s'endort sous l'abri d'un rocher. A son réveil, il se sent tourmenté par la faim & la soif. Il est prêt à finir ses jours en se perçant de son poignard, quand il aperçoit deux figuiers sauvages, qui semblent lui offrir la nourriture dont il a besoin. Il mange avidement. A chaque figue, son nez grandit d'un pied. Il admire la fatalité qui le poursuit en tout ; mais toujours pressé par la faim, il cueille des fruits de l'autre figuier, pour voir s'ils produisent le même effet. Ceux-ci ont une vertu toute contraire. A chaque figue, son nez diminue d'un pied, & bientôt il est dans son premier état. C'est pour lui comme un trait de lumière. Il semble que le Ciel lui présente les moyens de tirer une vengeance bien légitime de la perfide dont il a essuyé tant de trahisons. Il amasse dans la toile de son turban des figues de l'une & de l'autre espèce, distinguant soi-

gneusement leurs propriétés différentes. Il rentre le soir à Damas, se déguise en Maure, se noircit le visage, & va, le lendemain matin, près du Palais, crier des figues. Le pourvoyeur achète de ces fruits, qui étoient alors dans leur primeur, & les porte dans un panier à la Sultane & à sa fille.

Et les deux nez de croître à qui mieux mieux.

Grande rumeur au Palais. Le vendeur a disparu. Il est déjà dans un autre quartier de la ville, où il prend le nom & l'habit d'un Médecin d'Ethiopie. Après que la Sultane & Felime ont vainement épuisé la science de tous les Médecins de la Cour, on a recours à Totile, (c'est le nom qu'a pris Tangu.) Le nouveau Thaumaturge, dont on raconte des merveilles, avoue qu'il a un remède contre ces excroissances, mais que ce remède a plus ou moins d'effet, suivant le tempérament. Il fait prendre des figues curatives à la Sultane, & la guérit; on crie au miracle; il est regardé comme un Dieu. Felime, qui n'a pris jusques là que des figues communes, reste dans le même état. Elle est au désespoir. Enfin, elle offre au Médecin les trois trésors qu'elle a entre les mains. Celui-ci se fait beaucoup prier; il les accepte pourtant, & raccourcit le nez de la Princesse jusqu'à la mesure d'un pied. Là, il déclare que c'est le dernier terme de ses efforts. Quoi! s'écrie-t-elle, j'aurai toute ma vie un pied de nez! Oui, Madame, ré-

pond Tangu , en se nommant ; & maître désormais de la Ceinture , de la Bourse & du Cornet :

Féline au moins ne sera plus friponne.

Avec ce nez l'on ne trompe personne.

il disparoît , & va fonder en Tartarie le Royaume de Tangu.

Ce Conte est un des plus plaisans & des mieux narrés que nous ayons dans notre langue. Il est remarquable sur-tout par la facilité & le naturel ; qualités les plus essentielles dans l'art de raconter. C'est pourtant à propos de ce Poëme , dont on peut juger par les morceaux que nous avons cités , que des faiseurs d'affiches ont dit ingénieusement de l'Auteur :

Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose.

Vraiment , il y a long-tems que de grands Critiques lui crient de ne plus écrire ni en prose , ni en vers. Nous présumons que le Public lui saura gré de ne les avoir pas crus jusqu'ici.

DU SOMMEIL, par P. F. L. M. A la Haye, chez Pierre Frédéric Goffe, Libraire de la Cour. Vol. in-12.

L'AUTEUR voyant avec peine la Métaphysique peu cultivée , a entrepris d'en répandre le goût. Pour remplir son projet , il n'a pas présenté l'arbre entier de cette Science , mais

seulement quelques rameaux détachés avec choix, & ornés des fleurs & des fruits dont leur développement est susceptible. *Bien loin d'écarter Vénus de Minerve*, son dessein est de les réunir & de ne les faire voir qu'entourées des Grâces & de l'Amour. S'il y a un moyen de mettre une science à la mode, c'est sans doute celui que l'Auteur a choisi; & s'il tient parole, il verra bientôt la Métaphysique faire la conquête de tous les esprits.

C'est sur le Sommeil qu'il a cru devoir s'exercer d'abord. Il se propose d'en expliquer la nature, les effets & les rapports.

Chaque jour l'homme passe par deux états bien différens. Dans l'un il se meut, il agit, il pense; dans l'autre, il est sans mouvement, sans action & sans pensée; & c'est dans cette inertie qu'il trouve la source d'une nouvelle activité. Tandis que les sens sont engourdis, les autres fonctions continuent de se faire sans interruption.

Pour s'élever jusqu'à la cause du Sommeil, l'Auteur distingue trois parties dans le système organique. Il admet un centre auquel toutes les sensations se réunissent; les nerfs qui s'étendent de ce foyer vers la peau, forment la seconde division, & la pulpe nerveuse qui se développe à la surface, constitue la troisième.

Les éminences dont la peau est surmontée, reçoivent des impressions qu'elles transmettent à l'organe central. Les papilles cuta-

nées ne peuvent remplir les vœux auxquelles la Nature les a destinées, sans être dans un état de tension nécessaire aux réactions qu'elles doivent exercer. Pendant le Sommeil elles perdent leur ressort ; elles sont dans l'affaissement. Semblable à la vie, qui ne se propage dans une série d'animalcules, que par une succession d'individus, dont le sort est de périr après s'être reproduits, la sensibilité à ses phases, ses périodes : son énergie est nécessairement suivie du repos, elle renaît après avoir été détruite, & chaque jour l'homme semble embrasser l'image de la mort ; mais cette affection est superficielle, & ne le pénètre pas.

L'organe central exerce deux mouvemens, l'un de la circonférence au centre, l'autre du centre vers la circonférence. C'est ce dernier qui réagit contre les organes nerveux de la peau, c'est lui qui commande aux forces volontaires, c'est lui qui se fatigue chaque jour, qui se consume, & cet état d'affaissement, joint à l'inertie des papilles cutanées, constitue le Sommeil.

Si un exercice violent ou des mouvemens uniformes affectent trop long-temps ces organes, le Sommeil s'en empare. Les rêves sont produits par la réaction que l'organe central exécute vers les fibres qui en partent ; l'effet doit en être le même que si elles réagissoient sur lui ; ainsi, par ce second genre de mouvemens organiques, s'expliquent les merveilles du Somnambulisme, les effets de

la mémoire, & les élans de l'imagination.

Nous avons peut-être trop insisté sur la partie Physiologique de cet Ouvrage, qui est la moins étendue; c'est sur les réflexions morales & philosophiques, sur les tableaux que les détails des sujets présentent; sur les emblèmes & les comparaisons, que l'Auteur s'arrête le plus. Tantôt il peint l'homme heureux & l'infortuné; l'un se délassant dans les bras du Sommeil du sentiment trop vif de la jouissance; l'autre de celui de ses peines. Ailleurs il offre les nuances, d'un Sommeil doux & tranquille dans le calme d'une belle nuit, & il oppose ce délassement, préparé par la Nature, à ces affections soporeuses que l'homme mérite par ses excès, & qu'il éprouve soit dans l'ivresse du vin, soit dans celle des passions. Plus loin, il décrit le palais des Songes: là, il voit le pauvre persuadé qu'il tient en ses mains un sceptre d'or; ici le Potentat qui, dépouillé pour un moment des attributs de son rang, gémit en se croyant esclave; enfin, il invoque les plus douces illusions pour verser un peu de consolation dans son cœur; il demande au père des Songes l'image de celle qu'il adore, & il la desire plus compatissante & moins cruelle qu'elle ne l'est en effet.

Cet Ouvrage est riche en comparaisons. La sensibilité est assimilée à une horloge qui a besoin qu'on la remonte. Les papilles nerveuses de la peau sont ébranlées par les objets extérieurs, comme le vent

agite les épis dont une vaste plaine est couverte. Dans un autre passage, les fibrilles de la peau sont *comme un Vaisseau qui est arrêté entre deux courans*. Le Sommeil léger qui est produit par les grandes chaleurs, est comparé soit à un oiseau volage, soit à un amant que le caprice seul conduit. Les molécules vireuses des remèdes narcotiques, sont une armée redoutable contre laquelle la nature fait défiler toutes ses troupes. Enfin, l'on trouve à chaque page des métaphores dans le genre de celles-ci, que nous avons extraites au hasard.

Mais, quelle est la valeur du système physique de ce Traité? Il ne contient rien de nouveau. 1°. On sait & on a toujours dit que dans le Sommeil le sens des papilles nerveuses est émoussé. 2°. La distinction des trois parties du système organique & des deux mouvemens, dont un se fait du dedans au dehors, & l'autre en sens contraire, est connue. 3°. Il n'est pas probable que la fatigue de la première force constitue seule le Sommeil; l'exercice de la seconde, trop prolongé, doit avoir les mêmes suites. Tout ce qui diminue la mobilité du système nerveux, l'absence ou l'uniformité des sensations, le froid, la plénitude de l'estomac, le bain tiède, les évacuations abondantes, la fatigue, en sont les causes déterminantes. Nous invitons l'Auteur à lire ce qu'ont écrit MM. de Bordeu, Cullen, &c.; il y trou-

vera ce qu'il a dit des forces & des mouvemens organiques.

L'Ouvrage dont nous venons de rendre compte, quoique rempli d'emblèmes bizarres, offre en plusieurs endroits des tableaux très agréablement écrits; leur seul défaut est de ne point se trouver à leur place. L'Auteur a été bien modeste, lorsqu'il a craint d'ennuyer son Lecteur. Le livre qu'il a publié n'endort point, mais il n'explique pas non plus comment on dort. L. N.

LA CONCHYLIOLOGIE, ou l'Histoire Naturelle des Coquilles de mer, d'eau douce, terrestres & fossiles, avec un Traité de la Zoomorphose, ou représentation des animaux qui les habitent, par M. d'Argenville. Ouvrage considérablement augmenté. Troisième Édition; par MM. Favanne de Montcervelle, père & fils. Tomes I & II, in-4°. A Paris, chez Debure, Libraire, Quai des Augustins.

LA Nature, dans les grandes espèces, a une marche uniforme dont elle s'écarte rarement; mais dans les petites, elle étale une variété prodigieuse, & semble se jouer de ces grands desseins d'unité & de simplicité auxquels notre foible intelligence voudroit l'asservir. Les insectes & les reptiles nous présentent une multitude de phénomènes qui obscurcissent nos prétendues causes finales, & renversent de fond en comble les plus

Bvj

ingénieux systèmes. Ici l'on découvre des animaux privés de toute espèce de membres; d'autres en ont un si grand nombre, qu'ils en restent presque immobiles; & qu'on n'en peut concevoir la raison suffisante. Ailleurs, ce sont des mélanges bizarres d'espèces les plus opposées; les ailes de l'oiseau se trouvent réunies au corps d'une chenille; les cornes du cerf à la tête d'un scarabée; les propriétés de l'animal à la configuration des végétaux ou des minéraux. Parmi ces êtres, les uns se reproduisent à la manière des quadrupèdes, les autres à la manière des oiseaux; le polype par section & par bourture, comme l'œillet, le puceron par lui-même, & sans l'assistance d'aucun autre individu.

Suivant M. Adanson, les Coquillages réunissent tous les genres d'hermaphroditisme: chez les uns, il y a des mâles & des femelles; chez d'autres, chaque individu possède les deux sexes, & en peut jouir en même-temps; plusieurs, doués des deux sexes, se reproduisent seuls, ainsi que les pucerons.

Avant M. d'Argenville, cette partie de l'Histoire - Naturelle étoit peu cultivée en France. On connoissoit seulement quelques coquillages remarquables par la beauté de leurs couleurs & la singularité de leurs formes. M. d'Argenville sentit la nécessité d'une méthode pour soulager la mémoire & fixer l'esprit. Différens Naturalistes s'en étoient

occupés ; mais leurs divisions étoient si peu exactes , qu'Aldrovande les croyoit plus propres à obscurcir la science qu'à la débrouiller. Notre Auteur y porta le même ordre que les Botanistes avoient mis dans l'étude des plantes. Il fit d'abord une division générale tirée des lieux qu'habitent les Coquillages ; il les nomma marins , *Haviales* , terrestres & fossiles. Les marins ont les plus brillantes couleurs , & sont très-nombreux. Il en est d'une grosseur très-considérable , qu'on ne rencontre que dans les hautes mers. Passant ensuite à l'examen de la forme des Coquilles , il en fait trois grandes classes , les univalves , les bivalves , les multivalves , suivant qu'elles sont composées d'une , de deux , ou de plusieurs pièces.

Les deux Volumes qu'on vient de publier , renferment seulement l'histoire des univalves , qui comprennent quinze grandes familles. La Coquille est-elle plate , sans circonvolution ? elle prend le nom de Lépée. Approche-t-elle de la forme de l'oreille de l'homme ? ce sont les Oreilles de mer. Celles qui ont la forme de vers , prennent la dénomination de Tuyaux. La quatrième famille est composée des Nautilus , en qui on a cru reconnaître quelque ressemblance avec un vaisseau. Lorsque la Coquille a des circonvolutions , alors M. d'Argenville distingue les classes par l'ouverture jointe à la configuration du Coquillage. Le Limaçon à bouche ronde

compose la cinquième famille; le Limaçon à bouche, ou demi-ronde, ou aplatié, en compose deux autres. Dans la huitième classe sont les Volutes ou Cornets; dans la neuvième, les Rouleaux, les Cylindres ou Olives; les Rochers ou Murex dans la dixième; les Tonnes dans la onzième; les Porcelaines dans la douzième; les Trompes ou Buccins dans la treizième; les Pourpres dans la quatorzième, & les Vis dans la dernière. On voit qu'excepté les Porcelaines & les Pourpres, qui sont désignées par leurs couleurs, toutes les autres tiennent uniquement à la configuration extérieure. Mais la Nature, qui ne produit que des individus, sans s'embarrasser de nos classes, de nos genres, de nos espèces, ni de nos familles, s'est plu quelquefois à rapprocher tellement ses productions, que plusieurs d'entre-elles déconcertent les plus habiles méthodistes; ainsi les Casques peuvent se ranger dans la dixième famille comme dans la onzième; les Buccins & les Pourpres ont le même avantage, ou si l'on veut, le même inconvénient.

C'est aux soins & aux connoissances de MM. Favanne qu'on est redevable de cette nouvelle édition de l'Ouvrage de M. d'Argenville. Ils y ont rassemblé tous les détails de nomenclature que peuvent désirer les Savans; leurs descriptions ne laissent rien à désirer; les gravures réunissent l'élégance à la plus scrupuleuse exactitude: on y compte plus de

deux mille Coquilles, rangées d'une manière pittoresque dans 84 tableaux. Les Editeurs présentent aussi les moyens de préparer les coquillages, de les débarrasser des corps étrangers qui les enveloppent, de faire ressortir la beauté de leurs couleurs sans les altérer, en un mot, tout ce qui peut intéresser ceux qui veulent former en ce genre des cabinets d'Histoire-Naturelle.

T R A I T É des Scrophules, vulgairement appelées Écrouelles, ou Humeurs froides, par M. Pierre Lalouette, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Chevalier de l'Ordre du Roi. A Paris, chez P. F. Didot le jeune, Libraire, quai des Augustins. 1780. in-12. 333 pag. 2 liv. 5 sols broché.

DANS une Introduction de 20 pages, l'Auteur assure que cet Ouvrage est le résultat d'Observations assiduellement suivies sur les Maladies Scrophuleuses, qui ont fait, pendant beaucoup d'années, l'objet de ses méditations. Il commença en 1730 à prendre les premières notions de ces maux chez M. Ledran, son beau-père, dont la Chirurgie s'honore comme de l'un de ses restaurateurs, & qui a dû autant à ses vertus qu'à ses talens & à ses Ouvrages, l'estime universelle dont il a joui. Bientôt le desir d'étendre ses connoissances sur une Maladie qu'il ne trouvoit pas avoir été assez observée, le

conduisit dans les Hôpitaux où il dit qu'elle est commune. Il cite celui de la Charité, où l'on ne reçoit pas volontiers, & avec raison, les personnes dont les maladies peuvent durer plusieurs années. M. Lalouette ne parle ni de l'hôpital de la Pitié pour les garçons, ni de celui de la Salpêtrière pour les filles, dans chacun desquels il y a habituellement plus de deux cent écrouelles : mais l'Auteur a fait de sa Maison même un asyle où un grand nombre de Malades de ce genre recevoient des secours en échange des leçons qu'ils lui procuroient par la variété des symptômes & accidens dont cette Maladie est susceptible. Pendant quarante ans de suite, chaque Dimanche après midi, un grand nombre de Scrophuleux s'assembloient chez M. Lalouette; & ceux sur qui il avoit à faire des observations, revenoient dans le cours de la semaine, ou il alloit les visiter chez eux. La révolution des années pendant lesquelles l'Auteur a suivi la marche de ces Maladies, n'est pas ici rappelée sans motif. Les Scrophules passent pour une Maladie héréditaire, qui se propage de race en race, sans rien perdre de sa virulence. Par son nouveau procédé, M. Lalouette assure avoir tellement atténué & même anéanti la violence de ce vice, que la Maladie, dans ceux qui ont fait usage de son remède, a cessé de se perpétuer, & qu'il a été assez heureux pour voir enfin la troisième Génération affranchie de ce funeste héritage.

On parcourt le Livre de M. L. pour chercher la recette d'un Remède si précieux, annoncé comme ayant le double avantage de guérir les Malades d'un vice qu'ils ont reçu, ou de leurs parens, ou de leurs nourrices, & qui affranchit leurs descendans d'un mal, qui se perpétueroit toujours, & qui, portant par-tout la contagion, feroit un tort irréparable à la population. Ce panégyrique termine l'Introduction; & le corps de l'Ouvrage est terminé par un Avertissement, où il est dit que différens motifs ont engagé M. Lalouette à différer l'examen analytique des procédés du nouveau remède anti-Scrophuleux; mais que, dans la crainte que ce retard ne devienne nuisible à la santé des Malades qui voudroient en faire usage, l'Auteur avertit qu'on trouvera ce Remède chez lui, rue Jacob, à Paris. Est-ce donc là ce qu'on doit appeler un Traité?

ACADÉMIE FRANÇOISE.

DANS la Séance publique de l'Académie Françoise, qui s'est tenue le jour de la S. Louis, M. l'Abbé de Lille, en sa qualité de Directeur, a rendu compte des Ouvrages envoyés au Concours.

“ L'Académie, a-t'il dit, avoit proposé pour sujet du Prix de Poésie de cette année, la servitude abolie dans les Domaines du Roi, sous le règne de Louis XVI. N'ayant

jugé aucune des Pièces qui lui ont été présentées digne d'être couronnée, elle a réservé ce Prix pour l'année prochaine. Cependant elle a cru devoir faire une mention honorable de deux Pièces, dans lesquelles elle a trouvé de très-beaux vers, & du mérite dans les détails. De ces deux Pièces l'une a pour devise : *Jé ne connois qu'un esclave dans toute ma Contrée, disoit un Cacique, & cet esclave c'est moi.* L'autre, *Je voudrois tout penser, & j'oserois tout dire.*

L'Académie nomme ces deux Pièces dans l'ordre de leur numéro, sans prétendre d'ailleurs mettre aucune distinction entre elles.

L'Académie a trouvé aussi des choses estimables dans deux autres Pièces, qui toutes deux ont pour devise :

Libertas qua fera tamen respexit inertem.

L'une débute par ce vers,

L'habitant du Tombut sans vigueur, sans courage.

L'autre par ce vers,

Quel est ce spectre affreux à la glèbe attaché ?

L'Académie nomme aussi ces deux Pièces dans l'ordre de leur numéro, sans prétendre donner de préférence à l'une sur l'autre.

Quoique l'Académie ne soit pas dans l'usage de proposer une seconde fois les sujets qui n'ont pas été heureusement traités, celui-ci lui a paru si intéressant, qu'elle a cru devoir le proposer de nouveau pour l'année

prochaine. C'est par cette raison qu'elle a jugé à propos de ne point faire connoître au Public aucun des morceaux qu'elle a distingués, voulant laisser aux Auteurs la liberté de les corriger, & de les renvoyer avec les changemens qu'ils jugeront nécessaires.

L'Académie invite les Auteurs à s'attacher sur-tout à l'ensemble du sujet, à la marche naturelle des idées, & à éviter les lieux communs & la déclamation.

M. Gaillard a lu ensuite des Observations historiques & morales relatives à la Servitude. Un coup-d'œil rapide sur le sort des esclaves chez les anciens & chez les modernes, des recherches savantes sur l'établissement des Communes sous Louis le Gros & ses Successeurs, les contrariétés entre quelques-uns de nos usages actuels, & les maximes de notre droit public & religieux : tel est le fond d'un Ouvrage qui réunit l'élégance du style à l'érudition & à la Philosophie la plus touchante. L'Assemblée en a paru très-satisfaite. On a sur-tout remarqué le rapprochement du *Code noir*, des dragonades, & du Massacre de la Saint-Barthelemi, qui tous trois sont de la même époque. Il seroit à désirer, pour l'intérêt des Poètes disposés à concourir l'année prochaine, que M. Gaillard fit imprimer ces observations.

M. de la Harpe a continué la séance par la lecture d'une traduction en vers des deux premiers Actes du *Philoctète* de Sophocle, Quoique le Public semble aujourd'hui ne

plus s'intéresser qu'à des farces ignobles , à des drames monstrueux , à des parodies non moins contraires au bon sens qu'au bon goût , en un mot , à des pièces plus dignes d'une Nation barbare , que d'une Nation civilisée , il faut cependant avouer qu'en cette circonstance les esprits ont paru sentir vivement cette belle manière antique dont s'éloignent à l'envi & notre Littérature & nos beaux Arts. La versification simple & noble du Traducteur , & ses accens pleins de vérité & de pathétique , ont fait passer dans les ames l'enthousiasme que Sophocle inspira jadis à ses concitoyens. Chacun se croyoit transporté dans cette île sauvage où le Poète Grec rassemble les personnages de sa Tragédie ; l'imagination se peignoit sous d'horribles couleurs l'antré de ce Philoctète , aussi tourmenté par le souvenir de la perfidie de ses compagnons d'armes , que par les douleurs d'une blessure incurable. Le récit qu'il trace lui-même de son état affreux , les questions qu'il fait à Pyrrhus , les réponses du fils d'Achille , ses promesses & ses aveux , les sentimens de reconnoissance , & le désespoir du malheureux Philoctète , ont arraché des larmes & des applaudissemens continus ; l'hommage d'autant plus honorable pour M. de la Harpe , qu'il n'est pas accoutumé à ces actes de justice de la part de ses absurdes détracteurs.

M. d'Alembert a terminé la séance par le Programme suivant :

*PRIX d'Éloquence & de Poésie pour
l'année 1781.*

Le vingt-cinquième jour du mois d'Août 1781, Fête de Saint Louis, l'Académie Française donnera un Prix d'Éloquence, * dont le sujet est *l'Éloge de Charles de Sainte-Maure, Duc de Montausier, Pair de France, Gouverneur du Dauphin, fils de Louis XIV.* Ce sujet a été annoncé d'avance dans le Programme de l'année dernière 1779, pour laisser aux Auteurs le temps de faire les recherches nécessaires.

M. le Comte de Montausier, ancien Colonel du Régiment d'Orléans Infanterie, & dont M. le Duc de Montausier étoit le trisaïeul maternel, ayant appris que l'Académie devoit proposer cet Éloge pour le Concours, & desirant de contribuer à tout ce qui peut honorer la mémoire de l'Homme respectable dont il porte le nom, a prié la Compagnie de permettre qu'il ajoutât la somme de six cent livres à la valeur ordinaire du Prix. L'Académie a accepté l'offre de M. le Comte de Montausier; & ce Prix sera en conséquence une Médaille d'or de la valeur de douze cent livres.

Conformément aux Ordres du Roi, donnés à l'Académie en 1771, on ne recevra aucun Discours qui ne soit muni d'une approbation signée de deux Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, & y résidans actuellement.

L'Académie avoit proposé pour sujet du Prix de Poésie de la présente année 1780, *La Servitude abo-*

* Ce Prix, ainsi que celui de Poésie, est formé des fondations réunies de MM. de Balzac, de Clermont-Tonnerre, Evêque de Noyon, & Gaudron.

lie dans les Domaines du Roi , sous le règne de Louis XVI. Aucune des Pièces qu'elle a reçues ne lui ayant paru mériter ce Prix , elle propose le même sujet pour l'année prochaine 1781. Le Prix sera une Médaille d'or de la valeur de cinq cent livres.

Le genre du Poëme , & la mesure des Vers sont au choix des Auteurs.

La Pièce sera de cent Vers au moins , & de deux cent au plus.

Toutes Personnes , excepté les Quarante de l'Académie , seront reçues à composer pour ces deux Prix.

Ceux qui ont déjà concouru , pourront de nouveau envoyer leurs Pièces, avec les changemens qu'ils jugeront à-propos d'y faire.

Les Auteurs mettront leur nom dans un billet cacheté , attaché à la Pièce de Poësie qu'ils enverront ; & sur ce billet sera écrite la Sentence qu'ils auront mise à la tête de leur Ouvrage.

Ceux qui prétendent au Prix , sont avertis que s'ils se font connoître avant le jugement , ou s'ils sont connus, soit par l'indiscrétion de leurs amis , soit par des lectures faites dans des maisons particulières, leurs Pièces ne seront point admises au Concours.

Les Ouvrages seront envoyés avant le premier jour du mois de Juillet prochain , & ne pourront être remis qu'au sieur Demonville , Imprimeur-Libraire de l'Académie Française , rue Christine , aux Armes de Dombes : si le port n'en est point affranchi , ils ne seront point retirés.

G R A V U R E S.

PORTAIT de Jean Bart , Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis , Chef d'Escadre des Armées Navales, gravé par A. B. Bradet, d'après le

D E F R A N C E. 47

Tableau original communiqué par la Famille. Se vend 36 f. à Paris, chez l'Auteur, rue S. Jacques, maison de M. Desprez, Imprimeur du Roi. De tous les Portraits de Jean Bart, celui-ci nous semble le plus digne de fixer les regards des Amateurs; on y remarque un trait ferme & pur, beaucoup de fidélité & d'expression. Il est dédié aux Magistrats de Dunkerque.

Le Jugement de Paris, Estampe Angloise, gravée par Ryland, d'après un tableau de Kauffman. Prix, 3 liv. A Paris, chez M. le Berton, rue Fromenteau.

M U S I Q U E.

RECUEIL d'Airs connus, avec des variations pour la Harpe, par M. Tiffier, de l'Académie Royale de Musique. Prix, 3 liv. 12 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue S. Honoré, N°. 612; & chez Cousineau, Luthier Breveté de la Reine, rue des Poulies.

A N N O N C E S L I T T É R A I R E S.

Les Amusemens du Jour, ou Recueil de petits Contes, dédiés à la Reine, par Mde de Mortemart, in-12. Prix, 18 f. A Paris, chez Jorry, rue de la Huchette, & chez les Libraires qui vendent les nouveautés.

Tableaux Topographiques, Pittoresques, Physiques, Historiques, Moraux, Politiques, Littéraires de la Suisse, in-4°. Tome premier. A Paris, de l'Imprimerie de Cloufier, rue S. Jacques.

La Chymie Domestique, in-8°. Prix, 1 l. 4 f. A Paris, chez Brunet, Libraire, rue Mauconseil, à côté de la Comédie Italienne.

Mémoire contenant 1°. la Réfutation de ladétermination du centre de gravité d'un Secteur de Cercle quelconque, que M. de Vausenville prétend avoir trouvée; 2°. la Démonstration de l'impossibilité de quarrer le Cercle, par M. Haillet de Longpré, in-8°. A Paris, chez le Suisse de l'hôtel de Sartine, rue de Grammont.

De la Lecture des Livres François, in-8°. cinquième partie, Romans du seizième siècle, section première. A Paris chez Moutard, rue des Mathurins.

L'Anti-Pigmalion, ou *l'Amour Prométhée*, Scène Lyrique, donnée au Théâtre des Élèves de l'Opéra en 1780, par M. d'Elmorte, in-8°. Prix, 12 f. A Paris, chez Desauges, rue S. Louis, près le Palais.

T A B L E

C OUPLETS chantés à Table, à Mesdames ***,	3	<i>La Conchyliologie</i> ,	35
<i>Les Jambes de Bois</i> , Conte,	5	<i>Traité des Scrophules</i> ,	39
<i>Il l'avoit mérité</i> , Nouvelle,	7	<i>Académie Française</i> ,	41
<i>Enigme & Logogryphe</i> ,	16	<i>Gravures</i> ,	46
<i>Tangu & Féline</i> , Poème,	18	<i>Musique</i> ,	47
<i>Du Sommeil</i> ,	30	<i>Annonces Littéraires</i> ,	ibid.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 2 Septembre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 1 Septembre 1780. DE SANCY.

Per. 135.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 9 SEPTEMBRE 1780.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

VERS pour la Fête du Roi

FRANÇOIS, c'est aujourd'hui la Fête
D'un Roi, père de ses Sujets;
Par ses vertus, par ses bienfaits,
De vos cœurs il fit la conquête,
Comme il triomphe des Anglois.

(*Par M. Mouret de Saint-Firmin, Ancien
Commissaire de la Marine.*)

*MA PATRIE, Épître au Père PAPON,
del'Oratoire, Historiographe de Provence.*

JE vais donc habiter le toit qui m'a vu naître!
Je vais vous parcourir, lieux chers à mon amour!
O jour de mon départ, hâte-toi de paroître;
Une Mère m'attend dans cet heureux séjour!

Sam. 9 Septembre 1780.

€

Une Mère ! à ce nom comme mon cœur palpite !
 Je crois déjà la voir , l'entendre , l'embrasser ;
 Oui , dans ses bras ouverts l'amour me précipite ;
 Sur son sein maternel je la sens me presser.

DÉJA je crois me voir , où du haut des montagnes
 Tout-à-coup s'offre à moi le vaste azur des mers ;
 Marseille est à mes pieds ceinte des flots amers ,
 Et couronnée au loin de riantes campagnes.
 Quel immense horison se présente à mes yeux !
 Quel spectacle imposant & quels pompeux prodiges !
 Amour de la Patrie ! ah ! sans tes doux prestiges ,
 Ces lieux seroient encor les plus charmans des lieux.
 Toutes les Nations y portent leur hommage.
 Voyez ces pavillons , flottans au gré des airs !
 Byfance & Pétersbourg , & Pekin & Carthage ,
 Ont fait de ce beau Port l'ame de l'Univers.

ANTIQUE sœur d'Athènes , ah ! dis quelle est ta joie ,
 Quand tu vois dans ton sein , l'Ibère , le Breton ,
 L'Habitant de Memphis & celui de Kanton ,
 T'apporter en tribut , les perles & la soie
 Qu'avec tous ses parfums l'Orient nous envoie ;
 Les moissons de Moka , les vases du Japon ,
 Le caillou qui s'épure aux mines de Golconde ,
 Ces végétaux puissans , charme ou salut du monde ,
 Que d'agiles Typhis , défiant mille morts ,
 Dans les nefs du Batave amènent sur tes bords ;

DE FRANCE. 51

Enfin , de l'Amérique en malheurs trop féconde ,
L'or qui la venge , hélas ! mieux que tous ses efforts !

SEMBLABLE AU CŒUR HUMAIN , qui , source de la vie ,
La lance en jets de pourpre & ranime nos corps ,
Tu ré pares les maux de la France affoiblie ,
En faisant , dans son sein , circuler tes trésors.

O ! qui m'arrêtera sous ces grottes humides ,
Qu'habitent le silence & le calme & le frais ,
Et d'où l'œil suit le cours de ces voiles rapides ,
Qui , de tous les climats , rapprochent les bienfaits ?
Quand verrai-je voguer ces légères Chaloupes ,
Dont le Myrte couronne & les mâts & les poupes !
Le rire en longs éclats , les chants & les concerts ,
Au bruit des Tambourins se mêlent dans les airs.
Que j'aime à contempler la gaieté franche & vive
Du Peuple , ami des jeux , qui danse sur la rive !
Ses gestes , ses regards respirent le plaisir.
Ah ! si le sort flétrit les beaux jours de ma vie ,
Loin des champs fortunés d'une terre chérie ,
J'aurai du moins , j'aurai le bonheur d'y mourir !
Est-il dans l'Univers des mortels plus aimables !
Plus dignes d'être aimés ! à leur Roi plus soumis !
Prompts , extrêmes , légers , mais de vice incapables .
Ils ont tous les talens & le don d'être amis.
Idolâtre des Arts , amant de sa Patrie ,
Ainsi , ce peuple Grec , dont nous sommes issus ,

C ij

Vif, enjoué, fenfible, au cœur plein d'énergie,
Eut de légers défauts, & de grandes vertus.

FAIS-LES connoître, ô toi ! dont le burin fidèle
Trace les grands tableaux de leur gloire immortelle ;
Toi dont le nom vivra parmi les fameux noms,
Des Ruffis, des Salviens, des Guis, des Mascarons !
Tu ferois par tes vers le rival de Pétrarque ;
Sois plutôt, tu le peux, & Tacite & Plutarque.
Moi cependant, peu né pour de fi hauts emplois,
Moi qui ne fais chanter que les fleurs & les bois,
Je te verrai convert d'une noble pouffière,
Arriver d'un feul pas au bout de ta carrière,
Ah ! fi je possédois, comme toi, le crayon
Que Barthe confacroit au vainqueur de Mahon,
Je peindrois de Toulon les forces triomphantes,
L'auteur de nos Guerriers, leurs enseignes flotantes ;
On entendroit l'airain tonnant de toutes parts,
Et Neptune pour nous, conspirant avec Mars,
Pour abaisser l'orgueil de ces fiers Infulaires,
Usurpateurs des mers & Tyrans de leurs frères.
Debout fur un rocher, & ma lyre à la main,
Pendant que nos vaisseaux, d'une proue assurée,
Fendroient heureusement les plaines de Nerée,
Le fein tout agité d'un délire divin,
Je pourrois élever ma voix patriotique,
Et chanter, en ces vers, la liberté publique.

« MÈRE de nos vertus, âme des grands travaux,

- » Liberté ! romps le joug que forgeoient nos rivaux.
- » Balance des États la force & l'équilibre ,
- » Souris au nouveau monde & rends son peuple libre !
- » Que tes plus beaux autels s'élèvent à Boston !
- » Liberté ! tu n'es point un factieux démon ,
- » De toute autorité destructeur fanatique ,
- » Et , plus que les tyrans , farouche & despotique ;
- » Non , tu n'es à mes yeux que le sage pouvoir
- » De faire en tous les temps ce que l'on doit vouloir ;
- » Tu n'es que le bonheur de vivre sans contrainte ,
- » Et d'obéir aux Lois librement & sans crainte. »
- » A SPARTE on t'adoroit ; mais loin de ses remparts ,
- » Athènes vit souvent s'enfuir tes étendards.
- » Dans les jours si vantés de son antique gloire ,
- » Rome te couronnoit sur un char de victoire.
- » Sous un sceptre de fer , le Batave opprimé ,
- » Se croyant libre enfin par le droit d'être armé ,
- » Long-temps te confondit avec l'indépendance.
- » Tu hais du vain Anglois la fougue & la licence.
- » Les Peuples d'Helvétie , ou Soldats ou Pasteurs ,
- » Conservent sous ta garde & leurs lois & leurs mœurs.
- » Le fidèle François , qui te connoît , qui t'aime ,
- » Chérit le joug des Rois & le prend pour toi-même *.
- » Sa valeur va fixer ton trône dans des lieux
- » Retranchés par le fer d'un Empire odieux.
- » Le bronze tonne au loin. Guichen couvert de
- » gloire ,

* Note de l'Auteur. Idée empruntée de Voltaire.

« Volc avec ses François de victoire en victoire,
 « Tandis que le Breton, tremblant pour ses foyers,
 « Voit cingler nos Vaisseaux & compte nos Guerriers,
 « Les temps sont arrivés, l'Amérique respire.
 « Lève un front triomphant, Reine de cet Empire,
 « Cité du sage *Penn*, *Franklin* défend tes droits,
 « Et tu vas ne dépendre enfin que de tes lois. »
 Je dirois : & les vents des Royaumes liquides
 Porteroient mes accens aux chœurs des Néréides ;
 Faciles Dées ; oh ! peut-être qu'alors,
 Je vous verrois sourire à mes premiers accords.
 Si mes chants à vos yeux ne pouvoient trouver grace,
 Nymphes, je descendrois du haut de ce Parnasse,
 Et rentrant dans nos bois d'orangers toujours verts,
 Océané désormais de plus douces pensées,
 Sur nos rives, de fleurs, de mousse tapissées,
Delille m'apprendroit l'art perdu des beaux vers ;
 Heureux ! si comme lui, célébrant la Nature,
 J'en savois dévoiler les charmes inconnus,
 Comme on peint de *Vénus* la magique ceinture,
 Ou plutôt en effet comme on ne la peint plus.
 Je formerois au moins quelques pas sur vos traces,
 Poètes ingénus, aimables Troubadours,
 Qui sçûtes les premiers chasser l'ennui des Cours,
 Et chantres des Plaisirs, intéresser les Grâces.
 Le myrte & le laurier ne croissoient que pour vous,
 Aux bords charmés du Var, de l'Adour & du Rhône,
 Les fleurs dont l'Italie a tissé sa couronne,
 Brilloient dans nos jardins de l'éclat le plus doux.

Parmi nous présidoient les lyres immortelles,
 Qui frappaient l'Apennin de leurs accords nouveaux.
 Oui, le Dante nous doit le feu de ses pinceaux,
 Pétrarque ses chansons, Bocace ses nouvelles;
 Et si j'en crois la voix qui juge tes travaux,
 La voix des Gens du goût, celle de tes rivaux,
 Toutes ces voix, Papon, si bien d'accord entre-elles,
 Les Guichardins futurs, parmi nos Provençaux,
 Viendront choisir encor leurs plus parfaits modèles.

(Par M. Béranger, P. D. R.)

É T U L A , Conte.

DÈS l'âge de puberté,
 Deux Frères dans un village,
 Avoient eu pour héritage
 Un grand fonds de pauvreté.
 C'est une maladie aisée à reconnoître :
 Et néanmoins par-tout vous auriez beau courir,
 Vous n'en trouveriez pas peut-être
 De plus difficile à guérir.
 Pour tous les autres maux, à la moindre ambassade,
 Médecins à grands pas viennent de tout côté ;
 Faut-il guérir la pauvreté ?
 Le Médecin fuit le malade.
 Pauvreté, comme on sait, est laide à faire peur ;
 Et son cortège, amis, l'est encor davantage.
 Fait-elle un pas ? l'ennui, le déshonneur,
 Le froid, la faim, la soif sont du voyage.

C iv

C'EST avec ces compagnons-là
Que nos Frères, deux ans, avoient traîné leur vie,
Mais à la fin si haut le besoin leur parla,

Qu'il fallut bien invoquer l'industrie.

Ils avoient alors pour voisin

Un richard qui, peu charitable,

Avoit des fruits dans son jardin

Et des moutons dans son étable.

Ils résolurent donc, pour pourvoir à leur table,

D'emprunter au voisin ; mais comme ce Monsieur

Accueilloit mal de semblables requêtes,

On prit un des biais qu'on prend quand l'emprunteur

Choisit ce qu'il lui faut sans rien dire au prêteur :

C'est dérober, en termes moins honnêtes.

Tous deux un bâton à la main,

Un grand sac sur le cou, se sont mis en chemin.

L'un faisant à l'étable une prompte visite,

Doit prendre un gros mouton & l'égorger bien vite.

Pour l'empêcher d'être mangé des loups ;

L'autre doit au jardin aller couper des choux

Qu'il n'avoit pas plantés. Ils arrivent. Le maître,

Qui veilloit encor par hasard,

Entend du bruit : « oh ! oh ! dit-il, si tard !

» Mon fils, vas voir ce que cela peut être. »

» Le chien ne seroit-il pas-là ?

» Va l'appeler. » L'enfant obéit à son père,

Gagne la cour, se met à crier : Étula ;

C'étoit le nom du chien. Le voleur, dont l'affaire,

Étoit de crocheter la porte ; à ce cri-là

Se croit appelé par son frère ,

Et lui répond sur l'heure : oui , me voilà .

Mais l'enfant à ce mot n'hésite pas à croire

Qu'il vient d'ouïr parler le chien .

Il court trouver son père : « ô ciel ! mon père ! — Eh

» bien ?

» — Le chien qui m'a parlé . — Le chien ! que veux-tu

» dire ?

» Un chien qui parle ! — Eh ! oui , vraiment .

» J'en ai dans l'ame une frayeur extrême .

» Mais j'en suis sûr ; il parle , & très-distinctement .

» Venez , si vous voulez , vous l'entendrez vous-

» même . »

Le père le suit en effet ,

Crie encore : Écula . Le voleur croit entendre ,

Parler encor son frère ; & pour le faire attendre ,

Un moment , lui dit-il , je suis à toi , c'est fait ,

DIEU fait si la frayeur du père

Fut égale à celle du fils .

Il crut , tant ce prodige égaroit ses esprits ,

Que la sorcellerie avoit part à l'affaire .

Il manda le Curé soudain ;

Et pour abrégér le voyage ,

Le fils & le Curé prirent par le jardin ,

Où le coupeur de choux vaquoit à son ouvrage .

Ce dernier , au bruit qu'il entend ,

Pense que de l'étable arrive enfin son frère .

« As-tu trouvé, cria-t'il à l'instant ? »

Il parloit du mouton. Le fils croit que son père :

Veut lui parler du Curé qu'il attend.

« Oui, le voisi, dit-il. » Bon, reprit l'autre, amène ;

Amène tôt ; j'ai dans la main :

Un couteau merveilleux, divin :

Viens, viens, que dans sa gorge à l'instant je l'en-

gaine ;

Car il pourroit crier. A ces mots, le Curé

Croit qu'on veut le trahir, & d'un air égaré,

Hors du jardin il s'enfuit hors d'haleine.

Notre jeune homme en fit autant ;

Et le coupeur de choux fut rejoint par son frère.

On a viande & légume, & chacun est contents,

Hors le mouton, qu'on égorge à l'instant.

On emporta, sans aucun sort contraire,

Tout le butin ; & (ce qu'on n'eût pu voir :

Arriver de l'année entière)

A leur souper, le même soir,

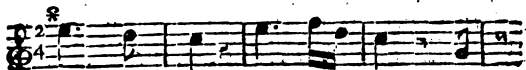
L'on rit & l'on fit bonne chère.

*QUATRAIN pour mettre au bas du Portrait
du Roi de Prusse.*

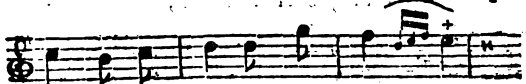
FA-V-O-R-I d'Apollon, de Minerve & de Mars,
Il fut vaincre, régner & cultiver les Arts ;
Plus grand que Scipion, plus grand que Marc-Aurèle,
Il fut & des Héros & des Rois le modèle.

(Par M. Milen.)

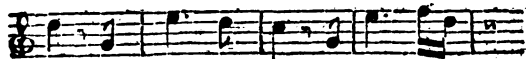
AIR DE ROSANIE.



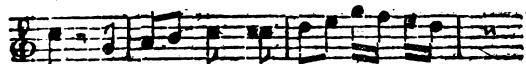
CHER A - mant, sois con - stant ; non



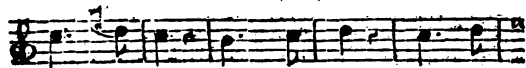
fort se - ra : dig ne d'en - vi - - - -



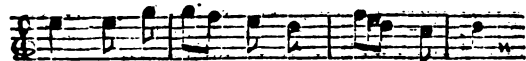
e ; je suis à toi, re - çois ma



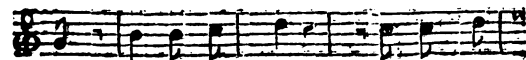
foi, je t'ai - me - rai tou - te ma



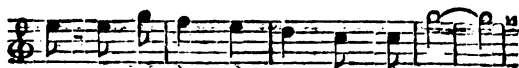
vi - - - e. Tendre A - mour, en ce



jour, je me li - vre à ta dou - ce flam -



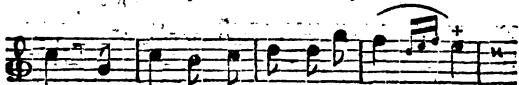
me - ser - re - nos nou - ds, fais deux heu -



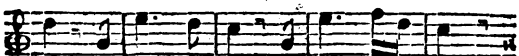
reux, à ja- mais re- gne sur mon a - - -



- - - - me; cher A-mant, fais con-



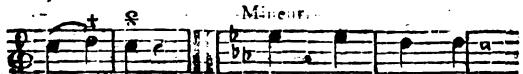
stant, mon sort se - ra digne d'en-vi - - - -



- e; je suis à toi re- çois ma foi,

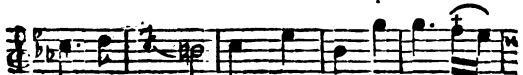


je t'ai- me- rai tou - te ma



vi - - e.

Ton cœur pour roit-



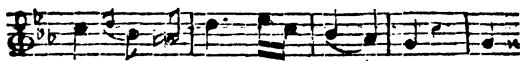
il brû - - ler d'une ar- deur lé ge - -



- - - re; hé- las! je n'ose y pen- ser;

DE FRANCE.

61



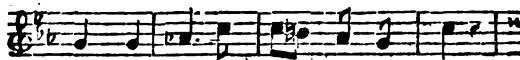
ra- fu- re ta Ber- ge - - re du



soup- çon qui vient m'al-larmer ; qu'un



ren-dre ser- ment me dé - li - vre,



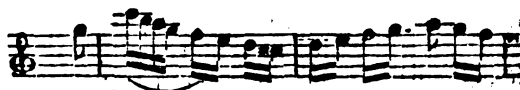
ah ! si tu ces - fois de m'ai- mer ;



oui, tu me ver - rois ces-



ser de vi - - vre. Je



j'ai - - me - rai tou- te ma



vi - e.

*NOTICE des Ouvrages de M. l'Abbé DE
CONDILLAC, Précepteur de l'Infant
Duc de Parme, Membre de l'Académie
Françoise, & de celle de Berlin.*

M. L'ABBÉ DE CONDILLAC, né à Grenoble, est mort le 2 Août de cette année, dans sa Terre de Flux, près de Beaugency. Ce Philosophe a peu vécu dans le monde; du moins n'a-t'il pas laissé sur le caractère & sur l'esprit qu'il y portoit, de ces traditions qu'on aime à recueillir en parlant des Hommes célèbres; il a justifié & honoré le nom de Philosophe par ses vertus & par la simplicité de ses mœurs; c'est la tradition la plus glorieuse qu'un Philosophe puisse laisser. Nous ne parlerons ici que de ses Ouvrages.

Le premier de tous fut *l'Essai sur l'Origine des Connoissances Humaines*; il parut en 1746. C'étoit le moment où tous les grands Écrivains de la Nation, très-différens d'ailleurs par le genre de leurs talens & de leurs ouvrages, se faisoient tous remarquer également par un esprit philosophique qui a fait le caractère du siècle: c'est alors que les Montesquieu, les Voltaire, les d'Alembert, les Buffon, les Diderot, les Helvétius & les Rousseau donnoient ou préparoient leurs Ouvrages: dans cette époque, tant décriée par

les ennemis des talens Duclos n'étoit qu'un Philosophe & un Ecrivain du second ordre.

En prenant la Métaphysique pour son partage, M. l'Abbé de Condillac consulta moins, sans doute, les intérêts de sa gloire que son goût & le desir d'être utile. Un Métaphysicien ne devoit pas compter sur un grand nombre de Lecteurs en France. Il est vrai qu'alors Locke commençoit à avoir parmi nous une grande célébrité; mais il la devoit moins à son ouvrage, qu'on n'a guère lu, qu'à quelques pages écrites par Voltaire sur la philosophie. L'esprit aime à se contempler dans ses productions, mais ce n'est pas sans un effort pénible qu'il peut se replier sur lui-même. Tout le monde, à peu près, est capable de jouir du spectacle d'une campagne couverte de verdure, de fleurs & de fruits de tous les genres; bien peu de gens se soucient de fouiller dans les entrailles de la terre pour y étudier les moyens par lesquels elle étale tant de richesses & de beautés à sa surface. M. l'Abbé de Condillac savoit parfaitement combien il est difficile de rendre l'étude de la Métaphysique aussi intéressante qu'elle est utile; il se flatta d'y parvenir jusqu'à un certain point, s'il la rendoit assez claire pour qu'on en vit tous les avantages. Il crut que l'obscurité appartenoit encore plus aux Métaphysiciens qu'à la Métaphysique. C'est une chose curieuse de voir dans son premier Ouvrage combien il prenoit de précautions, comment il employoit

toutes les ressources de son esprit pour porter dans celui de ses Lecteurs des idées claires & sensibles de tous ces mots abstraits , *perception* , *attention* , *comparaison* , *imagination* , *réflexion*. Toutes ses peines ne furent pas sans doute perdues , elles le mirent en état d'en mériter un jour la récompense ; mais le moment n'étoit pas encore venu. Il n'avoit jamais paru en Métaphysique d'ouvrage aussi clair que celui-là , & cependant cet ouvrage étoit encore obscur , du moins dans sa première Partie. M. l'Abbé de Condillac a depuis avoué lui-même qu'elle n'étoit pas facile à lire. On doit remarquer ici qu'il est arrivé plus d'une fois à ce Philosophe de reconnoître & d'avouer publiquement des fautes , & des erreurs. C'est-là , comme on fait , un des caractères du vrai talent ; l'aveu de ses fautes & de ses écarts ne lui coûte point , parce que dans ses progrès continuels il découvre toujours en lui-même des moyens de mieux faire.

C'est pourtant dans cette première Partie , qui manque de clarté , que l'on trouve les idées les plus neuves & les plus importantes sur les opérations de l'esprit humain. C'est-là qu'on les voit toutes réduites pour la première fois à un seul principe , à la sensibilité.

Locke avoit vu que la plupart de nos disputes viennent de ce que nous n'attachons pas les mêmes idées aux mêmes mots ; & cette découverte , qui paroît si simple , a été

célébrée avec raison par tous les Philosophes, & sur-tout par Voltaire. M. l'Abbé de Condillac nous apprend que l'homme ne s'est rendu maître de ses idées, que lorsqu'il a établi des signes pour les exprimer; que c'est à l'institution des langues que commencent l'exercice & les progrès de la pensée; qu'en un mot nous n'avons le pouvoir de réfléchir que parce que nous savons parler. Cette découverte est bien plus étendue, elle est bien plus féconde : lorsqu'on y est parvenu, celle de Locke ne paroît plus qu'une de ses conséquences.

M. l'Abbé de Condillac avoit trouvé dès lors le *Principe de la liaison des idées*; découverte plus importante encore que celle dont nous venons de parler, & qui n'en est qu'une suite : c'est avec ce principe de la liaison des idées, qu'on explique très-naturellement presque tous les phénomènes de l'esprit humain; ses degrés de justesse, ses bornes & son étendue, la variété des talens, la folie, ses causes & ses divers caractères. Peut-être que sans forcer ce principe, on pourroit l'étendre encore à nos passions, & alors il expliqueroit l'homme tout entier. Mais si on vouloit trop le généraliser, il avertiroit lui-même de l'abus qu'on en voudroit faire; & c'est-là un avantage bien précieux en Philosophie.

C'est dans cet Essai que M. l'Abbé de Condillac nous fit connoître, beaucoup mieux qu'on ne l'avoit fait jusqu'alors, tous les

avantages de la méthode connue sous le nom d'Analyse. Ce mot, emprunté des sciences exactes, effarouchoit tous ceux qui cultivoient les beaux Arts; on croyoit que c'étoit un instrument du Géomètre, inutile ou même dangereux dans les mains du Poète, de l'Orateur & du Moraliste. On vit alors que tout le mystère de cette méthode consistoit à regarder successivement toutes les parties d'un objet ou d'une idée, pour en mieux connoître & saisir ensuite l'ensemble. Le peuple analyse tous les jours, lorsqu'il regarde attentivement les objets de ses besoins; l'homme de goût analyse, lorsque ne pouvant saisir d'un coup-d'œil tout le dessein de la colonnade du Louvre, il porte tour-à-tour ses regards sur chaque beauté de cet élégant & superbe édifice. Enfin, M. l'Abbé de Condillac est le premier qui ait démontré que l'analyse, lorsqu'on sait bien s'en servir, peut donner à toutes les connoissances qui sont à notre portée, cette certitude que la Géométrie se vantoit de posséder exclusivement.

Beaucoup de gens ont paru croire que de trouver trois ou quatre idées neuves n'est pas un grand effort de génie; mais on pensera différemment, si l'on réfléchit que ces trois ou quatre idées ne pouvoient se trouver que dans l'Analyse entière de l'esprit humain.

D'autres ont dit qu'aucune de ces découvertes n'appartient à M. l'Abbé de Condillac, & qu'il les a prises toutes

dans le livre de Locke ; on avoit dit aussi en Angleterre que Locke n'avoit rien dit de neuf , & que les quatre volumes de l'*Essai sur l'Entendement Humain* , ne faisoient que paraphraser longuement la maxime d'Aristote : *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*. C'est avec la même justice qu'on a parlé en France & en Angleterre : nous pouvons assurer qu'aucune des idées que nous venons d'attribuer à M. l'Abbé de Condillac , ne se trouve dans le livre de Locke.

Le Philosophe Anglois n'a pas même traité le sujet de la seconde partie de l'*Essai sur l'Origine des Connoissances Humaines* ; elle a eu infiniment plus de succès , quoiqu'elle soit moins profonde , & peut-être aussi parce qu'elle est moins profonde. Elle est faite pour un bien plus grand nombre de Lecteurs : le Métaphysicien n'y paroît plus qu'un Amateur des beaux-Arts. Il n'y est question que de l'harmonie des Langues , que de Musique , de Danse , de Poésie , de Théâtre , de Pantomime. Tous ces objets , si étrangers jusqu'alors à la Métaphysique , entroient naturellement dans le plan de l'Ouvrage. Tous les arts de l'imagination sont les signes de nos pensées ; ce sont des langues différentes : dans les principes de M. l'Abbé de Condillac , ce sont donc les beaux-Arts qui ont formé & perfectionné l'esprit humain. Il est , ce me semble , assez heureux d'apprendre que c'est à nos plaisirs au-

tant qu'à nos travaux, que nous sommes redevables des progrès de notre raison. Rien de plus ingénieux & de plus neuf que la manière dont M. l'Abbé de Condillac fait naître tous les Arts les uns des autres, & tous ensemble du langage d'action. On croit lire l'Histoire des Beaux-Arts écrite par ceux qui en ont été les créateurs. Que l'on compare avec ce morceau ce que l'Abbé Dubos & l'Abbé Batteux ont écrit sur le même sujet, & l'on verra combien un homme de Lettres qui a de la Philosophie, a d'avantages sur celui qui n'a que de l'érudition, & même sur celui qui n'a que du goût. On peut remarquer aussi un contraste singulier dans Mallebranche & dans M. l'Abbé de Condillac, entre leur talent & leur Métaphysique. Mallebranche étoit né avec l'imagination la plus brillante, & sa Métaphysique finit cependant par nous égarer avec lui dans une multitude d'abstractions où l'on ne trouve plus rien qui parle aux sens; & quoique M. l'Abbé de Condillac eût reçu beaucoup moins d'imagination de la Nature, ses principes nous ramènent toujours au monde sensible & aux Arts qui l'embellissent.

Malgré l'injustice de ceux qui trouvoient dans Locke tout l'Essai sur l'origine des connoissances humaines, cet Ouvrage eut assez de succès pour placer son Auteur au rang des premiers Ecrivains Philosophes. Son mérite étoit d'un genre à être reconnu facilement par tous ceux qui pouvoient l'appré-

cier ; il ne pouvoit pas exciter leur envie ; la multitude ne pouvoit ni le lire , ni l'admirer. L'Ouvrage fut donc jugé utile , & tout le monde y consentit. On pardonne aux Écrivains d'être toujours raisonnables ; on ne leur a jamais pardonné d'être quelquefois sublimes.

Dans la préface de son Essai , M. l'Abbé de Condillac avoit dit que parmi les Méta-physiciens dont il avoit combattu les principes & la méthode , ceux qui s'étoient le plus égarés lui avoient été le plus utiles. Des erreurs qui lui avoient rendu de si grands services , pouvoient affermir dans la bonne route ceux qu'il y avoit fait entrer par son Ouvrage : tel fut l'objet du *Traité des Systèmes* , qu'il fit paroître quelque tems après. Il y donne l'analyse des systèmes les plus célèbres , de ceux entre lesquels étoit alors partagé le monde savant. Il voulut confondre cette méthode dans ce qu'elle se vançoit sur-tout d'avoir produit. Descartes y paroît avec ses idées innées ; Mallebranche avec ses visions éternelles ; Leibnitz avec ses Monades ; Spinoza avec sa Substance unique. Ce n'est point par de longs raisonnemens que M. l'Abbé de Condillac combat tous ces systèmes : pour les détruire , il ne fait que leur donner la clarté qui leur manque ; ils disparaissent tous dès qu'on a fait entrer le jour dans cette nuit d'*Axiômes* , de *Définitions* & de *Scholies* , où leurs Auteurs les avoient enveloppés. Dès qu'on a fait expliquer ces grands

Philosophes sur ce qu'ils veulent dire , on voit qu'ils ont été les jouets d'un mot abstrait , dont ils ne déterminoient pas le sens, ou d'un mot figuré qu'ils prenoient au sens propre. M. l'Abbé de Condillac fit plus encore , & ceci fut peut-être un trait de génie dans son Ouvrage ; persuadé que les fausses idées ont la même origine dans tous les genres , il rapprocha les erreurs du Peuple des systèmes des Philosophes. Il mit l'Astrologie judiciaire à côté des Idées innées ; la Magie à côté des Visions éternelles de Mallebranche : c'est par-tout la même marche , par-tout le même abus des mots abstraits ou figurés. On ne voit qu'une seule différence dans ce parallèle singulier , c'est que l'histoire des erreurs du peuple amuse au moins l'imagination qui les a produites , & que les erreurs des Philosophes sont tristes & ennuyeuses , au point qu'il est à peu-près impossible de les lire dans l'Ouvrage même de M. l'Abbé de Condillac. Rien n'étoit plus facile que de répandre le ridicule sur tous ces systèmes , dont quelques-uns étoient révévés dans les écoles , & de combattre les chefs des Philosophes par des plaisanteries : c'étoit même un sûr moyen de donner plus de Lecteurs à l'Ouvrage , & plus de célébrité à l'Auteur ; mais il est probable que M. l'Abbé de Condillac n'avoit pas le talent de la plaisanterie comme l'esprit d'analyse. Peut-être aussi que ce Philosophe respectoit assez le génie pour n'éprouver que de la dou-

leur , lorsqu'il le surprenoit en délire. Il est difficile en effet, en lisant le *Traité des Systèmes* de ne pas éprouver un sentiment à peu près semblable à celui qui fit verser des larmes à Montagne , lorsqu'il vit à Ferrare l'Auteur de la *Jérusalem délivrée* , renfermé dans une loge de fou. Voltaire a fait une pièce de vers charmante sur le même sujet ; mais il ne faut pas plus s'attendre à trouver les lumières de l'Abbé de Condillac dans les vers de Voltaire , que les plaisanteries & l'imagination de Voltaire dans le *Traité* de l'Abbé de Condillac.

Cet excellent esprit ne pouvoit donner dans aucun excès : en condamnant cette espèce de *Système* , il fut loin de proscrire ceux qui ne sont que l'ordre & l'arrangement que l'on donne à toutes les vérités particulières d'une science ; ceux où toutes les idées découvertes & vérifiées par l'analyse , sont enchaînées les unes aux autres , selon leur plus grande liaison , & remontent toutes à une première qui en est la source commune. Si un homme d'État avoit eu assez de génie pour approfondir tous les détails de l'Administration , & pour les ranger dans un ordre où ils auroient toujours été présents à son esprit , M. l'Abbé de Condillac n'auroit pas dit que cet Homme d'État avoit un esprit systématique ; ou il auroit ajouté que ce n'est qu'avec un tel esprit qu'un Ministre pourra faire le bonheur d'une Nation. Plus on a de systèmes sembla-

bles en tout genre, & plus on a l'esprit juste & étendu; plus on donne à toutes les facultés intellectuelles ce degré d'énergie, de souplesse & de perfection où elles méritent le nom de génie.

En remontant à la sensibilité comme à l'unique principe de toutes les opérations de l'esprit, M. l'Abbé de Condillac avoit paru à beaucoup de gens, chercher trop loin la source de toutes nos idées; il voulut cependant aller plus loin encore. La sensibilité comprend les impressions & les idées reçues à la fois par tous les sens; il voulut distinguer celles que nous devons à chacun de nos sens en particulier. Cette manière d'envisager l'esprit humain étoit nouvelle; il l'exécuta sur un plan très-ingénieux, très-propre sur-tout à rendre plus facile la lecture d'un Ouvrage de ce genre. Il suppose, comme on fait, une Statue organisée comme l'homme, mais sans avoir encore l'usage d'aucun de ses organes. Il répand tour-à-tour la vie dans chaque sens; & à mesure qu'il laisse entrer dans le sens de l'odorat, par exemple, toutes les impressions qu'il peut recevoir; il observe toutes les idées qui naissent de ces impressions; il suit ainsi la Statue dans tous les progrès de la vie qu'il lui donne, & marque par tout les développemens de la pensée. On conçoit tous les avantages d'un tel plan: l'imagination se plaît à suivre les mouvemens que chaque nouvelle impression fait faire à la Statue,

Statue, & toutes les idées, même les plus abstraites, sont ainsi attachées à une image, & à une image en mouvement. Ce dessein n'étoit pas très-étranger sans doute à une Métaphysique où l'on rapporte tout aux choses sensibles : on seroit pourtant étonné que cette conception appartint à quelqu'un qui n'auroit été que Métaphysicien ; mais ce qui est plus étonnant encore, peut-être, c'est que cette idée, ainsi que les vues les plus profondes de l'Ouvrage, appartenoint à une femme qui n'étoit connue dans le monde que par les agrémens de son esprit. Il y avoit déjà quelque temps que Mlle Ferrand étoit morte, lorsque M. l'Abbé de Condillac lui rendit cette justice publique, dans la Dédicace du Livre à la Comtesse de Vassé. On auroit tort cependant de s'attendre à trouver dans le *Traité des Sensations* tout ce que l'imagination peut se promettre d'après le plan de l'Ouvrage. Nous oserons même dire qu'il nous a semblé que l'Auteur a manqué le plus sûr moyen d'y répandre un très-grand intérêt : c'étoit de peindre le progrès des passions en peignant le progrès des idées. Dès que la Statue auroit connu les sentimens qui font le charme ou le tourment de notre vie, elle fût devenue pour nous un personnage, & les progrès de son existence, des événemens ; elle nous auroit donné des émotions avec des lumières, & un *Traité de Métaphysique* auroit pu avoir tout l'intérêt d'un Roman. Avec plus d'agrément,

Sam. 9 Septembre 1780.

D

L'Ouvrage auroit eu encore plus d'utilité : il ne peint qu'une partie de l'homme ; il eût peint l'homme tout entier. Peut-être que M. l'Abbé de Condillac a craint que le Tableau des Passions ne répandît dans son Traité le trouble & le désordre qu'elles jettent souvent sur notre vie : les passions ne se prêtent pas à l'analyse comme les idées. Quoi qu'il en soit, tout ce que ce Philosophe a pu sacrifier du côté de l'intérêt & de l'étendue, a été bien racheté par la précision & par l'exactitude. Je ne parlerai point, disoit-il dans son *Epigraphe*, comme une Pythie inspirée par le Ciel : il ne fut point agité comme une Pythie, mais il révéla beaucoup de vérités aux hommes.

L'Ouvrage eut assez de succès pour qu'on voulût lui enlever le mérite de l'avoir fait. On assura que le Traité des Sensations étoit dans l'Histoire-Naturelle de M. de Buffon, & dans les Lettres sur les Aveugles & sur les Sourds & Muets de M. Diderot. M. l'Abbé de Condillac avoit paru très-indifférent à l'injustice qui voyoit dans le livre de Locke tout l'*Essai sur l'Origine des Connoissances Humaines* : il se montra fort sensible à une injustice qui lui disputoit la gloire de Mlle Ferrand. Il cita les deux morceaux de M. Diderot. On y trouva beaucoup d'esprit & d'imagination, quelques pensées profondes présentées de la manière la plus piquante. On vit bien que M. Diderot auroit pu faire

le *Traité des Sensations* ; mais on vit aussi qu'il ne l'avoit pas fait.

M. l'Abbé de Condillac prit une voie différente pour se justifier d'avoir copié l'Auteur de l'Histoire-Naturelle : il le réfuta avec les principes mêmes du *Traité des Sensations* ; & cette réfutation est un Ouvrage excellent , où les vues les plus nouvelles sur les Animaux confirment encore toutes celles de l'Auteur sur l'esprit humain. Il est beau sans doute de rendre les ressentimens mêmes utiles aux hommes , & d'augmenter sa gloire par la vengeance , qui avilit les esprits ordinaires. M. de Buffon n'a rien écrit pour défendre son système sur la Nature des Animaux ; peut-être qu'en l'élevant il avoit été plus occupé de faire connoître son génie que l'instinct des Bêtes ; & qu'il a pensé qu'on pouvoit attaquer son système sans ébranler sa gloire.

On a remarqué dans ce *Traité des Animaux* , & dans quelques autres Ouvrages, que M. l'Abbé de Condillac avoit un sentiment très-fort de son mérite : il ne se faisoit point du tout un devoir de cacher ce sentiment qui tenoit peut-être au genre de ses Ouvrages. Un homme qui savoit si bien faire l'analyse & le calcul des idées, devoit savoir exactement combien il en avoit eu de nouvelles , quel degré de justesse & de profondeur elles avoient , quelle influence elles pourroient avoir un jour. Il est heureux que le talent qui peut être le moins apprécié par

Dij

la multitude, soit celui qui s'apprécie le mieux lui-même. Il est vrai que de hommes qui n'avoient de talent d'aucun genre, ont eu souvent aussi bonne opinion d'eux-mêmes ; mais on consent volontiers, ~~ce~~ me semble, à ce que ce sentiment soit le ridicule de quelques hommes médiocres, pour qu'il soit aussi la consolation de quelques hommes supérieurs.

La suite au prochain Mercure.

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Ongle* ; celui du Logogryphe est *Croûte*, où se trouvent *ut, ré, tour, trou, rue, route, crote, troc, roc, roue, cu, écu, écrou, rut, or, cure, cor.*

É N I G M E.

TU me cherches, Lecteur, & je suis avec toi :
 Au bout du doigt & dans ta tête
 Je me suis fait une triple retraite,
 Sans excepter de cette loi,
 Ni Sujet, ni Pape, ni Roi.
 Une Cité m'enchanté, & la Ville m'ennuie :
 Le Spectacle m'amuse, & non la Comédie.
 Au milieu du printemps, au milieu de l'été,

On me voit figurer de l'un à l'autre pôle ;
Et sur l'aîle des vents , avec agilité ,

Comme un franc étourdi je vole.

Oh ! que je suis un être & bizarre & plaisant !

Dans l'antiquité , dans l'histoire

L'on me cite honorablement.

Ami de la bouteille & de nectar friand ,

Jamais mortel ne m'a surpris à boire.

Sans mon secours l'on ne peut nullement

Caqueter , disputer , éconter ni se taire :

Les Lettres , les Talens , les Beaux-Arts faits pour
plaître.

Sont ma sphère & mon élément ,

Aussi par-tout suis-je bien constamment.

Dorat , d'Alembert , l'Attaignant ,

Sans négliger Marmontel ni Voltaire.

Je descends au Tartare , & brille au firmament ,

Et je suis toujours sur la terre ;

Sur un habit Religieux

Qui vient de l'empereur en France ,

L'on me plaçoit en évidence.

Mais d'un seul trait pour me peindre à tes yeux ,

Ami Lecteur , par moi tout finit , tout commence.

(Par M. l'Abbé Dourneau.)



 LOGOGRAPHIE.

JE marche sur quatre ou cinq pieds ;

Et dans une de mes moitiés

Se trouve renversé celui que sot on nomme.

Quatre vous font douter si je ne suis pas homme ;

Quoi qu'avec trois je sois un père d'Israël ;

Mais quatre encor me font doubler de la terre,

Et trois , un attribut de Pierre-le-Cruel ;

Par moi la beauté brille & devant & derrière ;

J'ai l'air d'affujétir les bras de la plus fière ;

Je figure assez bien en intrigue , en affaire ;

Souvent on m'associe au bonheur éternel,

Et mon triomphe est à l'Autel.

Un seul vilain côté déshonore mon être ,

C'est d'avoir toujours part à la fin d'un brigand ;

Mais il m'est glorieux d'avoir pu disparaître

Sous le glaive d'un Conquérant.

*(Par quelqu'un qui auroit mieux aimé
dormir , & qui eût peut-être mieux fait.)*



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

RECHERCHES ET OBSERVATIONS sur les Loix Féodales ; sur les anciennes conditions des Habitans des Villes & des Campagnes , par M. Doyen. Vol. in-8°. A Paris, chez Valade, Imprimeur-Libraire, rue des Noyers.

CET Ouvrage est d'un homme déjà connu dans la Capitale par un bon Traité sur la Géométrie de l'Arpenteur , & qui a consacré une partie de ses jours à l'étude des Loix féodales.

Il nous trace d'abord un Tableau des différentes branches de ce singulier Gouvernement & fait très-bien connoître la condition des Habitans des Villes & des Campagnes ; Les uns appelés *Bourgeois* , étoient attachés au Comte ou à l'Evêque, ou à quelques Abbayes , & ne pouvoient changer de demeure. Ils étoient tellement meubles qu'un Comte faisoit présent à un autre de ses hommes. Les Serfs étoient dans le même cas ; & c'est encore le sort de la plupart des hommes dans une partie de l'Europe. Les Nobles étoient alors , si l'on peut parler ainsi , les Dieux de la Terre ; malheureusement ils n'étoient pas en petit nombre , & leurs privilèges répondoient à leurs hautes destinées.

D iv

Les abus dans les *Justiciers* n'étoient pas moins énormes qu'ailleurs.

« On ne peut, dit M. Doyen, rapprocher la manière ancienne des Juges de celle d'aujourd'hui, sans être étonné de l'énorme différence dans nos mœurs. On n'y voit que défis aux combats entre les Parties & leurs Juges, & entre les Parties elles-mêmes. Les Juges, pour soutenir leur Jugement bon; les Parties, pour satisfaire au Jugement, & les Témoins, pour prouver qu'ils avoient dit la vérité. Tout ceci se trouvoit vrai ou faux par l'événement du combat, du fer chaud, ou de l'eau bouillante. » M. Doyen remonte à l'origine, à la nature des justices que s'approprièrent les Comtes, les Seigneurs & les Ecclésiastiques. Les privilèges de ces derniers étoient les plus étendus. » Si les Officiers du Comte condamnoient à mort un Justiciable de l'Eglise, non-seulement ils étoient tenus à la restitution homme pour homme; mais le Comte payoit en outre une amende. Il est vrai que les Ecclésiastiques ne jugeoient pas à mort, mais les Criminels étoient condamnés à des peines à peu-près équivalentes. Deux Gentils-hommes, qui avoient tué un Ecclésiastique, furent condamnés par l'Officiel d'un Evêque, l'an 1246, à faire plus de 300 lieues processionnellement, pieds nus & en chemise à porter des verges dans leurs mains, & à chaque station de crier : *Nous faisons ceci pour la pénitence qui nous a été imposée à*

sauf de la mort de N..... Leur jugement portoit en outre, condamnation à quitter pour toujours le lieu de leur domicile, à vendre le bien qu'ils y avoient, à faire le voyage de Jérusalem, &c. lesquels se sont soumis. Arrêté en présence des parens du mort, qui ont consenti ladite paix.

Dans ce monument gothique de Justice criminelle, on reconnoît, parmi des ridicules, quelques vestiges de la Nature effacés dans la Jurisprudence moderne. Par exemple, avant de fixer la peine d'un coupable, on requéroit le consentement de l'offensé, ou celui de ses parens. Il falloit, en outre, que le coupable acceptât volontairement sa peine. C'étoit un hommage rendu à la liberté expirante de l'homme, que la société, même après la conviction du coupable, ne se croyoit pas en droit de lui enlever entièrement.

L'article des Possessions Ecclésiastiques contient des recherches & des observations utiles. On y trouvera des vues neuves sur les Dîmes, leur origine, leur nature, leurs divisions, matière où tant de Canonistes modernes, sans même en excepter Jouy, se sont souvent égarés. L'Auteur essaye de prouver que les Dîmes inféodées étoient des fonds patrimoniaux qui n'avoient aucune analogie avec les Dîmes Ecclésiastiques.

Il faut voir dans l'Ouvrage même ce qu'il dit sur les concessions & inféodations des

Seigneurs, sur les amortissemens & les franchises , sur les corvées & autres points qu'on n'a pas encore éclaircis , & qui , heureusement pour la chicane , ne le feront jamais.

M É M O I R E sur les Abeilles , nouvelle manière de construire les Ruches en paille , & la façon de gouverner les Abeilles , par M. l'Abbé Bienaymé , Chanoine de la Cathédrale d'Evreux. A Paris , chez Didot , Imprimeur-Libraire , Quai des Augustins , & Durand , rue Galande. in-8°. avec fig. Prix , 1 liv. 16 sols.

Depuis l'heureuse révolution qui ramène vers les objets d'économie politique, domestique & rurale , les spéculations des Citoyens éclairés , nous avons vu paroître plusieurs bons Ouvrages sur l'éducation des Abeilles , & principalement sur la construction des ruches qui les renferment avec tous leurs trésors.

MM. Pataut, Duchet, Ducerne de Blangi & Wildam qui se sont succédés , conviennent tous de l'imperfection des ruches vulgaires. Celles qu'ils ont proposé d'y substituer , n'ont pas les mêmes défauts ; elles sont ingénieusement imaginées , & d'une exécution très-curieuse ; mais elles ont l'inconvénient d'être difficiles & dispendieuses à construire. Celle de M. Bienaymé l'emporte sur toutes les autres par son extrême simplicité : tout Cultivateur peut la construire lui-

même à très-peu de frais ; son usage rend plus faciles , plus certaines & plus avantageuses toutes les opérations nécessaires au gouvernement des Abeilles , à la multiplication & à la bonne qualité de leur miel & de leur cire.

L'Auteur a pris soin d'expliquer dans le plus grand détail , toutes ces opérations avec autant de clarté que de précision. Ces leçons , jointes à la description très-bien faite de ses ruches & aux Planches gravées , mettront le moins habile des hommes en état d'en conduire avec peu d'embarras jusqu'au nombre de trente réunies dans un espace de quatorze pieds de longueur sur huit pieds de largeur.

Ce rucher , qui ne sera qu'un passe-temps agréable , peut rendre au moins cinquante écus de *produit net* , & souvent plus de deux cent livres ; profit qui n'est pas à dédaigner pour la plupart des Fermiers & des Propriétaires.

La cire est un objet de consommation journalière qui manque dans le Royaume , & dont le débit devient continuellement plus assuré pour les Producteurs , d'autant mieux qu'il est sujet à moins d'entraves & d'exactions que plusieurs autres.

« Que je serois heureux (dit M. l'Abbé Bieuaymé) si , dans la suite , je pouvois
 » me flatter que l'on adoptera cette nouvelle
 » ruche , & procurer par-là l'abondance
 » du miel & de la cire dans ce Royaume

D vj

» si florissant , où l'on ne peut s'en procurer qu'à grands frais , & qui y sont cependant si nécessaires ! D'ailleurs , je crois que tous ceux qui élèvent des Abeilles , prendront de préférence cette ruche , parce que j'ai fait toutes mes expériences sous les yeux de M. le Comte de Buffon , qui depuis que je m'occupe de cette partie , a bien voulu s'informer des progrès que je pouvois y faire , & m'engager à écrire mes réflexions , m'assurant que mon travail pouvoit devenir utile à la Nation. Après l'approbation d'un homme aussi célèbre , qui réunit toutes les connoissances possibles , & les possède au degré le plus éminent , je me suis cru autorisé à les rendre publiques sous des auspices aussi favorables. »

Cette citation nous dispense d'ajouter un suffrage aussi foible que le nôtre à celui de M. le Comte de Buffon. Mais nous croyons que tous les bons Citoyens se réuniront avec nous pour payer un juste & nouveau tribut de reconnoissance au sublime Historien de la Nature qui daigne encourager , par des attentions si flatteuses , les recherches utiles à la plus simple économie champêtre , & pour applaudir au zèle de l'estimable Ecclésiastique qui fait un si noble emploi des loisirs du Sacerdoce. Le Clergé de France ne sera vraiment chéri & respecté de la Nation entière , des autres Peuples & de la postérité , qu'autant qu'il comptera parmi ses pré-

miers devoirs, celui d'étudier & de répandre les vérités avantageuses à la conservation & au bien être de la Société civile.

(*Cet Article est de M. l'Abbé Beaudeau.*)

TRAITÉ historique & raisonné sur les Procédures qui s'observent dans toutes les Jurisdictions de l'Enclos du Palais, tracé d'après les Ordonnances, Édits, Déclarations, Arrêts de Réglemens, & les Auteurs les plus connus, par M. Légier. Vol. in-8°. A Paris, chez Cloufier, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques.

Il y a peu de Sciences sur lesquelles on ait plus volumineusement écrit que sur celle des Lois ; mais la marche, l'ordre de la Procédure, la manière de commencer l'instruction d'une affaire & de la suivre jusqu'à sa fin, celle d'y lier tous les incidens dont elle peut être susceptible, d'y appliquer les Lois & les principes qui y ont rapport, ont été jusqu'à présent très-négligées, quoiqu'elles soient en quelque sorte les plus intéressantes, puisqu'elles s'adaptent à toutes les contestations, de quelque genre qu'elles soient. Il n'existe au Palais aucun Traité qui puisse instruire les jeunes gens ; tous ne sont que de simples Formulaire sans ordre ; l'on n'y trouve pas un seul principe ; & les Lois relatives à la Procédure n'y sont point développées.

Avant de composer ce Traité, l'Auteur assure qu'il a consulté des gens instruits & expérimentés, qui ont bien voulu se prêter à éclaircir ses doutes, & à l'aider de leurs lumières & de leurs connoissances. Pour rendre cette instruction plus claire, plus facile & plus aisée, on l'a divisée en trois Parties.

La première contient l'origine de la création du Parlement, la manière d'y instruire une Demande principale, celle d'y lier tous les incidens qui pourroient en être la suite jusqu'au Jugement définitif; les actions auxquelles peuvent donner lieu l'exécution des Arrêts, la Tierce - Opposition, l'Interprétation d'Arrêt, la Requête Civile, & la Cassation au Conseil.

Dans la deuxième Partie, on verra quels sont les Sièges dont les Appels des Sentences ressortissent au Parlement, & dans quels cas; la manière d'instruire toutes ces contestations sur l'Appel; la différence de la Procédure qui s'observe aux Chambres des Enquêtes, au Parquet, en la Tournelle criminelle & en la Chambre des Vacations, & quelles sont les Causes attribuées à ces Chambres.

La troisième Partie contient l'Histoire des Requêtes de l'Hôtel & du Palais, de la Chambre de la Marée, de la Cour des Aides, de la Cour des Monnoies, des Eaux & Forêts, des Maîtrises, des Juges de la Table de Marbre & des Juges en dernier res-

fort , de l'Amirauté, de la Chambre du Domaine ou Trésor, ou du Bureau des Finances, de la Connétablie, du Bailliage du Palais, de la Juridiction de la Maçonnerie, ou de la Chambre Royale des Bâtimens, & de la Bazoche. L'on y a indiqué quelles sont les Causes attribuées à chacune de ces Juridictions, quelles sont les Loix qui leur sont particulières, & la Procédure différente qui s'y observe.

A la suite de ces trois Parties, on a tracé un abrégé des principes de la Saisie-réelle d'après d'*Héricourt*, & la manière de l'instruire : on y verra encore ce qui concerne la Saisie - Mobiliaire, la Saisie - Revendication, les Décrets volontaires aujourd'hui abrogés, la Licitation, & le Modèle de toutes les Lettres de Chancellerie.

S P E C T A C L E S.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE 21 du mois dernier, on a représenté, pour la première fois, l'*Héroïsme Français*, ou le *Siège de Saint-Jean de Losne*, Pièce héroïque, par M. d'Ussieux.

Le Siège de S. Jean de Losne est d'autant plus digne de fixer les regards & d'exciter l'admiration, qu'il n'en est aucun peut-être qui offre l'exemple d'une défense plus vigou-

reuse, d'un courage plus opiniâtre & plus invincible, avec d'aussi foibles moyens. Il ne s'agit point ici de concilier entre-eux les Historiens qui en ont parlé; de savoir si cette Ville fut défendue par le Régiment de La Motte Houdancourt, ou par le Régiment de Conti; si elle fut délivrée par le Comte de Rantzau seul, ou si cet Officier fut secondé par le célèbre Fabert & par le Duc de Weimar; si Rantzau se jeta, lui dixième, dans la rivière, ou s'il entra, par le pont, à la tête de 800 chevaux & de deux Régimens d'Infanterie: nous laissons la discussion de tous ces objets, & de quelques autres qui y sont relatifs, à ceux qui font de l'Histoire une étude particulière; il suffit de dire pour ceux de nos Lecteurs qui n'ont pas ce trait historique présent à la mémoire, que S. Jean de Losne, petite ville du Duché de Bourgogne, fut assiégé, en 1636, par Matthieu Galas, Général des Armées de l'Empire, accompagné du Duc Charles de Lorraine; que cette Place, mal fortifiée, dénuée de munitions de Guerre, défendue par une Garnison peu nombreuse, & qui nourrissoit à peine trois cent Citoyens capables de porter les armes, résista aux efforts d'une Armée de 80,000 hommes; & que son inébranlable résistance ne se démentit point jusqu'au moment où le Comte de Rantzau, en leur amenant des secours, força les Impériaux à lever le siège, & à se retirer vers la

Franche-Comté. Passons à la Fable de M. d'Ullieux.

La Ville a déjà soutenu plusieurs assauts; elle est sur le point d'être réduite aux dernières extrémités; cependant Desgranges, son premier Échevin, est résolu à continuer de se défendre, & inspire son courage à Pelletier, son Collègue: il est question d'éloigner les femmes, les enfans & les vieillards; mais Adélaïde, fille de Desgranges, annonce le vœu des femmes, qui ont résolu de s'envelir avec leurs pères & leurs époux sous les ruines de leurs murailles. La Garnison a perdu le Chef François qui la commandoit; celui qui lui a succédé est un Génois nommé Camille. Il vient annoncer à Desgranges qu'une plus longue défense est inutile, & qu'il va s'éloigner avec sa troupe; mais il est un prix au moyen duquel il peut encore affronter les hasards de la guerre, & ce prix est la main d'Adélaïde, amante aimée de Trémont, fils du Baron des Barres, qu'elle est sur le point d'épouser. L'amour de la Patrie l'emporte sur les premiers engagemens, & Desgranges immole, en gémissant, le bonheur de sa fille à la gloire de son pays. Le Baron des Barres & Trémont, vêtus à l'Espagnole, ont traversé le camp ennemi à la faveur de ce travestissement, & sont entrés dans la Ville, qu'ils viennent défendre; & c'est à l'instant même de son arrivée, que le jeune homme apprend, de la bouche de son Amante, qu'elle va donner sa main à Camille, pour

prix des services qu'il doit encore rendre à la Patrie. Trémont, qui d'abord croyoit sa Maîtresse infidelle, s'indigne de la lâcheté de Camille, & demande seulement à Adélaïde qu'elle consente à n'appartenir qu'à celui qui aura le mieux servi l'Etat ; & s'éloigne à l'instant. C'est peu pour Camille d'avoir vendu ses secours, d'avoir exigé impérieusement la main d'Adélaïde ; dont il connoît la tendresse pour Trémont ; le perfide a promis au Général Galas de lui remettre la Ville en sortant des Autels ; mais le vieux Baron des Barres, instruit des manœuvres du Génois, a réchauffé le courage de la Garnison, composée de soldats François. Son fils, accompagné de six jeunes-gens déterminés, est parti dans l'intention d'aller réduire en cendres le camp des ennemis. Un d'entre-eux a malheureusement eu l'indiscrétion de confier ce projet à Marcelli, confident de Camille, & le lâche Génois, tirant de cette confiance un moyen d'accélérer son hymen, remet à Desgranges une lettre qu'il a reçue du Général Galas, comme un billet pris par un des siens, qu'il avoit envoyé sur les traces de Trémont. Le généreux Échevin apprend lui-même la désertion de Trémont au Baron son père, dont l'ame est en proie à ce que la douleur & la honte ont de plus horrible. Un Hérault vient, au nom de Galas, annoncer que si la Ville s'obstine à se défendre, elle ne doit plus compter sur aucune capitulation. On attendra les enne-

mis sur les remparts : voilà la réponse qu'on le charge de rendre à son maître. A peine est-il parti, que les citoyens réunis forment entre-eux le serment de réduire la Ville en cendres plutôt que de céder à l'ennemi, s'il n'est plus possible de le repousser. Le dernier assaut va se donner : si Galas est vainqueur, un citoyen placé sur la tour du Temple, annoncera cette fatale nouvelle en faisant entendre trois fois le son de la cloche; alors les femmes, armées de flambeaux, porteront la flamme dans toutes les parties de la Place. L'assaut se donne; la tremblante Adélaïde en attend l'issue avec d'autant plus d'inquiétude, que la victoire la livre à Camille, & la défaite à la mort. La cloche se fait entendre : Desgranges a quitté la brèche; il vient mourir avec sa fille; il va se précipiter avec elle dans les flammes, lorsque Pellerier accourt, l'arrête, & lui annonce que le Prince de Condé a forcé le camp des Impériaux, & entre victorieux dans les murs; tous les habitans se précipitent aux genoux du héros qui les rend au jour & à la gloire; des Barres seul verse des larmes, mais Condé lui apprend que son fils n'est point un traître, & qu'il revient, amenant avec lui le Général Galas qu'il a fait prisonnier. Trémont paroît un drapeau à la main; il raconte que son projet découvert les a, lui & les compagnons de son entreprise, mille fois exposés à la mort; que prêts d'être écrasés par le nombre, après avoir échappé au fer de

Marcelli, qu'il a fait tomber sous le sien, l'arrivée du Prince les a soustraits au danger, & que, profitant de la déroute, il s'est emparé de Galas, qui se retiroit suivi d'un petit nombre des siens. La perfidie de Camille se découvre; on traîne le perfide dans un cachot. Pénétré du courage héroïque de Trémont, le Prince échange son épée contre celle de ce jeune héros, & l'admet à l'honneur de la fraternité d'armes. Adélaïde épouse son Amant.

Cette Pièce Héroïque est en prose : elle est imprimée depuis 1774. Distribuée alors en trois Actes, elle a été représentée en quatre, & puis remise dans son premier état. Il nous semble que l'Auteur a trop compté sur le charme de son sujet, & qu'il a trop négligé les moyens qui pouvoient le faire paroître sur la Scène d'une manière avantageuse. D'abord, en employant la Prose, il s'est privé de tout ce que la Poésie donne de nerf & de vigueur aux sujets héroïques; & cette première négligence est inconcevable. Il a plutôt indiqué ses caractères qu'il ne les a tracés; sa marche est lente, & amène avec elle un intérêt, dont, tout foible qu'il est, on n'aime point à être détourné par l'amour de Trémont & d'Adélaïde, parce qu'il est plus foible encore. Le projet qu'il prête à Trémont, celui de brûler, lui septième, un camp de quatre-vingt mille hommes, est d'une extravagance digne des Amadis; & le caractère de Camille est si lâche, si

bas, qu'il en est révoltant. M. d'Uffieux ne doit pas ignorer qu'au Théâtre un tyran, un traître même doit être représenté avec de certaines couleurs qui dérobent en quelque manière ce qu'un tel personnage a de désagréable; enfin, que sur la Scène, on peut bien soutenir l'aspect de ce qui est vicieux, mais non de ce qui est bas & petit. Nous reprocherons encore à l'Auteur de l'*Héroïsme Français*, d'avoir fait son dénouement par le moyen du Prince de Condé. On sait que ce Prince envoya Rantzau à S. Jean de Losne, qu'il n'y vint pas lui-même; & ce nom, tant de fois célébré dans nos fastes militaires, ce nom glorieux, qui semble avoir le privilège de faire des héros de tous ceux qui le portent, n'avoir pas besoin d'être paré d'un avantage dont on devoit honorer celui de Rantzau, en présentant au Théâtre François le siège de S. Jean de Losne. Le troisième Acte est du plus grand effet; il porte un intérêt déchirant, & le dénouement a quelque chose dont l'ame se sent élever, sur-tout celle d'un Français.

M. d'Uffieux est un des Auteurs du Journal de Paris; c'est à ce titre que nous lui avons parlé avec la franchise la plus décidée. Pour qui seroit faite la vérité, à qui oseroit-on l'adresser, si on craignoit de la montrer à ceux qui se sont chargés de la dire tout haut, & qui, avant d'embrasser ce périlleux emploi, ont dû sentir que si elle est quelquefois désagréable, elle est encore plus

utile aux Arts , dont elle est le plus ferme soutien.

A l'instant (3 Septembre) où nous allons rendre compte de *Thamas-Kouli-Kan*, Tragédie nouvelle , représentée pour la première fois le Jeudi 31 Août, nous apprenons que l'Auteur a fait des corrections considérables , que la seconde représentation doit faire connoître. Nous ne parlerons donc que dans notre prochaine Feuille de cette Tragédie , dont le succès a été très-équivoque *.

M U S I Q U E.

CINQUIÈME *Recueil d'Airs choisis , avec accompagnement de Harpe*, par M. Boilly, Musicien du Roi , & Maître de Harpe de Madame la Comtesse d'Artois. Prix , 9 liv. A Versailles, chez l'Auteur, rue des Bourdonnois ; & à Paris, chez Cousineau, Luthier de la Reine, rue des Poulies.

Quatre Sonates pour la Harpe , avec accompagnement de Violon, par M. Cardon fils, Maître de Harpe. Œuvre VI^e. Prix , 7 liv. 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue des Fossés S. Germain-l'Auxerrois, à l'Étoile ; & chez Cousineau, Luthier de la Reine, rue des Poulies.

* Note ajoutée en corrigeant l'épreuve. Nous sortons de la seconde représentation ; elle a été applaudie avec rage : nous en expliquerons la cause.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

LES principales Aventures de Don Quichotte , 2 Vol. in-8°. , avec 31 figures , par Coypel , Picard le Romain , & autres habiles Maîtres. Prix 12 liv. , reliés. A Paris , chez Mérimot le jeune , quai des Augustins.

On trouve chez le même Libr. les trois Ouvrages suivans. 1°. *Relation des Voyages entrepris par ordre de Sa Majesté Britannique*, actuellement régnante, pour faire des découvertes dans l'hémisphère méridional , & exécutée par le Commodore Byron , le Capitaine Carteret , le Capitaine Wallis & le Capitaine Cook , dans les Vaisseaux le *Dauphin* , le *Swallow* & l'*Indevour* ; rédigée d'après les Journaux & les Papiers de M. Banks. Par M. J. Hawkesworth , enrichi de figures , d'un grand nombre de Plans & de Cartes relatives aux Pays qui ont été nouvellement découverts. Traduits de l'Anglois , 4 Volumes in-4°. , reliés avec filets d'or. Prix 72 liv. 2°. *Voyage dans l'Hémisphère Austral & autour du monde* , faits sur les Vaisseaux du Roi l'*Aventure* & la *Résolution* , en 1772 , 1773 , 1774 & 1775 , par le fameux Capitaine Cook , dans lequel on a inséré la relation du Capitaine Furneaux , & les Observations de MM. Forster ; traduit de l'Anglois , Ouvrage enrichi de Plans , de Cartes , de Planches , de Portraits & de Vues de Pays , dessinés pendant l'expédition , par M. Hodges , 5 Vol. in-4°. , reliés avec filets d'or. Prix 78 liv. 3°. *Voyage au Pôle Boréal* , fait en 1773 , par ordre du Roi d'Angleterre , par Phipps , traduit de l'Anglois , & enrichi de figures & de Cartes , 1 Vol. in-4°. , avec filets d'or , 15 liv.

Ces trois Ouvrages, connus sous le nom des Voyages autour du monde par Banks, Cook & Phipps, présentent un tableau très-curieux & très-intéressant des nouvelles découvertes faites par les Anglois.

Faute essentielle à corriger dans le N°. 36 du Mercure.

Page 43, *Art. Académie Françoisé*, on lit : le rapprochement du Code noir, des Dragonades & du Massacre de la Saint-Barthélemy, &c. *il faut lire* : le rapprochement du Code noir, des Dragonades & de la Révocation de l'Edit de Nantes, qui tous trois sont de la même époque, & dont la France & l'humanité ont encore plus souffert que du Massacre de la Saint Barthélemy.

T A B L E

<i>V</i> ers pour la Fête du Enigme & Logogryphe,	76
Roi,	49
Ma Patrie, Eptire au Père	dales,
Papon,	ibid.
Etula, Conte,	55
Quatrain pour mettre au bas	du Portrait du Roi de
Prusse,	58
Air de Rosanie,	59
Notice des Ouvrages de	M. Musique,
l'Abbé de Condillac,	62
Recherches sur les Loix Féo-	dales,
Mémoire sur les Abeilles,	82
Traité sur les Procédures qui	s'observent dans les Juris-
dictions de l'Enclos du Pa-	lais,
Comédie Françoisé,	87
Annances Littéraires,	95

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le Samedi 9 Septembre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 8 Septembre 1780. DE SANCY.

Per. 135.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 16 SEPTEMBRE 1780.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

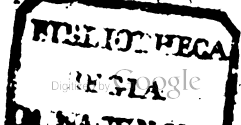
ÉPIÔRE

ÉCRITE du Bas-Languedoc, à M. DE C,
Ingénieur à Mexières.*

TANDIS qu'en ces climats fereins,
Entre nous très-peu poétiques,
Malgré leur ciel & leurs bons vins,
Leurs pierres du temps des Romains,
Et leurs Troubadours presque antiques,
Fidèle aux Muses, aux Beaux-Arts,
Mon souvenir lent se promène
Parmi les chef-d'œuvres épars
Sur les bords que baigne la Seine;
Vers les frontières de Lorraine,
Que fais-tu, Disciple de Mars?
On dit qu'au fond de la Champagne,
Sam. 16 Septembre 1780, E

Formant des sièges au compas ,
 Et aimant plus d'une montagne
 Qu'élève l'effort de ton bras ,
 Dans une innocente embuscade
 Tu surprends quelques bons amis ,
 Et fais jouer la cannonade
 Contre des reimparts de parade ,
 Comme nous avons vu jadis
 Tous les affûts de la Grenade
 Sur les Boulevards de Paris.

VOLEZ dans un autre Hémisphère ,
 François , Troupe noble & légère ,
 Au secours de la Liberté.
 Que le peuple de ses rivages
 Prenne avec vos goûts , vos usages ,
 Vos plaisirs & votre gâité.
 De lauriers couronnez vos têtes ;
 Si Mars , qui se plaît où vous êtes ,
 Vous adresse , ô Guerriers charmans ,
 Ces esprits tristes & dormans ,
 Ces Philosophes en lunettes
 Qui ne parlent qu'aux Parlemens ;
 Ces bouches larges & muettes ,
 Buvant du punch sans se lasser ;
 Ces graves Docteurs en gazettes ,
 Ayant un faux air de penser ;
 Ou bien ces monstrueux Poètes ,
 Qui composent sans effacer



Mille dramatiques fornettes
Qu'au bon goût il faut dénoncer,
Et qu'admirent nos grandes têtes ;
Allez , étendant vos conquêtes ,
Dans leurs foyers les relancer.
Mais dans le cours de la victoire ,
Honneur au tombeau de Newton,
Ami , si tu chéris la gloire ,
Du respect pour Locke & Bacon ;
Et que leur cendre recueillie ,
En l'honneur de la vérité ,
Reçoive au sein de ma Patrie ,
Sur l'Autel de l'Humanité ,
L'encens de la Philosophie.

De ce double & futur succès ,
De cette brillante campagne ,
Déjà tu voudrais en Champagne
Faire les glorieux essais.
Par malheur , Messieurs du Génie ,
A l'art meurtrier des Vaubans ,
A votre noble barbarie
Je n'y trouve point d'alimens ;
Et cette Province chérie
En impose à vos fiers volcans.
Les mânes du divin Racine
Errent aux champs de Port-Royal ;
Sur le Géomètre Pascal
Feriez-vous donc jouer la mine ?

Plus loin, vers le pays Lorrain,
 Cette Héroïne d'innocence,
 Des Lys l'image & le soutien,
 Qui sauva l'honneur de la France,
 Et conserva, dit-on, le sien,
 De Jeanne d'Arc l'ombre immortelle
 S'opposeroit à vos exploits,
 Et vous seriez surpris, je crois,
 De voir l'ombre d'une Pucelle.
 Enfin, je vous vois prosternés
 Devant ces coteaux fortunés,
 D'où vient cette boisson gentille,
 Vrai nectar des prédestinés,
 Qui, pleine d'air, mousse & pétille,
 Pour la sagesse doux poison,
 Donnant à l'esprit la saillie,
 Otant l'air grave à la raison,
 Vous faisant quitter Uranie
 Pour quelque grisette jolie,
 Euclide pour Anacréon,
 Le Théorème & la Scholie
 Pour quelque joyeuse Chanson;
 Et j'entends ce refrain aimable :
 « Jusques à l'instant favorable
 « Pour la gloire que nous cherchons,
 « Bloquons une excellente table,
 « Et faisons sauter des bouillons.

(Par M. de Ch*.)

LE DIALOGUE, Conte.

PUISQUE le Fabliau reprend un peu de vogue,
Il faut encore en essayer.

Je vais, amis, pour vous désennuyer,
Vous raconter un plaisant Dialogue,
Entre un Valet qu'on appeloit Memnon,
Et son Maître, un Seigneur dont j'ignore le nom.

UN Chevalier, dont la victoire
Avoit souvent couronné les exploits,
Revenoit un jour d'un Tournois,
Plein de lassitude & de gloire.

En son chemin il trouva son Valet,
Le bon Memnon, qui d'un air benévole,
Tranquillement, à pas lents s'en alloit,
Sans jeter un regard, sans dire une parole.

« Où vas-tu, lui dit-il ? » Le Valet froidement :
» Je vais, dit-il, Monsieur, chercher un logement.
Jaloux d'en apprendre la cause,

Le Maître s'en informe avec un air d'effroi :

« Qu'est-il donc arrivé chez moi ?
» Oh ! rien, Monsieur. — Mais encor ? — Pas grand
» chose,
» En vérité. Seulement votre Chien,
» Que vous aimiez si tendrement. — Eh bien ?
» Il est mort. — Et comment ? — Votre beau cheval
» pie,

- » Que l'on pansoit alors , par malheur a sauté ,
 » L'a renversé , foulé , laissé sans vie ,
 » Et dans un puits , lui-même il s'est précipité.
 » — Mais , qui l'a donc effarouché lui-même ?
 » — C'est Monsieur votre fils , qui , du haut d'un
 » troisième ,
 » A ses pieds s'étoit laissé choir.
 » — O ciel ! & que faisoient & sa bonne & sa mère ?
 » Il est donc blessé ? — Mort. Et quand on l'a fait
 » voir
 » A Madame , sur sa bergère
 » Elle est tombée aussi sans voir & sans parler.
 » — Coquin ! au lieu de fuir , il falloit donc aller
 » Demander aux voisins le secours nécessaire. . .
 » Oh ! maintenant vous n'en avez que faire.
 » Près de Madame , à force de veiller ,
 » Marton s'est endormie , & dans la salle basse
 » A mis le feu , tout finit de brûler ;
 Il ne reste plus que la place.

AINSI le Chevalier tomboit en peu d'instans
 Dans une misère profonde ;
 Il perdoit à la fois château , bêtes & gens ,
 Et tout alloit le mieux du monde.



*SUITE de la Notice des Ouvrages de
M. l'Abbé de CONDILLAC.*

Nous l'avons déjà dit, M. l'Abbé de Condillac n'avoit point, parmi la multitude des Lecteurs, cette célébrité qu'un écrivain n'obtient guères qu'en parlant aux passions; mais il jouissoit d'une autre gloire, celle d'être un des premiers Philosophes dans l'opinion des esprits les plus distingués: & lorsqu'on cherchoit en France des hommes dignes d'être chargés de l'éducation de l'Infant Duc de Parme, un Seigneur de la Cour, qui, parmi tous ses autres titres de gloire, compte le talent de revêtir la morale des Rois des grâces de l'imagination & de la Poésie, fit tomber ce choix important sur M. l'Abbé de Condillac. M. le Duc de Nivernois pensant sans doute que le Philosophe qui connoissoit le mieux l'esprit humain, étoit le plus propre à former l'esprit d'un Prince. Il jugea que, pour un enfant destiné à régner, ce seroit un grand bonheur de recevoir presque en naissant cette lumière nouvelle qui s'élevoit sur la Philosophie, & que ce seroit encore un moyen de rendre les progrès de la vérité plus rapides; car, si l'on veut que la lumière éclaire au loin, il faut la placer sur le trône.

On n'attendoit point du Précepteur de l'Infant Duc de Parme, des Ouvrages tels

que ceux que Fénelon avoit écrits pour son élève : on étoit à peu-près sûr que l'Auteur de l'*Essai sur l'origine des Connoissances humaines* ne pourroit pas être Poète, comme l'Auteur du *Télémaque* savoit, au besoin, être Métaphysicien. Mais Locke alloit écrire une seconde fois sur l'éducation, & on avoit droit d'en espérer une théorie plus profonde encore & plus lumineuse.

Le Cours d'Études de l'Infant Duc de Parme a paru en 16 volumes. Il y en a 12 sur l'Histoire : les quatre premiers contiennent une Grammaire, un Art d'écrire, un Art de raisonner, & un Art de penser.

A la tête du premier volume, on trouve un Discours Préliminaire qui nous paroît un des meilleurs Ouvrages de M. l'Abbé de Condillac. Il y rend compte & de la méthode qu'il a faite, & des motifs qui lui ont fait préférer cette méthode.

M. l'Abbé de Condillac commence par faire connoître au jeune Prince l'instrument dont il va se servir pour acquérir des connoissances ; c'est-à-dire, que la première étude qu'il lui fait faire est celle de l'esprit humain. Il lui présente ensuite des tableaux historiques des premiers progrès des hommes dans les Arts, dans les Mœurs, dans la Législation. Nous convenons que cette méthode peut surprendre : on est étonné d'un plan d'études, où l'on commence par vouloir faire d'un enfant un Métaphysicien & un Moraliste ; on a peine à se persuader que les connoissan-

ces les plus faciles à acquérir, soient celles qui, pour être découvertes, ont exigé tout le génie des Locke & des Montelquieu. Cette rhéorie d'éducation si hardie & si surprenante, est cependant fondée sur un très-petit nombre d'idées faciles à concevoir.

M. l'Abbé de Condillac s'étoit assuré qu'un enfant raisonne dès l'âge le plus tendre, puis qu'il acquiert des idées justes sur les objets de ses besoins & de ses plaisirs. La manière dont on acquiert une idée juste, est celle dont on acquiert toutes les autres; il n'y en a pas deux. Un enfant fait donc usage de toutes les facultés de l'esprit pour apprendre un jeu, comme le Philosophe pour résoudre un Problème: il n'y a qu'à lui faire observer ce qu'il fait dans ces momens, ce sera l'occuper encore de ses plaisirs; & l'analyse de l'entendement humain sera faite par un enfant dans l'observation des jeux de son âge. Ce résultat nous paroît une idée sublime en Philosophie.

Le tableau des premiers progrès de l'esprit humain est également à la portée de cet âge. Ces progrès ne sont que les premières idées des hommes encore sauvages & grossiers, des peuples encore dans l'enfance; comment seroient-elles au-dessus de l'intelligence d'un enfant? Le Sauvage invente, pour ses besoins, les mêmes choses à peu près que nos enfans inventent pour leurs plaisirs. La cabane, la fronde & les flèches du Flottentott seroient les objets les plus propres à exciter

H. W.

la curiosité, & à faire naître l'esprit d'imitation dans cet âge. Il est difficile cependant de compter tous les avantages de cette seconde étude, qui ne paroît être qu'un amusement. Elle ramenoit le Prince à la première : il voyoit les peuples acquérir de nouvelles connoissances, précisément comme lui-même apprenoit un nouvel exercice, un nouveau jeu. Il retrouvoit par-tout la même manière de se servir des mêmes facultés de l'esprit. Quelques notions simples & grossières sur les Arts, sur la Législation, sur la Morale, avoient été les premières idées des Peuples naissans ; c'étoient ses premières connoissances. Son Précepteur l'instruisoit comme la Nature avoit instruit les peuples ; & la bonté de cette méthode étoit garantie par les progrès du genre-humain dans tous les genres. La seule différence qu'on puisse appercevoir, c'est que les Peuples suivoient à leur insçu un instinct qui leur manquoit souvent, & que le Prince qui avoit observé cet instinct, en connoissoit toutes les ressources, & savoit les multiplier avec les difficultés ; c'est encore qu'on mettoit en un instant sous les yeux du Prince, les découvertes que le hasard n'a fait faire aux Peuples que de siècle en siècle.

Cette Méthode étonne d'abord par sa hardiesse ; elle étonne ensuite par sa simplicité. Presque toutes les grandes idées ont toujours fait cette double impression sur les hommes. Il a paru une multitude de réfuta-

tions du système d'éducation négative de l'Émile : s'il y en a une bonne , c'est dans ce Discours Préliminaire qu'on la trouve.

Une chose plus surprenante encore , peut-être , que ce Plan d'Études , c'est la manière dont M. l'Abbé de Condillac en prépara l'exécution pour son Élève. L'Analyse des Opérations de l'Esprit Humain occupoit tout un volume dans l'*Essai sur l'Origine des Connoissances Humaines* ; elle n'occupe que dix à douze pages dans le Discours Préliminaire du Cours d'Études : le premier Ouvrage étoit à peine à la portée des hommes les plus exercés ; dans celui-ci , rien n'est au-dessus de l'intelligence d'un enfant ordinaire. C'est à ce degré de facilité , de clarté , de précision , que ce Philosophe avoit su amener les idées les plus profondes , à force de s'en occuper sans cesse. Quelle en a été la récompense ? On a dit qu'il n'avoit fait que se répéter. C'est-là , ce me semble , une grande injustice. J'admire les Écrivains qui , passant continuellement d'un objet à l'autre , répandent sur tous des idées qu'ils négligent d'éclaircir , & qui , saisies de loin par quelques esprits privilégiés , sont perdues pour la multitude ; mais on doit plus de reconnaissance peut-être à ceux qui se fixent dans un seul genre : tous les hommes ont besoin d'être éclairés , & les bornes naturelles de notre esprit nous obligent de renoncer à une multitude de connoissances : ce sont les Écrivains , toujours occupés des mêmes idées ,

qui parviennent à leur donner assez de clarté pour les faire comprendre à tout le monde, & assez de précision pour qu'elles prennent peu de place dans notre esprit. Si Montesquieu avoit pu réduire l'Esprit des Loix à une centaine de pages, qu'on auroit lues avec autant de facilité que les Lettres Persannes, quelle injustice s'eût été de ne voir qu'une répétition dans cet effort de génie non moins admirable que celui par lequel il avoit conçu l'Ouvrage.

La Grammaire de M. l'Abbé de Condillac ne ressemble point à toutes celles qu'on a publiées : il faut la distinguer même de celles dont les Auteurs ont montré beaucoup de philosophie & de sagacité. C'est une histoire de la parole qui commence au langage d'action, & par des développemens successifs, arrive à ce point de perfection où elle peut rendre également les pensées de Pascal & les mouvemens passionnés de l'ame de Racine. Les langues y sont considérées comme des méthodes analytiques ; & cette vue est une des plus belles de M. l'Abbé de Condillac. L'établissement du langage des sons articulés, paroît un prodige à tous les Philosophes ; on ne pouvoit le concevoir que comme l'effet d'une convention, & il étoit nécessaire pour concevoir la convention elle-même. La parole, disoit Jean-Jacques Rousseau, paroît avoir été indispensable pour établir l'usage de la parole. Ce Philosophie, si capable de mesurer les

forces de l'esprit humain, ne lui en trouvoit point assez pour avoir pu créer les langues parlées ; & il avoit été tenté de conclure qu'elles étoient un présent de la Divinité. M. l'Abbé de Condillac examine la même question ; & il fait voir dans trois ou quatre pages que l'établissement du langage des sons articulés, n'a coûté aucune peine, aucun effort d'esprit aux hommes grossiers & ignorans dont il a été l'ouvrage. On peut observer ici une différence bien frappante entre Rousseau & M. l'Abbé de Condillac. Rousseau déployoit toutes les forces de son génie pour trouver la solution de ce problème, & il ne la trouve point ; M. l'Abbé de Condillac, sans effort, sans rien de ce qui annonce un travail de génie & de réflexion profonde, exprime quelques idées simples & claires, & le problème est résolu. Et cependant on est tenté d'admirer davantage les efforts inutiles de Rousseau ; c'est que celui-ci ressemble à un homme qui, avec la seule force de ses bras, remue de tous côtés un poids immense qu'il ne peut lever, & que l'autre lève ce même poids facilement, mais avec le secours d'un levier. Son levier, c'étoit sa méthode.

Le Volume de *l'Art d'Ecrire* ne nous paroît pas aussi intéressant. On n'a rien dit de mieux sans doute, sur les moyens de donner au style de la précision, de la netteté, de la justesse. Tout ce qui ne regarde proprement que l'art d'écrire, y est approfondi ; mais l'art & le talent du style sont

deux choses très-différentes: beaucoup de gens ont donné la théorie de l'art; celle du talent est encore à faire; & on avoit peut-être droit de l'attendre du Philosophe qui a si bien connu la source de toutes nos idées. On trouve dans ce Volume des critiques sur quelques vers de Boileau. Il y en a de justes, mais il y en a plus encore qui ne prouvent qu'une seule chose, c'est qu'on peut être un excellent Métaphysicien sans se connoître du tout en Poésie. On remarque cependant avec plaisir que les beautés les plus hardies de la poésie & de l'éloquence, celles qui paroissent les plus opposées à notre manière ordinaire de concevoir & de nous exprimer, M. l'Abbé de Condillac les trouve presque toujours conformes à son grand principe de *la liaison des idées*: & parmi tous les Ecrivains, celui qui a le plus de verve & de véhémence, celui qui abandonne le plus son style à toutes les impressions que son ame reçoit, Bossuet est l'Ecrivain le plus parfait pour M. l'Abbé de Condillac; c'est celui qui lie le mieux ses idées.

L'Art de Reasonner, de M. l'Abbé de Condillac, n'est point une logique où l'on apprend à faire des *enthymêmes* & des *sylogismes*, qui n'ont jamais appris à personne à trouver une vérité. Pour enseigner l'art du raisonnement à son Élève, M. l'Abbé de Condillac lui fait observer comment ont raisonné ceux qui ont découvert les lois du mouvement & de la pesanteur, les principes

de la mécanique & la théorie du monde. De l'examen de quelques faits qui frappent nos yeux, il le conduit, par une suite de propositions *identiques*, aux belles découvertes de Képler, au système de Newton. L'Histoire des pensées d'un homme de génie est en effet sans doute le meilleur *art de raisonner*.

M. l'Abbé de Condillac avoit prouvé plus d'une fois que c'est avec l'analyse qu'on doit chercher & qu'on peut trouver les vérités qui ne frappent pas nos sens; il n'avoit pas dit encore à quel signe on peut les reconnoître. Ce signe est leur *identité* avec les vérités sensibles; & ce nouveau principe répand une nouvelle lumière sur tous les autres, dont il est le complément. Il forme le système entier de l'esprit humain avec l'analyse & la liaison des idées.

L'analyse met sous nos yeux toutes les idées dans lesquelles il faut chercher la vérité; l'*identité* nous la fait reconnoître; & la *liaison des idées*, en unissant toutes les vérités ensemble, nous donne le pouvoir de nous les rappeler toutes à notre gré, dès que nous en avons besoin.

Le Volume de l'*Art de Penfer* n'a presque rien de nouveau; l'Auteur n'y a guère fait que donner plus de clarté à ce qu'il avoit écrit dans son premier Ouvrage, sur l'établissement des signes, sur la liaison des idées, sur la méthode de chercher & d'exposer la vérité.

En écrivant l'Histoire, M. l'Abbé de Con-

dillac se trouvoit dans un genre étranger à celui de tous ses autres Ouvrages, & il étoit assez curieux de voir si son Metaphysicien en feroit un bon Historien. Son Ouvrage embrasse tous les temps connus depuis les premiers Empires de l'Asie jusqu'au règne de Louis XV. Sa narration est pure & nette ; il a cette sorte de clarté qui ressemble à de l'élégance ; mais il ne fait ni dessiner , ni peindre des tableaux ; & ces deux talens lui manquent autant dans l'histoire ancienne que dans l'histoire moderne. C'est ce qui prouve bien que les beautés des Tite-Live & des Tacite tiennent autant aux Historiens qu'à l'Histoire ; & que pour en approcher, il ne suffit pas d'avoir des faits anciens à décrire, il faut encore avoir un génie antique. C'est aux mœurs , c'est aux grands spectacles que la Patrie étaloit tous les jours à leurs yeux , que les Écrivains de la Grèce & de Rome ont été redevables de ce beau caractère qui marque leurs Ouvrages. Les mêmes causes produisoient les Héros & les Historiens ; c'est le génie de Rome qui se peint également dans les vertus de Scipion & dans l'éloquence de Tite-Live. Si Rollin, qui n'écrivit pour la première fois en François qu'à l'âge de cinquante ans , nous retrace quelque chose de ce caractère , c'est qu'il ne pensoit ni ne sentoit par lui-même, & qu'il ne faisoit que rendre les sentimens & les pensées des anciens. M. l'Abbé de Condillac, au contraire, avoit trop pensé par lui-

même pour que son esprit eût aucun rapport avec ces grands modèles auxquels nous voulons toujours comparer un Historien. Avec sa Philosophie il pouvoit juger parfaitement le génie de l'antiquité, mais il ne pouvoit pas le prendre.

Puisqu'il y a dans l'Histoire une partie où l'esprit philosophique est le talent le plus nécessaire, on pouvoit prévoir que M. l'Abbé de Condillac seroit supérieur dans cette partie ; & c'est ce qui est arrivé. Aucun Historien n'a mieux vu, dans leurs causes & dans leurs effets, la naissance, les progrès & la fin de toutes les opinions, de tous les usages, de toutes les lois qui ont régné sur la terre. Ce que Hume a fait pour l'Histoire d'Angleterre, & Montesquieu pour l'Histoire Romaine, M. l'Abbé de Condillac l'a fait pour toute l'Histoire. Nul n'a mieux vu ce qu'a été & ce qu'a fait l'homme dans les trois mille ans de son Histoire. Nul n'a mieux recueilli les leçons de l'expérience de tous les siècles.

Cet éloge pourra surprendre beaucoup de gens ; mais ce sera sur-tout ceux qui n'ont pas lu l'Ouvrage, & malheureusement ils sont en très-grand nombre *.

* Un Journaliste imprimoit dans le temps : *M. l'Abbé de Condillac vient de nous donner dix-sept gros Volumes de Métaphysique.* Dans les seize Volumes du *Cours d'Études*, il n'y en a qu'un seul sur la Métaphysique, il y en a douze sur l'Histoire.

Un Ouvrage sur le Commerce suivit de très-près le Cours d'Études ; cet Ouvrage a eu un sort assez singulier : il a été réfuté par les Économistes , qui n'ont rien écrit de mieux en faveur de leurs principes. Il ne suffisoit pas , selon eux , d'arriver à la vérité , il falloit y aller par le même chemin. C'étoit se montrer un peu trop difficile ; & lorsqu'il s'agissoit du chemin de la vérité , on pouvoit croire que M. l'Abbé de Condillac le connoissoit aussi bien que d'autres. Le Public fit à l'Ouvrage des reproches plus fondés : on y trouva beaucoup de choses communes ; mais c'est en partant des vérités que personne ne contestoit , que M. l'Abbé de Condillac vouloit mener ses Lecteurs aux vérités sur lesquelles disputoit toute la France. Et tel est l'effet de cette méthode , que les choses à prouver sont évidentes au moment même qu'on les énonce : on n'a plus aucun besoin de force & de l'appareil du raisonnement. Nous oserons dire cependant que cette méthode a un inconvénient qui tient à son excellence même. L'esprit de l'homme a besoin d'agitation , & il n'aime pas à être conduit aussi tranquillement & aussi facilement de propositions en propositions , de vérités en vérités : la vérité même semble perdre de son prix , lorsqu'elle est si aisée à trouver :

Voilà une singulière manière de rendre compte au Public des Ouvrages ; c'est celle de presque tous les Journalistes.

nous nous attachons bien davantage à elle lorsque nous avons craint de la perdre dans le tumulte des disputes, & qu'elle devient pour nous le prix d'une victoire de raisonnement. Cette idée paroîtra peut-être singulière, mais je rends compte d'une impression que j'ai reçue.

Un ou deux mois avant sa mort, M. l'Abbé de Condillac fit imprimer une Logique dont nous donnerons l'Extrait dans un des Numéros prochains.

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est la lettre *T*; celui du Logogryphe est *Næud*, où se trouvent *on*, *Déon*, *Noé*, *onde*, *Don* dans Don Père, *næud* de rubans, *næud* d'une affaire, d'une intrigue, le *næud* de l'Amitié & de l'Amour, le *næud* conjugal, le *næud* de la corde d'un pendu, le *næud* gordien.



É N I G M E.

DES plaisirs & de la terreur
 C'est moi qui suis l'avant-coureur ;
 Et quand on célèbre une fête :
 Très-souvent je marche à la tête ;
 A ma voix le brave Soldat
 De Lisette oubliant les charmes ,
 S'occupe d'un autre combat ;
 Dès qu'il m'entend , il court aux armes.
 Mais pour mon sort , le croira-t-on ?
 Malgré les vertus de mon être ,
 Par-tout où l'on me voit paroître ,
 Je marche à grands coups de bâton.

(Par M. Parthon.)

L O G O G R Y P H E.

DANS mes huit pieds , Lecteur , j'offre un mal sans
 remède,
 Un oiseau très pesant, un petit quadrupède ,
 Ce qui du temps sert à marquer le cours ,
 Un habitant de la Mauritanie ;
 Ce qu'un tendron n'a pas toujours ,
 Quand un époux se l'associe ,
 Défaut horrible en ce siècle pervers
 Déshonoré par mille autres travers :

Une ville jadis la maîtresse du monde ;
 Un instrument qui meut la galère dans l'onde ;
 Un mot qui seul désigne un bâtiment ,
 Une machine , un mouvement ,
 Un trait d'esprit ou de finesse ,
 Certaine Pièce à certain jeu ,
Et cætera. Mais poursuivons un peu ,
 Et combinant avec adresse ,
 Vous trouverez le petit Dieu des cœurs ,
 Un autre Dieu pour les âmes avides ;
 Ce vil métal qui conduit aux honneurs :
 Ce qu'on admire aux Invalides ;
 Ce qui caractérise un enfant de Pyrrhon ,
 Le nom d'un célèbre Calife ,
 Lequel se voit dans plus d'un Logogryphe ;
 Ce que dans l'*Ecoffaise* , un Auteur dit *Fréron* ,
 Dédie au Lord Murrâi ; le plus petit des êtres :
 Ce dont un Voyageur craint fort de s'écarter ,
 Sur-tout quand il chemine en des pays champêtres ;
 Plusieurs infinitifs en *er* ;
 Un élément terrible , & son vaste domaine ;
 Ce qui sert à voguer sur la liquide plaine ;
 Un mets facile à préparer :
 L'Agent qui meut cette belle machine
 Fabriquée autrefois par une main Divine.
 Dans ce tableau , Lecteur , si vous me devinez ,
 Je me dispenserai de vous monter au nez .

(*Par Madame de Taffin , à Toul.*)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

HISTOIRE de la République des Lettres & Arts en France , année 1779. Indocti discant & ament meminisse periti. A Amsterdam ; & se trouve à Paris , chez Quillau l'aîné , Libraire , rue Christine ; la Veuve Duchesne , rue S. Jacques ; Esprit , au Palais Royal.

C'EST un spectacle aussi amusant qu'instructif, de suivre le détail curieux des travaux des Gens de Lettres & des Artistes , leurs opinions diverses , leurs cabales opposées , les ouvrages qu'ils publient , la manière dont ils sont accueillis , l'effet qu'ils produisent , enfin , ces combats d'opinion & ces démêlés d'amour-propre qui en résultent ; car ce n'est pas merveille qu'il y ait brouillerie parmi les beaux esprits ; & , comme s'exprime l'Auteur : *Les guerres de plume doivent tenir autant de place dans les Annales Littéraires , que les jeux sanglans de Mars dans les Fastes politiques.* C'est de ce tableau vraiment curieux que M. le Suire nous présente une esquisse dans une brochure de quelques feuille écrites , avec une sorte de verve d'esprit & de plaisanterie. Il n'aura paru rien de nouveau , d'agréable & d'un peu intéressant dans la République des Lettres en France ,

ou sur nos Théâtres, dont il ne rend compte suffisamment pour les Gens du monde, trop dissipés pour pouvoir tout lire, & trop superficiels pour le vouloir. Dans ce tableau de l'année 1779, il a tâché de peindre le caractère d'esprit des Auteurs de ce temps & le goût du moment, avec autant d'égards pour les personnes, que d'impartialité sur les Ouvrages. Les Anecdotes réjouissantes & sans conséquence n'ont point été oubliées. Le style de l'Auteur n'est pas sans défauts : on y pourroit relever bien des négligences & des incorrections. Il est encore bien loin de la précision noble & élégante de l'*Essai sur les Gens de Lettres*, & de cette finesse de tact & de goût qui fait le mérite des *Mémoires Littéraires*; mais il parvient quelquefois à saisir assez heureusement le ridicule dans le goût de Lucien & de Voltaire, & à tirer d'un Ouvrage ou d'une Anecdote ce qui peut prêter à la plaisanterie, & tourner en même temps à l'instruction des Lecteurs. Un exemple prouvera la vérité de nos Observations. " On ne tarda pas à voir
" s'élever une nouvelle dispute ; celle-ci eut
" pour objet un nommé Bléron Sourcier ou
" découvreur de sources. Cet homme, qui
" n'est probablement pas sorcier, prétend
" qu'à l'approche d'une source ou eau souterraine, il ressent une espèce de fièvre,
" & par ce moyen indique cette eau. La
" question, pour être mieux éclaircie, a été
" discutée entre un homme en place, éclairé,

„ qui assure n'avoir pas vu , proteste qu'il
 „ n'auroit pas daigné voir , & sur cela nie
 „ le fait ; & un autre qui confesse n'avoir
 „ pas vu , mais ne peut digérer que son Ad-
 „ versaire dédaigne de voir. Chacun , dans
 „ cette dispute à tâtons , a produit de très-
 „ bonnes raisons , & vous sentez que , d'a-
 „ près cela , le Public est bien à même de
 „ décider. „ Voilà , ce me semble , comme
 des anecdotes doivent être écrites. C'est le
 langage de la raison badine ; c'est un style
 qui m'instruit promptement , qui me donne
 à penser , & qui me charme. On lit , quel-
 ques lignes après , un Article de Nécrolo-
 gie , qui présente un résultat historique singu-
 lièrement précis. „ Après les combats , il
 „ faut parler des morts , & cela exige un ton
 „ plus sérieux. On apprend d'abord la fin peu
 „ digne d'envie de Simon-Mathurin Lan-
 „ tara , Peintre Paysagyste , qui avoit , dit-
 „ on , la conduite & les mœurs d'un en-
 „ fant , avec les talens d'un habile homme.
 „ Sa simplicité & son insouciance le li-
 „ vroient souvent aux mains de gens avi-
 „ des , qui en abusoient pour obtenir ses
 „ Ouvrages à vil prix. Avec de telles dispo-
 „ sitions , on meurt à l'hôpital ; aussi M.
 „ Lantara est-il mort à celui de la Charité.
 „ On le plaindra , & on recherchera ses
 „ Dessins. „ Le décès de M. Chardin donne
 lieu à une analyse encore plus laconique ,
 qui renferme sous un même point de vue ,
 tout ce qu'on pouvoit dire de cet Artiste es-
 timable.

timable. » Les Arts ont perdu M. Chardin, « Peintre octogénaire, qui joignoit des vertus à des talens, & qui a travaillé jusqu'à l'extrémité : il a bien imité la nature. »

Au reste, les observations de l'Auteur sur les Ouvrages des Artistes ne sont pas toutes également judicieuses. Nous lui reprocherons d'avoir jugé trop légèrement le Tableau que M. Vien a envoyé de Rome : il l'apprécie de cette manière : » Sujet tiré » d'Homère, rien du feu de ce grand Poète, » mais du mérite dans le dessin & le coloris. » Nous croyons qu'il étoit difficile d'imaginer une composition plus belle & plus ingénieuse. La première figure qui attire les regards est celle de Pâris. Cela devoit être ainsi, puisque ce Prince est le principal sujet de cette scène intéressante. On le distingue encore à la beauté de son visage, & à sa parure molle & voluptueuse. Son air n'est point celui d'un héros ; c'est celui d'un Prince efféminé. Il est debout, les bras croisés, regardant son armure suspendue à une colonne ; & cette attitude indique très-bien l'incertitude de son ame, qui balance entre la mollesse & la gloire. Hector est le second personnage principal. Il forme un très-beau contraste avec Pâris. Sa figure est moins belle, mais plus guerrière, * sa position, son geste, ses regards, concourent à exprimer

* Elle n'est pas assez noble, & l'ensemble de ce Personnage manque d'agencement. C'est un défaut dont nous sommes obligés de convenir.

Sam. 16 Septembre 1780.

F

les reproches qu'il fait à son frère. On le voit noblement armé ; il ne lui manque que son épée , que tient Andromaque , prête à la remettre à son époux. Le visage de cette Princesse exprime je ne sais quelle résignation intéressante de l'amour conjugal qui s'immole à l'amour de la Patrie. Astianax joue aussi son personnage dans cette Scène. Trop peu avancé en âge pour connoître les périls où va s'exposer son père , on le voit sur un coin du tableau , porté dans les bras de sa nourrice : ses yeux sont éblouis par le pommeau d'or de l'épée , & ses mains avides voudroient la toucher , mouvement de curiosité bien naturel à l'enfance. Hélène , à l'autre coin de la toile , est nonchalamment couchée sur des carreaux voluptueux , au milieu d'un groupe de belles esclaves. On croit démêler dans ses yeux le regret qu'elle a de voir partir son Amant, & la crainte néanmoins qu'il ne s'expose , en restant , à de justes reproches de lâcheté. Il semble qu'un pareil tableau peut être regardé comme le chef-d'œuvre de M. Vien , & comme un des meilleurs morceaux de l'École Française.

Nous reprocherons encore à l'Auteur d'avoir passé sous silence les deux grands Tableaux d'Histoire de M. Vincent , représentans , l'un , *l'Aveugle guéri* , l'autre , *le Président Molé arrêté par des factieux lors de la Fronde*. Cet Artiste , Élève de M. Vien , réunit dans ses compositions la chaleur de l'ame à l'exécution la plus sage & la plus correcte. Il se distingue sur-tout par un ton

de vérité frappante, que les grands Maîtres de notre École ont eu rarement au même degré. Nous rendons ici d'autant plus de justice à ses talens, que son principal Tableau étoit placé si haut dans le salon du Louvre, qu'il étoit difficile d'en juger tout le mérite; ce qui fit dire à un Connoisseur qui avoit de bons yeux & qui disoit de bons mots, que *ce Tableau étoit vigoureux, & qu'il ne pâlirait pas à la descente*, par allusion à l'expédition que l'on projetait alors de faire sur les Côtes d'Angleterre.

Quant aux Anecdotes Littéraires, nous ferons à M. le Suire un reproche tout contraire : c'est d'avoir dit quelquefois ce qu'il falloit oublier. Il y a un choix à faire de ce qu'on doit écrire & de ce qu'on doit omettre. Il nous semble, par exemple, que la dispute de M. Guinguenê & de M. Merard, à l'occasion d'une Pièce de vers intitulée : *la Confession de Zulmé*, n'étoit pas faite pour avoir place dans l'Histoire de la République des Lettres; d'autant plus qu'on n'est rien moins qu'un homme de Lettres, pour avoir fait quelques pièces de Vers insérées dans les Almanachs des Muses. Au surplus, l'Auteur nous avertit lui-même que son Ouvrage n'est pas tel qu'il le conçoit; il se flatte qu'il pourra faire mieux par la suite, & qu'il aura plus de moyens pour perfectionner son travail; ce qui n'empêche pas que ce premier essai ne mérite d'être accueilli favorablement du Public.

F ij

P. S. Il paroît encore, de M. le Suire, une autre Brochure en vers, intitulée : *Aux Mânes de J. J. Rousseau*. Il y a des idées dans cette Pièce. Elle prouve que l'imagination de l'Auteur a des ressources en plus d'un genre; mais elle ne prouve pas qu'il ait le talent des vers. La sûreté du goût, la poésie du style, l'harmonie imitative, la précision du vers lui manquent absolument. *Non omnia possumus omnes.*

S P E C T A C L E S.

COMÉDIE FRANÇOISE.

NADIR, ou *Thamas-Kouli-Kan*, Tragédie nouvelle en cinq Actes, par M. Dubuiffon, a été représentée pour la première fois, comme nous l'avons déjà dit, le Jeudi 31 Août. Nous allons dire quelque chose du fameux usurpateur qui en est le Héros; nous donnerons ensuite l'analyse du nouveau Drame, delà nous passerons aux autres détails que nous avons promis.

NADER CHAH, ou **THAHMAS - KULI-KHAN**, dont plusieurs Historiens ont placé la naissance dans un rang abject, & quelques autres hors de l'Asie, naquit à Kalot, dans le Khorasan, Province de la Perse. Son père étoit Gouverneur d'une forteresse; depuis long-temps cette place étoit héréditaire dans sa famille. Devenu orphelin dans

un âge encore tendre , son oncle s'empara de son Gouvernement ; ce qui lui fit quitter sa patrie. Nous ne le suivrons pas dans tous les événemens de sa vie : par-tout entreprenant , intrépide , souvent persécuté ; tour-à-tour rébelle , fugitif , chef de Bandits , Officier dans les Troupes Nationales , assassin de son oncle , & toujours inspirant la terreur , il parvint enfin au grade de Général des Troupes de *Thahmas-Chah* , son maître , Prince foible & pusillanime , qu'il fit d'abord enfermer , & qu'il fit mourir quelque-temps après , quand il fut sûr de pouvoir usurper la couronne avec le vœu de la Nation , qui l'appela bientôt *le Libérateur de la Perse*. De ce moment tout trembla autour de lui ; il envahit toutes les Provinces des Empires voisins qu'il trouva à sa convenance ; mais de toutes ses conquêtes la plus brillante fut celle du Mogol , où régnoit alors *Mohammed Chah*. Il le vainquit , fit de ses sujets un massacre épouvantable , le remplaça ensuite sur son trône , & repartit pour la Perse , emportant avec lui des richesses immenses. Il avoit eu trois enfans de deux femmes , *Riza-Kuli-Mirza* , *Nasralla-Mirza* , & *Iman Kuli-Mirza*. Quand il fut de retour à Ispahan , son fils Riza fut accusé auprès de lui de haute trahison ; il crut trop facilement à cette accusation , & fit arracher les yeux de ce Prince , fils aussi respectueux que guerrier redoutable. Cette barbarie le livra en proie aux plus affreux remords ; pour les

étrouffer, il s'abandonna tout entier à la fureur qui faisoit la base de son caractère : des ruisseaux de sang coulèrent dans la Perse ; enfin, Ispahan se révolta ; Nader se retira dans son camp, où il fut assassiné le 8 Juin 1747, par trois de ses principaux Chefs, du consentement de son neveu Ali-Kuli-Khan, qui lui succéda sous le nom d'*Ali-Chah*. *Les assassins*, dit l'Auteur Persan *, *furent une balle de paume de cette tête, que l'Univers, peu auparavant, étoit à peine capable de contenir*. Ses trois fils & seize autres Princes du Sang Royal furent égorgés le même jour.

Parlons maintenant de la Tragédie.

Nadir, après avoir ravagé le Mogol, après avoir remis Mohammed sur son trône, a demandé à ce Prince sa fille Axiane pour son fils Mirza. Ali son neveu, dévoré de la soif de régner, a fait accuser le jeune Prince d'être le Chef d'une Conspiration contre son père. Soupçonneux, inquiet & barbare comme le sont presque tous les Usurpateurs, Nadir a fait crever les yeux de Mirza, & l'a fait renfermer dans une étroite prison. Voilà l'avant scène.

ACTE I. Axiane veut venger son père & son amant. Ali, qui feint d'être dans les intérêts du malheureux Mirza, lui a promis

* Histoire de Nader-Chah, ou Thahmas-Kuli-Khan, traduite d'un manuscrit Persan, par M. Williams-Jones, Membre du Collège de l'Université, à Oxford, 1770.

de faire décider l'armée en sa faveur. Elle fait part de ce projet à Fatime, sa confidente. Nadir, qui survient, lui apprend que si elle a perdu l'espérance de s'unir à son amant, une autre main bientôt viendra s'offrir pour elle : il lui ordonne en conséquence *d'aller attendre en paix sa volonté suprême*. Cette main qui doit bientôt s'offrir à Axiane, est celle de Nadir lui-même. L'usurpateur brûle en effet du plus violent amour ; dévoré de remords , voyant partout du sang , entendant par-tout la voix de ses victimes , les tourmens de son cœur ne s'adouciſſent qu'à la vue de la Princesse : il est résolu à l'épouser. C'est à Morad , un de ses Chefs , qu'il fait cette confidence. Cependant Ali vient annoncer que quelques Provinces se révoltent ; Nadir le charge de les réduire , & sort en le confirmant dans le grade de Général de ses armées.

ACTE II. C'est dans la première scène de cet acte qu'Ali explique ses desseins à Morad , son confident , & qui le sert en trahissant Nadir, dont il a su conserver la confiance. Dans la scène suivante, il renouvelle entre les mains d'Axiane ses protestations de zèle & de fidélité : tout le succès de l'entreprise dépend , dit-il , de l'obéissance que les conjurés auront pour ses ordres ; Mirza peur , en avouant devant eux son projet , les décider à cette obéissance : on vient d'ouvrir sa prison , il va paroître aux yeux de la Princesse , c'est à elle à le détec-

miner. Il sort pour hâter le moment de leur explication. Mirza * conduit par Sélim, éprouve un plaisir douloureux quand il retrouve son amante tendre & fidelle; elle lui annonce la fin de ses maux, & la chute prochaine de son persécuteur. A ce discours Mirza frémit; il cherche à attendrir Axiane en faveur de son père; elle est sur le point de céder quand Ali vient, & appuie ses projets par le tableau de tous les dangers auxquels Mirza expose, lui, ses amis & sa maîtresse elle-même, s'il ne veut pas leur donner son aveu. *Vous me déterminez*, dit le Prince; il consent à paroître devant les conjurés: Ali se dispose à les rassembler.

ACTE III. Tous les Chefs de la Conjuration sont réunis en présence de Mirza. Ali leur ordonne de s'engager, par serment, à venger le jeune Prince. Celui-ci l'interrompt; &, s'adressant aux Conjurés: oui, dit-il, par le ciel vengeur des crimes, &c. Jurez-moi...

L E S C O N J U R É S.

Nous jurons...

M I R Z A.

De respecter mon père, &c.

Les Conjurés surpris sont pressés par l'élo-

* Le premier de ces Rôles est joué par M. Monvel avec un talent qui tient autant aux qualités de l'ame, qu'à celles de l'esprit. Nous devons aussi des éloges à M. Florence, qui joue le rôle de Sélim avec beaucoup d'intérêt.

quence filiale du jeune Prince, qui finit en leur rappelant qu'ils ont tous des fils, & en leur demandant ce qu'ils doivent en attendre, eux qui ont pu désirer qu'un fils consentît à l'assassinat de son père. Ils se laissent attendrir, & renoncent à leur affreux dessein. On annonce l'arrivée de Nadir; Mirza se promet de l'attendre. Ali, qui ne doute pas que ce ne soit dans l'intention de lui dévoiler la Conjuración, le fait entraîner par Sélim. Nadir, demeuré seul avec Axiane, lui parle de son amour & du projet qu'il a conçu de lui donner la main. La Princesse feint un moment de douter que Nadir brûle d'une véritable passion : quand la réponse de l'Usurpateur l'a convaincue de toute l'ardeur de sa flamme, elle l'accable de tout son mépris, lui déclare que puisque c'est un tourment horrible que celui d'être haï de l'objet que l'on aime, elle, son père & son amant sont vengés; enfin, que si elle consentoit à lui donner la main, ce ne seroit que pour lui porter des coups plus certains. Nadir excuse avec peine cet emportement; il la fait sortir, en l'engageant à songer que *Nadir, pour la première fois, différera de punir.* A peine est-elle sortie, que Sélim vient, au nom de Mirza, demander à l'Usurpateur qu'il lui soit permis d'embrasser ses genoux. Nadir s'indigne; il demande à Sélim s'il ne se souvient pas de l'arrêt de mort porté contre celui qui doit prononcer devant lui le nom seul de Mirza.

Prenez ma tête, dit Sélim ; *mais comment résister aux pleurs de votre fils ?* Le Prince ne demande qu'à parler à son père , à lui prouver son innocence ; ensuite il retournera dans sa prison , pour y achever sa misère. Nadir consent à écouter le Prince, & fait donner l'ordre de le lui amener.

ACTE IV. La Conjuraton est sur le point d'éclater ; il est essentiel qu'Axiane vienne échauffer les cœurs, & les exciter à la vengeance : sa présence est d'autant plus capable d'animer les soldats, que toute l'armée n'ignore pas qu'elle dût épouser l'infortuné Mirza ; mais il est essentiel encore que son mépris ne porte pas le courroux de Nadir aux dernières extrémités avant le moment décisif. Axiane consent à tout. Le Tyran rentre, précédé d'Ali, auquel il ordonne de marcher sur le champ à la tête de ses troupes contre les révoltés. Il assure Axiane qu'il n'a point renoncé à l'espoir d'obtenir sa main ; que si elle aime encore son père & sa Patrie, elle saura se rendre à ses vœux. La Princesse affecte alors la plus grande modération , & se retire en lui disant : *Demain , Seigneur , demain vous me connoîtrez mieux.* Le calme d'Axiane trompe le Tyran ; il croit que son cœur commence à se laisser fléchir. En conséquence de l'ordre donné par Nadir, Sélim conduit Mirza auprès de lui. L'Usurpateur écoute d'abord son fils avec le sang-froid d'un Despote ; mais à ces mots : *je viens sauver vos jours* , Nadir s'inquiète ; il

interroge son fils , qui lui dévoile le projet de la conjuration, sans vouloir lui en nommer le principal chef. Il lui conseille seulement de s'assurer de son Armée & de ses Généraux. A cet avis , Nadir ne peut méconnoître Ali ; il ordonne à Morad de s'en saisir. Tandis que celui - ci , toujours trahissant son maître , feint d'aller accomplir son ordre , Mirza tente de rappeler son père à l'humanité ; il lui rappelle les devoirs des Princes , lui offre l'image des sentimens que fait naître la présence d'un Roi qui n'inspire que la terreur , & l'engage à se faire aimer. Pénétré de la magnanimité de Mirza , Nadir lui apprend que ce père barbare , pour la conservation duquel sa voix s'est fait entendre du fond de son cachot , ce cruel , qui a semé ses jours d'horreur , est encore son rival. Combat entre le père & le fils , qui veulent tour-à-tour faire l'un pour l'autre le sacrifice de leur tendresse. Ce combat est interrompu par l'arrivée du traître Morad. Ali est à la tête de l'Armée , la révolte est générale. Nadir veut seulement se montrer aux mutins , & les forcer à rentrer dans leur devoir. Il sort , & son fils ne regrette la lumière qu'il a perdue , que par le désespoir qu'il éprouve de ne pouvoir voler à la défense de son père.

ACTE V. Nadir n'a plus de ressources. Seul dans son palais , abandonné de tous ses sujets , prêt à voir briser les portes de sa retraite , il n'attend plus qu'une mort sans ven-

F vj

geance. Un seul être se présente ; il fait éclater tout l'intérêt qu'il prend au sort du Roi, & cet être est Mirza , ce fils si malheureux d'un père injuste , mais toujours pénétré pour lui du plus fidèle attachement. A peine a-t-il reconnu la voix de Nadir , que les Conjurés entrent , conduits par Ali. Le Tyran s'arme , marche au-devant d'eux , les accable de reproches , & leur dit enfin :

Traîtres , que d'entre vous le plus hardi s'avance ;
Je ne veux , contre lui , que ce bras pour défense.

L'aspect de leur Souverain rappelle les Conjurés à leur devoir ; ils fléchissent le genou devant leur maître , qui consent à leur pardonner. Ali avoue son projet : né du sang de Nadir , il a , comme lui , désiré la grandeur suprême ; trahi par les siens , la mort ne l'étonne point , & il sort déterminé à attendre des bourreaux. La retraite de ce Prince est suivie de l'entrée de Sélim , qui apprend la mort d'Axiane. Cette Princesse étoit au centre de l'Armée , lorsque Nadir , suivi de quelques-uns de ses amis fidèles , a tenté d'appaiser ou de repousser l'audace des rebelles ; un coup de sabre est venu par hasard la frapper ; elle est tombée sans vie. A cette nouvelle , Mirza , qui , jusqu'alors , avoit été le fils le plus respectueux & le sujet le plus fidèle , laisse éclater contre son père des transports qui lui sont inspirés par le désespoir ; il lui demande la mort , arrache un poignard suspendu à la ceinture de son con-

fident Sélim, & meurt en assurant Nadir de toute sa tendresse. Cette affreuse catastrophe bouleverse l'ame du Tyran; ses remords se réveillent avec une fureur nouvelle : dans son délire, il croit appercevoir l'ombre de Thamas; il la voit *arracher de son fils les entrailles fumantes*; il lui offre tout son sang en expiation du sien qu'il a versé, & se poignarde sur le corps de Mirza. *

Telle est l'analyse exacte de cette Tragédie, vantée à outrance avant la première représentation, & déchirée ensuite, dans le Journal général de France, avec un acharnement dont il est peu d'exemples. Ces deux excès sont également funestes aux progrès des Arts : l'un d'eux peut au moins être excusable en quelque manière, mais l'autre sera toujours condamné & condamnable aux yeux de ceux qui aiment la Littérature, & pour leurs jouissances, & pour sa gloire. Quand cesseront-ils donc ces excès d'éloge & de blâme qui rendent tour-à-tour le Public ou trop indulgent, ou trop sévère?

* Ce cinquième Acte a été changé depuis la première représentation, ainsi que quelques détails des autres. Pour ne parler que de celui-ci; au moment où les Conjurés rentroient dans leur devoir, Nadir ordonnoit qu'on emmenât Ali, & ce Chef se retiroit sans mot dire. Axiane, soutenue par Fatime, & percée d'un coup mortel, venoit accuser Nadir de sa mort, expiroit, & Mirza mouroit de douleur aux pieds de son amante : le reste, comme on le voit aujourd'hui.

Nous l'avons déjà dit, de l'enthousiasme exagéré, ou du dénigrement ridicule; voilà les seules causes des jugemens que l'on porte aujourd'hui sur les Ouvrages de tous les genres. Froid à la première présentation de Nadir, porté à la sévérité par les louanges outrées que l'on avoit données à cette Tragédie, le Public sembloit avoir cublié qu'il avoit à juger la première production dramatique de M. Dubuiffon. A la seconde, échauffé, animé par l'injustice indécente qui avoit dicté le jugement d'un anonyme, qui craint, non sans cause, de se faire connoître, il a porté les applaudissemens *jusqu'à la rage*, * & sembloit, en les multipliant, prendre plaisir à humilier l'Anonyme indiscret, qui, depuis quelque tems, se faisoit lui même un jeu de contredire les arrêts du Public les moins équivoques. *Loueurs impertinens ou censeurs téméraires*, a dit le divin Molière; nous en sommes encore-là, & dans un pareil chaos, que deviendront les Arts qui ont tant honoré la France?

Pour nous, qui nous sommes fait une loi d'être justes, fermes, mais décens & honnêtes; nous qui pensons (avec raison

* Cette expression, dont nous nous sommes déjà servis dans une note du dernier Mercure, a causé, nous écrit-on, de très-singulières interprétations: nous n'en sommes pas surpris; mais personne ne connoît-il donc ce mot d'un ancien? *Ad pœnitendum properat, citò qui judicat.*

fans doute) que le seul moyen de s'honorer dans la carrière de la critique, est de ne jamais abandonner la cause du goût, de la raison, & de ne s'écarter jamais des bornes que la décence a posées elle même, nous avouerons que la Tragédie de Nadir mérite de grands reproches, qu'elle pèche quelquefois contre le costume des mœurs orientales, qu'on y trouve beaucoup de réminiscences, que l'Auteur paroît s'être livré trop souvent à une facilité presque toujours dangereuse; mais aussi nous devons dire, & nous disons qu'elle annonce de la sensibilité, de la chaleur, de la flamme, en un mot, le germe d'un talent qui donne des espérances. Quand cette Tragédie sera imprimée, nous présenterons des détails & des preuves.

Nous ignorons si le sujet qu'a choisi M. Dubuiffon, a été traité avant lui par plusieurs Auteurs Dramatiques. Quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons pu découvrir qu'une seule Tragédie dont Nadir ait fourni la Fable. M. l'Abbé Rives,* homme aussi honnête qu'éclairé, nous en a remis un exemplaire d'après lequel nous allons donner l'extrait que nous présentons à nos Lecteurs. Toutes les Dramaturgies que nous avons compulsées, ne nous en ont offert que le titre, & nous allons en donner l'extrait.

* C'est encore à M. l'Abbé Rives que nous devons la connoissance de l'Histoire Persane, dont nous avons tiré la notice qui se trouve à la fin de cet Article.

La Mort de Nadir ou de Thamas-Koult-Kan, Usurpateur de l'Empire de Perse , Tragédie dédiée à son Excellence M. le Baron d'Aylva. Maestricht, 1772, par P. F. D. Clavel, Volontaire au Régiment des Mineurs, au service de Leurs Hautes Puissances.

Les Personnages de cette Tragédie sont, Nadir, Usurpateur de l'Empire de Perse; Ali, *Cousin de Nadir*; Aldire, fille de Thamas, dernier des Sophis; Cassum, Athémadoulet*; Mouhamet, Commandant les Gardes Abschardz; Abbas & Topal, Officiers du même Corps; Maurli, l'un des Confidens de Nadir; Céphise, fille de Cassum, rivale d'Aldire; Fatime, suivante de Céphise.

ACTE I. La ville d'Ispahan a levé contre Nadir l'étendard de la révolte. Nadir a quitté sa Capitale pour se rendre à son camp, où il réclame la fidélité des principaux Chefs de son Armée. Aldire l'a suivi. Cette Princesse a su lui inspirer la flamme la plus vive, mais il n'en est point aimé. Les mépris d'Aldire lui font soupçonner qu'un rival heureux lui ferme le cœur de sa Maîtresse. Forcé de se livrer à des soins plus importants que ceux d'une passion malheureuse, il quitte pour quelques instans Aldire, & la laisse avec Céphise. La Princesse avoue à cette dernière qu'elle est animée de la

* Cette dignité se rapporte à celle de premier Ministre en France.

plus forte haine contre l'Assassin de son père, & qu'Ali a touché son cœur. Céphise, qui aime cet Ali, feint de ne pouvoir entendre plus long-temps des discours dont l'honneur de son Souverain est blessé : elle accuse la princesse de haute trahison auprès de Maurli, son Amant dédaigné, qui, sur quelques mots, soupçonne Ali d'être d'intelligence avec Aldire, & se promet, malgré les menaces de Céphise, d'en instruire l'Empereur.

ACTE II. Ali s'est rendu au camp de Nadir : son premier soin est de voir la Princesse, & de l'engager à profiter de la révolution qui l'arrache pendant quelques instans au sérail, pour fuir avec lui. Mouhamet, qui survient, s'oppose à ce dessein, & s'engage ensuite dans le projet qu'Ali a conçu de massacrer le Tyran, & d'usurper son trône. A l'arrivée de Nadir, tous les personnages évitent sa présence; Céphise lui fait part de ce qu'elle a su de la prétendue conjuration, & par un retour de tendresse, cherche à excuser Ali, mais en vain. L'Usurpateur ordonne à ses Gardes de s'emparer de ce Prince & d'Aldire.

ACTE III. Abbas & Mouhamet gémissent sur les crimes du Tyran, & se pénètrent mutuellement de la nécessité d'en délivrer la Perse. Mouhamet se charge d'en amener les moyens. Dans la Scène suivante, consulté par l'Empereur sur ce que le crime d'Ali exige de rigueur, il l'engage à la clémence, tandis que Cassum l'invite à la sévérité. Satis-

fait du zèle de ses Confidens, il voit arriver ses victimes, & les interroge sur leurs projets. Ali nie d'abord la conspiration; mais bientôt tremblant pour les jours d'Aldire, que le Tyran est prêt à poignarder, il avoue tout. De cet aveu résulte entre les deux amans une scène où chacun d'eux veut tour-à-tour être le seul coupable. Nadir les fait charger de chaînes : le desir seul de connoître leurs complices, a suspendu sa vengeance; il le déclare à Mouhamet, qui l'exhorte à tourner ses forces contre les rebelles d'Isfahan, à faire marcher son armée contre cette ville, à ne conserver que la garde des Abfchardz près de lui, jusqu'à l'instant où ses fils qu'il a mandés doivent arriver. Nadir sort avec lui, après avoir adopté cet avis.

ACTE IV. Nadir sent pour la première fois son cœur porté à la clémence; il charge Cassum, son Ministre, d'apprendre à son *cousin* Ali que s'il consent à renoncer à la Princesse Aldire, à épouser Céphise, sa grâce est prononcée, à condition encore que la fille de Thamas acceptera son trône & sa main. Tandis que Cassum exécute l'ordre de son Maître, Céphise vient solliciter la pitié de Nadir pour Ali; le Tyran promet de suspendre ses coups. On amène Ali; Nadir l'instruit de ses intentions, & le quitte au moment où l'on conduit la Princesse auprès de son amant. Ali fait quelques efforts pour l'engager à céder aux pro-

positions de Nadir ; elle s'y refuse avec courage ; son refus livre Ali au plus affreux désespoir ; les excès auxquels il s'abandonne bouleversent tous ses sens : elle s'évanouit ; on l'entraîne.

ACTE V. Les fils de Nadir sont arrivés au camp ; mais Mouhamet, qui n'a point perdu de vue le dessein de détrôner l'Empereur, a fait marcher l'armée vers Ispahan ; Nadir n'a plus pour sa défense que la Garde des Abschardz , entièrement dévouée à son Chef. Déchirée par ses remords , Céphise vient avouer à Nadir la calomnie qu'elle a employée pour se venger de sa rivale Aldire. Le Tyran la repousse , & ne veut pas croire à la vérité de son aveu. Ali & la Princesse , enchaînés comme de vils criminels , ne consentent point à briser les nœuds de l'Amour qui les unit ; ils invoquent la mort. Nadir lève sur eux son poignard , quand on lui annonce que ses soldats se sont revoltés. Il abandonne un instant ses victimes ; il sort pour appaiser le tumulte. A peine est-il arrivé , que tous les bras se tournent contre lui : ses fils , Cassim & Maurli , embrassent sa défense. Bientôt ils succombent sous le nombre de ceux qui les attaquent avec fureur. Céphise elle-même est tuée en voulant guider les pas de son père percé de coups. Enfin , Mouhamet plonge son poignard dans le cœur de Nadir. Tous ces événemens sont rapportés dans differens récits faits par Mouhamet , Abbas , Topal & même par

Fatime. Ali s'empare du Trône, & épouse Aldire.

Nos Lecteurs sentiront facilement, à la lecture de cette Analyse fidelle, que si la Tragédie de M. Clavel est extrêmement médiocre, la première idée en est assez bien apperçue; les mœurs du pays y sont exactement observées; le caractère de Nadir est vrai, c'est-à-dire, fidèle à ce que l'Histoire en rapporte, & la Fable en général a de la vraisemblance. Le caractère de Céphisé est odieux; celui d'Ali est absolument nul; mais sous la plume d'un Écrivain exercé, la plus grande partie des défauts de cet Ouvrage auroit pu disparaître. Malheureusement M. Clavel, si on peut prononcer d'après cette production, n'est qu'un très-médiocre Écrivain, pour ne pas dire plus; & ses connoissances Dramatiques sont à la hauteur de son style.

L'étendue extraordinaire de cet article nous force à remettre au prochain Numéro les articles des autres Spectacles



SOCIÉTÉ DE MÉDECINE.

LA Société Royale de Médecine a tenu, le Mardi 29 Août 1780, au Louvre, la Séance publique dans l'ordre suivant :

Après la distribution des Prix, & les annonces des nouveaux Programmes, qui ont été faites par M. Vicq-d'Azyr, Secrétaire perpétuel, M. Hallé a lu un exposé des expériences qu'il a tentées conjointement avec MM. de Jussieu, de la Louette & Jeaurat, pour déterminer les propriétés d'un Remède nouveau, propre au traitement de la Galle, consistant en une préparation de la plante appelée *Dentelaire*. M. Vicq-d'Azyr a lu ensuite l'Eloge de M. Le Roy, Associé ordinaire, mort en Décembre 1779. On a entendu la lecture d'un Mémoire sur le traitement administré par MM. Desperrières, Andry, Vicq-d'Azyr, de la Louette & Thouret, à 16 personnes mordues par un chien enragé à Senlis. On a fait la lecture d'un Mémoire sur les propriétés médicales de l'Aimant, par MM. Andry & Thouret. M. Vicq-d'Azyr a lu l'Eloge de M. Bucquet, Associé ordinaire, mort en Janvier 1780. La Séance a été terminée par la lecture d'un Mémoire de M. Cornette, sur une nouvelle manière de préparer les savons acides, & sur les effets de ses substances nouvellement découvertes, qui n'avoient point encore été employées en Médecine.



V A R I É T É S.

*LETTRE de M. ROUCHER à MM. les
Rédacteurs du Mercure.*

De Montfort-L'Amaury, le 29 Août 1780.

M E S S I E U R S ,

Il s'est déjà répandu furtivement dans Paris & dans les Provinces, une contrefaçon en 2 vol. in-12 du Poëme des Mois, portant à la tête du premier volume, à Liège, chez Lemarié, à la Couronne, sous la Tour de S. Lambert; & à la fin du deuxième, *fini d'imprimer, pour la troisième fois, le 2 Juin 1780.*

Si cette Édition étoit conforme aux deux Éditions faites à Paris, je me tairois, bien convaincu de l'inutilité d'une réclamation contre un brigandage étranger, que toute la vigilance des Magistrats ne peut réprimer; mais l'Éditeur ne s'est pas contenté de violer les droits sacrés de la propriété; il a mutilé, tronqué, altéré l'Ouvrage, en le réduisant à moitié, sans toutefois en avertir le Public, qui, en achetant sa contrefaçon, croit acquérir l'Ouvrage tel qu'il est sorti de mes mains. Parmi les morceaux de Prose considérables qu'on lit dans les Éditions originales, on avoit distingué, Messieurs, une Dissertation sur le Divorce, une autre sur l'Esclavage des Nègres, une troisième sur la Poésie Hébraïque, & sur-tout quatre Lettres de M. J. J. Rousseau, qui n'avoient pas encore été publiées. Le Contrefacteur les a fait disparaître. Ce n'est pas tout, Messieurs: il m'a imprimé avec tant de mal-adresse, qu'il a conservé des remarques entières où je renvoie à d'autres remar-

ques , & ces dernières se trouvent supprimées. Enfin, il seroit trop long de dénoncer toutes les infidélités de cette contrefaçon. Mais comme le Public pourroit croire que j'ai donné moi-même une nouvelle Édition corrigée , je me crois obligé de le détromper , en le prévenant que mon intention est & sera toujours de laisser vivre ou mourir l'Ouvrage , sans jamais rien changer ni à ses défauts , ni à ses beautés , s'il y en a quelques-unes.

J'ai l'honneur d'être , &c.

ROUCHER.

P. S. Le petit nombre de MM. les Souscripteurs qui n'ont pas encore envoyé chez M. Pissot , Libraire , quai des Augustins , pour retirer leurs Exemplaires , sont prévenus qu'on les attendra encore jusqu'à la fin du mois de Novembre prochain , mais que , passé ce tems , le Libraire disposera de ce qui lui reste de l'Édition *in-4°*.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

ON a mis sous presse , à l'Hôtel de Thou , rue des Poitevins , les *Nouvelles Découvertes faites par les Russes entre l'Amérique & l'Asie* , depuis 1745. Vol. *in-4°*. orné de Cartes & de Planches. Ouvrage traduit de l'Anglois de M. Coxe.

Lettres écrites de Portugal , sur l'état ancien & actuel de ce Royaume , traduites de l'Anglois , suivies du portrait historique de M. le Marquis de Pom-
bal ; *in-8°*. A Paris , chez Cellot , Imprimeur-Libraire , rue Dauphine.

Le Testateur Légataire , ou le plus Fou , Comédie en un Acte & en vers. A Paris , chez le même Libraire.

La France Illustre, ou le Plutarque François, par M. Turpin, in-4°. troisième Souscription, N°. 2, contenant l'Histoire de Sully, Ministre & Maréchal de France. A Paris, chez l'Auteur, Maison du sieur Deslauiers, Marchand de Papier, rue Saint-Honoré.

Les Quatre Chapitres, Brochure in-8°. Prix, 1 l. 10 s. A Paris, chez Morin, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques.

Tome XVIII de l'*Histoire Universelle Angloise*, nouvelle Traduction. A Paris, chez Moutard, rue des Mathurins.

Traité sur les Procédures de toutes les Juridictions de l'Enclos du Palais, par M. Légier. Vol. in-8°. Prix, 5 l. br. A Paris, chez Cloufier, Imp. Lib. rue de la Harpe.

T A B L E.

<i>ÉPITRE à M. de C*</i> , 97	<i>Lettres & Arts en France</i> , 118
<i>Le Dialogue, Conts</i> , 101	
<i>Suite de la Notice des Ouvrages de M. l'Abbé de Condillac</i> , 103	<i>Comédie Française</i> , 124
<i>Enigme & Logogryphe</i> , 116	<i>Société de Médecine</i> , 141
<i>Histoire de la République des</i>	<i>Lettre de M. Roucher à MM. les Rédact. du Mercure</i> , 142
	<i>Annonces Littéraires</i> , 143

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 16 Septemb. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 15 Septembre 1780. DE SANCY.

Jeu. 135.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 23 SEPTEMBRE 1789.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

V E R S

*A M^{de} B** , pour la Fête de Ste Susanne,
sa Patrone.*

Vous portez à bon droit le beau nom de Susanne.
Susanne, ainsi que vous, eut l'art un peu profane
De plaire & d'inspirer l'amour & les desirs.
La vicillesse, réduite à l'honneur d'être sage,
Retrouve à vos genoux plus que des souvenirs.
L'adolescence y prend l'usage des soupirs;
Tout s'empresse à vous rendre hommage;
Et près de vous il n'est qu'un âge:
C'est toujours celui des Plaisirs.

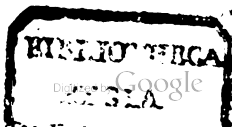
(Par M. de Saint-Ange.)

Sam. 23 Septembre 1789.

G

ÉPI T R E adressée à une Femme jeune & jolie ; par son Amant , qu'elle accusoit d'indiscrétion , & à qui elle avoit soutenu , dans un moment de dépit , que l'indiscret & l'infidèle étoient également coupables.

O u o u s qui fîtes mon bonheur ,
 Vous , qui réglez encore dans mon cœur ,
 Tandis que je succombe aux efforts de l'Envie ,
 Et qu'en butte à la Calomnie ,
 D'amant chéri , je deviens à vos yeux ,
 Peut-être , un coupable odieux ;
 Permettez-moi de combattre un système
 Que vous défendiez l'autre jour ;
 Quand on fait aimer comme j'aime ,
 On peut raisonner sur l'amour.
 Vous comprenez dans le même anathème ,
 Et l'infidèle & l'indiscret.
 Réfléchissez sur cet arrêt ,
 Vous allez convenir de votre erreur extrême.
 Coupables tous les deux , leur crime est différent.
 On peut être indiscret par excès de tendresse ;
 On se trahit quand on est trop amant.
 Mais l'infidèle , oubliant sa promesse ,
 Parjure & cruel à la fois ,
 De l'amour , du serment brave toutes les lois ,
 Insulte à son amante , & rit de sa foiblesse.



Convenez, en voyant ce fidèle tableau,

Que l'indiscret est bien plus pardonnable :

De la prévention déchirez le bandeau ;

Soyez aussi juste qu'aimable.

Jugez-moi de sang froid ; mon sort est dans vos mains ;

J'ignore quels seront désormais mes destins ;

Mais à vos volontés je ne suis point rébelle ;

Et quel que soit votre décret,

Vous avez fait un indiscret,

Vous ne ferez jamais un infidèle.

(Par un Officier de Dragons.)

LE FABLIER, Conte.

QUI s'attache à de grands Seigneurs

Est bientôt au rang des esclaves.

On perd sa liberté, même avec les meilleurs.

L'homme d'esprit pourtant allège ses entraves.

— Le G. . . en cite un trait puisé chez nos ayeux,

Que j'ai trouvé toujours assez ingénieux.

UN pauvre Fablier, chéri dans sa Province, il

Crut augmenter sa gloire en s'attachant au Prince.

On lui fit quelques dons, on l'accueillit très-bien.

Mais il fallut en tout à son maître complaire,

Étudier ses goûts, y conformer le sien,

Et ne plus se livrer à son vrai caractère.

Quand il vouloit conter, le Prince avoit affaire

Et quand il eût voulu se taire,

G 3

Il falloit un Fabel ; on le lui demandoit
 Triste ou gai , noble ou simple , ou d'amour , ou de
 guerre ,

Tel qu'alors on le desiroit ,
 Et d'un tout autre ton qu'il n'eût voulu le faire.
 Une nuit qu'il dormoit assez profondément ,
 Un Écuyer accourt , l'éveille brusquement ,

Et tout essoufflé vient lui dire
 Que le Roi ne dort pas ; que pour se consoler
 De l'ennui d'être au lit sans pouvoir sommeiller ,
 Il veut un Fabliau qui le fasse bien rire.

Le conteur en bâillant se rend auprès du Roi ;
 Et pour se dispenser de narer une histoire ,
 Allègue que le somme absorbe sa mémoire ,
 Il fallut obéir , raconter malgré soi ,
 Chercher des tours plaisans pour animer sa fable ,
 Et sur-tout être gai ; car c'est chose notable.

SIRE , il étoit , dit-il , un homme en nos cantons

Qui n'avoit guères dans sa bourse
 Que nonante sols d'or , Et pour toute ressource
 Il acheta deux cent moutons.

Il pensa qu'en terre étrangère
 Il les vendroit bien mieux , & qu'il y pourroit faire
 Un plus heureux emploi de son habileté ;
 Car c'étoit un marois plein de dextérité.
 Le lendemain du jour qu'il quitta sa chammière ,
 Il trouva sur sa route une large rivière :
 Un seul petit bateau sert à la traverser.

Il y met deux moutons: le Batelier s'apprête

Très-longuement à les passer....

A ces mots, le Conteur s'arrête.

Eh bien, dit le Monarque, eh bien, qu'est-ce que fu

Ce matois de Berger? — Je vous ai conté, Sire,

Que la rivière est large & le bateau petit,

Que l'épais Batelier est lent à le conduire.

Les moutons sont au moins deux cents;

Avant de les passer il faudra bien du temps.

En attendant, dormons, Sire, daignez me croire;

Demain je vous dirai le reste de l'histoire.

Le Roi se mit à rire; & depuis ce récit,

Il lui permit du moins d'être libre la nuit.

(Par le Frère Paul.)

LE ROSSIGNOL ET L'ALOUETTE,

Fable.

UNE Alouette, au haut des cieux,

Chantoit tant que c'étoit merveille.

Sa voix ayant choqué l'oreille

Du Rossignol harmonieux:

Ne montes-tu si haut, lui dit-il, dans la nue

Que pour n'être pas entendue?

Que dire à maint Auteur

Dont la verve indiscrete

Dans le vuide des airs égare le Lecteur?

Ce que le Rossignol disoit à l'Alouette.

(Par M. le Bailly.)

G 11)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Tambour* ; celui du Logogryphe est *Moutarde* , où se trouvent *mort* , *outarde* , *rat* , *date* , *maure* , *dot* , *Rome* , *rame* , *tour* en différentes acceptions , *amour* , *or* , *dôme* , *doute* , *Omar* , *tome* , *atome* , *route* , *dater* , *doter* , *muer* , *eau* , *mer* , *mât* , *rôt* & *ame*.

É N I G M E.

E G L É , par moi naissent les roses ;

Par moi naît le feuillage épais

A l'ombre duquel tu reposes

Quand Phébus brûle nos guérêts.

Veux-tu me voir sous d'autres traits ? ...

Charmante Églé , point de colère ;

Convienens-en ; lorsque , téméraire ,

Aux lys sur ton teint répandus

J'ose disputer une place ,

Le deuil où me met ta disgrâce

Te vaut une beauté de plus.

T'avoûrai-je encor mon audace ?

Changeant de nature & d'emploi ,

Quand tu mets un habit de chasse ,

A tes attraits je fais la loi.

(*Par M^{lle} à Valence , en Dauphiné.*)

L O G O G R Y P H E .

SUBSTANTIF, adjectif, masculin ou femelle,
 Deux consonnes avec une simple voyelle
 Te diront mon secret, fais-en un juste emploi.
 Je couronne souvent le plus mauvais Ouvrage;
 Le plus savant Auteur, soumis à mon usage,
 Reçoit le même honneur, & se tait avant moi.
 De mes nombreux effets, quelle est la différence!....
 En affaire après moi, soupire le client;
 Dans les plus grands repas j'afflige le friand.
 Je te choque, Lecteur, eh bien, punis l'offense;
 En me coupant la queue, assouvis ta vengeance.
 Renverses-tu mon chef? j'embellis ton jardin:
 Je changerois encor. mais il faut une fin.

(Par M. Prévost Demoka, Américain.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*HISTOIRE des Hommes, ou Histoire
 Nouvelle de tous les Peuples du Monde
 Partie ancienne. Tome IV.*

LES Anciens, si dignes d'être nos mo-
 dèles, n'ont point songé à peindre l'homme
 de tous les siècles & de toutes les nations;
 le seul Ouvrage qu'ils nous aient laissé, &

G iv

où cette grande idée se fasse pressentir, ne nous est parvenu que mutilé : c'est la *Bibliothèque Universelle de Diodore*.

Quand on perd de vue les beaux jours de l'antiquité, les chef-d'œuvres disparaissent, sur-tout en histoire ; il y a, à cet égard, un vuide immense entre le siècle d'Auguste & le siècle de Louis XIV.

Depuis cette dernière époque, des Écrivains laborieux ont rassemblé péniblement les annales éparées de toutes les nations ; mais ces compilations indigestes ne sont point l'Histoire des Hommes.

L'Italie, qui écrit tant de Volumes sur les Beaux-Arts qu'elle néglige, n'a point d'Histoire Universelle.

L'Allemagne, dont les Savans ont défriché heureusement les landes historiques & chronologiques de tous les âges, n'a point d'Histoire Universelle.

L'Angleterre, malgré l'esprit de Philosophie qui l'anime, n'a écrit avec succès que ses propres annales.

Plus heureuse que le reste de l'Europe, la France a produit le *Discours sublime de Bossuet*, l'*Histoire Générale de Voltaire*, & l'*Introduction à l'Histoire qui fait partie du Cours d'Études de l'Abbé de Condillac* ; mais ces trois Ouvrages ne sont pas de nature à rendre inutile une Histoire des Hommes. Les deux premiers ne forment point un corps complet d'Histoire ; l'un termine la carrière à Charlemagne, & l'autre ne l'ouvre

qu'à cette époque. Ainsi l'Histoire Universelle de Bossuet n'est pas finie, & celle de Voltaire n'est pas commencée.

Quant à l'Ouvrage de l'Instituteur de l'Infant de Parme, il n'a pas pour objet de rassembler tous les faits pour en faire la base d'une Histoire des Hommes, mais seulement d'y préparer par de grandes vues, par une morale lumineuse, & par le tableau rapide de nos mœurs & de nos catastrophes.

Il faut donc savoir gré aux Auteurs du nouvel Ouvrage que nous annonçons, d'être entrés dans une carrière qu'il ne dépendoit qu'à ces trois grands Maîtres de fermer, & d'avoir, après les trois Histoires Universelles, entrepris une Histoire des Hommes.

Nous avons rendu compte, l'année dernière, des trois Volumes de *l'Histoire du Monde Primitif*. Les étrangers en ont fait diverses traductions, ce qui prouve que les Auteurs ont déjà rempli une partie de leur objet, celui d'écrire pour tous les hommes.

L'Histoire d'Assyrie, que renferment les deux nouveaux Volumes qui viennent de paroître, est de la même plume que l'Histoire du Monde Primitif.

On va juger si les recherches de cet Ecrivain, sur l'Empire de Ninus & de Sémiramis, ont le même intérêt que son Voyage Philosophique dans le pays inconnu des Atlantes, & s'il traite l'Histoire écrite avec autant d'intérêt qu'il a traité la Métaphysique de l'Histoire.

L'Assyrie renfermoit dans son sein trois États distingués ; la Monarchie de Ninive , celle de Babylone & l'Empire Mède , dont les Souverains résidoient à Ecbatane ; mais ces trois Puissances , tantôt réunies sous les mêmes Princes , tantôt divisées & rivales , ayant toujours joué ensemble sur la scène de l'Antiquité , l'Historien n'a pas cru devoir couper le fil dramatique qui lie leurs Annales.

Après des recherches très-curieuses sur l'antique population de l'Assyrie , & sur le Navigateur Oannés , dont le préjugé populaire a fait un amphibie , l'Auteur vient à l'Histoire de Bélus , le premier Souverain connu de Babylone ; il le représente (malgré les préjugés reçus) comme un Législateur pacifique , occupé uniquement à faire la félicité de sa Nation. « On a cru , dit-il , que
 » ce Prince , après avoir créé son pays , s'oc-
 » cupa à l'étendre en usurpant les Etats de
 » ses voisins ; mais ce trait de demence hé-
 » roïque n'entroit pas dans son caractère :
 » le Souverain qui travaille à rendre ses
 » Sujets heureux , n'est ni injuste ni féroce ,
 » & la Philosophie-pratique guérit toujours
 » les Rois de la rage des Conquêtes. »

Après avoir élevé une Statue au Philosophe Bélus , l'Historien renverse de son piédestal celle que les siècles avoient érigée à Ninus. En effet , à juger ce Prince , non par la renommée , mais par l'effet , il fut un tigre altéré de sang humain ; il fit gémir

son Peuple & l'Asie entière sous sa longue tyrannie. " On a dit que ce Prince avoit
 " réuni à ses Etats, l'Egypte, la Phénicie, les
 " deux Phrygies & routes les Contrées qui
 " bordent, soit le Tanais, soit les rives
 " orientales de la Méditerranée & du Pont-
 " Euxin ; c'est encore un préjugé des siècles :
 " en admettant ce fait, il s'ensuivroit que
 " Nimus auroit fondé un Empire aussi étendu
 " du que celui de Rome, au plus haut
 " période de sa gloire ; mais il est permis
 " de douter de la vérité de ce récit. Un
 " Conquérant qui ne sait que crucifier les
 " Rois, ne crée pas en dix-sept ans un Em-
 " pire qui coûte à la Patrie des Camille &
 " des Scipion, sept cent ans de victoire
 " & de vertu. "

La vie de Sémiramis nous semble un des morceaux les mieux faits de cet Ouvrage.

" On disoit Sémiramis fille d'une Syrène
 " divinisée, nommée *Derceto*. Abandonnée à
 " sa naissance dans un vaste désert, des Co-
 " lombes lui tinrent lieu de mère ; les unes
 " lui apportoit du lait, les autres la ra-
 " fraîchissoient du vent de leurs ailes. Je
 " soupçonne que Sémiramis dût à son Trô-
 " ne toutes les merveilles qui illustrèrent
 " son berceau : assurément une simple Ber-
 " gère d'Assyrie n'auroit eu ni Syrène pour
 " mère, ni Colombes pour nourrices.

" Cette Héroïne, au siège de Bactres,
 " épousa son Souverain. Maîtresse du cœur,
 " &, ce qui la flattoit encore plus, du

» Trône de Ninus , elle entra en Reine-
 » dans cette Ninive où on l'avoit vue long-
 » temps vendre obscurément le lait & la
 » toison de ses brebis. Dès qu'elle fut au
 » rang suprême, elle en parut digne; alors
 » on lui fit une généalogie , & on lui donna
 » pour mère la Déesse Derceto : comme si
 » on ne pouvoit gouverner le monde avec
 » gloire , que quand on a des Rois ou des
 » Immortels pour aïeux ! Opinion étrange,
 » mais reçue dans les Cours , quoiqu'elle
 » renferme un démenti formel donné à la
 » Nature. L'Historien qui a abrégé Trogue-
 » Pompée, mais qui ne le remplace pas , le
 » froid Justin, prêtre à Sémiramis, dans le com-
 » mencement de son règne , une idée bien
 » puérile; il suppose que cette Princesse ,
 » se défiant de l'amour des Assyriens, tenta
 » de leur persuader qu'elle étoit Ninyas. Ce-
 » qui rend cette Fable encore plus révol-
 » tante , c'est que Ninyas n'avoit pas sept
 » ans , & que Sémiramis en avoit environ
 » trente quand Ninus mourut. Il n'y a
 » rien de plus absurde dans les Métamor-
 » phoses des Dieux de la Mythologie.

» Sémiramis ne songea donc point à gou-
 » verner le tiers du globe , alors habité ,
 » avec les hochets d'un enfant à peine sorti
 » du berceau; elle voulut être elle-même ,
 » & elle le fut; elle fut imprimer à l'Em-
 » pire d'Assyrie un tel caractère de gran-
 » deur qu'il se soutint, grâce au nom de
 » cette Heroïne, pendant plusieurs siècles,

» malgré l'inertie des Statues couronnées
» qui lui succédèrent.

» Si Sémiramis chercha à déguiser son
» sexe, c'est lorsque trompant la Nature,
» qui semble n'avoir fait les femmes que
» pour les luttres paisibles de l'Amour, elle
» parut dans les champs de batailles, égor-
» geant le Soldat étonné qui n'osoit se dé-
» fendre ; mais la politique de l'ambition ,
» qui n'est point celle des Philosophes ,
» peut justifier encore cet acte de démence.
» Ninus , en subjuguant la moitié de l'Asie ,
» avoit montré son siècle à croire que la
» première gloire des Souverains étoit celle
» qui résulte du fracas des conquêtes. Son
» épouse , pour paroître digne d'occuper son
» trône , se crut donc obligée de l'imiter ; fit
» elle s'étoit bornée à rendre ses peuples
» heureux , le monde alors se seroit cru mal
» gouverné.

» Pour ne point trop allonger cet extrait ,
» nous ne suivrons pas Sémiramis dans le cours
» de ses conquêtes ; nous terminerons ce qui
» la regarde par l'examen d'une calomnie ré-
» pandue contre elle , & que le Théâtre n'a
» que trop accréditée. L'Auteur en parle ainsi.

» Les hommes vils qui , comme Néron ,
» ne croient pas à la vertu des femmes ,
» ont pris occasion de ces refus de Sémir-
» amis pour jeter un nuage sur la pureté
» de ses mœurs ; on a fait de cette Prin-
» cesse la Cléopâtre de la Chaldée ; on a dit
» qu'elle avoit ses jardins de Chaone ,

» comme Tibère son Isle de Caprée ; on a
» écrit qu'elle s'y prostituoit aux Soldats les
» plus robustes de son armée , qu'elle fai-
» soit ensuite mourir pour voiler son op-
» probre ; on a même prétendu que la Na-
» ture ne fut pas une barrière à ses égare-
» mens , & qu'elle donna à la terre l'exem-
» ple des amours incestueux de Phèdre , &
» du crime de Pasiphaë.

» Ce cri de la postérité contre la vie licen-
» tieuse de Sémiramis , vient de ce que Cté-
» sias a confondu cette Princesse avec une
» Atossa , fille de Bélétaras , qui régna à Ba-
» bylone plusieurs siècles après l'épouse de
» Ninus , & qui reçut de l'adulation Assy-
» riennne le surnom de Sémiramis. C'est
» cette Atossa qui fut vraiment la Messaline
» de l'Asie ; & qui , après avoir épuisé toutes
» les fureurs de l'Amour , termina sa car-
» rière par épouser son fils : la peinture de
» ses débordemens ne fatiguera que trop tôt
» la plume de l'Historien des hommes.

» Au reste , quand même la voix impar-
» tiale de l'Histoire ne prescrirait pas aux
» siècles le jugement qu'ils doivent porter
» sur la vertu de Sémiramis , nous devrions
» peut-être encore suspendre le nôtre ; cette
» femme extraordinaire eut une passion do-
» minante , ce fut celle de faire de grandes
» choses ; & dès que ce noble enthousiasme
» exalte une imagination , a-t-elle le temps
» de se prostituer à la recherche de vains
» plaisirs , qui supposent des sens dégradés &

» une ame cadavéreuse ? Voyez ces Souve-
 » rains vulgaires , qui n'ont existé que par
 » leur sixième sens, qu'ont-ils fait de grand ?
 » Cléopâtre a-t-elle fondé des villes ? Ti-
 » bère & Héliogabale ont-ils soutenu la
 » gloire du nom Romain par leurs monu-
 » mens ou par leurs victoires ? César est
 » peut-être le seul homme célèbre qui ait
 » réuni un génie vaste avec des mœurs dé-
 » pravées ; encore ne fut il le Sardanapale
 » que de Rome République ; & dès qu'il
 » osa s'en faire le Souverain , il ne fut plus
 » que César. »

A Sémiramis succèdent une foule de Rois
 sans caractère , qui n'occupent qu'un instant
 le pinceau de notre Historien : il s'arrête un
 peu plus long-temps sur la première des-
 truction de Ninive ; des débris de laquelle
 naquit le grand Empire des Mèdes.

« Arbace recueillit beaucoup de gloire de
 » ce renversement pacifique de Ninive ; car
 » telle étoit la politique cruelle de ces âges
 » barbares, qu'un conquérant passoit pour
 » le modèle des sages, quand, dans une ville
 » prise d'assaut , il ne faisoit la guerre
 » qu'aux édifices , & non aux hommes. Au-
 » jourd'hui que la raison, éclairant succes-
 » sivement de sa lumière bienfaisante tous
 » les points de l'Europe , a un peu modifié
 » ce code de Cannibales, qu'on appelle le
 » droit de la guerre , on prend rarement les
 » villes d'assaut ; & dès qu'une fois on en

» est le maître, on respecte à la fois & les
 » édifices & le sang des hommes. »

L'Histoire des Empereurs Mèdes, de la
 nouvelle Dynastie des Princes de Ninive,
 & des Satrapes, Rois de Babylone, occupe
 la fin de ce Volume; le Tableau de la Con-
 quête de l'Assyrie, par Ninus, est terminé
 d'une manière éloquente.

« Telle fut la destinée d'un Empire dont
 » l'origine, perdue dans la nuit des temps,
 » sembloit se confondre avec celle du globe.
 » Dans ce long intervalle, il ne connut que
 » deux fois le secret de sa force; ce fut
 » lorsqu'après les conquêtes de Ninus,
 » l'Asie dévastée s'armant pour venger ses
 » désastres, il osa mettre son sort entre les
 » mains d'une femme; & lorsqu'Arbace,
 » assis tranquillement sur les ruines de Ni-
 » nive, ordonna, par un Édit, le démem-
 » brement de l'Assyrie, & substitua impu-
 » nément à une Monarchie affermie par
 » tant de siècles de despotisme, une Répu-
 » blique de Souverains. Après cette double
 » épreuve, il se reposa avec sécurité comme
 » Hercule sur sa massue, croyant sa durée
 » égale à celle de l'éternité.

« Mais l'homme ne fait point imprimer
 » un sceau durable à ses ouvrages; les géné-
 » rations d'Empires se succèdent, ainsi que
 » celles des Rois qui les gouvernent. En vain
 » les États qui se renversent les uns sur les
 » autres s'efforcent-ils de rendre la renom-
 » mée à jamais attentive; le fracas qu'ils

« font dans leur chute ne se transmettre d'âge
 « en âge qu'avec un affoiblissement suc-
 « cessif; & au bout d'un certain nombre de
 « siècles, la postérité ne conserve d'eux
 « qu'un souvenir confus, à moins qu'ils
 « n'aient agrandi la sphère des Arts, & ou-
 « vert à l'esprit humain des routes nouvelles.
 « Tels sont les droits de l'Assyrie, pour
 « fixer nos regards; & c'est à ce titre que
 « nous allons eriger encore quelques mo-
 « mens autour des ruines de Babylone. »

Nous examinerons le tableau des mœurs,
 des monumens & des progrès des connois-
 sances humaines dans l'Assyrie, quand nous
 donnerons l'extrait du second Volume de
 cet Ouvrage.

L'Histoire des Hommes se distribue le
 premier de chaque mois aux Souscripteurs,
 par Volumes de deux à trois cent pages;
 les trois derniers envois seront accompagnés
 de douze Gravures.

La Souscription, franche de port pour
 toute la France, est de trente livres pour
 la Province, & de vingt-quatre livres pour
 la Capitale.

L'Ouvrage a commencé le premier Jan-
 vier mil sept cent soixante-dix-neuf, & les
 avances sont faites pour qu'il se continue
 sans interruption jusqu'à la fin de l'entre-
 prise.

Le Public sembloit désirer depuis long-
 temps qu'un Ouvrage de cette importance
 fut imprimé *in-octavo*; on s'est rendu à ses

desirs, & on a fait tirer un petit nombre d'exemplaires dans ce format.

L'année mil sept cent soixante-dix-neuf forme sept Volumes, dont le dernier renferme les Gravures.

L'année mil sept cent quatre-vingt en composera huit, & on ne désespère pas, les années suivantes, de porter la Collection jusqu'à neuf Volumes.

Le prix de chaque année, jusqu'à la fin de l'entreprise, sera de trente-six livres; les volumes brochés, & la Collection prise à Paris, chez M. de la Chapelle.

Il n'y a point d'argent à donner d'avance; on se contente de payer les trente-six livres en retirant la Collection de l'année d'abonnement; seulement on exige que les personnes qui prennent une année, s'engagent par écrit à prendre la suivante, afin d'assurer les fonds des protecteurs des Arts, qui font les frais de cette Édition.

L'année mil sept cent soixante-dix-neuf est prête, & on peut la retirer; l'année mil sept cent quatre-vingt le sera le premier Décembre.

On ne s'adresse pour toute la Correspondance, soit de l'édition *in-12.*, soit de l'édition *in-8°.* qu'à M. de la Chapelle, maison de M. Buhot, rue Basse, porte S. Denis, à Paris. Il faut affranchir les lettres.



L'OFFICIEUX, Comédie en trois Actes
& en prose, représentée par les Comédiens
Italiens ordinaires du Roi, le 18^e Août
1780. A Paris, chez la Veuve Duchesne
& le Jay, Libraires, rue S. Jacques.

ON se plaint tous les jours de la décadence
du Théâtre. On ne cesse de répéter sur-tout
que la Comédie est perdue. Du moins si nous
reprochons aux Muses modernes leur léthar-
gie, ayons l'équité de reconnoître leurs bien-
faits; en déplorant la disette des bons Ou-
vrages dramatiques, sachons applaudir à
ceux qui viennent encore, de loin en loin,
grossir nos anciennes richesses. Dans cette
classe sans doute doit être rangé l'*Officieux*,
qui vient d'obtenir au Théâtre Italien un
succès des plus mérités. On a rendu compte
dans ce Journal de l'effet de la première re-
présentation. D'heureuses coupures ont fait
depuis ressortir les traits, & ont donné plus
de rapidité à l'action. Le Public, quelquefois
dupe de fausses beautés, peut accueillir de
mauvais Ouvrages; mais rarement le voit-
on manquer d'applaudir au véritable talent.
Le talent n'a besoin que de se montrer pour
être senti.

Le genre de Comédie le plus important,
sans doute, c'est la Comédie de caractère.
Mais parmi les caractères qu'on peut mettre
au Théâtre, il en est qui sont plus propres à
fournir des tableaux, qu'à faire naître une

action ; & ceux-là offrent plus de difficultés au Poète : ils nuisent souvent à l'intrigue & embarrassent l'action, ou tout au moins la ralentissent. C'est par cette raison, peut-être, que le Misanthrope a fourni à Molière une Pièce plus froide & moins dramatique que le Tartufe. Le caractère du Tartufe est d'agir pour tromper les hommes , parce qu'il en a besoin ; celui du Misanthrope est de les fuir , parce qu'il les hait. L'un a besoin de se faire valoir , l'autre n'aspire qu'à se cacher ; le dernier par conséquent est beaucoup moins théâtral.

L'*Officieux* est un des caractères les plus propres à la Scène comique. L'action naît du caractère même ; il nourrit nécessairement l'intrigue en se développant , puisque le peindre, c'est le faire agir. On ne peut donc qu'applaudir au choix du sujet. Nous allons faire connoître en deux mots le fonds de la Pièce ; & nous en suivrons ensuite la marche pas à pas. Cet Ouvrage mérite d'être analysé ; & nous nous chargeons d'autant plus volontiers de cet emploi, que l'amour-propre de l'Auteur a bien moins à perdre qu'à gagner à un examen réfléchi. On passe sous silence quelquefois , on loue même froidement , comme sans conséquence , de médiocres productions ; on critique les Ouvrages qu'on estime.

Le Marquis de *Florival*, qui vient de perdre son père, dont on lui a accordé le Régiment , est amoureux de Mlle de *Fiermont*,

& se dispose à l'épouser. Le Comte *Dervieux*, son oncle, arrive du fond de ses Terres pour tourmenter son cher neveu, qu'il veut toujours servir comme il oblige tout le monde, & qu'il sert toujours à contre-temps. *Florival* a beau le prier d'abandonner le soin de ses affaires, l'Officieux *Dervieux* veut toujours lui rendre de nouveaux services, c'est-à-dire, lui susciter de nouveaux embarras. A la fin tout se débrouille; *Florival* épouse sa maîtresse; & son oncle, qui avoit voulu lui donner pour femme la Baronne de *Vieuxbois*, l'épouse lui-même, pour la dédommager. Tel est le sujet de l'Officieux. Suivons progressivement les détails de l'intrigue; & faisant marcher de front la critique & la louange, corrigeons par-là, s'il se peut, la sèche-esse de l'analyse.

ACTE I^{er}. *Florival*, qui ouvre la Scène avec *Saint-Far* son ami, expose assez succinctement le sujet. Il a perdu son père, dont il vient d'obtenir le Régiment; il aime toujours *Julie*, la fille de M^{de} de *Fiermont*; & il est logé dans un hôtel garni, en attendant que son hôtel soit disposé pour recevoir *Julie*, si sa mère persiste à la lui donner pour femme. Tandis qu'il engage *Saint-Far* à terminer cette négociation, *Dubois*, son Valet, vient lui annoncer son oncle *Dervieux*, qui arrive à Paris, & qui vient loger avec son neveu. Ce qui l'empêche d'entrer dans ce moment, c'est qu'en descendant de

sa chaise, il s'est apperçu que l'Hôtesse avoit une fluxion, & qu'il s'occupe à lui ordonner un remède. Il entre enfin.

Dervieux, dans la Scène avec son neveu, manifeste son éloignement pour Paris, le plaisir qu'il trouve à habiter ses Terres, & combat le penchant de son neveu pour le Service. Mais il nous semble que l'*Officieux* pouvoit beaucoup mieux annoncer son caractère. Il a plutôt l'air d'un homme qui fait l'*entendu*, qui veut se connoître à tout, que d'un homme officieux. « Faites ce que je vous conseille, vous vous en trouverez bien... Il n'aura sûtement pas suivi à la lettre le régime que je lui avois conseillé.... Si mon beau-frère avoit voulu me croire ! mais il étoit borné, mon beau-frère, & ne faisoit pas cas de mes avis... Je m'y connois, je vous dirai comment il faut s'y prendre.... Si vous voyiez mes fermes, comme elles sont tenues, mes étangs, mon pressoir, vous conviendriez que j'ai bien fait.... &c. » Nous traiterons cette matière à fond, & je veux vous ramener à mon avis. Oui, vous direz : mon oncle voit bien les choses. Oh ! je ne me trompe guerre. Telle est à peu - près toute la conversation de *Dervieux* avec *Florival*. Ce n'est pas-là la nuance de l'*Officieux*. C'est moins le langage d'un homme qui veut toujours obliger autrui, que d'un homme toujours prêt à s'admirer lui-même. L'un n'est pas contraire à l'autre ; mais les nuances sont confondues ; & la première Scène

où paroît le héros d'une Pièce , est très-importante pour l'établissement de son caractère.

Florival sort pour aller remercier le Ministre ; & *Dervieux* resté seul plaint son neveu de ce que *la Cour lui tourne la tête*. En réfléchissant sur son sort, il songe que le moyen de le guérir seroit de lui trouver en Province une femme riche & sage. Comme il s'approche d'une table pour consulter son porte-feuille , & y lire l'*agenda* de sa matinée, il reconnoît la Baronne de *Vieuxbois* qui, par hasard, vient loger dans ce même hôtel. La Baronne est une veuve de trente-cinq ans , qui vient suivre un procès que lui attire la mort de son mari. *Dervieux* lui apprend aussi la mort du père de *Florival* ; & il se trouve que la Baronne a un champart à partager avec lui. *Dervieux* se charge de faire arranger cette affaire à l'amiable ; & c'est ici qu'il commence véritablement à développer son caractère officieux. Il témoigne l'envie de trouver une femme raisonnable pour son neveu. La Baronne lui conseille de chercher quelque riche héritière dans sa Province ; quand *Dervieux* s'écrie tout-à-coup , comme frappé d'une idée lumineuse :

D E R V I E U X .

Mais, écoutez-donc, Madame.

L A B A R O N N E .

Quoi donc ?

DERVIEUX.

Si vous vouliez, ma recherche seroit bientôt finie.

LA BARONNE.

Comment cela ?

DERVIEUX.

Rien de plus simple, Madame; vos Terres touchent les siennes; vous êtes mûre, économe, intelligente en procès, & ce mariage termineroit tout d'un coup la discussion du champart.

La Baronne, enchantée de la proposition, feint, comme de raison, de résister, pour se laisser vaincre; & après quelques légères objections, qu'elle est charmée de voir réfuter: que vous êtes pressant, lui dit-elle!

DERVIEUX.

Il faut bien l'être, pour terminer. Allons, répondez, Madame; mais nettement, franchement.

LA BARONNE.

Si l'empressement du Marquis est égal au vôtre...

DERVIEUX.

Mé bien!

LA BARONNE.

Je sens qu'à la fin... il faudra...

DERVIEUX.

Cela suffit, j'entends à demi-mot. Je vais lui annoncer cette bonne nouvelle. A propos.

LA BARONNE.

Quoi ?

DERVIEUX.

D E R V I E U X.

Vous ne vous souciez pas beaucoup, je crois, de Paris.

L A B A R O N N E.

Eh donc; c'est le centre de la dissipation: l'amour sincère n'habite que les champs.

D E R V I E U X.

Bon, tant mieux, nous vendrons son hôtel, & avec l'argent qui en viendra, nous arrondirons vos Terres.

C'est ainsi que *Dervieux*, sans en avoir dit un mot à son neveu; l'a déjà marié, & a formé le projet de vendre son hôtel. Ce projet est interrompu par un Laquais de la Baronne, qui, dans une Scène assez gaie, annonce le Commandeur de *Bertac*. Comme la Baronne se plaint de la rencontre de cet homme, qui est une espèce d'importun: "on trouve par tout, dit *Dervieux*, de ces gens qui ont la rage de se mêler des affaires d'autrui, sans qu'on les en prie: rien n'est plus importun; les trois quarts du temps ils gâtent tout par leur zèle indiscret; je ne puis les souffrir." Ces espèces d'imprécations, qu'un personnage prononce sans le savoir contre lui-même, sont un art souvent employé, & toujours sûr de son effet.

Le Commandeur arrive; & après les premiers complimens, il apprend à la Baronne qu'il cherche à acquérir une maison pour s'y loger. *Dervieux*, qui ne connoît pas le Com-

Sam. 23 Septembre 1780.

H

mandeur, l'arrête dès les premiers mots :
 « c'est une maison que Monsieur cherche,
 » lui dit-il, un hôtel sans doute ? » Le Com-
 mandeur lui répond qu'oui ; aussitôt *Dervieux* lui offre l'hôtel de son neveu, & il sort
 avec lui pour aller le lui faire voir. La Ba-
 ronne, restée seule, quitte aussi la Scène
 après quelques mots ; & nous observerons
 en passant, que le Spectateur ne sait où elle
 va, & qu'il étoit aisé de motiver sa sortie.

ACTE II. *Dervieux* se réjouit dans un mo-
 nologue du double service qu'il rend à son
 neveu, en lui donnant une femme, & en
 lui faisant vendre sa maison deux cent mille
 francs ; car c'est à ce prix-là qu'il l'a cédée
 verbalement au Commandeur ; mais il ne veut
 parler de cette dernière affaire à son neveu,
 qu'après l'avoir abouché avec la Baronne. Il
 appelle *Dubois*, & le charge d'avertir *Flo-
 rival*, quand il sera rentré, qu'il a à l'en-
 tretenir d'affaires très intéressantes. A pro-
 pos, ajoute-t'il, n'es-tu pas neveu du bon-
 homme Jérôme, Métayer à S. Fiacre ?

D U B O I S.

Oui, Monsieur, son héritier même.

D E R V I E U X.

Il prend de l'âge ; il devoit te céder sa ferme.

D U B O I S.

Ma foi, Monsieur, je me trouve bien auprès de
 M. le Marquis, & je ne le veux point quitter.

D E R V I E U X.

C'est fort bien fait de dire comme cela ; mais mon neveu ne doit pas te faire manquer ton état : nous en raisonnerons avec le bonhomme.

D U B O I S.

Non , Monsieur , je vous prie , j'aime mieux...

D E R V I E U X.

Tu crains de fâcher *Florival* ? mais rassure-toi , je lui en parlerai comme il faut ; laisse-moi faire , je fais ce qui te convient , & je serai charmé de te rendre service.

D U B O I S.

Mais je vous jure , Monsieur , que ce seroit me faire beaucoup de peine.

D E R V I E U X.

Ne t'embarrasse pas , j'arrangerai tout pour le mieux.

Dubois resté seul , se plaint de ce que son maître loge dans un hôtel garni , tandis qu'il a un bel hôtel. Arrive alors *Florival* , qui se plaint amèrement de ce que M^{de} de *Fiermont* l'a fort mal reçu , & qu'elle paroît disposée à lui refuser sa fille. Il ne sait qui peut l'avoir perdu auprès d'elle. Le motif de ce changement , comme on va le voir bientôt , c'est que M^{de} de *Fiermont* venoit d'apprendre que *Florival* vendoit son hôtel pour obvier au dérangement de ses affaires. Elle n'a pu douter de cette vente , puisque c'est

H ij

par hasard à elle-même que le Commandeur est venu emprunter cent mille livres dont il avoit besoin pour cet achat. Son oncle, qui reparoit, le présente à la Baronne, après avoir parlé à son neveu du champart à partager avec elle, & non du mariage qu'il a conclu pour lui. La Baronne prend d'abord pour des déclarations amoureuses les propos honnêtes, mais vagues, de *Florival*. Mais quand on passe à l'article du mariage qui doit terminer le procès, *Florival* refuse; & la Baronne sort furieuse, avec assez de raison, d'avoir été ainsi compromise. *Dervieux* veut la suivre pour la calmer; & il gronde en sortant son neveu sur son étourderie.

Florival est à peine échappé à la Baronne, que, grâce aux soins de son oncle, il se trouve aux prises avec le Commandeur, qui vient le presser de terminer l'affaire de sa maison. Cette Scène est charmante, & pleine d'un excellent comique. Quelle affaire, Monsieur, répond *Florival* ?

B E R T A C, (*le Commandeur.*)

Quelle affaire ! eh ! parbleu, celle de notre contrat. Mon argent est tout prêt, & quand vous voudrez, nous passerons chez le Notaire.

F L O R I V A L.

Chez le Notaire ! que voulez-vous dire ? Quel Notaire ?

B E R T A C.

Celui que vous voudrez, le mien ou le vôtre,

DE FRANCE. 173
cela m'est égal, pourvu que l'acquisition soit valide.

FLORIVAL.

L'acquisition ! mais, Monsieur, je n'achète rien.

BERTAC.

Je le fais bien ; mais vous vendez.

FLORIVAL.

Moi ! je vends ! Et quoi, s'il vous plaît ?

BERTAC.

La demande est plaisante ! comme si vous ne le saviez pas !

FLORIVAL.

Non, je vous jure.

BERTAC.

Votre maison, apparemment ; je vous en donne deux cent mille francs.

FLORIVAL.

Moi ! je vends ma maison !

BERTAC.

Comment ! est-ce que vous voudriez vous en dédire ?

FLORIVAL.

Je n'en aurai pas la peine, puisque je n'ai rien promis.

BERTAC.

Je suis venu la voir ce matin.

FLORIVAL.

Cela se peut.

H iij

B E R T A C.

J'ai débattu de prix avec votre oncle, & nous sommes convenus de deux cent mille francs pour arranger vos affaires.

F L O R I V A L.

Je n'ai pas besoin de votre argent, Monsieur; mes affaires sont rangées, & je n'ai donné à personne commission de vendre ma maison.

B E R T A C.

Ah ! parbleu celui-là n'est pas mauvais ! on m'aura fait parcourir cette maison de la cave au grenier, monter, descendre tous les escaliers possibles, fureter dans tous les recoins, & je ne l'achèterois pas ! ah ! de façon ou d'autre, je veux l'avoir, & je l'aurai.

Le Commandeur se fâche, & sort en menaçant *Florival*. Ce dernier se plaint des persécutions que lui attire son oncle, à son ami *Saint-Far*, qui arrive. *Saint-Far* lui apprend que c'est la vente de sa maison qui avoit alarmé M^de. de *Fiermond*. Quel oncle !

S A I N T - F A R.

Il faut qu'il soit furieusement actif ; il n'est arrivé que ce matin....

F L O R I V A L.

Et depuis ce temps il a voulu me faire quitter le Service, me marier à une Plaideuse de notre Province, vendre ma maison, & tout cela sans m'en demander avis.

Saint-Far quitte *Florival*, tandis que

Dervieux sort de chez la Baronne, & qu'il s'arrête pour écouter leurs adieux.

S A I N T - F A R.

Venez chez moi à trois heures précises; je suis piqué, il faut que cela se décide aujourd'hui.

F L O R I V A L.

Je suis aussi piqué que vous; mon honneur est compromis, je serai exact au rendez-vous.

S A I N T - F A R.

A trois heures.

F L O R I V A L.

A trois heures.

D E R V I E U X, à part.

A trois heures.... Nouvelle étourderie.... Un rendez-vous pour se battre.

Peut-être n'y a-t'il pas pour *Dervieux* de quoi penser que son neveu a un rendez-vous pour se battre; mais l'effet est théâtral, & il amène un incident charmant, comme on va voir. *Dervieux* s'approche de *Florival*, & après l'avoir grondé encore sur le refus qu'il a fait de la Baronne, il tâche de lui faire avouer qu'il a une affaire d'honneur. Ne pouvant lui arracher cet aveu, il le quitte, sous prétexte d'aller écrire un billet, & dans le dessein de mettre ordre au prétendu rendez-vous. Mais en sortant il remet à son neveu un gros rouleau de papier, qu'il lui recommande fort de lire. C'est un *détail net & précis des biens de Mde la Baronne de*

H iv

Vieuxbois, avec des observations sur les améliorations à faire, &c. On devine que ce titre ne tente pas *Florival*, qui n'est occupé que de *Julie*. L'oncle qui revient, & qui ne perd pas de vue son mariage proposé, lui fait lecture de la récapitulation du manuscrit, & *Dubois* vient avertir son maître qu'on a servi.

ACTE III. *Dervieux*, en quittant la table, veut encore en revenir à son projet de mariage, quand on voit arriver un Huissier qui apporte à *Florival* une sommation de la part de la Baronne. Cet exploit justement a été conseillé par *Dervieux*, qui a cru par-là déterminer *Florival* à épouser la Baronne, pour terminer le procès. Il ne manque pas de le presser encore là-dessus après le départ de l'Huissier; mais *Florival* le prie très-fortement de ne disposer ni de lui ni de sa maison. A ce dernier mot, *Dervieux*, qui n'avoit pas encore parlé de la vente de la maison, entre tout-à-coup en fureur. « Quoi! » je me suis donné toutes les peines possibles » pour vous en faire tirer un parti avantageux, j'ai réussi par delà mes espérances, » & vous refuseriez de tenir le marché? » Cette colère de l'oncle est vraiment comique; mais l'effet se refroidit, quand on l'entend changer ensuite de ton pour dire à son neveu: » Vous m'êtes trop cher pour » que j'abandonne ce projet. Cruel neveu, » font-ce là les sentimens que tu as puisés » dans le sein de ta mère, de ma sœur?

» Ingrat ! je t'aime , & ton cœur se ferme
 » pour moi . » Aulli, l'Auteur a dû s'ap-
 percevoir que cela ne produisoit point d'ef-
 fet à la représentation. C'est du comique
 que les spectateurs attendent-là , & ce cou-
 plet le fait avorter.

Mais *Florival* n'est pas encore au bout.
 Au milieu de leur conversation , un grand
 homme inconnu demande à lui parler , &
 cet homme est un Garde de la Connétablie,
 que *Dervieux* vient de faire donner à son
 neveu , pour l'empêcher de se battre. A son
 arrivée, l'oncle, tranquille sur le sort de son
 neveu , le quitte sans lui rien dire , pour al-
 ler trouver la Baronne. On juge sans peine
 de la surprise de *Florival*. Cette surprise ne
 fait qu'augmenter , quand il voit arriver
Saint-Far accompagné d'un Garde aussi. Ils
 ne comprennent rien à leur aventure , & ils
 partent ensemble pour se rendre chez M.
 le Maréchal, où ils sont mandés l'un & l'autre.
 Ils y vont d'autant plus volontiers , que
 la mère de Julie doit s'y trouver à dîner ,
 & que *Saint-Far* se flatte de terminer à la
 fois toutes les affaires de son ami.

Cet incident des Gardes est charman.
Dervieux voyant sortir *Saint-Far* & son
 neveu , revient sur la Scène pour s'applau-
 dir d'avoir trouvé un expédient aussi heu-
 reux. Dans ce moment vient à passer le la-
 quais de la Baronne. Il demande à *Dervieux*,
 pour un de ses parens , une grâce qui lui est
 accordée. Mais , lui dit *Dervieux* , tu ne

H v

me demandes rien pour toi. Le laquais lui répond qu'il s'estimerait assez heureux si on ne le traitait sans-cesse de bête, à cause qu'il a l'air gauche; & là-dessus il vient à *Dervieux* une idée qu'il juge excellente : c'est d'engager son neveu à le recevoir soldat dans son Régiment. Le laquais, qui n'est entré chez la Baronne que pour ne pas tirer à la Milice, le remercie très-sincèrement de sa bonne-volonté; mais *Dervieux* persiste, & veut absolument faire de ce Laquais un Soldat malgré lui, comme il a voulu faire de Dubois un Fermier contre son gré, le tout pour les obliger l'un & l'autre.

Arrive la Baronne, à qui *Dervieux* a fait croire qu'il a renoué l'affaire du mariage; & après elle, vient le Commandeur, qu'il flatte encore de faire effectuer la vente de la Maison. Mais *Florival* & *Saint-Far*, revenans de chez le Maréchal, qui a pris soin de déterminer la mère de Julie à donner sa fille à *Florival*; font évanouir toutes leurs espérances. Enfin, *Dervieux*, qui veut absolument éviter un procès avec la Baronne, finit par lui offrir sa main, qu'elle accepte.

Telle est la Comédie de *l'Officieux*. Aux critiques que nous avons faites, on peut ajouter, que l'Auteur auroit pu donner plus de jeu à son Personnage principal; que le nœud auroit dû être plus renforcé & prolongé jusqu'à la fin du troisième Acte, dont une partie est un peu foible; que l'Officieux, par ses fausses démarches, compromettre d'une manière

un peu trop humiliante la Baronne de Vieuxbois, & qu'il expose un peu trop étourdiment son neveu à se couper la gorge avec le Commandeur ; qu'au dénouement il ne doit pas offrir sa main à la Baronne ; car enfin il ne peut pas se marier sans punir son neveu, & il n'en veut point à son neveu. C'est donc une inconséquence répréhensible ; & ce n'est pas une action faite étourdiment ; car la Baronne elle-même lui fait envisager les suites de ce Mariage, en cas qu'il n'y ait pas songé. » Partons de-
 » main, lui dit-elle, pour nos terres, &
 » puissions-nous avoir assez de postérité
 » pour qu'il n'ait jamais rien à prétendre à
 » notre succession. » Après cela, on est bien étonné d'entendre cet oncle, qui aime si tendrement son neveu, répondre tout bonnement : j'approuve votre avis. C'est-à-dire que, sans être en colère contre son neveu, il le deshérite. Cette inattention nous paroît surprenante de là part de l'Auteur. Il a voulu sans doute finir par un trait de caractère, en faisant proposer ce Mariage par l'Officieux lui-même ; mais cette proposition est contraire à la situation & à la vraisemblance. Un autre objet de reproche encore, c'est le personnage de la Baronne, qui ne peut plus reparoître devant *Florival* après son refus. Elle est sur-tout déplacée au dénouement, où, après avoir été refusée de nouveau par *Florival*, elle demeure encore en Scène. Au moins l'Auteur

H vj

aurait-il dû en faire une espèce de folle, qui, par son caractère, aurait éloigné toute idée de rigorisme sur les convenances. Nous aurions désiré aussi qu'il eût fait paroître *Julie*. On sent combien ce nouveau personnage aurait pu ajouter à l'intérêt & nourrir l'intrigue, & dans combien de situations théâtrales l'envie d'obliger aurait pu jeter l'Officieux, se trouvant placé entre une femme qu'aime son neveu, & une autre qu'il protège lui-même.

Tous ceux qui connoissent la difficulté de faire une Comédie de caractère, savent qu'il est possible qu'un Auteur ait mérité toutes les critiques qu'on vient de lire, & qu'il ait fait néanmoins un Ouvrage très-estimable. C'est précisément ce qui est arrivé à l'Auteur de *l'Officieux*. Malgré tous les reproches qu'on peut lui faire, il n'en est pas moins vrai que cette Comédie nous paroît faite pour rester au Théâtre, & qu'elle doit être mise à côté des meilleures Pièces qui aient paru sur la Scène des Comédiens Italiens; que le comique en est franc; que le style n'en est jamais défiguré par la recherche & le faux bel esprit; & qu'enfin nous ne connoissons personne à qui nous voulussions conseiller de désavouer un pareil Ouvrage.

(Cet Article est de M. Imbert.)



S P E C T A C L E S .

ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE.

ON prépare à ce Spectacle quelques nouveautés, dans le nombre desquelles on distingue *Persee*, Tragedie-Opera de Quinault, refondue en trois Actes, & mise en musique par M. Philidor. La reputation de ce savant Musicien fait attendre cet Ouvrage par le Public connoisseur, avec la plus vive impatience.

On vient de remettre le *Roland* de M. Piccini, dans lequel M. Chéron, jeune Chanteur, qui avoit quitte ce Théâtre pendant quelque temps, a reparu par le rôle dont l'Ouvrage porte le nom.

Il est à presumer que, pendant son absence, M. Chéron s'est occupe sérieusement des moyens de perfectionner son talent. Il a fait des progrès sensibles, & sa voix a, on paroît avoir acquis plus de volume. Elle est difficile dans les tons aigus, mais agréable dans le *médium*, & peut acquérir plus de fermeté dans les tons graves, où elle est encore un peu foible; malgré cela, c'est un Chanteur déjà digne d'éloges & d'encouragement: il n'a pas positivement une basse-taille, mais un très-beau concordant qui peut en tenir lieu, sur-tout quand il sera

dirigé par un goût plus sûr & plus exercé. Nous avons remarqué que dans les morceaux de chant, la voix de M. Chéron est facile & assez ferme, mais qu'elle ne se prête encore que difficilement aux accens du récitatif, où elle n'est point suffisamment assurée. Nous l'invitons à travailler sur cette partie qui ne sauroit être trop étudiée par un Acteur du Théâtre de Polymnie. Quant à son jeu, il est aisé de s'appercevoir que l'usage de la Scène lui est encore un peu étranger; cependant, du sein même de son inexpérience, on voit s'échapper des lueurs d'intelligence qui donnent beaucoup à espérer. Dans le troisième Acte de *Roland*, au moment où ce Héros, après avoir entendu le récit que lui font les Bergers, des Amours & du départ de *Médor* & d'*Angélique*, leur dit avec fureur : *Taisez - vous , malheureux ;* M. Chéron nous a semblé pénétré du sentiment de cette situation, & y joindre la noblesse à la vérité. Quoiqu'il n'ait pas été, à beaucoup près, le même dans tout le cours de son rôle, nous croyons que ce jeune Virtuose peut, en étudiant les bons modèles, en travaillant avec courage, en écoutant les avis des gens éclairés, devenir un sujet très-agréable aux Amateurs, & très-utile à l'Académie Royale de Musique.



COMÉDIE ITALIENNE.

LE Mardi 5 Septembre, on a représenté, pour la première fois, la *Comédie à l'Impromptu*, ou *les Dupes*, Comédie en un Acte & en prose.

On connoît l'*Impromptu de Campagne*, Comédie de Philippe Poisson, dans laquelle un Jeune-homme s'introduit dans le Château du père de sa Maîtresse, à titre de Comédien de Campagne; &, secondé par son valet, joue, devant la famille assemblée, une Scène où il instruit son amante de son amour & de ses projets, sans que le père & la mère présens, se doutent le moins du monde de la supercherie du jeune amoureux.

Il est vraisemblable que cette petite Pièce a donné la première idée de celle dont nous allons parler.

Deux Bourgeois vont marier leur fille à une espèce d'imbécille, dont l'hommage, comme on le croit bien, n'a pas le bonheur de plaire à sa prétendue, amante aimée d'un jeune Officier qui n'a point l'aveu de ses parens. A l'instant de la signature du Contrat de Mariage, le Valet de l'Officier imagine de se présenter, lui & son Maître, comme des Comédiens, dont l'intention est d'embellir la fête par la représentation d'une petite Comédie, dans laquelle toute la famille

& même le prétendu pourront remplir des rôles. Les deux bonnes gens s'y prêtent avec la plus grande facilité; un mot de la Soubrette met au fait l'Officier, qui n'étoit pas encore instruit du projet de son Valet. On commence la répétition : les deux Amans se jurent une tendresse éternelle, gémissent sur le sort qui les va séparer, & abusant de la simplicité du père, qui rit aux éclats & s'exalte sur les talens de sa fille pour jouer la Comédie, forcent l'imbécille prétendu à renoncer à ses prétentions, font enfin signer un Contrat de Mariage où le nom de l'Officier est à la place de celui de M. Finot, qui, toujours en croyant se prêter à une plaisanterie, signe comme témoin l'acte qu'il devoit signer comme époux. Quelques mots du père au Notaire engagent celui-ci à demander une explication, par le moyen de laquelle la fourberie se découvre, & est approuvée par les parens de la jeune Personne.

Le Répertoire du Théâtre François contient plusieurs Pièces où la vraisemblance n'est pas moins blessée que dans celle-ci; mais elles furent presque toutes données sur la fin du dernier siècle, ou au commencement de celui-ci, & on n'en souffre encore quelques-unes que par respect pour leurs Auteurs, qui ont, par d'autres titres, mérité les suffrages du Public. Aujourd'hui qu'on exige, avec raison, plus de vérité, plus de mœurs dans les productions Dramatiques, on ne peut que se plaindre de voir

quelques Auteurs perdre leur esprit & leurs veilles à réchauffer de vieilles intrigues, & les présenter sous des couleurs & avec un style dont les moindres défauts sont la négligence & la foiblesse.

SCIENCES ET ARTS.

DÉCOUVERTES.

MOYEN de conserver sans altération les Tableaux peints à l'huile.

APRÈS plus de 30 ans d'expériences, le Sr Vincent de Montpetit présenta, en 1775, à l'Académie Royale des Sciences; un Essai sur les moyens de conserver à la postérité, sans altération, les Portraits peints à l'huile, & cela par un procédé établi sur l'analyse des couleurs & des huiles, sur leurs préparations, sur la manière de les employer, & sur les moyens de les préserver des influences de l'air destructif, sur-tout de celui qui règne dans les grandes villes comme Paris. Ce dernier moyen est un des plus conséquens; car pour juger des effets pernicieux de l'air sur les Tableaux, il n'y a qu'à essuyer une glace de trumeau, ou un verre de pastel ou d'estampe, avec un linge blanc & humide, il se chargera d'une crasse couleur de bistre; ce qui arrivera toutes les fois qu'on répétera cette opération, même à très-peu de jours de distance, selon que l'air est plus ou moins chargé de parties nitreuses & sulphureuses. Il en est ainsi d'une Peinture, avec cette différence qu'elle ne peut être nettoyée avec la même facilité, & que

cette crasse lui est très-nuisible ; elle s'identifie même à travers les meilleurs vernis , pénètre de son phlogistique les parties métalliques qui composent les couleurs & les huiles siccatives , les dégrade & les détruit. Le moyen proposé pour en garantir un tableau , est de le coller exactement sous une glace ou un verre très-blanc , qui empêche le contact de l'air , & fixe la peinture à un degré de solidité permanent.

L'approbation de l'Académie des Sciences a déterminé plusieurs personnes de distinction à se faire peindre en grand dans cette manière , à l'instar des Portraits du Roi & de la Reine , qui ont été de même fixés sous glace ; & comme cette dernière manœuvre , qui semble ajouter une sorte de perfection à la Peinture , y est cependant en quelque façon étrangère , l'Auteur n'auroit pu s'y exercer sans faire tort à ses travaux ordinaires dans les différens arts dont il s'occupe. M^{de} son Épouse , en amatrice , a bien voulu se charger de cette partie , & ses succès ont répondu à son zèle ; les expériences même qu'elle a suivies relativement à cet objet , l'ont persuadée qu'elle pouvoit , avec confiance , proposer ce nouveau moyen pour la conservation des anciennes Peintures , fussent-elles dégradées & en croûte , presque au dernier degré de dépérissement ; ces Peintures , préalablement bien réparées , fixées ensuite à une glace , s'arrêteront dans la marche de leur destruction pour se conserver aux siècles à venir , avec d'autant plus de raison , que les parties qui auront été réparées & retouchées , se trouvant à l'abri du contact de l'air , resteront dans leurs tons sans faire ensuite tache , défaut qui arrive infailliblement au bout d'un certain tems par la manière ordinaire. Tous ces avantages deviennent précieux pour des Tableaux de cabinets conséquens & de prix , qui , par ce moyen , ne seront plus expo-

sés à l'air destructif ; ni à être fatigués & usés par les nétoyages , les retouches étrangères & les changemens de vernis.

Il ne faut cependant pas conclure de-là qu'il suffise , pour conserver une peinture à l'huile , de la coller simplement à une glace ou un verre par un mordant quelconque ; il faut d'abord qu'il n'ait aucune analogie avec la Peinture , afin que l'on puisse détacher & remettre la glace à volonté , & qu'en cas de fracture , elle puisse être enlevée sans risque pour le Tableau ; il faut aussi que ce mordant soit le plus transparent & le plus tenace possible. L'Auteur , après avoir essayé , pendant nombre d'années , différentes compositions , par plusieurs sortes de mucilages , & en avoir fait l'application sur diverses Peintures , s'est convaincu qu'il étoit nécessaire que ce mordant , outre les qualités ci-dessus , eût encore celle d'être élastique , pour se prêter aux mouvemens que le froid & la chaleur font éprouver aux Tableaux , afin qu'à la longue il ne cause aucune gercure ; qu'il étoit de la plus grande conséquence que ce mordant fût le plus étendu que faire se peut sur la superficie de la Peinture , sur - tout d'une égale épaisseur , parce qu'étant élastique , les parties minces ne peuvent être en rapport avec les parties épaisses , dans le passage des différens degrés de température auxquels seroit exposé le Tableau , ce qui occasionneroit des tiraillemens qui nuiroient à la solidité.

D'un autre côté , l'usage de ce mordant doit être conduit avec intelligence , parce que tout mucilage , soit végétal , soit animal , réduit en liqueur , devient fermentescible , & dans ses différens degrés de fermentation , il en est un où il seroit mal-adroit de l'employer : il est donc un instant qu'il faut saisir pour conserver la finesse du transparent , la facilité de l'emploi , & établir la solidité. Ce n'est qu'à la

suite de beaucoup de longues expériences , que l'Auteur s'est assuré du degré de température nécessaire à la manipulation des matières qui , quoique simples, exigent une attention minutieuse dans leur choix & leur opération : on doit donc , par conséquent , se méfier de tous les procédés en ce genre qui ont paru jusqu'à présent , d'après les idées qui ont pu en être données par l'Auteur.

M^{de} de Montpetit s'étant fait une étude particulière du travail de ce mordant , & de la manière de l'employer , plusieurs Amateurs , convaincus des vérités physiques qui assurent la bonté de son procédé , l'ont priée d'adapter ainsi des verres blancs à d'anciens Tableaux réparés avec soin , ce qu'elle a exécuté à leur satisfaction ; & ils sont convenus de bonne-foi que , par ce moyen , les peintures gagnent du moëlleux , que le rude du pinceau s'adoucit sans détruire la touche ; que toutes les fineses , les degrés de nuances & de forces , les empâtemens , les fêlures , les négligences , tout s'y développe avec la plus grande netteté possible , ce qui met les Connoisseurs à portée de juger décisivement du mérite du Tableau , duquel on jouit sans comparaison plus pleinement que par aucun autre moyen connu.

Les Curieux & Amateurs sont invités à venir voir plusieurs Tableaux ainsi fixés sous glace , tant anciens que modernes, Portraits , Paysages , Marine, Histoire , Fleurs , &c. , rue du Gros-Chenet , la seconde porte-cochère en entrant par la rue de Cléri , les Mercredis , Jeudis & Vendredis.

Il est bon d'avertir ceux qui voudront essayer de ce procédé , que dans le cas où ils ne seroient pas contents de ses effets , on peut enlever la glace à volonté , & remettre le Tableau à son premier état ; il n'en sera que mieux netoyé , sans avoir éprouvé aucun frottement.

MM. les Rédacteurs du Journal de Paris ont an-

noncé, le 6 Août, ce nouveau moyen, en y ajoutant des réflexions critiques. L'Auteur leur a envoyé une réponse convaincante; il en fera part aux Curieux & Amateurs, en les assurant que tout ce qu'il y a avancé, ainsi que dans le contenu ci-dessus, n'est point dicté par son attachement à sa découverte, mais par les connoissances acquises après plus de 40 ans d'étude sur le physique de la Peinture, & d'une multitude d'expériences répétées, dont le résumé a été mis sous les yeux de l'Académie des Sciences en 1775; & ce seroit compromettre ce savant Corps, que de penser que son approbation eût été donnée sans examen.

GRAVURES.

NOUVEAU Plan des Ville & Château de Versailles, levé sous le règne de Louis XV, avec la marche ordonnée par Sa Majesté, pour faire voir le Jardin & les Bosquets, corrigé & augmenté en 1780. Prix, 2 liv. enluminé. A Paris, chez Desnos, Ingénieur-Geographe & Libraire du Roi de Danemark, rue S. Jacques, au Globe.

Les Nourrices, Estampe gravée d'après Boucher, par J. Janinet. Prix, 1 liv. 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, Place Maubert.

La Petite Nanette, Estampe gravée d'après un Tableau de Greuze, par Beljambe. Prix, 12 sols. A Paris, chez Leveau, Graveur, rue S. Jacques, à côté de la Veuve Duchesne.



M U S I Q U E.

QUATRE Sonates pour la Harpe, avec accompagnement de Violon & Basse, ad libitum, par M. Gros. Œuvre III^e. Prix, 9 liv. A Paris, chez Cousineau, Luthier Breveté de la Reine, rue des Poulies; & chez l'Auteur, rue des Enfans Rouges, maison de M. Clicquot, Facteur d'Orgue.

Recueil d'Airs, avec des variations & autres petits airs arrangés pour la Harpe, & une Sonate, avec accompagnement de Violon, par M. Delplanque, Maître de Harpe. Œuvre IV^e. Prix, 6 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue Charlot, maison de M. le Baron de Wenzel, & chez Cousineau, Luthier, rue des Poulies.

Six Duo dialogués & concertans, pour un Violon & Alto, par M. Prot, Ordinaire de la Comédie Française. Œuvre II^e. A Paris, chez Houbaud, rue Mauconseil, & aux adresses ordinaires. Prix, 7 l. 4 s.

Six Airs, avec Accompagnement de Guitare, Violon & Violoncelle; composés par M. de Servilliers, Amateur. A Paris, chez M. Castagnery, rue des Prouvaires, & aux Adresses ordinaires. Prix, 3 l. 12 s.

Recueil de douze Airs nouveaux, avec accompagnement de Violon & de Guitare, dédié à S. A. S. Madame la Princesse héréditaire de Nassau-Saarbruk, par M. de Monhéron, Amateur. A Versailles, chez Blaisot; à Paris, chez Bouin, rue S. Honoré, & aux adresses ordinaires. Prix, 4 l. 4 s.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

PUBLII Terentii Afri Comadia sex, ad optimorum exemplarium fidem recensita: accesserunt varia lectiones à libris manuscriptis & eruditorum commentariis deprompta. Lutetiae Parisiorum apud J. G. Mérigot juniorem, Bibliopolam ad crepidinem Augustinianorum, 2 vol. in-12. cum fig.

Cette belle Édition de Térence, imprimée en 1753, est restée presque inconnue entre les mains d'un particulier qui en étoit propriétaire. Le sieur Mérigot, qui vient d'en faire l'acquisition, s'empresse d'offrir aux Amateurs ce nouveau Térence, qui paroît devoir entrer dans la suite des Poètes Latins de *Coutellier*, mais qui lui est fort supérieur.

On n'a rien négligé pour imprimer cet Auteur d'une manière digne de lui, & l'on a voulu que l'élégance de l'exécution Typographique répondît, en quelque sorte, aux grâces de l'Ouvrage. On peut se flatter que les Connoisseurs ne trouveront rien à désirer dans cette Édition, soit pour la beauté du papier, soit pour la netteté & la propreté des caractères, soit enfin pour les magnifiques Gravures dont elle est enrichie, & qui sont toutes de la main des plus grands Maîtres. Pour donner une idée de leur mérite, il suffit de citer les *Gravelot*, les *Lebas*, les *Lafosse*, &c., Artistes dont le nom seul fait l'éloge; on y compte sept Estampes, trente vignettes & autant de culs-de-lampes; avantage qu'il a sur les éditions de MM. *Barbou*, d'ailleurs si belles & si soignées.

Le prix des deux Volumes reliés en veau, tranche dorée, 13 liv.; reliés en maroquin, 18 liv.

Il y a des exemplaires tirés sur de très-beau papier d'Hollande, dont le prix, en feuilles, est de 18 liv. 3

172. **M E R C U R E**
 reliés en veau, doré sur tranche, 22 liv.; reliés en
 maroquin, 28 liv.

Supplément à la Dissertation sur le Rappel des Juifs, & sur le Chapitre onzième de l'Apocalypse, où Lettre à Eusèbe, pour servir de dernière Réponse aux Contradicteurs, par Laurent-Etienne Ronder, Editeur de la Bible d'Avignon. Deux Tomes en un Volume in-12. rel. 4 l. 5 s. in-4°. 5 l. A Paris, chez Lottin l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques.

ERRATA. C'est par erreur que l'on a annoncé dans les *Mercures* du 9 & du 16 Septembre, que l'Ouvrage intitulé: *Traité historique & raisonné sur les Procédures qui s'observent dans toutes les Juridictions de l'Enclos du Palais, &c.* par M. Légier, se trouvoit à Paris chez Cloufier; cet Ouvrage, en un Volume in-8°. se vend 5 liv. broché & 6 liv. relié, à Paris, chez Gueffier, Libraire-Imprimeur, au bas de la rue de la Harpe.

T A B L E

<i>V</i> ERS à Mde B * *,	145	<i>L'Officieux, Comédie,</i>	163
<i>Eptre adressée à une Femme</i>		<i>Académie Roy. de Musiq.</i>	181
jeune & jolie,	146	<i>Comédie Italienne,</i>	183
<i>Le Fablier, Comte,</i>	147	<i>Découvertes,</i>	185
<i>Le Rossignol & l'Alouette,</i>		<i>Gravures,</i>	189
<i>Fable,</i>	149	<i>Musique,</i>	190
<i>Enigme & Logogryphe,</i>	150	<i>Annonces Littéraires,</i>	191
<i>Histoire des Hommes,</i>	151		

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur* de France, pour le Samedi 23 Septemb. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 22 Septembre 1780. **DE SANCY.**

524. 133.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 30 SEPTEMBRE 1780.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

V E R S

*Faits chez M. le Marquis DE VOYER,
les Princes DE CONDÉ & DE BOURBON
y étant.*

O u suis-je ! seroit-ce un délire ?
Quels lieux ! quel séjour enchanteur !
Tout ce qu'on y voit, y respire
Et l'élégance & la splendeur.
Tout paroît riant, agréable :
Rien ne se montre sans beautés ;
Plusieurs Dêités de la Fable
Y sont sous des noms empruntés.
Ce Héros si prudent, si sage,
Nestor, de Voyer prend le nom ;

Sam. 30 Septembre 1780.

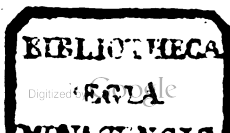
I

L'on voit dans du Cayla * le Dieu du badinage ;
 Dans CONDÉ Mars, & l'Amour dans BOURBON.
 (Par M. Berton de Chambelly.)

L'ADROITE RÉPRIMANDE,
Conte.

- « **M**OI, je donne à mon fils la moitié de mon bien.
 « Que donnez-vous à votre fille ?
 « Moi ? ma noblesse. — Ah ! c'est-à-dire rien. »
 Ainsi parloient deux Pères de famille ,
 L'un fort riche , mais roturier ;
 L'autre noble , mais pauvre. « Écoutez donc , beau
 « sire ,
 « Dit celui-ci ! qui veut noblement s'allier ,
 « Doit se saigner un peu , puisqu'il faut vous le dire.
 « Le restant de vos biens vient après votre mort
 « A votre fils ; c'est un espoir , d'accord.
 « Mais vous vous portez bien. Puis cette dernière
 « heure ,
 « Tant qu'on peut , on l'éloigne ; & c'est le droit
 « commun.
 « Or qui , pour bien dîner , attend qu'un autre meure ,
 « Peut dîner tard , ou se coucher à jeun.
 « D'ailleurs vous promettez , & vous êtes sincère ;
 « Mais trop souvent , & j'en suis peu surpris ,
 « En voulant une chose , on fait tout le contraire.
-

* Premier Gentilhomme du Prince de Condé.



- » Vous pourriez bien encor, malgré vos cheveux gris,
- » Prendre, las du veuvage, une femme nouvelle.
- » Nous pourrions vous voir, malgré nous,
- » Elle, avoir des enfans de vous,
- » Ou vous au moins en avoir d'elle.

- » Il peut se faire encor qu'à la fin de vos jours
- » Vous veuilliez dans un cloître aller finir leur cours :
- » Là, par un zèle aveugle & par trop ordinaire,
- » Épandre en legs pieux ce bien par vous promis,
- » Et déshéritant votre fils,

- » Pour être bon Chrétien, devenir mauvais père.
- » Il faut s'exécuter ; je donne tout mon bien :

(Je vous ai dit qu'il n'avoit rien.)

- » Vous, donnez tout le vôtre ; il n'est qu'un mot qui
 » serve :

- » Donation entière & sans réserve,
- » Ou marché nul. » Son dernier mot

Étoit prendre ou laisser. Le vieillard, (c'est Hen-
rique)

Trouva qu'on parloit un peu haut,
Et la condition lui parut tyrannique.

Il alloit renoncer à cet hymen promis.

Mais quoi ! son fils aimoit la Demoiselle.

Lui-même il aimoit tant son fils !

Son fils pourra-t'il bien vivre séparé d'elle ?

Il se rendit, signa tout sans effroi :

« Eh bien, disoit-il à part soi,

- » Je vivrai chez mon fils jusqu'à ma dernière heure,

» Après tout , je ne risque rien.
» Par ce contrat je cède tout mon bien ,
» Non l'amour de mon fils ; si son cœur me demeure ,
» Tous les titres en parchemin
» Valent-ils celui-là ? mais non sans doute. » Enfin
On conclut l'hyménée , on célébra la fête.
Le vieillard qui perd tout , croit gagner un trésor.
Hélas ! il ne sait pas quels chagrins il s'apprête !
S'il le savoit... eh bien , il le seroit encor ;
Le cœur d'un père est un peu bête !
Sa foiblesse sur ce point
A revivre est toujours prête :
Ses yeux peuvent s'ouvrir , son cœur ne change point.

LES deux époux firent fort bon ménage.
Arrive un fils qui devient grand ;
Deux trésors ornoient son bas âge :
Bon esprit & cœur excellent.
Pendant ce temps , le bon Henrique ,
Tant bien que mal , vécut à la maison ;
Ce vieillard du commerce , au détail domestique ,
Étoit encore utile en sa vieille saison.
Ce qui sert est toujours de mode.
Mais quand par l'âge enfin devenu peu dispos ,
Il eut senti le besoin du repos ,
Il étoit inutile , il devint incommode.
Sa bru , sur-tout , le vit de mauvais œil ;
Son cœur étoit paîtri d'avarice & d'orgueil ,
Elle ne le voit qu'avec peine

Manger le pain qu'ils ont reçu de lui ;
Et son cœur ne peut plus dévorer son ennui ,

Ni vaincre ni cacher sa haine.

Le bon vieillard se voit traité

Avec une rigueur extrême ;

Et dans une maison qu'il enrichit lui-même ,

Il endure la pauvreté.

Sa bru le persécute & le brave à toute heure ;

Tant que , n'écoutant plus ni pudeur ni raison ,

Elle menace enfin de quitter la maison ,

S'il faut que Henrique y demeure.

Elle fit tant , & par force & par art ,

Que l'époux étouffant le cri de la Nature ,

Vint dire un jour au bon vieillard

(Sa femme l'écoutoit) de chercher autre part

Et son lit & sa nourriture.

« O ciel ! que me dis-tu , mon fils ?

» S'écria le vieillard surpris ;

« As-tu déjà perdu la souvenance

» De soixante ans de travaux inouis ?

« Par mes sueurs , je t'ai mis dans l'aisance ;

» Et quand de mes biens tu jouis ,

» Tu me chasses pour récompense !

« Las ! contre moi de mes bienfaits armé ,

» Me punis-tu de t'avoir trop aimé ?

» Au nom de Dieu , je t'en supplie ,

» O mon cher fils , quand tu me dois la vie ,

» Ne souffre point que la faim vienne , hélas !

I ii]

- » Finir la mienne. Ah ! tu n'en doutes pas,
- » Je ne peux plus marcher ; donne-moi pour asyle
- » Un coin de ta maison qui te soit inutile.
- » Je ne demande pas à me voir désormais.
- » Couché dans un bon lit, ou nourri de tes mets.
- » Là, sous cet apprentis, ou dans la cache obscure
- » Qui vers tes caves aboutit,
- » Un peu de paille, hélas ! sera mon lit,
- » L'eau, ma boisson, du pain, ma nourriture.
- » Tu peux ainsi sans frais me coucher, me nourrir.
- » Oui, mon fils, à mon âge il faut si peu pour vivre !
- » Attends au moins que le ciel te délivre.
- » Auprès de toi permets-moi de mourir ;
- » Tu n'auras pas long-temps à me souffrir.
- » Si pour tes péchés tu veux faire
- » Des aumônes, des dons pieux,
- » Fais-les, mon cher fils, à ton père,
- » Où pourrois-tu les placer mieux ?
- » Rappelle-toi trente ans de complaisance,
- » Sur-tout les soins donnés à ton enfance.
- » Songe que Dieu bénit le fils de qui l'amour
- » Veille sur ses parens, les chérit, les révere ;
- » Crains qu'il ne te punisse un jour
- » Pour avoir fait mourir ton père.

Le fils est attendri des discours du Vieillard :
 Mais il faut voir partir ou son père, ou sa femme
 Mais sa femme écoute à l'écart ;
 Mais elle règne en tyran sur son ame.

Enfin , tout en pleurant sur le sein paternel ,
(Tant , par foiblesse , un cœur peut devenir cruel !)
Il confirme l'Arrêt. « — Quoi ! ta botche l'ordonne !

» Mais, où veux-tu que j'aïlle en sortant de chez toi ?

» Foible & mourant ? quels étrangers, dis-moi,

» M'accueilleront, quand mon fils m'abandonne ?

» J'irai donc mendier bien loin

» Le peu de pain dont j'ai besoin

» Pour soutenir les restes de ma vie ? »

Tout en parlant , ce père infortuné

De ses larmes étoit baigné ,

Sans que sa bru fut attendrie.

Voyant alors qu'il faut sortir de sa maison ,

Dans ses mains il prend son bâton ,

Plus que son fils , utile à sa vieillesse ;

Puis conservant , malgré tant d'affronts réunis ,

Moins de courroux que de tristesse ,

Se lève en priant Dieu qu'il pardonne à son fils.

MAIS avant de sortir , ce déplorable père ,

Demande une grâce dernière :

« Voici l'hiver , dit-il ; si jusques-là

» Mes tristes jours doivent s'étendre ,

» Je n'ai que l'habit que voilà ;

» Il est tout en lambeaux ; il ne peut me défendre

» De la rigueur du froid. Écoute-moi , mon fils :

» Souffre au moins , en reconnoissance

» De tous ceux que je t'ai fournis ,

» Que je prenne un de tes habits ,
 » Le plus mauvais. » La femme qui s'avance ,
 Répond pour son mari qu'il n'a point d'habits vieux.
 « Au moins accordez-moi l'une des couvertures
 » Qui servent au cheval, & que , faite de mieux ,
 » Je brave ainsi les injures
 » Des temps froids & pluvieux. »
 Le fils , malgré sa barbarie ,
 Ne put le refuser. Enfin
 Il fait signe à l'enfant d'aller à l'écurie
 Prendre une housse & l'apporter soudain.

Ce fils n'a que dix ans. Déjà sensible & sage ,
 Son esprit & son cœur ont devancé son âge.

Il n'avoit pu , sans s'attendrir ,
 Voir ainsi son ayeul souffrir
 Innocemment un si cruel outrage.

Il prend une housse , & d'abord
 La coupe en deux , puis la porte sur l'heure
 Au bon vieillard , qui sanglotte & qui pleure :
 « Bon Dieu , dit-il , quel est mon sort !
 » Quoi , tout le monde ici veut donc ma mort ! »
 Le fils gronda l'enfant , qui répondit : « mon père ,
 » Ce que j'ai fait , j'ai cru devoir le faire.
 » L'autre moitié de housse , grâce aux cieux ,
 » Nous servira ; ce soin-là me regarde ,
 » Et c'est pour vous que je la garde
 » Quand vous serez devenu vieux. »

PAR ce reproche ingénieux
Ce fils trop criminel sent dessiller ses yeux.
En avouant sa coupable foiblesse,
Il mérita, du moins, il obtint son pardon,
Et fit peut-être par raison
Ce qu'il auroit d'abord dû faire par tendresse.
Son père mourut dans ses bras.
Ainsi ce fils, agent d'une haine étrangère,
Apprit d'un jeune enfant ce qu'il n'oublia pas;
Qu'un fils cruel envers son père,
Mérite aussi des fils ingrats.

LA FABLE EN VOYAGE,

Fable imitée de l'Allemand.

LA FABLE, un jour, voulut courir le Monde :
On lui pardonnera ce projet aisément :
Femme jamais, dans une nuit profonde,
N'enfivelit ses jours plus constamment ;
Aussi lui trouvè-t-on les mœurs un peu sauvages ;
En trois siècles, à peine elle a fait deux voyages ;
Encore en différens climats :
Le premier fut en Grèce, & le second à Rome.
Vers Paris, certain jour, elle tournoit ses pas :
Sa troisième visite étoit pour le bon-homme. *
De monter dans son char, seuls d'entre ses suivans ;

* La Fontaine.

Ésope & Phèdre eurent le privilège :

Mais quand on voyage en pleins-champs,
Des Poètes, hélas ! font un mauvais cortège.
Déjà s'offroient les bois qui couronnent Paris,
Quand des Brigands, soudain l'arrêtent au passage ;
Et nos rimeurs, suivant l'usage,
De prêcher la vaillance, & de gagner pays.
Les Voleurs, sans les suivre, entourent l'Immortelle :
Elle portoit ses plus beaux ornemens,
En un clin d'œil, on dépouille la belle,
On lui ravit jusqu'à ses vêtemens.
Jamais Beauté ne fut plus naturelle.
Avec moins de rapidité,
Le feu du Ciel tonne, éclate, disperse.....
La terreur, à l'instant, à ses pieds les renverse.
La Fable nue, étoit la vérité.

(Par Madame P.....)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Bouton*, de fleur,
d'arbre, (*gemma*) élevation sur la peau, &
bouton d'habit ; celui du Logogryphe est *Fin*,
où se trouvent *fi* & *if*.



É N I G M E.

DEVINE-MOI, Lecteur ; je suis dans l'Univers
Sans paroître en Europe , en Asie , en Afrique ,
Encore moins en Amérique.

Si tu veux refuser , doublement je te sers ,
Et doublement encor lorsque quelqu'un te donne.
Sans être en Portugal je me trouve à Lisbonne ;
Toujours dans les prisons & jamais dans les fers.
J'occupe le milieu du monde ;
Mais par un contraste nouveau
Je nage dans le sein de l'onde
Et je suis toujours l'eau.

(*Par M. de Cailhava , Gendarme du Roi.*)

L O G O G R Y P H E.

MON nom est fort commun , Lecteur , dans le
langage :

Mais je suis rare en vérité ;
C'est sur-tout dans l'adversité
Qu'on me connoît bien davantage.
Mes pieds forment ce mois utile & florissant ,
(Car il faut te parler aussi de ma structure)
Ce mois dont le retour charmant ,
En la faisant renaître , embellit la Nature.
C'en est assez , je ne dirai plus rien ;
Mais , si tu m'as trouvé , Lecteur , gardes-moi bien.

(*Par M. Parthon.*)

L vj.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DE LA RELIGION d'un Homme du Monde, contenant une Réfutation sommaire du Livre de l'Esprit, de M. Helvétius; un Examen du Systême de M. de Buffon, dans les Tomes IX & X de ses Supplémens, avec deux Discours intéressans. Avec cette épigraphe : *Nous ne devons pas nier des vérités démontrées, arce qu'il en résulte des difficultés insolubles à la raison humaine.* A Paris, chez Mourard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny. in-8°. Tome V° & dernier.

CE dernier Tome contient principalement une réfutation du Livre de l'Esprit.

L'Auteur ne veut jamais ressembler à un autre : il commence son Ouvrage par une sorte de Préface, que l'on pourroit prendre aussi pour une Dédicace ou une Invocation. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'adresse aux mânes de l'Auteur du Livre de l'Esprit.

Le premier mot qu'il lui dit, est ce vers du Tartufe :

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en Maître.

Tout ce Préliminaire du Livre peut en donner l'idée qu'il mérite.

L'Auteur ne dédaigne pas cependant de parler quelquefois pour se faire entendre ;

reste à savoir si alors il en raisonne plus juste. Voici, par exemple, ce qu'il dit de l'Ouvrage qu'il entreprend de réfuter :

« Ce Livre, écrit d'un style nerveux &
 » sage à la fois, rempli de vérités qui sup-
 » posent dans l'Auteur une connoissance
 » profonde de son siècle, de jugemens en
 » apparence impartiaux, d'utiles leçons à
 » tous ceux qui prétendent à la célébrité,
 » de réflexions pensées, quelquefois vraies,
 » quelquefois captieuses, sur les jugemens
 » de la multitude, parut en 1759, sous le
 » nom d'un homme à qui ses vertus &
 » son désintéressement avoit acquis une
 » grande réputation. Le respect pour la
 » Religion & pour les mœurs y est affi-
 » ché de toutes parts, en même-temps que
 » les Anecdotes les plus scandaleuses & le
 » développement du système du fatalisme,
 » sapient les fondemens de toute Religion
 » & de toute Morale. »

Il y a à peine une ligne dans cette tirade où il y ait de la vérité & de la raison. Rien de plus commun que cette façon d'écrire sans avoir une idée, ou sans avoir pris son idée dans l'objet dont on parle. Nous permettra-t-on de développer cette critique par l'analyse de tous les mots de cette tirade ? Nous souffrons d'affliger peut-être l'Auteur, mais il lui importe plus qu'à personne de se défier de cette facilité malheureuse de joindre des mots, de les arranger en prose, & d'en amasser assez pour former un Livre, sans avoir rien dit du tout.

L'Auteur vouloit ici apprécier le Livre de l'Esprit. Pour cela, il faudroit que chacune de ces phrases réveillât dans l'esprit de ses Lecteurs les principales impressions qu'ils avoient reçues de la lecture de ce Livre, sans peut-être les avoir apperçues ou démêlées. Or, je demande à tous ceux qui ont lu avec de l'attention & de l'intelligence le Livre de l'Esprit, s'ils retrouvent ici aucune de leurs observations sur ce Livre? Ce n'est pas la partialité qui me fait parler ainsi; car, en rendant justice aux intentions & aux talens de M. Helvétius, je suis bien éloigné d'adopter & d'aimer ses principes.

« *Ce Livre est écrit d'un style nerveux & sage tout-à-la-fois.* »

D'abord, il n'y auroit rien du tout d'étonnant à ce qu'un style nerveux fût sage en même-temps. Au contraire, rien ne s'allie mieux que la force avec la justesse dans les expressions, que la sévérité des expressions avec celle des pensées.

En second lieu, le style du Livre de l'Esprit n'est guères plus distingué par la sagesse que par la force. Ce Livre est écrit avec beaucoup de netteté, avec de la pureté, & souvent de l'élégance : il a été conçu & rédigé avec une méthode supérieure; mais il manque de rapidité dans la marche, d'éloquence dans le style. Loin d'être remarquable par la sévérité, se sty'e pèche souvent au contraire par de froids ornemens.

Il est rempli de vérités qui supposent dans

L'Auteur une connoissance profonde de son siècle, de jugemens en apparence impartiaux, d'utiles leçons à tous ceux qui prétendent à la célébrité, de réflexions pensées, quelquefois vraies, quelquefois captieuses, sur les jugemens de la multitude.

Rien de tout cela ne caractérise le Livre que vous prétendez juger.

L'Auteur se proposoit de peindre l'esprit de l'homme, & par l'esprit de l'homme, il entend ses idées, ses affections, tout ce qui meut & dirige son être : il a voulu peindre l'homme tel que la nature & la société l'ont fait dans tous les tems, dans tous les lieux. S'il n'a pas toujours bien saisi son objet, il l'a au moins examiné dans tous les sens; son but n'a jamais été une étude particulière de son siècle; & il n'a rien dit de nouveau sur son siècle.

Je ne fais pas ce que vous entendez par *des jugemens en apparence impartiaux* dans un Livre. Ce sont-là de ces qualifications vagues, que l'on peut appliquer à tous les objets, parce qu'elles n'appartiennent en propre à aucun, & qui accommodent merveilleusement les Écrivains qui veulent parler de tout, sans s'entendre eux-mêmes.

Je ne fais où vous avez trouvé dans le Livre de l'Esprit, *d'utiles leçons pour tous ceux qui prétendent à la célébrité*. Encore une fois, ce n'étoit pas l'objet du Livre; & son Auteur favoit trop bien faire un Livre, pour sortir de son objet.

J'ignore aussi ce que vous entendez par

des réflexions pensées. Réfléchir & penser sont la même chose. Il y a, à la vérité, des Auteurs qui n'ont jamais *pensé*; mais ce qu'ils écrivent s'appelle des mots, & non pas des réflexions.

Vous ajoutez que les réflexions de l'Auteur sur les jugemens de la multitude, *sont quelquefois vraies, quelquefois captieuses.*

Il a effectivement développé les causes des jugemens de la multitude. Mais son principe à cet égard n'est pas différent de celui qu'il donne pour le mobile des jugemens particuliers. Il ne peut s'être trompé dans un point sans s'être trompé dans l'autre : c'est donc ce principe qu'il falloit apprécier. Vous dites que les réflexions de l'Auteur à cet égard, *sont quelquefois vraies, quelquefois captieuses.* Il falloit dire en quoi elles sont *vraies*, & en quoi elles sont *captieuses*. Il me semble d'ailleurs que vous n'auriez pas dû vous servir du mot de *captieuses*. Un Écrivain peut avoir des idées fausses; mais des idées fausses ne sont *captieuses* qu'autant que l'Auteur veut tromper, sans s'être trompé lui-même. Et c'est un reproche que n'a jamais mérité l'Auteur du Livre de l'Esprit, & que vous-même ne paroissez pas vouloir lui faire. Car, vous observez avec justice, *que ses vertus & son désintéressement lui avoient acquis une grande réputation.* Vous pouviez mieux motiver l'hommage que l'on devra toujours à M. Helvétius, même en combattant son Livre. La vertu qu'il a le plus signalée, n'est pas le désintéressement, mais une bienfai-

fauce qui étoit devenue l'habitude de son âme, & qui s'élevoit jusqu'à la générosité dans les grandes occasions. Les vertus d'ailleurs n'acquièrent pas une grande réputation; elles obtiennent une récompense moins bruyante, mais plus douce, la vénération & l'amour de tous ceux qui en ont été les objets ou les témoins. Mais l'on doit toujours vous rendre grâce de n'avoir pas été injuste envers la personne de l'Auteur que vous attaquez. Ce procédé est devenu assez rare pour faire honneur.

Vous finissez par dire que *le respect pour la Religion & pour les mœurs est affiché de toutes parts dans ce Livre, en même-tems que les anecdotes les plus scandaleuses & le développement du système du fatalisme, sapoient les fondemens de toute Religion & de toute Morale.*

Ce n'étoit pas assez d'avouer que le respect pour la Religion & pour les mœurs se montre dans ce livre; il falloit convenir qu'il y est sincère. Il faut toujours interpréter en bien les intentions d'un Écrivain, surtout si cet Écrivain fut un homme plein de vertus. Les conséquences des principes du Livre de l'Esprit pourroient être funestes à la Religion & à la Morale: mais c'est une erreur, & non un attentat dans l'Auteur. Il a quelquefois rappelés des coutumes ou des mœurs scandaleuses; mais il n'a jamais prétendu en faire l'apologie; il ne prétendoit qu'en expliquer les principes. Du reste, il ne prêche en rien la doctrine du *Fatalisme*.

Ce passage que nous venons de discuter , donne une idée suffisante de l'Ouvrage. Le Critique est toujours à côté du sens de l'Auteur ; ou s'il l'entend , il n'y répond que par des idées vagues , & souvent étrangères à l'objet ; nous n'avons trouvé aucun passage où il l'ait réfuté , on ne dit pas seulement avec avantage , mais même avec une logique saine & exacte.

Nous oserions ici entrer dans la discussion de quelques principes du Livre de l'Esprit , si cette discussion n'étoit déjà faite par le Philosophe le plus propre à rétablir l'empire de ces inspirations de la conscience , devant lequel doit tomber la triste & fausse théorie du cœur humain , dont ce Livre est le développement. Au reste , la mémoire de M. Helvétius doit toujours être précieuse & honorable aux Lettres. Il n'a point voulu corrompre la morale , comme on l'en a accusé ; il ne l'a pas même attaquée ; il l'a seulement posée sur des principes qui la soutiendroient faiblement. Son Ouvrage est plein de découvertes fines & profondes ; il est écrit avec une clarté & une netteté qui n'étoient pas communes dans les Ouvrages Philosophiques ; & nous en avons peu où la science de développer un vaste système d'idées abstraites , ait été portée plus loin. Si quelque chose nous affligeoit dans la lecture d'un livre rempli du désir du bonheur des hommes , souvenons-nous de son Auteur : relisons ce tableau si noble & si intéressant de sa vie , tracé par la plume d'un de ses plus

dignes amis & d'un de nos meilleurs Écrivains ; & pour nous rassurer sur ses principes, opposons-leur ses vertus, & appliquons-lui cet hommage que Cicéron rendoit à plusieurs Épicuriens : *Ita vivunt , ut eorum vitâ probetur , refellaturque oratio , atque ut ceteri existimantur dicere meliùs quàm facere : sic mihi videntur facere meliùs quàm dicere.*

Nous ne parlerons point des verbiages de l'Auteur sur le système de M. de Buffon. Il auroit dû savoir qu'un simple controversiste n'est pas fait pour discuter de pareils objets.

LES AUGUSTINS, Contes nouveaux.
A Paris, chez Esprit, Libraire, au Palais Royal. 2 Vol. in-12. brochés.

Le nombre des Conteurs est presque aussi grand que celui des Poètes. Il n'y a peut-être personne qui, avec la facilité de faire des vers, ne se soit amusé à rimer quelques aventures plaisantes. C'est que ce genre donne peu de peine, & assez de plaisir à ceux qui s'y exercent ; & que d'ailleurs le Conteur trouve plus de juges indulgens que le Fabuliste. On ne nous permet plus de faire des Fables depuis que La Fontaine en a fait ; on nous permet encore d'écrire des Contes après lui ; & l'on a depuis obtenu bien plus de succès dans ce dernier genre que dans l'autre ; soit parce qu'en effet il a moins de difficultés, soit que l'illustre La Fontaine n'y

air pas autant excellé que dans ses Fables.

M. Auguste de Pils, a qui nous devons plusieurs bagatelles très-agréables qui ont été justement applaudies sur le Théâtre Italien, est l'Auteur des Contes que nous annonçons. Ce genre d'Ouvrage, qui transmet au Poëte le droit, ou l'usage au moins, d'une plus grande liberté, ne nous permet pas d'en offrir à nos Lecteurs une fidelle analyse. Il y a dans ce Recueil plusieurs Contes agréables que nous voudrions & que nous ne pouvons citer. On peut reprocher à l'Auteur de n'avoir pas en général imaginé ou choisi des sujets assez riches. Par exemple, la *Peureuse rassurée* est un Conte d'environ cent trente-six vers. En voici le fonds en deux mots. Le Comte de Bombardille habite un vieux château; ce séjour attriste & effraye sa femme; Pour lui complaire il le vend, achette un hôtel à Paris, où la femme se familiarise si bien, que c'est à la fin le mari qui a peur. Ce Conte a des détails plaisans; tels que la description des Portraits de Famille qui étoient entassés l'un sur l'autre dans le vieux château.

Robert l'ivrogne est renversé
 Sur Robert deux qui savoit lire;
 Sur ceux-là se trouve pressé
 Gombaut quatre, qui sut écrire
 Jusqu'aux trois quarts de l'a, b, c.
 Ce Gombaut, Seigneur de la Roche,

Fut parrain d'une grosse cloche,
 Et se blessa trois fois la main
 En mettant un lièvre à la broche, &c.

Mais on est tout étonné de voir finir ce
 long Conte sans aucune action, & seule-
 ment par ces quatre vers:

Notre Vicomtesse adorée
 Se laissa tant faire la cour,
 Que l'époux eut peur à son tour
 En la voyant si rassurée.

Quelquefois la fin du Conte est mal amenée,
 & par-là manque son effet. Nous allons en
 citer un qui justifie cette critique; d'ailleurs
 il est propre à faire connoître la manière
 de l'Auteur;

Le Fils du Laboureur.

EN vérité c'est une honte
 Pour notre siècle larmoyant
 Qu'aucun Auteur entreprenant
 N'ait osé pleurer dans un Conte!
 Mais tout à son commencement;
 Et je vais vous jeter en sente
 Un récit bien noir, bien touchant;
 Il est bien court; aussi je compte
 Qu'il en sera moins ennuyant.

« C'EST en vain que l'âge me glace,
 « Disoit le Laboureur Jompsou;
 « Mes chers enfans, j'ai le bras bon,

» Le ciel m'accordera la grâce
 » De faire encore une moisson. »

O pauvre père de famille ,
 Tu te flattois d'un espoir faux !
 La mort le frappa de sa faux ,
 Avant qu'il eût pris sa faucille.

Sa femme & ses enfans , de douleur abattus ,
 Offrirent au Pasteur une assez forte somme ,
 Pour qu'il daignât le couvrir d'orémus ;
 Mais il leur dit : « reprenez ces écus ,

» L'enterrement d'un honnête homme
 » Est trop payé par ses vertus. »

.

Or, sitôt après l'ambassade ,
 Il vint dans l'ordre coutumier ,

Chercher le mort sur son lit de parade ,
 Je veux dire sur son fumier.

Comme il déployoit son bréviaire ,
 Le plus jeune des fils , bien tendrement nigand ,
 Cria : Monsieur , qu'allez-vous faire ?

Tout ce que vous direz sera fort salutaire ,
 Mais ne le dites que tantôt ,

Et mettons promptement mon papa dans la terre ,
 Afin qu'il repousse bientôt.

On sent que si cette forte naïveté pouvoit
 passer , ce ne pourroit être qu'après avoir
 commencé par fixer l'attention du Lecteur

sur la bêtise de cet innocent villageois ; qu'après nous avoir , pour ainsi dire , accoutumés à le voir raisonner , à sa manière , assez sottement sur la végétation , pour en venir à croire que son père enterré va prendre racine , comme le pêcher qu'il a planté ou vu planter la veille. Les détails de ce Conte sont agréables , quoiqu'on puisse y relever quelques négligences. Quand on a le goût exercé , on sent que , pour l'élégance , la différence est grande entre , *tu te flattois d'un faux espoir* , & *tu te flattois d'un espoir faux*. On sent aussi qu'il y a de la recherche dans ces deux vers :

La mort le frappa de sa faux ,
Avant qu'il eût pris sa faucille.

Les fautes de ce dernier genre sont peut-être le reproche le plus grave qu'on ait à faire à l'Auteur de ces Contes. Il cesse trop souvent d'être naturel pour vouloir être piquant ; & il est quelquefois bizarre à force de courir après l'originalité. Il s'est trop permis aussi de ces détails que le goût & le bon ton réprouvent. Et puisque nous en sommes aux reproches , M. Auguste de Piis nous pardonnera de relever ici la gâité quelquefois un peu trop libre de son style. Aujourd'hui les mœurs ne se sont pas corrigées ; mais elles se sont polies , & le cercle de gâité qu'on permettoit au Conteur de parcourir , se trouve rétréci par nos bien-séances.

Au reste , en parcourant ces Contes , dont

les sujets appartiennent , pour la plupart , à l'Auteur , si les défauts qui s'y trouvent donnent du regret au Lecteur , les beautés qu'on y rencontre annoncent un talent qui mérite d'être encouragé. Il y a de l'esprit & de l'originalité , des traits piquans de poésie , & des vers très bien faits. Nous pourrions rapporter nombre de détails saillans , tels que ces vers du Conte intitulé : *les Pantouffles d'Empedocle*.

Qui ne cède à la vanité ?

L'ombre du Laboureur voltige autour de l'arbre

Qu'étant jeune il avoit planté.

Le riche qui n'est plus , sur sa tombe de marbre
S'enorgueillit d'avoir été.

L'Auteur le moins connu , jaloux de se survivre ,
De sa cendre de nain croit naître géant ,

Baise avant d'expirer les feuillerts de son livre ,

Et s'endort sans regret dans la nuit du néant.

Sous la faux de la mort on voit encor *la belle*

Sourire à son portrait qui durera plus qu'elle ,

Et qui transmettra sa beauté.

Bref , il n'est pas jusques au sage

Qui , traîné malgré lui vers l'horrible Léthé ,

Ne trace avec le doigt son nom sur le rivage ,

Dans l'espoir de l'apprendre à la postérité.

On trouve dans ce Recueil des Contes qui sont de véritables Fables , terminées par une moralité , telles que le *louis d'or* & les *écus de six francs*. Nous allons finir par un
Conte

Conte fort court, & qui nous a paru des plus agréables. -

Iris & sa Bonne, Conte.

- « Oui, ma bonne, c'est inutile;
 » A mon âge on n'apprend plus rien :
 » Mangez, buvez & dormez bien,
 » Du reste, laissez-moi tranquille. »
- Ainsi parloit la jeune Iris
 A son antique Gouvernante,
 Qui chaque jour, au temps précis,
 Lassoit son ame impatiente
 Par de longs & fades récits.
 Tantôt c'étoit la *Barbe-bleue*,
 Tantôt la *Belle au Bois-dormant*,
 Ou l'histoire d'un revenant,
 Traînant avec grand bruit sa queue.
 Cet avis ne put retenir
 La langue de l'Argus femelle :
- « Mon enfant, pourquoi me punir
 » D'une manière aussi cruelle ?
 » Conter, pour moi c'est rajeunir :
 » Tiens, je me sens même une envie...
 » Mais d'ailleurs le trait est si beau !
 » Va, ne crains pas que je t'ennuie,
 » Et pour toi s'il n'est pas nouveau,
 » Je ne veux conter de ma vie.

« Il étoit un jeune garçon

Sam. 30 Septembre 1780.

10

- » Aimable , honnête , fait pour plaire ;
 » On l'appeloit Endymion .
 » La Lune , sans plus de mystère ,
 » Descendoit par fois sur la terre ,
 » Et le trouvant sur le gazon ,
 » Lui prodiguoit avec tendresse
 » Quelques baisers de sa façon : »
 Iris sourit avec finesse :
 « Eh quoi donc , ce n'est que cela ?
 » Oh ! je connois fort ce trait-là ;
 » L'autre jour encor vers la brune ,
 » Qu'on me croyoit à la maison ,
 » Sainval faisoit Endymion ,
 » Et puis moi je faisois la Lune . »

M. Auguste de Piis nous a avertis, par une lettre insérée dans le Journal de Paris, que cette Édition n'a pas été faite sous ses yeux. Les fautes dont elle fourmille auroient suffi pour le prouver. Il y a quelquefois des vers entiers de passés, d'autres n'ont pas le nombre requis de syllabes, & sont trop courts ou trop longs, tels que celui-ci :

Faisoient sonner bien haut la gloire de leurs exploits :

Il est vraisemblable qu'il y a là quelque faute d'impression. Il n'est pas à présumer qu'une personne exercée à la versification, puisse donner cette ligne pour un vers.

*DISCOURS en faveur du Théâtre François ,
contre les usurpations de l'Opéra. A Paris,
chez Colas, Libraire, place de Sorbonne,
attenant le Collège de Cluny. Broc. in-8°. de 29 pages.*

LORSQUE nous avons rendu compte de l'Opéra d'Andromaque, nous nous sommes élevés contre l'abus réellement dangereux de porter sur la Scène Lyrique, les sujets qui conviennent essentiellement au Théâtre François, c'est-à-dire, au Spectacle de la raison & de la vérité. Les bornes assignées, dans un Journal, à chaque Article que l'on y traite, nous ont imposé la loi de resserrer nos idées, & de ne présenter que des principes. Nous nous préparions à revenir sur cet objet, quand on nous a fait remettre la Brochure dont nous allons parler.

L'Anonyme, après avoir gémi sur le silence qu'ont gardé des *Ecrivains connus*, en voyant défigurer de sang-froid les *Maîtres du Théâtre* ; après s'être adressé aux *Citoyens de tous les états*, qui, livrés à des enthousiastes qui les trompent, applaudissent à ces *Ecrivains*, dont la main hardie mutile nos chef-d'œuvres *Dramatiques*, pour se les approprier ; entre en matière & dit :

» Je me borne à prouver que le seul genre
» de Quinault est admissible à l'Opéra ;
qu'y vouloir introduire la pure Tragédie,
c'est ruiner à la fois le Théâtre qu'on

K ij

» dépouille, & rendre monstrueux celui
 » qui usurpe ; c'est nous priver gratuite-
 » ment du charme & de la variété qui fit
 » adopter l'Opéra dans sa naissance ; c'est
 » accélérer la chute des Lettres ; c'est étouf-
 » fer le peu de talens tragiques qui nous
 » restent. »

Si l'on prenoit à la lettre cette expression
 de l'Anonyme, (*le seul genre de Quinault*)
 il faudroit alors ne porter sur la Scène Ly-
 rique que des sujets tirés de la Mythologie,
 car voilà le véritable genre de Quinault.
 C'est dans cette source qu'il a puisé toutes
 ses Fables, si l'on en excepte Armide, Ama-
 dis & Roland, Ouvrages où la Magie & la
 Féerie tiennent lieu de la première Cause,
 & produisent les mêmes résultats. Ce prin-
 cipe seroit faux, puisque, sans parler de
 toutes les productions agréables qui sont du
 genre de la Pastorale simple ; Ernelinde &
 Adèle de Ponthieu sont des Opéra qui réu-
 nissent l'intérêt des situations à la pompe du
 Spectacle ; où les Machines, les Décorations,
 la Danse & la Musique présentent tour-à-tour
 tous les effets qui résultent tant de la science
 bien ménagée des forces & de l'Optique,
 que de celle qui fait succéder à tout l'éclat de
 l'harmonie, le charme plus séduisant de la
 mélodie ; le tout sans le secours des Fées,
 des Magiciens, ou des Divinités du Paga-
 nisme, Il est donc naturel de penser que l'Ano-
 nyme entend parler des sujets qui, avec &
 même sans l'intervention des êtres surnaturels,

peuvent réunir en eux tous les points de spectacle, de pompe & d'agrément dont Quinault a fait usage dans ses Opéra; & certainement il a raison. Le genre de Tragédie qui convient à la Scène Lyrique, ne peut être le même que celui dont le génie de Corneille & le goût de Racine ont formé la branche la plus brillante de notre Littérature, & qui a élevé notre Théâtre au premier rang de tous les Théâtres connus. Les accessoires d'un Opéra s'y opposeroient tous seuls; car quelque attention que l'on apporte, quelque effort qu'on veuille se faire pour ne pas perdre de vue la marche d'une Tragédie, & ne pas se distraire de l'intérêt qu'on aura éprouvé; cet intérêt, si nécessaire à l'illusion, cessera pourtant d'exister, aussitôt qu'on entendra une gavotte, une musette, ou un tambourin succéder aux cris douloureux des héros de l'Ouvrage; plus l'émotion qu'on aura reçue sera vive & profonde, plus la chute sera sensible & ridicule. Que fera-t-on donc pour éviter cet inconvénient qui n'est pas le seul que l'on puisse citer? On supprimera les Ballets, on referrera les Scènes, on fera passer brusquement le Spectateur d'une situation à une autre, sans rien préparer, ni développer; on appellera rapide une action qui ne marchera que par sauts & par bonds; & on n'aura réellement fait qu'un monstre. "Mais l'Opéra
 " lui-même, va-t on s'écrier, n'est qu'un
 " Spectacle monstrueux, où, depuis long-
 " tems, l'invraisemblance & la déraison sem-

» blent avoir établi leur empire. Pourquoi ;
 » sur un pareil Théâtre, ne se permettroit-on
 » pas des invraisemblances d'un autre genre
 » que celles que nous'y avons trouvées jus-
 » qu'ici, puisque nous sommes las des pre-
 » mières, & que nous voulons d'autres jouis-
 » sances ? »

Essayons de répondre à cette objection, qui peut bien paroître spécieuse, mais qui, au fond, n'est rien moins que péremptoire. Notre Opéra, dans sa naissance, étoit une imitation informe de l'Opéra Italien, un chaos où toutes les idées confondues produisoient à grands frais l'ennui le plus insupportable. La grande ame de Louis XIV, qui sembloit animer tous les Artistes dont il embellissoit sa Cour, échauffa celle de Quinault; le Poète entreprit d'aggrandir la sphère des plaisirs de son Maître, & choisit la Scène Lyrique, après avoir à peu-près échoué dans la Tragédie. Corneille, Racine & Molière avoient eu des guides pour créer leurs immortels Ouvrages; Quinault n'en eut point *, & , sans modèle, soutenu de son seul génie, il porta le genre qu'il avoit adopté à un degré de perfection très-étonnant. Un Théâtre sur lequel on plaçoit tout-à-la-fois les conventions poétiques & les conventions musi-

* Malgré cette distinction, Quinault sera toujours aussi éloigné des trois grands Hommes dont nous venons de parler, que l'Opéra l'est de la Tragédie.

cales; où tout devoit s'opérer par le moyen du chant, même la catastrophe; un tel Théâtre ne lui parut pas susceptible des effets de la grande Tragédie; il n'en prit que ce qu'il jugea capable d'établir quelque intérêt, & en bannit tout ce qui exigeoit des couleurs trop fortes pour ne pas blesser les convenances dans les tableaux qu'il avoit à présenter. Mais comme les commencemens d'un art sont toujours entourés de très-grands défauts; comme il n'est pas possible de ne pas broncher souvent dans une carrière qui n'a pas encore été frayée, le créateur de l'Opéra laissa beaucoup à faire à ses successeurs, & malheureusement ses imitateurs ont moins valu que lui. Quinault n'a pas toujours été heureux dans le choix de ses sujets; il a souvent oublié la marche de son action, & l'intérêt des situations, pour amener brusquement des fêtes & du spectacle; il a introduit dans ses Tragédies des Épisodes qui, sans être indignes de certains éloges, ne sont point assez liés avec l'objet principal, ni suffisamment annoncés, & qui paroissent un moment, pour s'éclipser sans retour; il a quelquefois manqué de parler à l'ame pour parler aux yeux & à l'esprit; enfin, il se livre trop fréquemment au plaisir de faire des madrigaux, & ses divertissemens, prolongés jusqu'à l'excès, ou amenés sans nécessité, produisent l'ennui inséparable de la langueur & de la monotonie. Uniquement occupé des sujets que lui fournissoient l'Histoire des Dieux de l'Antiquité & les rêves de la Magie, il

a négligé des faits plus vrais, ou plus vraisemblables, & susceptibles d'ajouter un lustre de plus à la Scène qu'il avoit élevée : mais si Quinault s'en est abstenu, pour avoir senti que les sujets de ce dernier genre étant resserrés dans des bornes très-étroites, il étoit dangereux de s'en emparer, relativement aux abus qui devoient en naître ; il faut convenir que, dans ce cas, on lui devoit plutôt des éloges que des reproches.

Revenons. Si, au lieu d'imiter servilement le Chantre d'Armide, plus dans ses défauts que dans ce qu'il a de louable ; si, laissant la grande Tragédie au Théâtre François, nos Poètes Lyriques profitoient des lumières qu'on a acquises depuis la mort de Quinault pour étudier le genre qu'il a créé, ne travailleroient-ils pas à la fois pour leur réputation, & pour les plaisirs de ce Public devenu si exigeant & si dédaigneux ? Conserver tout ce que l'Opéra a de pompe, de majesté, de grandeur & de charmes, y joindre la plus grande vraisemblance possible, choisir un sujet capable d'intéresser l'ame, de plaire à l'esprit, de flatter les yeux, d'enchanter l'oreille ; bien établir son action, bien enchaîner les Actes & les Scènes, amener les divertissemens à propos, terminer enfin son Drame par une catastrophe qui repose le cœur en satisfaisant l'imagination ; voilà un système digne, peut-être, d'être adopté par nos Auteurs modernes. Que leurs productions, établies sur ces principes, soient animées par le génie d'un

Musicien savant, sensible & intelligent, ils dégageront l'Opéra de toutes ses invraisemblances ridicules, ils y établiront le véritable intérêt qui lui convient; en un mot, ils restaureront son genre en le perfectionnant; tandis qu'abandonnant aujourd'hui la Tragédie Lyrique pour y substituer celle des Sophocle & des Eschyle, ils donnent à l'Académie Royale de Musique des secousses pareilles à celles que les liqueurs fortes donnent à un corps usé, qu'elles raniment un moment pour le conduire ensuite plus infailiblement à sa destruction absolue. Ils font plus: ils dénaturent le genre qui convient au Spectacle de la Nation, & portent à l'Art Dramatique un coup dont il deviendra la victime, si l'erreur qu'on cherche à établir, s'entretient pendant quelques années.

L'Anonyme ne parle de cet abus qu'avec la plus vive indignation; il pense que l'habitude de prendre les chef-d'œuvres de nos grands Maîtres, de les mutiler, d'en arracher les détails, de ne faire qu'un squelette d'un corps robuste & vigoureux, d'en dissimuler la foiblesse par le bruit musical, les danses, le jeu forcené des Acteurs de l'Opéra, sera d'autant plus préjudiciable au goût, qu'elle doit insensiblement accoutumer la foule ignorante, qui comprend la majeure partie des spectateurs à penser que les développemens qu'on ne retrouve plus dans les Ouvrages dont notre Scène Françoisse s'est honorée pendant plus d'un

siècle, ne consistoient qu'en des objets traînants & superflus, qu'on a eu raison d'élaguer.

Nous sommes absolument de cet avis; & nous ajouterons que non-seulement la bigarrure des styles qu'on apperçoit dans nos Tragédies *Enquinaudées*, est une chose réellement ridicule; mais même que le style d'une Tragédie, qui doit en général être ferme, rapide & nerveux, ne convient en aucune manière à celui d'un Opéra qui exige bien de temps en temps quelque force, mais dont la grâce, la facilité, & même une certaine mollesse sont ou doivent, le plus souvent, être la marque distinctive. Sans être bien savant en Musique, on ne doit pas ignorer qu'elle a besoin de s'étendre pour développer son motif, & que le Poète Lyrique doit au Musicien des sacrifices sans lesquels la mélodie est détruite. Les changemens qu'on a été obligé de faire au style de Racine dans les deux Tragédies de ce Poète, qu'on a portées au Théâtre de Polymnie, ont prouvé que telle Poésie, relative à l'accent naturel, se refuse à l'accent conventionnel. Si les vers mélodieux de ce premier de nos Poètes ne peuvent que difficilement se prêter aux caprices de la Musique, qu'on juge des autres. Quinault écrivit souvent avec trop de négligence; mais on trouve, malgré cela, dans ses Ouvrages, une foule de morceaux qui peuvent servir de modèles; & pour un homme de goût, ce Poète sera toujours le meilleur guide dans la partie du style qui convient aux Opéras.

Les éloges exagérés donnés, dans quelques Journaux, aux Acteurs de l'Académie Royale de Musique, ont excité l'humeur de l'Anonyme, qui ne croit pas qu'il puisse facilement exister un bon Acteur à ce Théâtre. " La voix " (dit-il) est la première qualité d'un Chan- " teur ; la connoissance de la Musique est la " première qu'il doit avoir. Où va-t-on aussi " chercher les Acteurs de l'Opéra ? Dans une " Cathédrale, dans un Concert ; en un mot, " dans les endroits où l'art du Chant est cul- " tivé..... Transportés de ces lieux étrangers " au Théâtre sur la Scène de l'Opéra, ils y " montent avec toute la gaucherie du mé- " tier qu'ils viennent de quitter, avec toute " l'ignorance de la profession qu'ils vont " exercer. Or, s'il faut plusieurs années pour " faire un bon Comédien François, d'un " Acteur de Province qui arrive même à Pa- " ris avec l'habitude de la Scène, des talens " exercés, & des connoissances de son art ; " qu'espérer d'un homme inculte, pour qui " tout est nouveau, dirigé par des Maîtres " qui n'en savent guères plus que lui ?.... " Il y a, comme nous l'avons dit, de l'humeur dans ces réflexions : mais le fond en est vrai ; ce n'est que depuis quelque tems qu'on a osé comparer des Chanteurs à nos plus sublimes Comédiens. On n'a pas rougi d'imprimer, lors des premières représentations d'Iphigénie en Tauride, que Mlle Levasseur & M. Larrivée rappeloient dans leurs rôles Mlle Clairon & Le Kain. Nous sommes éloignés

de refuser du talent à ces deux fujets que le Public chérit avec raifon , parce qu'ils ont un mérite qui convient à la place qu'ils occupent ; mais comment ne fent-on pas que la diftance eft immense entre un Comédien obligé de noter lui-même fa déclama- tion , d'en varier les nuances , de parcourir tous les tons de fon organe , guidé par fa feule intelligence ; & un Chanteur , pour qui le Poëte & le Muficien ont tout fait , à qui il ne faut que de la voix & de la mémoire , & dont tous les accens font tour-à-tour foutenus & rappelés par un instrument , ou par un Maître de Chant ?

L'intention d'être utile paroît avoir infpiré ce petit Ouvrage , qui feroit plus digne d'éloges , fi l'Auteur n'avoit pas perdu fon tems en déclamations vagues , au lieu de marcher sûrement à fon but ; fur-tout s'il ne s'y étoit pas permis des expreffions très-condamnables : *La Nation* , félon lui , *a fait une lâcheté en admirant le Parodifte de Racine.....* Aux repréfentations de Gabrielle de Vergi : *Les femmes envioient fecrettement à l'Actrice le plaifir infâme de ronger le cœur de Couci.....* L'Iphigénie en Aulide de M. Gluck n'eft qu'un *Drame Bohémien* , qu'il appelle , dans un autre endroit , *l'Iphigénie de Prague*. Celui qui a préféré l'Opéra d'Iphigénie en Tauride , à la Tragédie de Guimond , *eft un Écrivain ténébreux , &c.* Plus ces excès , deshonorans pour les Arts , font devenus communs , plus on doit fe les in-

verdire ; c'est avec de la raison , de la vérité , avec de la décence , qu'on persuade ; non pas avec des mots insultans, qui ne produisent d'autre effet que celui d'ôter au Lecteur toute confiance. Pour ramener aux vrais principes , l'emportement, comme dit l'Auteur d'Amphitryon ,

L'emportement est fort peu nécessaire ;
Et lorsque de la sorte on se met en colère ,
On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

(*Cet Article est de M. de Charnois.*)

S P E C T A C L E S.

ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE.

LE Dimanche 24 Septembre, on a donné, pour la première fois , *Erixène* , Pastorale en un Acte ; on a remis *Damète & Zulmis*, avec quelques changemens , & *Mirza*, Ballet-Pantomime de M. Gardel l'aîné.

Une Scène du *Pastor-Fido* a fourni l'idée d'*Erixène*. Cette Pastorale a été trouvée dans le porte-feuille d'un Homme de Lettres mort il y a quelque temps , & connu par des Ouvrages dont l'agrément, l'esprit, la finesse & la saillie sont les qualités principales. Un jeune Auteur qu'il honoroit de son amitié s'est chargé de la mettre au Théâtre, après y avoir fait les corrections & additions.

nécessaires; mais on peut lui reprocher, peut-être, de s'être acquitté de cet emploi avec trop de circonspection. Érixène est plutôt un croquis qu'un Aête; les Scènes qui font marcher l'action ne sont pas attachées avec intelligence; les personnages entrent & sortent quelquefois d'une manière brusque & inattendue, &c. &c. L'analyse de cette Pastorale va prouver ce que nous disons.

Daphnis aime Érixène; il invoque l'Amour, & le prie d'attendrir l'ame de sa Bergère. L'Amour paroît, & lui dit affirmativement : *oui, tu seras heureux.... Érixène bientôt sentira ma puissance.* A l'aspect de la Bergère, l'Amour & Daphnis se retirent : Scène dans laquelle Érixène, suivie, précédée ou entourée d'une troupe de Bergères, chante les plaisirs de la gaité, & cueille un bouquet qu'elle place sur son sein. Un orage s'élève; c'est l'Amour qui l'a excité : les Bergères prennent la fuite. L'orage cesse : Érixène revient dans le Bocage; mais comme l'Amour *y a rempli l'air de sa flamme invisible*, elle pense trop tendrement à Daphnis; & veut se retirer, quand le Berger vient en tremblant lui présenter un enfant aveugle pour lequel il lui *demande les droits de l'hospitalité*. Elle se sent émue; & à la prière de cet enfant, qui se dit accablé de fatigue, elle le conduit sur un banc de gazon, où il paroît se livrer au sommeil. Elle ordonne à Daphnis de la quitter, & contem-

ple avec ivresse les charmes de l'enfant qui repose. Les Compagnes d'Érixène reviennent à leur tour pour recommencer leurs jeux; elle les engage à respecter le sommeil de l'infortuné qu'elle leur montre. L'une d'elles, après l'avoir examiné, propose de détacher son bandeau, & de le placer sur les yeux d'Érixène; ce qui veut dire en François qu'elle propose de jouer au colin-maillard. Le jeu commence, la Bergère attrape, nomme & se trompe; ses Compagnes se proposent de s'éloigner un instant; alors une troupe d'Amours amène Daphnis; le Dieu, car c'est lui-même qui s'est déguisé pour servir les Amours du Berger, le Dieu se lève, quitte son déguisement, reprend son flambeau, conduit le Berger près d'Érixène, qui s'en saisit, nomme Chloé, & donne son bouquet à Daphnis, qu'elle prend pour sa compagne. L'embarras, le silence de la prétendue Bergère engagent Érixène à jeter son bandeau. A la vue de Daphnis elle s'indigne; mais l'Amour prend sa défense; la troupe des Amours ramène les autres Bergères enchaînées de guirlandes de fleurs; chacune d'elles est conduite par un Berger. Après quelques momens de résistance, l'exemple des Bergères, le pouvoir de l'Amour, la tendresse de Daphnis, tout se réunit pour vaincre Érixène, qui avoue enfin sa défaite.

Il est clair qu'à compter de la seconde Scène, où l'Amour assure Daphnis d'un heureux succès, le Spectateur n'a plus ni

incertitude ni curiosité, alors point d'intérêt; & voilà presque généralement le défaut de tous les Interimèdes qu'on a donnés depuis quelques années à l'Académie Royale de Musique.

Le style de ce petit Ouvrage est souvent très-agréable, & négligé dans quelques endroits. Voiei un couplet qu'Érixène chante à la troisième Scène. On y reconnoît l'esprit & la manière de son Auteur.

Livrons-nous à la gaité,
C'est notre âge qui l'appelle ;
Que notre légèreté
Effleure l'herbe nouvelle ,
Comme on voit une hirondelle
Pendant les beaux jours d'été,
Friser l'eau du bout de l'aîle
Sans en troubler la clarté.

La Musique est de M. Defaugiers : nous y avons distingué des morceaux agréables, sur-tout dans le qui tient absolument au genre Pastoral. La tempête annonce un Musicien. La Musette, qui termine l'Acte, est écrite dans le ton facile & simple qui convient à ce genre; mais nous aurions désiré quelquefois des motifs plus neufs, sur-tout dans les Airs de Ballets.

Nous avons parlé dans le tems de Dàmète & Zulmis; nous avons remarqué que ce petit Acte, dont l'idée est heureuse, n'étoit pas assez bien traité pour plaire; les additions

qu'on y a faites ne nous font point changer d'avis. Nous observerons encore que dans un intermède dont le fond est réellement gai, on est surpris d'entendre des morceaux de Musique comme ceux où Damète peint son désespoir, parce qu'ils sont d'un ton trop élevé pour le sujet. Que diroit-on d'un Peintre qui voudroit, dans un tableau du genre de Wateau, employer les couleurs du Rembrandt ?

Les Ballets, dessinés par M. Gardel l'ainé, lui font beaucoup d'honneur ; il y danse avec une précision, une justesse, un fini d'exécution qui méritent des éloges.

Le Ballet de Mirza a été revu avec un nouveau plaisir.

A propos de ce Ballet, nous ferons deux observations.

1°. Qu'au second Acte, à l'instant où le Corsaire & l'Officier se battent sur le bord de la mer, les coulisses étoient bordées d'une centaine de têtes avancées pour considérer les Combattans. Cet abus, qui détruit l'illusion, qui brise l'effet des décorations, est devenu fréquent à ce Théâtre. A une des dernières représentations d'Armide, cette Magicienne avoit aussi une foule de Bergers & de Nymphes pour témoins de son désespoir. Nous prévenons MM. du Comité que le Public est mécontent de cette tolérance, & qu'il commence à s'en plaindre tout haut.

2°. Nous avertissons M. Nivelon que le

cri qu'il jette quand il reçoit le coup d'épée dont meurt , au second Acte , le Personnage qu'il représente , est absolument déplacé. La Pantomime n'est autre chose que l'art de s'exprimer par les gestes & par l'action. On doit en bannir toute espèce de cris , de sons ; & s'il y en a quelques-uns que l'on doive plus rigoureusement s'interdire que les autres , ce sont ceux qui peuvent produire des émotions trop fortes dans un objet de simple amusement.

V A R I É T É S.

LETTRE de M. P.... à l'Auteur de la Notice historique & critique sur les Ouvrages de Claude-Joseph D O R A T , qui a paru dans le Mercure de France le 5 Août dernier.

V O U S vous êtes certainement trompé , Monsieur , en disant que la Comédie des *Philosophes* avoit excité l'indignation de M. Dorat. Une Comédie qu'il s'est efforcé de refaire à deux reprises , & toujours sans succès , pouvoit bien lui avoir inspiré un sentiment que je ne me permettrai pas de nommer , par égard pour sa mémoire , mais qui n'a rien de commun avec celui que vous lui supposez. Prenez la peine de relire sa Comédie des *Prôneurs* * , vous y retrouverez en entier le sujet des *Philosophes* ; vous m'y verrez même désigné d'une manière un peu dure ; mais , je le répète , M. Dorat n'étoit pas

* La même qu'il a refaite depuis , sous le titre de *Merlin bel-Esprit*.

indigné contre ma Comédie , puisqu'il me faisoit l'honneur de l'imiter. Cette Pièce , quoique l'aveu puisse vous en être pénible , avoit eu , comme vous le savez , un très-grand succès ; la sienne avoit été beaucoup moins heureuse ; & l'humeur qu'un Ecrivain a la mal-adresse de montrer en pareil cas , ne s'appelle pas de l'indignation.

Je ne vous accuserai pas du même sentiment envers cette Comédie , vous , Monsieur , qui ne vous nommez point , & que rien ne m'autorise à soupçonner de travailler pour le Théâtre. Vous l'appellez cependant un ouvrage *scandaleux*. Nous connoissons, vous & moi , quelques productions de nos jours à qui cette dénomination pourroit convenir , productions malheureuses, qui n'ont dû quelques instans de célébrité qu'à la licence du siècle , & que leur médiocrité seule a sauvées de l'animadversion des Loix. Mais une Pièce représentée de l'aveu du Gouvernement , approuvée , dans sa nouveauté , par un Censeur dont le nom seul attestera le génie * , & par conséquent incapable de se laisser surprendre ou de vouloir se compromettre , une Pièce enfin honorée constamment des suffrages du Public pendant une longue suite de représentations , ne passera jamais pour un ouvrage scandaleux.

Vous ne vous êtes pas moins trompé , Monsieur , en attribuant à la colère le prétendu rôle que j'ai fait jouer à M. Dorat dans la *Dunciade*. Ce rôle se réduit à ces vers :

DORAT , hélas ! par les flammes perfides /
Voit consumer toutes ses Héroïdes ,
Tous ses recueils d'Opuscules charmans ,
Chançons , Baifers , Fables , Contes , Romans.

* Feu M. de Crébillon le père , alors Censeur du Théâtre.

Le feu dévore estampes & vignettes.

D'un ton léger, en vain à leur secours

Il appeloit Vénus & les Amours :

Tout dispaçoit, & s'envole en bluettes,

Excepté vous, Monsieur, je ne connois personne qui ait trouvé du fiel ou même de l'humeur dans ces vers. Mais vous ne voulez pas absolument qu'il y ait rien dont on puisse rire dans la *Dunciade*. Vous la lisez avec le même esprit dont vous en parlez. Vous n'y voyez qu'un *monument d'une vengeance aveugle*, par lequel, dites-vous, je suis parvenu à *me rendre odieux* sans être ni gai ni plaisant. Vous pouvez bien penser, Monsieur, que je ne me donnerai pas le ridicule de vouloir vous prouver que cet ouvrage a dû vous plaire. Vous me permettrez seulement d'observer que vous n'êtes vous-même ni gai ni plaisant. Je conviens avec vous que la *Dunciade* n'a pas dû réjouir tout le monde ; je pourrois même vous dire avec Pope que je serois très-surpris qu'elle n'eût affligé personne. Mais le Public, Monsieur, semble avoir eu pour elle plus d'indulgence que vous, puisqu'un grand nombre d'éditions de ce Poëme n'a point encore lassé sa patience, & que peut-être vous en verrez encore de nouvelles.

Vous voudrez bien me pardonner, d'ailleurs, d'opposer à votre autorité celle de M. de Voltaire, que certainement vous reconnoissez pour un bon juge en matière de plaisanterie. Je ne peux vous citer que par extrait une Lettre qu'il écrivoit au mois d'Octobre 1776 ; à une personne dont je n'avois pas l'honneur d'être connu, & qui n'en a pas moins eu l'attention de me la faire passer comme un témoignage qui ne pouvoit m'être indifférent. J'ose vous garantir l'authenticité du fragment, quoique je me dispense de produire la Lettre en entier.

.

« Vous paraîssiez, Monsieur, ne pas con-
 » venir dans vos notes que F... soit un animal à
 » longues oreilles. Cependant il me semble que
 » c'est une vérité reconnue dans Paris. = *Auriculas*
 » *asini F. . . rex habet.* Ce qui le distinguera de ses
 » Confrères, dans la suite des siècles, ce sera la paire
 » d'ailes dont M. Palissot l'a ingénieusement décoré.
 » = On parlera éternellement de Ganimède &
 » d'Antinoüs : il en sera de même de Desfontaines
 » & de F... & ce sera pour eux un grand hon-
 » neur. La monture de la sottise a sujet de se glo-
 » rifier d'aller de pair un jour avec le favori de
 » Jupiter & le mignon de l'Empereur Adrien, &c. »

Vous voyez, Monsieur, que M. de Voltaire trou-
 voit pourtant quelque gâiné dans cette *Dunciade* qui
 vous afflige, & que même il avoit la bonté de la re-
 garder comme un Ouvrage qui passeroit à la posté-
 rité.

En voilà bien assez, Monsieur, sur cette injustice.
 On m'en fait si fréquemment, qu'il doit m'être permis
 quelquefois d'en porter mes plaintes au Public. On
 vient, par exemple, dans une Description de la
 Bourgogne, à l'article *Montbar*, de faire un magni-
 fique éloge de M. de Buffon, éloge cité avec honneur
 dans le Journal des Savans & dans le Journal Ency-
 clopédique. Eh bien, Monsieur, ce qu'il y a de plus
 saillant dans ce même éloge, est pris mot pour mot
 de ce que j'ai dit de M. de Buffon dans mes *Mémoires*
Littéraires, & vous imaginez bien qu'on ne m'a pas
 fait la faveur de me nommer. Je ne faisois que rire
 de ce plagiat, lorsque vous êtes venu me contrister
 par votre article du Mercure, qui, malgré tout le mal
 que vous avez dit de moi, n'a pas fait une grande
 fortune,



SCIENCES ET ARTS.

EXPÉRIENCE pour prouver que l'eau de neige renferme beaucoup plus de parties nitreuses que l'eau de pluie , ou celle des rivières , & qu'elle est , par conséquent , beaucoup plus propre à favoriser la végétation que ces dernières.

BERNARDIN RAMAZZINI , célèbre Professeur de Médecine en l'Université de Padoue , prit deux livres de neige récemment tombée , & la plus blanche qu'il put trouver. Il y fit dissoudre une livre de nitre fort pur. Ce Chimiste fit également fondre la même quantité de nitre de même qualité dans deux livres d'eau de fontaine. Après cette opération , il fit évaporer ces deux eaux différentes sur le même feu , & continua son opération jusqu'à ce qu'il vit se former dans les terrines cette petite peau qui annonce une cristallisation prochaine. Ensuite , il transporta ces vaisseaux dans un endroit très-frais , & la cristallisation se fit quelques jours après. Ce Chimiste ayant ramassé ces cristaux , & les ayant mis à part , fit évaporer de nouveau ce qui lui restoit d'eau de neige & d'eau de fontaine , jusqu'à ce qu'il en eut retiré tout le nitre que l'une & l'autre pouvoient fournir , c'est-à-dire , jusqu'à ce qu'il n'en restât pas une seule goutte. Il plaça ces deux résultats dans les bassins d'une balance , & vit que la quantité de nitre qu'il avoit retirée de la neige , surpassoit celle

que lui avoit fournie l'eau de fontaine. La différence étoit de 3 onces ; d'où il conclut que 2 livres de neige renfermoient 3 onces de nître de plus que la même quantité d'eau de fontaine , & que ce sel , en raison de son affinité avec la livre pesant de nître que l'on avoit fait dissoudre dans cette eau , s'y étoit joint.

Le nître que l'on retire de l'eau de neige , est d'une couleur jaunâtre ; il est beaucoup plus âcre au goût , donne sur les charbons allumés une flamme très-vive , & crépite sans cesse ; le nître retiré de l'eau de fontaine est transparent , bien moins âcre , & jeté sur les charbons allumés , il produit une flamme moins vive que celle du premier.

GRAVURES.

RÉCEPTION de *Voltaire aux Champs Élysées* par *Henri IV* , dédiée à l'Impératrice de Russie ; Estampe d'environ 8 pouces de haut , sur un pied de large , dessinée par Macret , & gravée par Fauvel.

De tous les monumens que la gravure à consacré à Voltaire , celle - ci nous paroît la plus intéressante , soit par la vérité des allégories , soit par l'ordonnance des groupes , soit par la ressemblance des personnages. Elle se vend chez l'Auteur , rue du Petit Bourbon , la première porte cochère en entrant par la rue de Tournon , & chez M. de Monchanin , rue S. Louis , près le Palais.

Les Personnes qui ont souscrit pour avoir des épreuves pareilles à celles de l'Impératrice , sont priées de faire retirer leurs épreuves.

Le prix des épreuves ordinaires est de quatre livres ; les personnes qui en prendront douze à la fois auront la treizième gratis.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

DIALOGUE entre le dix-neuvième & le vingtième Siècle, par MM. Legopanof & Alethowits. Broch. in-8°. Prix, 6 f. A Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

Règlement du Pensionnat établi au Collège de la Ville d'Eu, le premier Octobre 1779, sous les auspices de M. le Duc de Penthièvre. A Dieppe, chez Dubuc.

Differtation sur les Maladies de l'Urètre, avec des Réflexions sur la Méthode qu'ont employée jusqu'ici quelques Praticiens; par M. Guérin, ancien Chirurgien-Major de Marine. Vol. in-12. A Paris, chez l'Auteur, rue d'Argenteuil, maison d'un Vitrier, & chez Durand & Didot, Libraires.

T A B L E

V ERS faits chez M. le Marquis de Voyer,	193	François,	219
L' Adroite Réprimande, Conte,	194	Académie Roy. de Musiq.	229
La Fable en Voyage,	201	Lettre de M. P.... à l'Auteur	
Enigme & Logogryphe,	203	de la Notice des Ouvrages	
De la Religion d'un Homme		de M. Dorat,	234
du Monde,	204	Expérience sur l'eau de Neige,	238
Les Augustins, Contes,	211	Gravures,	239
Discours en faveur du Théâtre		Annonces Littéraires,	240

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur* de France, pour le Samedi 30 Septemb. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 29 Septembre 1780. **DE SANCY,**

T A B L E.

JOURNAL POLITIQUE.	<i>Rome,</i>	7
<i>Constantinople,</i>	1 <i>Madrid,</i>	8
<i>Pétersbourg,</i>	2 <i>Londres,</i>	11
<i>Copenhague,</i>	<i>ib.</i> <i>Versailles,</i>	29
<i>Varsovie,</i>	3 <i>Paris,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Vienne,</i>	5 <i>Bruzelles,</i>	40
<i>Hambourg,</i>	6	

A V I S.

LE fleur Defnos, Ingénieur-Géographe & Libraire du Roi de Danemack, à Paris, rue S. Jacques, au Globe, annonce à MM. les Libraires du Royaume, & ceux des pays étrangers, qu'il mettra en vente, le 15 Septembre de cette année pour qu'ils puissent en faire choix & les recevoir à tems, un nombre de petits Ouvrages nouveaux très bien exécutés, & utiles à tous les états, enrichis de Cartes & d'Estampes soigneusement gravées, auxquelles on a joint des Tablettes économiques, Perte & Gain, à l'usage de l'un & l'autre sexe, avec un Calendrier pour l'année 1781.

Chacun de ces Ouvrages en particulier devient perpétuel par la facilité d'y pouvoir changer le Calendrier tous les ans sans autre dépense, & de laver avec de l'eau seulement le papier qui compose ces Tablettes. On peut dire que c'est la plus belle collection que l'on puisse désirer, & dans laquelle on peut, à son goût, choisir quelques Bijoux les plus agréables à donner & à recevoir en tout tems.

Le Militaire, l'Homme d'État, l'Homme de

Lettres & de Robe, le Financier, le Négociant & le Voyageur, l'Artiste, les Amateurs de la Loterie Royale de France, y trouveront aussi ce qui leur est propre.

Les Dames & Messieurs, leurs nouvelles coëffures & habillemens.

Les Pères & Mères & Personnes chargées de l'éducation des enfans, y trouveront aussi plusieurs petits Ouvrages intéressans sur la Géographie & l'Histoire.

Tous les Bijoux d'Étrennes, dont le sieur Desnos distribue gratuitement le catalogue, se vendront 4 l. 10 s. reliés en maroquin. Ceux qui en feront emplette auront, par douzaine, les treizième & quatorzième gratis. Les envois seront exactement exécutés selon la demande, en en faisant passer le montant, ou en chargeant quelques personnes qui, en prenant telle quantité que ce soit, puissent en répondre.

Le même Libraire distribue aussi le Catalogue général des Ouvrages de son fonds. Il sera remise de 25 pour 100 sur les prix qui y sont portés, à ceux qui en prendront une certaine quantité; passé le 10 Décembre, cette remise n'aura plus lieu. Les Lettres non affranchies ne seront pas reçues.

M E R C U R E
DE FRANCE,
P O L I T I Q U E ,
HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.
(N^o. 37.)

S A M E D I , 9 S E P T E M B R E 1780.

*L E T T R E de M. Allemand à M. l'Abbé
Beaudeau.*

J E vous remercie, Monsieur, de l'annonce que vous avez bien voulu faire de mon Ouvrage préliminaire sur la navigation intérieure, que je viens de publier. Mais j'ai l'honneur de vous observer que vous vous êtes trompé en disant que vous ne concevez pas, après avoir avancé à la fin de mon Traité des Péages, page 28, que tant que les péages existeront, ils formeront toujours un obstacle invincible au progrès de l'Agriculture & du Commerce, j'en propose sans exception sur la navigation qu'on établiroit.

Je soutiens, il est vrai, Monsieur, que l'existence des péages en général, sera toujours un obs-

tacle invincible au progrès de l'Agriculture & du Commerce; mais je ne dis point, comme vous l'avez avancé dans le Mercure, N°. 33, qu'on doive en mettre sans exception sur la navigation qu'on établirait. Je dis au contraire qu'il ne doit point y avoir d'*exemption* pour qui que ce soit à l'égard des droits qui seroient établis pour la confection & entretien de ces Ouvrages. Ainsi, vous voyez, Monsieur, que je ne me contredis point, & que votre méprise vient de ce que vous avez lu *exception* pour *exemption*.

J'ai l'honneur, &c.

ALLEMAND.

Paris, ce 22 Août 1780. •

A V I S.

LE sieur Goblet, Maître d'Écriture, donne avis aux Amateurs des anciens Manuscrits, qu'il vient de faire la découverte de l'Assiette ou Mordant des Anciens pour appliquer l'or en feuille sur le papier, le vélin, la soie, &c. Ce mordant ne diffère en rien de celui des Anciens, tant pour la solidité, que pour le bruni de l'or, & peut servir à réparer les Manuscrits défectueux dans cette partie.

Pour donner un plus grand lustre à certains Ouvrages où l'on veut faire des ornemens, ledit sieur Goblet emploie aussi l'or liquide coulant à la plume, secret aussi rare que l'Assiette des Anciens.

Sa demeure est rue S. Jacques, près la place Carnbrai.

JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 8 Juillet.

LES lettres de Smyrne portent que l'on est toujours à la poursuite du Musselin Eles-Oglou, qui jusqu'ici a échappé à toutes les recherches, & qu'on croit maintenant en sûreté. Le Bacha de Juselissur parcourt toutes ses possessions dont il fait l'inventaire pour les confisquer au profit du Miri. Ce Bacha a fait arrêter un des frères du Musselin, dont on dit que la mort est également résolue. La Porte a nommé Jousouf-Aga à la place de Musselin. C'est un neveu du fameux Evas - Aga que le Capitan - Bacha fit étrangler il y a quelque tems. Les mêmes lettres ajoutent que la peste continue ses ravages à Smyrne; les sautérelles qui en désoloient les environs, les ont quittés pour passer dans les plaines de Kir-kagats, de Magnesia & de Casuba, où elles ont ruiné toute la récolte de coton.

2 Septembre 1780.

a

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 26 Juillet.

LA Cour a pris le deuil pour 4 jours à l'occasion de la mort de la Duchesse de Courlande, née Princesse de Joussouppoff, dont le corps a été déposé hier matin dans l'Eglise de St-Alexandre Newski.

Il est arrivé ici un Courier de Danemarck & un autre de Suède, avec le contre-projet qui doit servir de base au traité d'alliance entre ces deux Cours & celle de Russie pour la protection du commerce & de la navigation de leurs sujets respectifs. Le projet est approuvé dans toutes les parties par les intéressés; & il y a lieu de se flatter que les autres Puissances s'empresseront d'adopter un plan tendant à faire respecter les Pavillons neutres, & à rétablir la liberté de la mer.

Depuis le printems dernier, à l'époque où les glaces ont disparu & rendu la navigation libre, jusqu'au 24 de ce mois, il est arrivé 283 bâtimens de diverses Nations au Port de Cronstadt, & 199 sont aussi repartis du même port.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 10 Août.

L'ESCADRE Danoise a mis à la voile de cette rade le 8 de ce mois, & on apprend

qu'elle a passé le Sund sans jeter l'ancre. Elle est sous les ordres du Vice-Amiral Schindel, & consiste dans les vaisseaux suivans : la *Justitia*, la *Princesse Sophie-Frédérique*, de 74 canons ; le *Jutland*, le *Prince Frédéric*, de 70 ; l'*Indigenaat-Recht*, de 64 ; le *Danebrog*, de 60 ; le *Groenland*, de 50 ; le *Kronenbourg* & le *Kiel*, de 36 ; & l'*Alsen*, de 20 & de 10 fauconneaux.

P O L O G N E.

De VARSOVIE, le 10 Août.

LES préparatifs pour la tenue de la Diète se sont faits avec beaucoup d'activité dans toute l'étendue de la République. Les Diétines doivent s'ouvrir demain. Le bruit général est que le Prince Sapieha, Général d'Artillerie pour la Lithuanie, remplira la charge de Maréchal à la Diète prochaine.

Le Comte de Rzewuski est parti le premier de ce mois pour Grodno, chargé d'une commission relative à l'affaire du Comte de Tyszenhausen. On prévoit que cette affaire ne s'arrangera pas sans difficulté. M. de Tyszenhausen, qui pendant son séjour ici avoit promis de se prêter à tous les arrangemens qu'on jugeroit les meilleurs, a changé d'avis & de langage aussi tôt qu'il a été de retour en Lithuanie. Il a défendu aux Grods de ce Duché de recevoir les Universaux que le Roi a fait rendre dans son affaire ; il en a publié un lui-même,

tant contre S. M. , que contre le Comte de Rzewuski & plusieurs autres Ministres. Il y soutient qu'il ne doit rien au Roi ; que les manufactures établies à Grodno lui appartiennent & non à S. M. On dit que les Russes ont saisi ses papiers & ses effets les plus précieux qu'il vouloit envoyer dans les pays étrangers.

» Les sauterelles , écrit-on de Bukowine dans la Moldavie Autrichienne , qui avoient paru en automne dans le district de Herza , & y avoient déposé leurs œufs , qui les ont fort multipliées , reparoissent actuellement ; celles qui sont nouvellement écloses ont déjà acquis presque toute leur grandeur ; elles ont 2 pouces de long. Ces insectes destructeurs entassés en quelques endroits à la hauteur d'un pied , sont partagés en trois divisions formidables. La première s'étend sur une largeur de 7 lieues , depuis Herza jusqu'à Potushan , & sur 9 lieues en largeur , jusqu'au Niester. La seconde occupe tout le pays depuis Roman jusqu'au Danube , dans une étendue de plus de 8 milles. La troisième couvre la terre depuis Jascy jusqu'à la Bessarabie. Par-tout où on les trouve , elles ont brouté l'herbe , mangé les fruits , & jusqu'aux feuilles des arbres des forêts. Elles n'ont cependant point encore touché ni à la vigne , ni au froment. Comme ces sauterelles ne peuvent pas encore voler , on ne sauroit prévoir la route qu'elles prendront. Mais dans peu on saura de quel côté ces terribles ennemis auront porté la désolation. Si le vent tourne vers Bukowine au moment où ils s'élèveront de la terre , il est certain qu'alors toute cette belle contrée sera dévastée «.



A L L E M A G N E.

De VIENNE, le 10 Août.

NOUS ne nous flattons pas de revoir l'Empereur dans cette Capitale avant le 15 ou le 20 de ce mois. Il paroît qu'il s'est arrêté dans quelques endroits un peu plus long-tems qu'on ne croyoit. On fait entre autres qu'il a demeuré quelque tems à Riga chez le Comte de Braun, Général en Chef des Armées Russes & Gouverneur de cette Ville; cet Officier est pere du Général-Major Comte de Braun, au service de LL. MM. II. & R.

L'Impératrice continue de jouir d'une parfaite santé. Cette Princesse est venue ces jours derniers dans cette Capitale pour assister à un examen des Ecoles normales dont elle a paru très-satisfaite.

On parle toujours d'un voyage que l'Empereur se propose de faire en Bohême dans le mois de Septembre prochain. Quant à celui de l'Archiduchesse de Saxe Teschen, pour les Pays-Bas, on croit qu'il pourroit être retardé jusqu'au printems de l'année prochaine. Ce sera vers le même tems à peu près que l'Archiduc Maximilien ira prendre possession de la Grande-Maitrise de l'Ordre Teutonique à Mergentheim.

Le Comte de Proli vient d'obtenir un Oêtroi pour 20 ans, afin de former une nouvelle Compagnie de commerce pour

les Indes Orientales. Les articles & les conditions de cet Octroi ne sont point encore publics ; ils ne le seront , dit-on , qu'après le retour de M. Boltz , qui , le premier , a entrepris , avec succès , le voyage des Indes sous pavillon Autrichien. Il est attendu dans deux mois de retour à Trieste , avec un navire neuf , acheté aux Indes & très-richement chargé.

De HAMBOURG , le 18 Août.

SELON les lettres de Pétersbourg , cette Cour , immédiatement après le départ de M. le Comte de Falkenstein , a envoyé plusieurs Couriers à différentes Cours étrangères , & en a reçu plusieurs de Vienne & de Berlin. Les spéculatifs dont ce voyage a excité la curiosité pensent toujours qu'il a eu de grands objets qu'on ignore & que ses suites feront connoître ; mais ils pensent qu'elles ne se développeront que l'année prochaine.

L'élection de l'Archiduc Maximilien à la Coadjutorerie de Munster s'est faite le 15 de ce mois avec le même succès que celle de Cologne. Les lettres de Bonn , en rapportant cette nouvelle , ajoutent que la veille les Capitulaires qui avoient montré d'abord quelque opposition , s'étoient réunis aux autres , de manière que l'élection se fit unanimement le lendemain.

C'est le 6 de ce mois que le Prince de Prusse est parti pour Pétersbourg. On dit que S. A. R. ne gardera point l'*incognito* en Russie comme on l'avoit dit d'abord ,

& qu'Elle y paroîtra sous son nom & dans l'éclat convenable à son rang. Son voyage, ajoute-t-on, fera de 3 mois.

On apprend de Dresde que la Cour Electorale de Saxe, vient de recevoir de celle de Munich une somme de 250 mille florins pour le second terme du paiement des 6 millions stipulés par le traité de paix conclu l'année dernière à Teschen. On se flatte toujours à Manheim de voir l'Electeur revenir dans cette Résidence.

I T A L I E.

De R O M E , le 1^{er}. Août.

On parle beaucoup d'un Consistoire que le Pape tiendra au mois de Septembre prochain, & dans lequel M. Altieri & M. Manciforte, l'un Maître de sa Chambre & l'autre son Majordome seront créés Cardinaux.

S. S. a accordé à S. A. R. l'Archiduc Maximilien, actuellement Chanoine de l'Eglise de Munster, le bref d'éligibilité pour la Coadjutorerie de l'Archevêché de Cologne & de l'Evêché de Munster. Ces brefs furent expédiés en Allemagne le 24 du mois dernier par un Courier extraordinaire.

On apprend de Naples qu'il y a eu dans le mois dernier un coup de vent terrible qui a beaucoup fatigué les vaisseaux jusques dans les Ports. Les vagues de la mer les élevoient à une hauteur incroyable; heureusement ce danger n'a pas été de durée.

S'il faut en croire quelques lettres de Syracuse , pendant que les galères de Malte étoient dans ce Port , il s'éleva un différend entre deux Chevaliers de nations différentes , l'un François & l'autre Piémontois. On dit qu'il a eu des suites fâcheuses.

E S P A G N E.

De MADRID , le 8 Août.

L'ARMÉE combinée étoit hors de la baie le 31 ; cette sortie précipitée dans un moment où la flotte sembloit attendre un autre Commandant , a fait croire ici à beaucoup de gens que l'escadre Angloise approchoit de nos parages , & que la nôtre alloit à sa rencontre ; mais nous n'avons pas entendu dire que l'intention de l'Amiral Geary ait jamais été de ravitailler Gibraltar , & certainement l'armée n'a mis sous voile que pour s'exercer aux évolutions & croiser entre nos Caps.

M. le Comte d'Estaing est toujours à Saint-Ildephonse ; & la manière dont il y est traité par le Roi , le Prince & la Princesse des Asturies ne sauroit être plus flatteuse. S. M. passe tous les jours quelques heures à s'entretenir avec lui. Ce Général se ressent encore de sa chute ; cependant on le voit faire tous les jours de longues promenades à pied , ce qui annonce que son accident ne peut plus avoir de suites fâcheuses. On ignore toujours quelles sont

les opérations dont il sera chargé : ceux qui l'envoient dans la Manche ne font pas attention qu'il ne peut arriver à Cadix que vers la fin de ce mois , & qu'alors la saison est trop avancée pour tenter des expéditions sur les côtes d'Angleterre. Nous apprendrons avec le tems quelle est sa véritable destination.

Le paquebot la *Peggy* , Capitaine Bryan , arrivé le 18 du mois dernier à Cadix , de Wilmington , dans la Caroline Septentrionale en 49 jours de trajet , a rapporté des nouvelles qui peuvent rectifier le jugement qu'on s'est hâté de porter de la prise de Charles-Town , & qui justifient pleinement les Américains & leurs Chefs. Le Capitaine Bryan , dont la véracité est reconnue , étoit à Charles-Town pendant une grande partie du siège ; ses rapports ne peuvent qu'intéresser dans les circonstances présentes.

« La ville , dit-il , se rendit le 12 Mai aux forces Angloises , consistant en 11000 hommes de troupes réglées , 11 vaisseaux de guerre , (dont 8 étoient des frégates ,) & environ 140 transports. La garnison , composée de 1800 hommes de troupes continentales , & de 1200 de mariniers , ainsi qu'un nombre de milices & les habitans , formant en tout près de 4000 hommes , sont restés prisonniers de guerre. Le siège a duré plus de 3 mois ; & durant une grande partie de ce tems , la place a été vigoureusement canonnée & bombardée , tant par les forts & les batteries , dont elle étoit environnée , que par les galères ennemies. Cependant elle n'a voulu entendre parler de capitulation , que lorsque la troisième ligne de circonvallation fut achevée à la portée

de fusil des ouvrages Américains ; & elle n'a consenti à se rendre , que lorsqu'elle fut réduite à une disette absolue de vivres , excepté le riz , dont elle a subsisté uniquement pendant quelques jours. Le Fort *Moultrie* , construit pour défendre l'entrée du Port , étoit commandé par une hauteur , à la distance d'un mille. En conséquence on le regarda comme incapable de faire une défense dans les formes ; & on l'évacua , n'y laissant que 150 hommes ; au moyen de quoi l'escadre ennemie réussit à passer la Barre : elle l'effectua à la faveur d'un vent frais de S. O. , perdant néanmoins en cette occasion un des bâtimens de transport les plus grands & les plus riches , qui étoit un ancien vaisseau de la Compagnie des Indes. La raison pour laquelle les Américains se déterminèrent à ne pas rendre la Place avant de la voir complètement renfermée , fut l'espoir où l'on y étoit de recevoir des secours des Provinces Septentrionales ; mais la rigueur de la saison , la longueur de la marche , ne permirent point de remplir cette attente. La première de ces causes fit périr aussi une grande partie du bétail ; ce qui fit renchérir les autres provisions à proportion. Cependant l'on avoit rendu l'entrée du Port plus difficile par des barres , & en faisant couler à fond quelques bâtimens dans le Canal. On n'avoit rien négligé de ce qui pouvoit servir à la défense & à la sûreté de la Place tant par mer que par terre ; & l'on ne capitula que lorsque l'ennemi l'eut resserrée de tous côtés , & qu'on se vit attaqué au-dedans par le fléau contagieux de la petite-vérole , menacé de la famine , & sans la moindre espérance d'un prompt secours. — Dans cette situation , le Gouverneur Rutledge , & le Conseil se retirèrent dans l'intérieur de la Province , où ils travaillent à rassembler quelques forces. Peu de jours avant que le Capitaine Bryan parût de l'Amérique , on avoit reçu avis , qu'un détachement de 4000 Royalistes , conduit par le

Sr. Martin , Gouverneur de la Caroline - Septentrionale , s'étoit mis en marche de Charles-Town pour cette Province ; & sur cette information , 7000 hommes de milices de la Caroline - Septentrionale s'étoient mis immédiatement sous les armes pour lui tenir tête. Le Gouverneur Américain de cet Etat avoit reçu ordre du Général Washington de rassembler des vivres pour un autre corps de 1300 hommes , qui viendrait , sans délai , des Provinces Septentrionales , pour se réunir à cette division. — Le Sr. Bryan ajoute , que les Américains , loin d'être découragés par le sort de Charles-Town , paroissent résolus à faire tous les efforts possibles , afin de mettre en campagne des forces suffisantes pour arrêter les progrès ultérieurs de l'ennemi , & venger la perte qu'ils avoient faite «.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 20 Août.

PENDANT que nos papiers s'empressoient de nous présenter notre flotte d'observation croisant sur les côtes de France , pour empêcher la jonction des Espagnols & des François , & prête même à aller chercher les premiers , elle se rapprochoit réellement de nos ports où elle est rentrée aussi-tôt que le vent d'Est & de Nord-Est le lui a permis. La Gazette ordinaire de la Cour d'hier nous a appris ainsi cette nouvelle.

» L'Amiral Geary est arrivé hier à Spithéad , suivi d'une partie de l'escadre à ses ordres , & il attendoit le reste , avec une prise , ayant lettres de marque , appelée le *Comte de Hallwiel* , de 150 tonneaux , 24 canons , & 80 hommes d'équipage , venant du Cap François & allant à Bordeaux , avec

chargement de sucre , café & indigo ; ainsi qu'un Brigantin Anglois , que le Comte de Halwiel avoit pris , qui se rendoit de Terre-Neuve à Lisbonne ; & un lougre corsaire , pris le 17 du courant , à la hauteur de la pointe de Peterall , appelé la *Sauterelle* , de 8 canons , & 36 hommes «.

Immédiatement après cet avis on lit dans la même Gazette la lettre suivante du Capitaine William Peere , du vaisseau de S. M. la *Flore* , en date de Falmouth le 15 Août.

« M. , je vous prie de communiquer aux Lords Commissaires de l'Amirauté , les détails suivans , qu'il m'est très-agréable de vous faire passer de ce port , où les vents contraires m'ont obligé de relâcher. — Jeudi 10 du courant , à quatre heures & demie de l'après-midi , portant sous Ouessant , pour chercher l'escadre ; le vent étant alors à l'E. N. E. , nous découvrîmes , malgré la brume , un bâtiment mâté à quatre , & un cutter sous le vent à nous , en panne avec le cap au Nord , à la distance d'environ quatre milles. Nous portâmes sur ce vaisseau , après que chacun se fut mis à son poste. Le vaisseau s'en étant aperçu , vira vent arrière , serra le vent , coëffa son perroquet de fougue , & nous laissa approcher , le cutter louvoyant bord sur bord. A cinq heures dix minutes , nous nous trouvâmes par son travers , & à deux encablures de distance ; nous n'eûmes pas plutôt hissé notre pavillon , que nous reçûmes son feu , auquel nous répondîmes sur le champ. Un feu très-vif continua des deux côtés pendant l'espace d'une heure , nous approchant insensiblement l'un de l'autre ; alors notre roue de gouvernail ayant été emportée , nos haubans , cal-haubans , & manœuvres courantes , étant fort endommagées , nous laissâmes dériver sur le vaisseau , & le combat continua dans cette position pendant environ un quart-d'heure ; l'ennemi ayant abandonné ses canons ,

tenta de nous aborder , & il fut aussi-tôt repoussé avec perte. Notre équipage l'aborda à son tour l'épée à la main , amena le pavillon ennemi , & s'empara en même-tems du vaisseau , qui se trouva être la frégate Françoisse appelée la *Nymphe* , commandée par le Chevalier du Romain , lequel mourut le même soir des blessures qu'il avoit reçues pendant le combat. Cette frégate a été construite il y a quatre ans , elle est doublée en cuivre , ne monte que 32 canons , quoiqu'elle soit percée pour 40 , & son équipage est de 250 hommes. Il n'y avoit que quatre jours qu'elle étoit sortie de Brest , pour aller à la découverte , & rentrer dans le port. — Avant de terminer ma lettre , , permettez-moi d'ajouter que mes Officiers & mon équipage en général , ont montré le plus grand sang-froid & la plus grande intrépidité dans cette occasion , & que les expressions me manquent pour rendre tous les éloges qu'ils méritent. Leur conduite aura , je l'espère , le suffrage de l'Amirauté , & sera pour eux un titre à la bienveillance de leurs Seigneuries.

Tués à bord de la *Flore* , M. Bissa , *Midshipman* , 6 matelots , 2 soldats des troupes de la Marine ; en tout 9 *bleffés*. M. Creed , Pilote , 13 matelots , 4 soldats de marine , en tout 27 ; *morts depuis* , 1 matelot , 2 soldats.

N. B. La *Flore* montoit 36 canons , & avoit à bord , lorsque l'action commença , 269 hommes d'équipage.

Tués à bord de la *Nymphe*. Le Capitaine , le Capitaine en second , le premier Lieutenant , Officiers , Matelots & soldats de la Marine ; en tout 63. *Bleffés* , second Lieutenant , 2 Officiers des troupes de la Marine , 2 Volontaires , autres Officiers , Matelots & soldats ; en tout , 68 (1).

(1) N. B. Il est arrivé à Versailles une lettre d'un

La rentrée de l'Amiral Geary a sansdoutte été prescrite par la nécessité ; cela n'empêche pas que la nation n'en soit mécontente ; elle ne veut pas voir que ses malades aient besoin de respirer l'air de la terre , que la flotte n'étoit pas assez considérable pour faire tête à l'ennemi s'il s'étoit approché ; elle se répand en reproches contre le Lord Sandwich, & lui rappelle durement le mot qui lui est échappé en plein Parlement qu'un *Ministre de la marine mériterait de perdre la tête , s'il n'avoit toujours en mer des forces supérieures à celles de la France & de l'Espagne réunies*. On ne se contente pas de lui faire un crime de notre infériorité , on lui en fait aussi un d'avoir rappelé l'Amiral Geary dans nos ports ; & on prête à ce dernier des projets & des vues qui peuvent annoncer du courage mais peu de prudence.

» Il est certain , dit un de nos papiers , que le Lord Sandwich vouloit que l'Amiral Geary rentrât quelques semaines à Torbay , afin d'y renouveler ses provisions , &c. , mais que le brave & vigilant Geary lui a écrit , pour lui représenter combien il étoit intéressant de ne point quitter sa station ac-

Officier , elle porte que M. du Romain avoit été percé de plusieurs balles , & étoit hors de combat avant l'abordage , que c'est M. de Keranstret , Commandant en second , qui l'a ordonné : qu'il sauta le premier à bord de la *Flore* , sur laquelle il a été tué : que l'abordage ayant manqué , il est tombé à la mer un grand nombre de ceux qui le suivoient , & qu'entr'autres M. du Couëdic a été écrasé entre les deux frégates : il dit que l'équipage Anglois convient que si l'abordage eût pu être effectué la *Flore* étoit enlevée.

tuelle, & que si on envoyoit constamment à la flotte un certain nombre de vaisseaux, avec de l'eau & d'autres provisions, il y resteroit jusqu'au mois d'Octobre, après quoi viendrait la saison qui épouvante trop les François & les Espagnols, pour songer à une invasion, attendu que les escadres de la Maison de Bourbon n'ont pas assez de tourage pour ofer débarquer en Angleterre, après l'équinoxe d'automne. — C'est la résolution de Geary qui a, jusqu'ici, empêché la jonction de nos ennemis. Car quoique la flotte Française à Brest paroisse ne pas être en état de mettre tout de suite à la mer, il y a tout lieu de présumer que c'est une manœuvre politique du Cabinet de Versailles, & que ce n'est que pour nous tromper que cette flotte fait mine de vouloir rester dans le Port, comme si c'étoit en hiver. Les François ont plusieurs petits bâtimens qui espionnent les mouvemens des nôtres, & dès que Geary aura quitté sa station, & sera retourné en Angleterre, le public apprendra que la flotte Française est sortie de Brest pour aller joindre la flotte de Cadix.

Nous n'avons aucune nouvelle des Isles, ou le Ministre, s'il en a reçu, n'a pas jugé à propos de les publier. Tout ce que l'on fait se réduit à des bruits vagues, mais trop vraisemblables pour n'être pas inquiétans. On prétend que M. de Guichen avec 10 des vaisseaux Espagnols de D. Solano & toutes les troupes qu'il a amenées, auxquelles il a joint un corps de troupes Françaises, s'est porté le 27 Juin du côté de Ste-Lucie. Si cela est vrai, comme cela est vraisemblable, il n'est pas douteux que cette Isle qui nous étoit si avantageuse par sa position, par sa rade & par les commo-

tités qu'elle offroit à une flotte pour se réparer , ne nous ait été enlevée. L'Amiral Rodney n'étoit pas en état de la défendre , & s'il l'a entrepris avec des forces aussi inférieures , nous avons tout à craindre. Les nouvelles de ces parages sont attendues avec beaucoup de curiosité.

Nous n'en avons pas moins pour celles que nous attendons de l'Amérique Septentrionale , où il est à craindre que M. de Ternay ne soit arrivé long-tems avant l'Amiral Graves. On recueille avec le plus grand soin & le plus vif empressement tous les rapports qui annoncent que l'escadre François a éprouvé des retards , & qui peuvent par-là nous rassurer en nous laissant l'espérance que l'Angloise a eu la possibilité d'arriver en même-tems. Tel est entre autres celui d'un patron de navire qui ayant été prisonnier à Boston pendant 8 mois , en est parti le 26 Juin dernier. A cette époque , dit-il , les François n'avoient point encore paru ; il y avoit une escadre Américaine prête à appareiller , & composée d'un vaisseau de 50 canons , 4 de 40 , & 7 frégates de différentes grandeurs , qui n'attendoient que M. de Ternay pour mettre à la voile. Si l'on voit avec peine que cette escadre doit le renforcer , on a du moins quelque consolation d'apprendre qu'on ne l'avoit pas vu à la fin de Juin.

On ignore également ce que fait le Général Clinton à New-Yorck , & quels sont

nos progrès dans la Caroline Méridionale. On presse le départ des réfugiés de cette Province , qu'on renvoie rejoindre leurs familles ; mais on remarque en général une grande répugnance de leur part à s'embarquer. Quoi qu'en dise le Gouvernement , on ne le croit pas en état de les y protéger. Cette conquête qu'ils ont tant vantée , & dont ils ont conçu de si grandes espérances pour la soumission future de l'Amérique , paroît se réduire à peu de chose. La lettre suivante d'un habitant des Provinces-Unies , si elle ne nous détrompe pas , est au moins faite pour nous inspirer des doutes.

« Vous m'étonnez , M. , en m'apprenant que la fausse assertion que Charles-Town , avec tous les habitans des deux Carolines se sont soumis à l'Empire Britannique , a pu faire quelque impression sur l'esprit d'un grand nombre de vos compatriotes. Est-il possible que de pareils propos trouvent crédit chez des gens qui ont le sens commun ? Je vous assure que nous n'avons rien ici qui autorise un tel rapport. Au contraire , il est évidemment faux par les lettres & proclamations du Général , telles que le Ministère a jugé à propos de les publier dans sa Gazette , que la moindre portion de la Caroline-Septentrionale , ou toute autre partie de la Méridionale , que celle qui éprouve l'opération immédiate de l'armée Angloise , ait subi le joug. — Quant à la Caroline-Méridionale, Clinton dit dans sa lettre :
 « J'ose affirmer qu'il y a peu d'hommes dans cette
 « Province qui ne soient ou nos prisonniers , ou
 « sous les armes pour nous ». — Et ce même Clinton , dans sa proclamation , dit après cela « qu'il
 « y a quelques hommes méchants & désespérés , qui ,
 « sans égard à la ruine & à la misère dans laquelle

« le pays sera enveloppé , continuent de tout leur
 « pouvoir d'entretenir le feu de la rebellion ; &
 « sous le prétexte d'une autorité dérivée d'une
 « législation usurpée , tâchent , par d'énormes amen-
 « des , de cruels emprisonnemens & des punitions
 « sanguinaires , d'obliger les fidèles sujets de S. M.
 « à prendre , malgré eux , les armes contre le Gou-
 « vernement de S. M. » Voilà une confession com-
 plette que le peuple de l'Etat de la Caroline Méridi-
 ridionale , dans le moment même de cette procla-
 mation , se gouvernoit sous l'autorité des loix éta-
 blies par sa législation indépendante ; & par consé-
 quent il ne pouvoit s'être soumis aux Anglois. Si
 l'on veut une autre preuve du fait , on la trouvera
 dans la lettre du Général , où il dit : « Je suis
 « présentement en chemin pour New-Yorck , avec
 « les troupes que j'ai pu emmener en quittant le
 « Port de Charles - Town ». Si tout l'état de la
 Caroline - Méridionale , s'étoit soumis au Gouver-
 nement Britannique , il seroit impossible de conce-
 voir , pourquoi l'on a fait rester le Lieutenant-
 Général Comte de Cornwallis , qui commande en
 second en Amérique , avec une grande partie de
 l'armée Britannique , pour tenir garnison à Charles-
 Town ; & cela dans un tems encore où il étoit
 évident que le Général Clinton s'attendoit , de la
 part des François & des Américains réunis , à une
 attaque vigoureuse à New-Yorck , qui est la for-
 teresse & le magasin principal des Anglois dans les
 confins des Etats - Unis de l'Amérique , & de la
 conservation de laquelle dépend leur existence dans
 ce pays - là . — » La Gazette de Londres donne
 une adresse présentée au Général Clinton & à l'Amiral
 Arbuthnot , que l'on dit signée par 210 des prin-
 cipaux habitans de Charles-Town. Mais , comme
 nous savons , d'un côté , que le Ministère est accou-
 tumé à publier constamment les noms avec les
 adresses , lorsqu'il croit que la pompe & l'éclat d'une

telle publication peuvent servir à en imposer au public ;
 & que d'un autre côté , nous voyons ces memes
 noms soigneusement supprimés dans cette occasion ,
 nous devons naturellement en conclure que ces noms
 ne sont pas ceux des habitans de Charles-Town
 assiégé , mais de quelques Torys réfugiés ou exilés
 de la Caroline , qui étoient venus de New-Yorck
 avec Clinton , & d'autres personnes à la suite de
 son armée , qui se sont faits habitans de Charles-
 Town , après sa prise. — On doit se ressouvenir
 que le Ministère Anglois fit la même parade & le
 même bruit lors des prises successives de New-Yorck
 & de Philadelphie , qu'il fait aujourd'hui à propos
 de celle de Charles-Town ; toute l'Amérique , disoit-
 il alors , étoit soumise. Si l'on veut se donner la
 peine de consulter les Gazettes de Londres de ce
 tems-là , on y verra répéter sans cesse que les Amé-
 ricains en foule arrivoient de toutes parts pour se
 ranger sous l'étendart , & pour se soumettre au
 Gouvernement Britannique. Mais à quoi a abouti
 toute cette ostentation ? Il a fallu évacuer Boston ,
 Philadelphie & Rhode-Island , & confiner l'armée
 & les possessions Britanniques dans cette partie de
 l'Amérique , à la seule ville de New-Yorck , & à
 deux isles adjacentes , sous la garde de leur flotte ;
 tandis qu'on a si peu de confiance en ces nouveaux
 amis les réfugiés à New-Yorck , qu'on n'ose les
 exercer qu'en garnissant leurs fusils de petits mor-
 ceaux de bois au lieu de pierres à feu , ni quand ils
 ont fini , leur laisser ces fusils , qui sont enfermés
 chaque nuit dans l'arsenal , gardé par les troupes
 Britanniques , sans qu'il soit permis à un seul de ces
 réfugiés d'avoir en main une seule charge de poudre.
 Nous avons toutes les raisons du monde ici pour
 nous persuader , que le peuple de la Caroline-Méri-
 dionale s'attachera aussi fermement au maintien de
 sa liberté & de son indépendance , que celui de toute
 autre partie de l'Amérique. La manière résolue &

déterminée avec laquelle on a défendu Charles-Town jusqu'à la dernière extrémité, ne nous permet pas d'en douter : car quoique la ville fût à moitié dépeuplée par les ravages de la petite-vérole qui avoit regné tout l'hiver & qu'à ce fléau eût succédé, avec les chaleurs, une fièvre putride & pestilentielle ; cependant avec l'assistance seulement de 2000 hommes de troupes continentales, ils ont pendant 15 semaines, préservé la Ville contre 12,000 hommes des meilleures troupes Britanniques, commandées par les plus habiles Généraux du Roi, complètement pourvues de tout l'appareil nécessaire à la guerre, & soutenues par une puissante force navale. — Un ami de la cause générale de l'Amérique doit être charmé plutôt que découragé, de ce que l'armée Britannique est allée à Charles-Town dans de telles circonstances ; puisque probablement le climat, dans la saison la plus mal-saine de l'année, joint à une fièvre putride & pestilentielle, réduira les forces Britanniques plus que ne feroient plusieurs batailles ; & l'Amérique, de son côté, souffrira peu de ce que les Anglois seront pour quelque tems en possession de Charles-Town : car il y a diverses autres entrées, au moyen desquelles on pourra faire parvenir toutes sortes de secours par mer à la Caroline-Méridionale, sans compter la communication, toujours ouverte, avec les autres états par les derrières du pays. Ceux qui ajoutent foi si légèrement aux fictions de nos Ministres & de leurs partisans, paroissent avoir oublié que la foi de la France est solennellement donnée, & l'intérêt de l'Espagne profondément engagé à soutenir l'indépendance des Treize-Etats-Unis de l'Amérique. Je sais que l'on cherche à insinuer, qu'on ne peut guère se fier à la bonne foi de la France ; mais quel homme de sens, se laissera préoccuper par ces répétitions usées ? Les François ne perdent jamais de vue leurs vrais intérêts politiques ; ils sont convaincus, qu'ils ne conserve-

roient pas une seule de leurs Isles dans les Indes Occidentales, s'ils ne maintenoient l'indépendance des Etats Unis. Et cette indépendance est si bien de l'intérêt de toutes les autres puissances maritimes en Europe, qu'il y a de quoi s'étonner, qu'au lieu d'une ligue défensive, elles ne forment pas toutes ensemble une ligue offensive contre l'Angleterre. — Quant à la fiction touchant la Caroline-Septentrionale, elle ne mérite aucune attention. Le Général Clinton, dans aucune de ses dépêches, ne fait mention d'un seul soldat Britannique qui ait mis le pied quelque part dans cet état : il a seulement, dirai-je la vanité ou la simplicité, d'espérer que le peuple de ce pays-là, semblable aux Cappadociens, fatigué de sa liberté, ira de soi-même prier de le faire esclave «.

On ne peut guère aujourd'hui se flatter de conquérir l'Amérique; pour espérer seulement de conserver les places que nous y occupons, il faudroit y faire passer des renforts qu'il n'est plus en notre pouvoir d'y envoyer. On n'a pas même été en état de faire partir à tems les provisions & les munitions indispensables. La flotte de New-Yorck qui auroit dû mettre à la voile au commencement d'Avril, n'a pu partir de Portsmouth que le 8 du courant, parce qu'on n'a pu lui donner plutôt des vaisseaux pour escorter.

« Il y a des bâtimens dans cette flotte, dit un de nos papiers, qui étoient chargés depuis le mois de Septembre dernier, & la principale partie de ces navires est restée quatre ou cinq mois à Portsmouth à attendre. Les Ministres objectoient hautement qu'on ne pouvoit pas envoyer, avec sûreté, cette flotte à New-Yorck, tant qu'on ne seroit pas

instruit de la destination de l'escadre de M. de Ternay ; mais le fait est, qu'on ne pouvoit pas se passer des vaisseaux qui auroient escorté cette flotte. Il y a eu plus de changemens , d'ordres issus & révoqués , de promotions & destitutions à l'occasion de cette flotte , qu'il n'y en avoit jamais eu dans de pareilles circonstances. Dans la soirée du lundi 31 Juiller , & pendant toute journée du mardi , premier du courant , la presse a été plus vive à Portsmouth , qu'elle ne l'a jamais été. On n'a laissé que les Officiers mariniens & les mousses à bord des bâtimens de commerce & des corsaires ; tous les matelots ont été enlevés. Le jour suivant (mercredi) on a hissé un signal pour enjoindre aux Capitaines des bâtimens allant à New-Yorck , de se rendre à bord du *Charon* , vaisseau de guerre , le seul qui soit désigné pour les escorter , pour y recevoir leurs instructions ; le lendemain (jeudi) 3 du courant , il fut ordonné à tous les bâtimens qui se disposoient à appareiller de l'Angleterre , (à ceux destinés pour New-Yorck en particulier) d'aller recevoir de nouveau les matelots qu'on avoit levés par la presse. Le vendredi 4 , l'Amiral ordonna que toutes les instructions de route , données par le Capitaine Symond du *Charon* , de 44 canons , seroient remises , & qu'on ne permit pas aux bâtimens de partir ; mais ces ordres ne pouvoient être exécutés , parce que la plupart des Capitaines avoient envoyé leurs instructions par des exprès à leurs propriétaires à Londres , afin d'avertir les passagers du prochain départ de la flotte. Le samedi 5 , on envoya des ordres à Portsmouth , pour que le *Charon* , vaisseau de guerre , mît à la voile , & se rendit aussi tôt à Corke ; ces ordres portoient défense de laisser appareiller aucun bâtiment de commerce avec le *Charon*. Le dimanche 6 , le *Salisbury* (vieux vaisseau de 50 canons , qui a convoyé en Angleterre la flotte de la Jamaïque) reçut ordre de prendre sous son escorte les navires

allant à New-Yorck , mais de s'arrêter à Plimouth , & de s'y faire espalmer & équiper de nouveau pour la traversée. Lundi dernier 7 , on hissa , à bord du *Salisbury* , un signal , qui enjoignoit aux Capitaines des bâtimens destinés pour New-Yorck & la Caroline , de se rendre a bord , afin de recevoir de secondes instructions pour la route. Le mardi 8 , la flotte de New - Yorck mit à la voile , mais elle doit rester 15 jours à Plimouth , tems qu'on emploiera à réparer le *Salisbury* , pour le mettre en état de faire la traversée. O incomparable Sandwich ! c'est donc ainsi que vous rempissez la promesse que vous fîtes d'avoir assez de vaisseaux pour résister aux escadres combinées de la Maison de Bourbon , & de leur faire sentir tout le poids de votre courroux ! La dernière flotte pour New-Yorck appareilla au mois de Décembre dernier ; elle étoit composée d'environ six ou huit bâtimens , presque tous petits , & dont l'objet n'étoit point le commerce régulier ; leur valeur supposée étoit de 5 ou 6 mille liv. sterl. chacun. La flotte actuelle ne consiste qu'en trente bâtimens , & un petit nombre de 20 mille livres. Tel est donc l'état d'un commerce qui employoit autrefois 140 ou 150 bâtimens ; commerce qui a souffert par un séjour de plusieurs mois que les bâtimens ont été obligés de faire dans le Port , après avoir reçu leur cargaison ; que l'assurance exorbitante qui doit consommer tous les profits sur les marchandises sèches qu'on exporte , ainsi que par le retour qu'ils feront sur leur lest , à moins que le hasard ne leur procure une cargaison composée de marchandises de prix «.

Le sort de cette flotte ne laisse pas d'inquiéter , sur-tout dans ce moment où l'Amiral Geary est rentré , & où la flotte combinée sortie de Cadix peut la rencontrer & la détruire. L'éloignement de notre escadre

laisse la mer libre à nos ennemis , & à leurs corsaires qui continuent de nous faire beaucoup de mal.

» Il est un peu singulier que malgré les six frégates qui croisent sur les côtes de la Hollande, un nombre égal dans la station de Clyde, & cinq dans celle d'Irlande, le commerce entre les Etats-Unis de l'Amérique & les Puissances maritimes du Nord continue toujours sans interruption, & que nous n'entendions aujourd'hui parler d'aucune prise Américaine amenée en Angleterre, quoique nous ayons des preuves certaines qu'il arrive chaque jour des bâtimens de l'Amérique Septentrionale dans les différens Ports de la mer d'Allemagne, tels que Helsingor, Copenhague, Bergen, Gottenbourg, Amsterdam & Rotterdam. — Il n'y a presque aucun bâtiment Portugais ou autre bâtiment neutre, destiné pour l'Angleterre ou ailleurs, qui n'éprouve de mauvais traitemens ou qui ne soit pillé considérablement par des corsaires Anglois, sous pavillon Américain, dans & près de la Manche; il n'y a presque point de bâtimens Portugais & pas un seul Hollandois arrivé dans la Tamise, qui ne se plaigne que des bâtimens sous pavillon Américain ont pillé ses provisions & une partie de sa cargaison. On a deux ou trois exemples tous récents de procédés semblables entre Portland & le Nore, & si près des terres qu'on doit présumer que ces malheureux pirates sortent de nos propres ports ».

Les embarras qui nous environnent & dont il nous est impossible peut-être de nous tirer sans une prompte paix, la font désirer généralement; & ce vœu paroît avoir beaucoup de part aux nouvelles que l'on ne cesse d'annoncer sur ce sujet. Mais en général les espérances qu'on conçoit ne
semblent

semblent pas bien fondées. Celle que nos Ministres conservent encore de reconquérir l'Amérique prouve que le principal obstacle à une pacification générale est bien loin d'être levé ; & on ne se flatte pas qu'il le soit de si tôt.

» Le particulier qui est parti d'Angleterre avec M. Cumberland & qui a apporté ici les nouvelles de sa réception à la Cour de Madrid, se dispose à y retourner avec des dépêches pour ce prétendu Négociateur. Il parle d'une paix prochaine avec une espèce d'assurance. Voilà le dernier effort d'une Administration languissante, & elle trouvera dans cette illusion une nouvelle excuse pour son indolence & son inactivité. Elle sait qu'il est impossible d'empêcher les Espagnols de faire la guerre. Leurs engagements avec la France sont solennels & ces deux Puissances ont principalement pour intérêt la ruine de la Grande-Bretagne, le démembrement de notre Empire & l'anéantissement de notre Marine. Les gens sensés peuvent ils ajouter foi à la fable ridicule qu'on débite artificieusement sur leurs dispositions pacifiques dans un moment si favorable à leurs vues. Desireroient-elles la paix à cause que dans toutes les parties du monde, excepté dans l'Inde, les forces de la Grande-Bretagne sont inférieures à celles de la Maison de Bourbon ? Ou bien souhaiteroient-elles de se débarrasser de la guerre parce qu'il y a une confédération ennemie formée & dirigée contre la Cour même de la Grande-Bretagne, sous le nom spécieux de *neutralité armée* : l'idée même en est ridicule. Ne continuons donc pas d'être les dupes d'un conte aussi absurde. Nous nous sommes trop long-tems nourris de spéculation. Nous avons été enchantés de faire des conquêtes sur le papier. On nous a extorqué 70 millions en nous promettant un intérêt

2 Septembre 1780.

b

qui nous a fait perdre le capital. Les propriétaires des terres eux-mêmes cessent enfin d'avoir cette crédulité aveugle qui ci-devant étoit leur partage ; revenus de notre songe de sécurité , ne croyons donc plus aux gens qui nous ont déjà trompés ».

Toutes les apparences annoncent encore un orage qui se forme en Irlande , & qui menace de suites très-sérieuses & très-alarmanantes. Tandis que nous sommes dans une forte d'impassibilité & de désespoir , l'Irlande se ranime , & au lieu de céder au malheur , elle travaille à sa délivrance. Le Comité des Négocians de Dublin , craignant d'être frustré par une opération du Conseil privé de ce pays de tous les bénéfices résultans d'une importation directe du sucre venant des Indes Occidentales , s'est assemblé & a déclaré qu'aussitôt que ses appréhensions seront confirmées , il convoquera une assemblée générale à l'effet de produire ses motifs de non-importation & d'obtenir , par la force & la fermeté de ses mesures , la justice que nous semblons avoir de la répugnance à lui accorder.

On assure que le Parlement actuel ne tardera pas à être dissous ; il a déjà siégé pendant six ans , & on voit nombre de Candidats briguer dans les différentes Provinces les vœux des Citoyens pour les représenter.

» On compare en ce moment , observe à cette occasion un de nos papiers , les Ministres à des joueurs réduits au désespoir , qui veulent hasarder

tout en un coup ; ils sont poussés jusques dans leurs derniers retranchemens , & la dissolution du Parlement dépendra des premières nouvelles reçues des Indes occidentales. Si la Providence qui les a toujours favorisés s'entretient de nouveau en leur faveur , & arrache le brave Rodney au sort qui le menace , leur courage abattu se réveillera , & les mains pleines de l'argent du trésor , ils se présenteront à leurs constituans découragés : mais si l'orage qui se forme sur leur tête éclate , ils se sauveront avec frayeur dans leur retraite , & ils se retrancheront contre la fureur du peuple , derrière la majorité vénale qu'ils ont gagée & payée pour combattre pendant sept ans sous leurs drapeaux. Cela veut dire que si on reçoit de bonnes nouvelles d'Amérique , on procédera à une élection générale , mais que si elles sont mauvaises ; on laissera aller la septième session du Parlement , & qu'on ne songera que l'année prochaine à le renouvellet.

« Le Peuple Anglois , dit un autre , au moment où il s'agit de la perte de sa liberté , témoigne une tranquillité , une indifférence qu'on ne peut comparer qu'à celle de ce valet qui , bien qu'il fût armé de pistolets laissa voler son maître sur une grand chemin sans paroître seulement prendre garde à ce qui se passoit. Le maître indigné de sa conduite dit au voleur qu'il avoit laissé à ce valet un demi-écu & qu'il lui en feroit présent volontiers s'il vouloit tant soit peu éveiller un maraut qui le regardoit voler si tranquillement. Le Brigand accepta la commission ; mais le valet se sentant attaqué personnellement prit courage & non-seulement fit résistance mais tira son pistolet & tua son homme sur la place. Si le Peuple Anglois se voit provoqué de plus près , peut-être pourra-t-il régaler ses ennemis de la même manière ».

On a encore exécuté depuis peu quel-

ques-uns des malheureux qui ont eu part à la dernière émeute. Deux filles entr'autres âgées l'une de 17 ans & l'autre de 25 ont donné un spectacle aussi singulier & aussi touchant que quelques-uns de ceux que nous avons rapportés. La mère de la première a eu le courage d'accompagner sa fille au lieu du supplice, & la constance de rester pendant l'exécution & d'attendre qu'on lui en remit le corps qu'elle emporta dans sa voiture. La seconde fut accompagnée par son frère & sa sœur dont elle prit congé de la manière la plus touchante. Les spectateurs émus, ne purent s'empêcher de mêler leurs larmes à celles que répandoit cette famille infortunée.

» Lors du dernier soulèvement, le Roi passa les deux premières nuits, avec plusieurs Officiers-Généraux, dans le Manège de la Reine, d'où l'on expédia messagers sur messagers pour observer les mouvemens de la populace. Il y avoit trois ou quatre mille hommes de troupes dans les jardins de la Reine, & aux environs de son palais. Dans la première nuit, l'alarme fut si soudaine, que les troupes ne purent point avoir de la paille pour se reposer. Le Roi en ayant été informé, il prit avec lui un ou deux Officiers, avec lesquels il parcourut les rangs des soldats, leur disant : » Mes enfans, quand je vendrois ma Couronne, il me seroit impossible de vous procurer de la paille cette nuit, mais je vous assure que j'ai donné des ordres, & que demain dans la matinée vous en aurez une grande suffisance. Au défaut de paille, mes Officiers vont vous donner assez de vin & d'eau-de-vie pour adoucir votre situation autant qu'il est possible, & je vous ferai

compagnie jusqu'au jour ». C'est ce que fit le Roi , se promenant le plus souvent dans le jardin , visitant quelquefois la Reine & ses enfans dans le Palais , & recevant tous les messages dans le Manège , qui étoit , en quelque manière , le quartier Général. Quand le Roi apprit qu'une partie de la populace s'efforçoit de se rendre à St. James & au Parc , il défendit aux soldats de tirer , leur enjoignant seulement de la maintenir avec leurs bayonnettes ; en conséquence de quoi , les mutins devinrent si insolens , qu'ils prenoient les fusils par les bayonnettes , & les secouoient , défiant les soldats de faire feu ou de les frapper. Cependant la populace ne poussa pas plus loin le désordre dans ce quartier ».

F R A N C E.

De VERSAILLES , le 29 Août.

LE 20 de ce mois la Marquise de la Roche-Fontenilles & la Marquise de Lordat , eurent l'honneur d'être présentées au Roi & à la Reine par Madame Elisabeth de France , en qualité de Dames pour accompagner cette Princesse.

Le même jour la Comtesse de la Ferté de Meun eut l'honneur d'être présentée à LL. MM. & à la Famille Royale par la Comtesse de Chatelux , Dame pour accompagner Madame Victoire de France.

De PARIS , le 29 Août.

LES bruits qui s'étoient répandus depuis quelques jours , d'après les rapports de

b ;

quelques bâtimens neutres , de la prise de Ste-Lucie aux Îles , & de l'arrivée de M. de Ternay à Boston , ne sont pas encore confirmés ; on n'a du moins reçu aucun avis officiel : ce silence inquiète ceux qui ont des parens & des amis sur les deux escadres ; mais il est possible que les *avisos* aient été interceptés , & alors ce n'est ni la faute de M. de Ternay ni celle de M. de Guichen , si nous ignorons encore ce qui se passe. On n'est pas mieux instruit à Londres qu'à Paris ; on y débite les mêmes bruits , mais d'une manière aussi vague. Il se peut que malgré les avis d'Ostende & de Hollande , la jonction de D. Solano à M. de Guichen n'eût pas encore opéré de grandes choses avant la fin du mois de Juin.

Les nouvelles de nos Ports n'offrent rien de bien piquant ; l'*Auguste* & le *Languedoc* sont rentrés dans la rade de Brest le 16 de ce mois avec la frégate la *Bellone*. Le *Northumberland* a mouillé dans l'Irroise avec une frégate & une corvette. Il doit escorter plusieurs bâtimens qui vont dans le golfe de Gascogne. L'*Auguste* & le *Languedoc* ont amené dans ce Port un petit corsaire de 18 canons. Dès le 14 il étoit arrivé dans cette rade un convoi de 60 voiles , chargé pour le compte du Roi & des particuliers , venant de Nantes sous l'escorte de la frégate la *Bellone* & de la corvette l'*Etourdie*.

» On travaille avec beaucoup d'activité à désarmer le *Saint-Esprit*, qui a touché non au passage, mais sur des roches inconnues, au-dehors de la rade; & l'on profite de son désarmement, ainsi qu'on l'a annoncé, pour le doubler en cuivre. Un Lieutenant de vaisseau, & plusieurs Pilotes, sont occupés à relever exactement sur la carte le point de la roche sur laquelle a touché ce beau vaisseau. Cette roche est à la haute mer, à près de vingt pieds sous l'eau. Suivant les Mémoires de la Marine, un vaisseau du premier rang, commandé par M. de Noailles, Capitaine de vaisseaux, y toucha il y a 30 à 40 ans. — Une barque arrivée au Conquet & venant d'Angleterre, a rapporté que l'armée Angloise étoit rentrée dans ses ports. On présume que la jonction des forces Françaises avec les Espagnols, ne tardera pas à s'exécuter, si elle doit avoir lieu ».

On a reçu à Bordeaux des lettres de Cadix, où l'on lit les détails suivans.

» Nous profitons d'un courier qu'on expédie dans votre Port, pour vous informer que la frégate du Roi *la Boudeuse*, commandée par M. de Moissak, vient de mouiller dans cette Baie avec vingt bâtimens sortis du Cap Saint-Domingue le 20 Juin. Ce convoi étoit composé de 25 navires; un a péri sur les Caïques; quatre autres se sont séparés volontairement de l'escorte, croyant sans doute arriver plutôt; ils pourront bien se repentir d'avoir voulu marcher seuls; la mer est couverte de corsaires, & ce ne sera pas sans les plus grands risques que ces déserteurs pourront parvenir heureusement à leur destination. Le vaisseau *le Lyon*, commandé par M. de la Clue, vient de rentrer. Il s'est séparé de l'armée à cause de quelques dommages qu'a reçus son mât d'artimon, qui sera bien-

tôt réparé. Il a laissé l'escadre à dix-huit lieues de Cadix «.

Les lettres de Madrid portent que M. le Comte d'Estaing étoit encore à St-Ildephonse, que le Roi le goûtoit beaucoup & avoit journellement deux heures d'entretien avec lui. Les mêmes lettres annoncent aussi l'arrivée de l'*Invincible* au Ferrol.

Le bruit s'étoit répandu que M. Fabre, vivement affecté de la froideur avec laquelle l'avoient reçu l'Ambassadeur de France à Lisbonne, & les Négocians François établis dans cette Ville, s'étoit donné la mort. Des lettres de Lisbonne contredisent cette nouvelle; c'est un Officier de son bord, qui dans un accès de fureur s'est brûlé la cervelle.

« Un vaisseau de Carrel, frété à Lisbonne, écrit-on de Cherbourg, vient de conduire ici 160 hommes de la frégate *les Etats d'Artois*. Les matelots sont tous Normands. Un autre bâtiment a dû conduire à Bordeaux le reste de cet équipage. Il étoit tems que le navire Portugais arrivât. Jamais parlementaire n'a été si mal approvisionné, & l'équipage mouroit de faim. Il a été arraisonné par l'Amiral Geary, qu'il a rencontré au Sud-Est de Plimouth. L'armée Angloise étoit alors composée de 39 voiles, parmi lesquelles on comptoit vingt-quatre vaisseaux de ligne; le reste étoit des frégates, cutters, & trois ou quatre bâtimens Hollandois, que l'Amiral Anglois emmenoit avec lui. Cette escadre est actuellement rentrée dans

ses ports , & on n'a point caché au Parlementaire qu'elle avoit beaucoup de malades «.

La prise du *Fargès* par l'Amiral Graves est confirmée. La perte de ce vaisseau a été très-sensible aux Négocians de l'Orient , qu'une faillite avoit déjà fort incommodés. C'est un hasard bien malheureux que celui de tomber dans une grande flotte , qui certainement ne cherchoit pas à faire des prises : 10 ou 12 heures plutôt ou plus tard le *Fargès* n'étoit pas rencontré.

« Le 13 de ce mois , écrit-on de Marseille , il est parti 55 voiles , destinées pour les Echelles du Levant. Ce convoi que l'on évalue à près de 14 millions , sera escorté par trois frégates. — Le 11, le mauvais tems ayant forcé un Corsaire Mahonnois de chercher la côte , ce bâtiment , pour ne pas périr , se mit au milieu du convoi , après avoir arboré pavillon Maltois. Un Capitaine marchand , auprès duquel il étoit mouillé , conçut quelque soupçon sur sa manœuvre , & lui tira un coup de canon à boulet. Le Mahonnois amena aussi-tôt le pavillon Maltois , & hissa à la place le pavillon Anglois : alors la rade fut couverte de chaloupes armées , qui s'emparèrent de ce corsaire , & le conduisirent dans le port. Il avoit 32 canons d'équipage. — Deux jours auparavant , un navire Espagnol , équipé de dix-huit hommes , avoit pris , en sortant de notre port , un corsaire Mahonnois qui en montoit trente-six , & qu'il a amené en Espagne. — Dans la même semaine , un corsaire de Mahon ayant 38 hommes d'équipage , & une chaloupe qui en montoit dix , a été pris par une tartane armée pour le compte du Roi. Enfin , un chébec Espagnol armé pour le commerce de Barcelone , a pris deux autres corsaires de Mahon , qu'il a conduits à Certe.

Le Comte de la Porte-Yssertieux, Lieutenant de vaisseau, a envoyé les détails suivans du combat de la frégate la *Montréal*.

« Cette frégate, commandée par M. de Vialis de Fontbelle, Capitaine de vaisseau escortant un convoi de six bâtimens destinés pour Alger, étant le 30 Juillet à 5 heures & demie du matin, entre la Tour de Cachique & le Cap Taxine, à la distance de quatre lieues, nous aperçumes, de l'arrière au vent, quatre bâtimens qui nous donnoient chasse. Nous tenions le plus près du vent qui souffloit de l'E. N. E., & nous courions la bordée à terre avec le convoi. Nous fîmes aussitôt le signal de ralliement, & nous arrivâmes sur un de nos bâtimens qui dérivait beaucoup. — A 6 heures nous reconnûmes les bâtimens étrangers pour ennemis, & un instant après nous en découvrîmes un cinquième. Ne voyant d'autre moyen pour sauver notre convoi, que de lui faire prendre un mouillage qui pût le mettre à l'abri des insultes des ennemis, par la protection d'une Puissance neutre, nous fîmes le signal d'arriver, pour aller mouiller sous la Tour de Cachique, dépendante de la Régence d'Alger. — La division Angloise, composée de deux frégates, deux brigantins portant flamme & un petit corsaire, fit la même route que nous, & continua la chasse, ayant toutes voiles dehors. Le vent, toujours dans la même partie, nous manquoit à mesure que nous approchions de la terre; les ennemis qui en avoient assez pour nous joindre, furent bientôt à la portée de leurs canons & commencèrent à tirer sur un de nos bâtimens qui restoit de l'arrière, celui-ci & les autres vinrent se placer entre la terre & la frégate du Roi, à la faveur du peu d'air qui leur restoit, & nous leur fîmes signal de mouiller. A 6 heures trois

quarts nous restâmes en calme, ayant de la peine à gouverner; les quatre bâtimens ennemis étant fort près de nous, nous canonnières les deux frégates par la hanche, & les deux brigantins par l'arrière, sans que nous pussions leur riposter. — Peu de tems après, une risée de vent nous ayant permis de présenter le travers aux ennemis, nous leur envoyâmes notre première bordée de tribord; ils étoient pour lors en ligne, à la grande portée de fusil : le feu fut très-vif de part & d'autre. — A 8 heures, voyant les deux brigantins tenter de nous enlever les bâtimens du convoi, tandis que la *Montréal* étoit occupée à combattre les deux frégates ennemies, nous nous approchâmes de nos bâtimens pour les mettre à couvert, & nous laissâmes tomber l'ancre dans l'anse formée par le Cap Caxime & la Tour de Cachique, sans discontinuer notre feu. — Dès le commencement du combat, M. de Vialis avoit reçu au bras droit & à la cuisse gauche, deux blessures dont il est mort peu de tems après. J'avois pris le commandement de la frégate, & le feu n'avoit pas cessé. Lorsque nous fûmes mouillés, nous nous aperçûmes qu'une des deux frégates étoit démâtée de son mâit de perroquet, & avoit une grande partie de son arrière emporté, ainsi qu'un des deux brigantins. — A 9 heures & demie, le Commandant Anglois fit un signal, & l'instant d'après, toute la division prit le bord au large. Le combat ayant cessé, nous allions faire lever l'ancre pour prendre le meilleur mouillage & nous rapprocher de la Tour, lorsque nous vîmes les deux frégates revirer de bord sur nous, ce qui nous obligea de couper le cable pour accélérer notre manœuvre, & présenter le travers aux ennemis, s'ils revenoient à la charge; mais peu de tems après, ils revirèrent au large, au moment que nous apercevions trois autres bâtimens ennemis

sur le Cap Caxine; & à 11 heures nous les perdîmes de vue. — Nous avons eu dans ce combat quatre hommes tués, en comptant le Capitaine. La supériorité de forces & l'inégalité du nombre n'ont point intimidé notre équipage : la bravoure & l'ardeur des matelots & des soldats, ont bien secondé le zèle & la fermeté de MM. Ferrandi, Court, Grauet, Simian & Hermite, Lieutenans de frégate auxiliaires; de M. de Grimonville, Lieutenant d'Infanterie, commandant le détachement du régiment de Lyonnais; & de M. de Joinville, Garde de la Marine. — Les ennemis avoient eu avis du départ de ce convoi, rassemblé leurs forces & l'attendoient. Ils n'ont pas respecté le territoire neutre & se sont permis d'attaquer une frégate du Roi dans un mouillage dépendant de la régence d'Alger; leur témérité n'a pas empêché que les six bâtimens escortés par cette frégate, n'aient été sauvés & n'aient mouillé dans le port d'Alger. — Les frégates & autres bâtimens contre lesquels la *Montréal* a combattu, sont :

The <i>Minhorca</i>	22 canons.
Une autre frégate.	22
Un corsaire, Capitaine Gasparet.	8
Un autre, Capitaine Costo.	14
Un autre, Capitaine Rowls.	16

Total. 72

Ceux qui arrivoient à la fin du combat, sont :

The <i>Procupine</i>	26 canons.
Un fenaw.	12
Une goëlette.	12

Total. 50

La *Montréal* a 26 canons en batterie & 6 sur

ses gaillards. — Le Roi a conservé au Comte de la Porte-Yssertieux le commandement de cette frégate, & lui a accordé le brevet de Capitaine de vaisseau, à prendre rang «.

Nous avons dit que l'*Hermione*, avant d'arriver dans l'Amérique Septentrionale s'étoit battue contre une frégate Angloise. On sait aujourd'hui que c'est contre l'*Iris* de 32 canons, Capitaine Hawker, que le combat a duré près de 2 heures, & que l'ennemi a eu 7 tués & 9 blessés.

Le 10 de ce mois le Roi a adressé à M. l'Amiral la lettre suivante :

« Mon Cousin, je suis informé qu'il s'est élevé des difficultés relativement aux jugemens des prises faites par les corsaires que les Etats-Unis de l'Amérique arment dans les Ports de France, & que les Commissaires du Conseil des Prises ont pensé ne devoir pas juger. Pour faire cesser toute incertitude à cet égard, je vous écris cette lettre pour vous dire que mon intention est que les prises qui auront été faites par des corsaires que les Etats-Unis de l'Amérique auroient armés en France, & qui auroient été conduites dans quelques-uns de mes Ports, soient jugées par le Conseil des Prises dans la même forme que celles des corsaires armés par mes sujets ; & qu'en conséquence les Officiers des Amirautés observent à leur égard les formalités prescrites par ma Déclaration du 24 Juin 1778. Je desire que pour l'entière exécution de ma volonté à cet égard, vous la fassiez savoir dans tous mes Ports, de manière que les Capitaines de ces corsaires en soient instruits, & s'y conforment ainsi que les Officiers des Amirautés. Et la présente n'étant à autre fin, je prie Dieu, mon Cousin, qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

Il est entré le 20 de ce mois dans le port.

de Dunkerque , une prise faite par le corsaire la *Comtesse de Provence*, estimée 100,000 liv. au moins. Ce corsaire qui est encore à la mer , a fait encore pour 1500 guinées de rançon ; c'est le Capitaine Bart qui le commande. Une frégate Danoise mouilla le 21 dans le même port ; on la dit destinée à convoyer les bâtimens de sa nation qui sont à Dunkerque & à Ostende.

Le Roi a fait une promotion dans son Ordre de S. Louis ; elle a été publiée le 25. M. de Puiségur a obtenu la Grand-Croix ; MM. de Caraman , de Melfort , de Wall Lambert , de Zurlanbe , de Grave , Daumont , de Fourcroy & de Bellecombe ont été faits Commandeurs dans le service de terre.

Le Sieur Nicolas le Tellier , Maître Relieur , & Louise Desroques , sa femme , renouvellèrent le 31 Juillet dernier leur mariage à S. Nicolas du Chardonnet ; la cérémonie se fit à la même Chapelle où ils avoient été mariés il y a 50 ans. Leur famille composée de 41 enfans y a assisté. Un arrière-petit-fils & une arrière-petite-fille conduisirent les deux époux leurs ayeux.

On écrit du Poitou que le premier Juillet dernier , vers les 3 heures après midi , un nuage qui dans sa course faisoit un bruit continuel & alarmant , vomit tout-à coup sur les villages de Chervé , Maison-neuve , Massogne & Uchon en Mirebalais , une grêle très-grosse dont les grains carrés ou pointus

dévastèrent la campagne. Le Laboureur ne recueillera pas assez de grains pour les semences ; & le Vigneron ne pourra même tailler ses vignes l'année prochaine.

La grêle a fait aussi beaucoup de mal dans les environs d'Auxonne en Bourgogne. Le 9 de ce mois vers les 3 heures du soir , une nuée peu considérable du côté du couchant , donna d'abord une assez forte pluie dont on ne croyoit pas avoir rien à redouter ; une autre nuée venant du Sud , vint à se choquer avec la première , & il en résulta une grêle si épaisse , que les rues de la ville en furent couvertes de 3 ponces. Cette grêle qui ravagea tous les fruits fut suivie d'une pluie si abondante , qu'elle inonda les caves & les maisons , & ne put se précipiter dans la Saône qu'en torrens dont le cours rencontrant des murs qui s'opposoient à son passage , les renversa avec tant de violence que les tablettes d'un parapet furent jetées à plus de 20 pieds de la base du mur qu'elles couvroient. Le village de Tillyeney situé sur la Saône , à trois quarts de lieue d'Auxonne , a souffert beaucoup de dommages par les tourbillons qu'excitoit le choc des vents.

» La faillite du Sr. Sépolina, Banquier, Génois, donne lieu à une nouvelle affaire entre le Mont-de-Piété & plusieurs Capitalistes Génois, qui se sont intéressés dans l'Emprunt de trois millions, ouvert à Gênes pour le Mont-de-Piété. Les Génois ont chargé de leur défense M. de la Croix, qui a défendu leurs concitoyens dans une affaire à-peu-près

semblable que Monseigneur le Comte d'Artois a eu la rare équité de juger contre lui-même, d'après la simple lecture du Mémoire respectueux fait contre S. A. R., & qui a été lu en sa présence, son Conseil assemblé.

La seule différence qui existe entre l'une & l'autre affaire, c'est que le Mont-de-Piété ne s'est engagé à payer les intérêts des sommes que Sépolina a emportées *qu'à compter du jour où elles seroient versées dans sa caisse, clause qui n'existoit pas* dans le Contrat de Monseigneur le Comte d'Artois ; mais les Prêteurs ont également reçu *quittances & décharges* de leurs fonds par le Marquis Durazzo, autorisé à faire les deux Emprunts, & à donner quittances à ceux dont il auroit reçu l'argent «.

Marie-Cécile de Boufflers de Rémiancourt, veuve de Louis-Henri, Marquis d'Aubigné, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Gouverneur & Lieutenant-Général des Ville, Château & Forteresse de Saumur, est morte à l'Abbaye de Montmartre le 10 de ce mois, dans la cinquante-quatrième année de son âge.

Des Lettres-Patentes du Roi enregistrées au Parlement le 12 Juin, autorisent M. le Comte d'Artois à ouvrir un emprunt de deux millions en rentes viagères. Par un résultat du Conseil de ce Prince il est dit que, desirant s'assurer les fonds qui lui sont nécessaires pour subvenir tant aux remboursemens auxquels le nouvel ordre qu'il vient d'établir dans sa maison, pourroit donner lieu, qu'au paiement du prix des acquisitions avantageuses qu'il a faites, & pour rapprocher aussi le paiement des objets qui restent à acquitter dans sa maison, & dont il n'avoit pu se libérer, parce que les fonds qui lui étoient assignés par le Roi,

étoient insuffisans ; il a résolu de faire l'emprunt de deux millions à constitutions de rentes viagères , sur le pied de dix pour cent , sur une seule tête , & à tout âge , sujettes à la retenue du dixième. En conséquence , Monseigneur le Comte d'Artois a commis M. de Sainte-Foy , Sur-Intendant de ses Finances , à l'effet d'emprunter jusqu'à concurrence de 200 mille livres de rentes viagères , pour lesquelles il affectera & hypothéquera toutes les possessions & domaines de Monseigneur , & notamment les fonds qui lui seront annuellement assignés par S. M. sur le Trésor Royal.

Il paroît une Ordonnance du Roi , en date du 24 Juillet , pareille à celle rendue le premier Juillet 1777 , portant nouvelle amnistie en faveur des Officiers mariniers & matelots déserteurs.

» S. M. étant informée que nombre d'Officiers-Mariniers & Matelots qui ont quitté son service , se sont réfugiés en pays étrangers ; que d'autres sortis de leur département sans permission , se sont éloignés des ports de mer & se tiennent cachés , qu'ils désireroient les uns rentrer dans le Royaume & les autres revenir dans le sein de leurs familles , s'ils pouvoient être assurés de leur pardon , qu'ils ne sont retenus que par la crainte des peines qu'ils ont encourues : & S. M. voulant bien user d'indulgence à leur égard , Elle a accordé & accorde une Amnistie générale à tous les Officiers-Mariniers & Matelots qui ont déserté tant de ses vaisseaux & autres bâtimens que des ports & arsenaux de la Marine , & généralement à tous ceux qui se sont mis dans le cas d'être traités comme déserteurs du Royaume & des Classes , à condition néanmoins pour ceux dits Officiers-Mariniers & Matelots qui seront dans le Royaume & dans les Isles Françaises de l'Amérique , qu'ils se présenteront aux Commissaires des ports & arsenaux , Commissaires des Classes , &

autres Préposés chargés du détail des Classes des Matelots , un mois après la publication de la présente Ordonnance dans les lieux où ils se trouveront ; & pour ceux qui seront dans les pays étrangers , qu'ils se présenteront pareillement aux Consuls François , & autres Officiers commis par S. M. dans lesdits pays , & ce , dans le terme d'une année , à compter du jour que ladite Ordonnance aura été publiée dans le Royaume où lesdits Officiers-Mariniers & Matelots seront renvoyés par lesdits Consuls & autres Officiers , sans qu'il leur en coûte rien pour leur passage : mais faute par lesdits Officiers-Mariniers & Matelots , d'avoir profité dans les tems ci-dessus limités de l'Amnistie que la clémence de S. M. leur accorde , Elle veut qu'ils soient traités suivant toute la rigueur des Ordonnances quand on pourra parvenir à les faire arrêter. Mande & ordonne S. M. à M. le Duc de Penthièvre , Amiral de France , &c.

Un Arrêt du Conseil d'Etat du Roi , en date du 10 Juin , ordonne que toutes les Pêcheries actuellement subsistantes dans le ressort de l'Amirauté de Saint-Brieux , autres que celles mentionnées par l'art. 4 de l'Arrêt du 25 Février 1773 , qui appartiennent à l'Abbaye Royale de Notre-Dame de Beauport , dans l'Île de Saint-Riom , seront démolies & détruites par les propriétaires , dans l'espace d'un mois ; & faute par eux d'y satisfaire dans ledit tems , & icelui passé , S. M. veut que lesdits Parcs & Pêcheries soient détruits aux frais & dépens des propriétaires.

De BRUXELLES , le 29 Août.

L'IMPATIENCE du public pour apprendre la manière dont les Anglois se conduiront avec la flotte Russe , ne peut tarder à être

satisfaite. Selon quelques lettres de Hollande cette flotte a fait voile du Texel le 15 de ce mois, dirigeant sa route vers la Manche.

» Le bruit court, lit-on dans une lettre d'Amsterdam, que l'adhésion de la République au système de la neutralité armée, adoptée par la plupart des puissances du Nord, au moment où elle aura été authentiquement annoncée pourra occasionner de nouvelles vexations de la part de l'Angleterre, envers nos Commerçans. Nous avons cependant lieu de nous flatter qu'il n'en sera rien. L'alliance projetée a pour but la protection du commerce de tous les alliés, & il est à présumer que leur réunion les fera respecter. On s'occupe avec beaucoup d'activité de l'équipement de notre flotte, & elle pourroit être en état de mettre en mer au commencement du mois prochain, si l'on ne juge pas à propos d'en différer le départ jusqu'à ce que le traité avec la Russie ait été signé. Il ne peut tarder à l'être lorsque nos Plénipotentiaires seront arrivés à Pétersbourg. Quelques personnes prétendent qu'ils ont dans leurs instructions quelques demandes propres à jeter de la lenteur dans cette négociation. On dit entr'autres, que la République souhaite que les Puissances confédérées lui garantissent toutes ses possessions. Mais il n'est pas vraisemblable qu'elle ait dessein de proposer une pareille condition à son accession à un plan dont l'avantage est plus pour elle que pour les autres. Au reste, on croit que si nos Plénipotentiaires ont ordre de faire cette demande, ils ont aussi quelques instructions pour ne pas insister trop sur cet objet «.

Jamais le Code Maritime, proposé par la Russie, n'a été plus nécessaire, & les

Hollandois doivent le sentir mieux que personne. Seul il peut les défendre, & en général tous les neutres, contre les corsaires Anglois qui ont chacun une jurisprudence particulière; toujours conforme aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent.

» Le Capitaine Wœlet, venant d'Amersfort, a fait une épreuve assez fâcheuse de la contradiction qui règne dans les systèmes opposés des marins Anglois. Il fut arraisonné, le 30 Juillet, à 3 quarts de lieue de Calais, par un cutter Anglois, qui le laissa continuer sa route. Le lendemain, étant près du Havre, un lougre de Guernesey l'obligea, à coups de canons, de mettre son canot à la mer; & le Capitaine du lougre étant venu à son bord, il examina ses papiers, enfonça ensuite ses coffres, & lui vola 160 florins en argent, après l'avoir maltraité. Si la guerre avoit quelque affinité avec la justice, & que le Hollandois pût porter sa plainte devant un Juge impartial, il semble qu'il auroit à dire que sa sécurité de la veille contraste étrangement avec l'insulte du lendemain; mais si le Juge étoit le camarade de l'agresseur, il décideroit que le volé battu a tort ».

L'objet de la neutralité armée est de mettre fin à ces excès; toutes les Puissances semblent faire le même vœu pour cet effet. On prétend cependant que la Cour de Portugal n'est pas disposée à y accéder; quelques papiers ajoutent même qu'elle a déclaré son refus, & que le Roi d'Espagne lui a fait déclarer à son tour que si S. M. T. F. ne cessoit de faire traiter avec une distinction marquée les vaisseaux An-

glois , de recevoir leurs prises , de leur permettre de les vendre dans ses Ports , il regarderoit ce procédé comme tendant à détruire entièrement ceux qui subsistent entre les deux Cours ; mais jusqu'à présent tout cela est bien vague : la réponse même de la Cour de Lisbonne aux propositions que la Russie lui a fait faire par son Ministre , n'est point connue , & il n'est pas certain qu'elle ait été faite encore.

« Il est arrivé à l'Isle d'Aix , écrit-on de Nantes , un bâtiment Parlementaire , parti de Charles-Town au commencement de Juillet dernier , avec 133 prisonniers François. Ceux dont on a reçu ici des lettres , justifient Lincoln & la garnison de cette Place , qui , disent-ils , a souffert de la famine jusqu'à la dernière extrémité , au point d'être réduite à manger des chats & des rats. Elle étoit en outre très-affoiblie , journellement diminuée par les fièvres malignes ; de sorte qu'il ne s'est pas trouvé , lorsqu'elle s'est rendue , la moitié du monde auquel les Anglois l'ont portée. Le Commissaire des vivres de cette Place a été convaincu de trahison ; il s'entendoit avec Clinton. Son frère a prié le Congrès de lui faire son procès. Il n'y a eu que 213 à 214 habitans de Charles-Town qui aient signé la pétition dont nos ennemis ont tant fait de parade. Les cruautés que ceux-ci ont exercées , sont inouïes , & ont aigri encore davantage nos Alliés. Le climat de la ville est très-mal sain en été pour les Européens qui n'y sont point accoutumés , à cause des exhalaisons des marais qui l'environnent , & des chaleurs excessives ».

On dit que M. du Chaffaut se voyant enlever tous ses vaisseaux , qui ont défilé successivement de Brest pour se rendre en

Espagne, & réduit à faire campagne dans le Port, pendant que son activité & son zèle lui en font désirer une de mer, a envoyé sa démission qui n'a point été acceptée. Ce brave Officier continuera de servir.

Selon des lettres d'Espagne M. le Comte d'Estaing est parti ; on ne dit pas s'il se rend à Cadix ou dans un autre Port. Les bruits varient toujours sur sa destination ; selon les uns il va prendre le commandement d'une escadre avec un corps considérable de troupes de débarquement & se rendre aux Isles ; selon les autres il ira dans la Méditerranée : une troisième version le met à la tête de la grande flotte, destinée pour la Manche. Le secret observé par la Cour d'Espagne dans tous ses projets permet d'ajouter également foi à ces trois versions ; mais le départ successif des vaisseaux de Toulon & de Brest pour Cadix, ne permet pas de douter que ce ne soit dans ce dernier Port que les Puissances alliées doivent réunir leurs forces maritimes ; & que c'est delà qu'elles partiront pour exécuter le plan de la campagne actuelle. Si leur destination est pour la Manche, il paroît que la saison est trop avancée ; nous touchons à l'Equinoxe, & ce n'est qu'après qu'on peut entreprendre quelque chose ; mais alors il seroit peut-être trop tard : on croit que les efforts se tourneront vers un autre point.

**SUPPLÉMENT aux nouvelles de Londres, du 22
Août au soir.**

« Aujourd'hui à midi il est arrivée à l'Amirauté un Exprès avec la fâcheuse nouvelle, que les flottes pour l'Inde & pour les Indes Occidentales, qui étoient parties d'Angleterre le 27 Juillet, ont rencontré par 36 degrés 40 minutes de latitude N. & 25 degrés de longitude O. de Londres, (à 60 lieues environ du Cap Saint Vincent) l'armée combinée de France & d'Espagne, laquelle s'est emparée de la totalité, à l'exception de deux bâtimens pour les Indes Occidentales, & des vaisseaux convoyeurs, qui devoient être la *Thétis* & le *Southampton*, de 32 canons.

Voici quelques nouveaux détails qui se répandent dans le public, sur la triste nouvelle qu'on vient de rapporter «.

Le vaisseau de ligne le *Ramillies* de 74 canons, commandoit le convoi de la flotte qui nous a été enlevée. Il n'aperçut d'abord que 7 des vaisseaux de l'armée navale combinée, & ce fut le 8 Août au soir qu'il eut cette connoissance. Ne pouvant se persuader que ce fussent des vaisseaux ennemis, il ne fit point changer de route, & le 9 au matin il se trouva enveloppé. Alors il mit le signal de sauve qui peut; mais il n'y eut que lui qui put l'exécuter avec les deux frégates & deux bâtimens appelés l'un la *British Queen* & l'autre la *Fanny*. On croit qu'il s'est réfugié dans l'Isle Madère, avec la frégate le *Southampton* & que la nouvelle a été apportée en Angleterre par la *Thétis*.

Voici la liste des bâtimens qui composoient la flotte à son départ.

Pour la Jamaïque avec un Corps de troupes.	11
Pour les Antilles, en marchandises & en re- changes nécessaires à l'escadre de l'Amiral Rodney.	18
Pour Madère, New-York & la Caroline.	28
Pour l'Inde,	5

Total 64.

En retirant de ce nombre les deux qui se sont échappés il se réduit à 62.

Les noms des 5 vaisseaux pour l'Inde, sont le *Gatton*, le *Royal - George*, le *Mountstuart*, le *Godfroi* & le *Hilsborough*.

» L'Amiral Geary à ordre de remettre à la mer avec toute sa flotte aussi-tôt qu'il aura renouvelé sa bière, son eau & ses provisions, ce qu'il compte avoir fait en huit jours «.

» La division Russe aux ordres de l'Amiral Kruse a quitté les Dunes le 22, & est partie à ce que l'on croit, pour la croisière dans la mer d'Allemagne. — On n'a point revû les deux autres divisions qui ont passé le 18 derrière les Sables de Goodwin «.

» Il passe pour constant que le Bureau de l'Amirauté a eu avis, par quelques lettres qui ont été trouvées, que des incendiaires menaçoient les chantiers de S. M., & notamment celui de Plimouth. On veille en conséquence, à ce qu'il n'y entre que des gens sûrs & nécessaires. Il peut se faire cependant que ces avis n'aient pour objet que d'entretenir des alarmes, qui autorisent les plaintes de ceux qui sans se rappeler nos constitutions, n'ont vu qu'avec peine les troupes abandonner cette Capitale & retourner dans leurs camps «.

P. S. Une lettre de Bayonne du 19 de ce mois, contient les détails suivans, dont on espère apprendre bientôt la confirmation. » Il est arrivé le 8 de ce mois à Bilbao, en 22 jours de traversée, un navire Américain parti de Boston, qui rapporte que l'escadre de M. de Ternay est arrivée en très-bon état à Rhode-Island, dans les premiers jours de Juillet «.

On apprend de Brest que le 21, le *Northumberland*, l'*Hector* & le *Vaillant* se préparoient à mettre à la voile, & qu'on ignoroit leur destination.



JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 15 Juillet.

LE 10 de ce mois une Sultane est accouchée d'une Princesse dont la naissance a été annoncée aussi-tôt par le canon du Serrail. S. H. qui étoit à Berchik-Taschi, l'une de ses Maisons de plaisance, en est revenue le même jour, pour recevoir les complimens d'usage à cette occasion. Le Grand-Visir seul n'a pu venir lui rendre ce devoir. Il est malade; ses jambes prodigieusement enflées ne lui permettent ni de marcher, ni même de se tenir debout; & les Médecins craignent que cette enflure ne dégénère en hydropisie. Il y a encore deux Sultanes enceintes; & l'Empire fait des vœux pour qu'elles donnent un successeur au Trône Ottoman.

La peste paroît avoir entièrement cessé; du moins on n'apprend pas que depuis quelques jours il en soit mort personne.

9 Septembre 1780.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 3 Août.

LA fête de la Grande-Duchesse a été célébrée hier à Péterhoff, il y a eu à cette occasion grand gala à la Cour, illuminations & bal. Demain S. M. I., le Grand-Duc & la Grande-Duchesse quitteront le Château de Péterhoff pour aller passer le reste de la belle saison à Czarsko-Zélo.

Une lettre de Caffa en Crimée, en date du 31 Mai dernier, contient les détails de l'audience que M. Waselitzki, Envoyé extraordinaire & Ministre Plénipotentiaire de l'Impératrice, a eue du Khan le 27 du même mois. Le Prince Tartare, pour rendre la Cérémonie plus brillante, avoit quitté sa résidence & s'étoit campé à quelques werstes de là en rase campagne. Il envoya des carrosses à la rencontre de M. l'Envoyé, il lui donna à dîner, & le fit servir en vaisselle d'argent à la manière des autres Cours de l'Europe. M. Waselitzky, de son côté, déploya une magnificence proportionnée à la Grandeur de la Souveraine qu'il avoit l'honneur de représenter, & il fit à tous les Officiers du Khan des présens suivant leur rang.



D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 14 Août.

IL paroît, depuis quelques jours, une Ordonnance par laquelle il est enjoint à tous les vaisseaux du Roi, en tems de paix, lorsqu'il viendront se placer en face du Château, de ne garder de poudre à leur bord, que ce qui est nécessaire pour deux décharges générales de leurs canons. Mais lorsque ces mêmes vaisseaux seront prêts à entrer en rade, ils reprendront, le jour qui précèdera leur départ, la poudre qui sera jugée nécessaire pour leur approvisionnement.

On apprend d'Elfeneur que deux frégates Angloises escortant 45 navires marchands de leur Nation, y sont arrivées le 7 de ce mois, & qu'elles ont mis à la voile le 10 pour ramener 12 autres bâtimens marchands dans les ports de la Grande-Bretagne.

Deux frégates Françoises, l'une de 24 & l'autre de 20 canons, ont conduit à Christianand, dans la Norwége, 5 prises Angloises. Elles ont dit qu'elles avoient fait plusieurs autres captures, dont elles avoient rançonné quelques unes. Un petit bâtiment Américain chargé de tabac, arrivé aussi dans le même Port, a déclaré qu'il croyoit que 4 autres navires Américains, dont il

s'étoit séparé à une certaine hauteur :
avoient pris la route de Marstrand.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E , le 16 Août.

ON se flatte de voir arriver l'Empereur le 20 de ce mois ; mais il ne fera pas un long séjour dans cette Capitale , si , comme on l'assure , il doit faire un voyage dans les Pays-Bas.

Le 12 de ce mois l'Archiduchesse Marie-Christine , & le Duc Albert de Saxe Teschen arrivèrent au Château de Schombrun. Le lendemain les Ambassadeurs & les Ministres étrangers s'y rendirent vers les 5 heures du soir , pour complimenter l'Archiduc Maximilien sur son élection à la Coadjutorerie de l'Electorat & Archevêché de Cologne , il y eut ce même soir grand appartement à la Cour. Ce Prince paroît à présent en habit Ecclésiastique & en manteau sur lequel est brodée la Croix de Grand-Maître de l'Ordre Teutonique.

Un Courier venant de Bruxelles a apporté le testament du feu Duc Charles de Lorraine , qui , à l'exception de quelques legs , a nommé l'Empereur son héritier universel. Ce Prince laisse à l'auguste Chef de l'Empire deux capitaux considérables ; une superbe Galerie de Peintures , une Collection de Médailles les plus rares , & au-delà d'un million en bijoux , indépendamment de

deux Palais magnifiquement meublés , l'un dans la Ville & l'autre à la Campagne , à l'usage des Gouverneurs qui doivent lui succéder.

De HAMBOURG , le 22 Août.

LA grande affaire de la neutralité armée du nord est entièrement terminée ; le Ministre de la Cour de Suède à celle de Pétersbourg , a signé , à l'exemple de celui de la Cour de Danemarck , la convention relative à ce grand objet : on ne doute pas que les Ministres des Provinces Unies ne le fassent également peu de tems après leur arrivée. Les quatre vaisseaux de guerre Suédois qui ont passé le Sund pour se rendre à Gottenbourg , y attendent leurs derniers ordres pour aller croiser dans la mer du nord.

Le voyage de l'Empereur en Russie , celui du Prince de Prusse , excitent toujours l'attention des spéculatifs , qui leur supposent un but qu'ils ne peuvent pénétrer ; ils prétendent aujourd'hui que le Grand-Duc fera à son tour un voyage à Vienne , où le Roi de Suède pourroit se rendre aussi en retournant dans ses Etats. S'il faut les en croire ces déplacements de la part des Souverains , qui n'ont jamais été si fréquens que depuis quelques tems , ont pour but de traiter des affaires de l'Amérique. Les politiques croient que pour amener une prompte paix , il faut nécess-

fairement que les principales Puissances de l'Europe se réunissent pour accorder les Puissances belligérantes, sans cela la guerre durera tant qu'elles pourront la soutenir, & une multitude de circonstances peuvent la prolonger.

On mande de Widdin, dans la Bulgarie, que la maladie épidémique, qui a fait de tant ravages à Constantinople, s'est répandue à Andrinople. On ajoute cependant qu'elle s'y montre avec des symptômes moins dangereux, & que peu de personnes qui en étoient attaquées en mouraient; on n'a pas laissé d'ordonner aux garnisons des frontières de l'Esclavonie, de veiller soigneusement sur les rives de la Save, afin de couper toute communication, & de refuser le passage à tous les étrangers venant de Turquie.

Les dernières lettres de la Saxe portent que dans la Capitale & dans toute l'étendue de l'Electorat, on s'occupoit beaucoup à faire des recrues & à les former; que les Officiers du Corps du Génie avoient reçu ordre de pourvoir à leurs équipages; que les fortifications & redoutes en avant de la porte de Pirna & de la porte Noire, à Dresde, étoient poussées avec vigueur; qu'il avoit été publié une Ordonnance pour la réparation de tous les grands chemins de l'Electorat. Selon d'autres lettres les troupes Impériales & Royales, répandues dans la Bohême, ont déjà commencé à for-

mer un cordon le long des frontières de ce Royaume.

On apprend de Grodno un fait à la fois malheureux & terrible. La Comtesse de Mlozinski, veuve du Comte de ce nom, qui aimoit beaucoup les petits chiens, & qui en avoit toujours auprès d'elle, ayant été mordue par un de ces petits animaux, qui étoit enragé, est morte 24 heures après dans les plus cruelles douleurs, & malgré la promptitude avec laquelle on lui a administré tous les remèdes possibles.

E S P A G N E.

De MADRID, le 12 Août.

DEPUIS la rentrée du *Lyon* à Cadix, où il a été réparer les dommages que son mâst d'artimon a soufferts, on n'a eu aucune nouvelle de l'armée combinée. Le convoi de S. Domingue, escorté par la *Boudeuse*, qui est arrivé heureusement dans le même port, ne l'a point rencontré. Les nouvelles que ce convoi a apportées du Cap, sont que M. de la Motte-Piquet, sur un *Aviso* expédié par M. de Guichen, a mis à la voile le 4 Juin pour intercepter un convoi ennemi qui devoit sortir des isles du Vent pour aller à la Jamaïque dans les premiers jours du même mois. Un bateau de Curaçao arrivé au Cap quelques jours avant le départ de la *Boudeuse*, a déclaré avoir rencontré ce convoi le 15. Il est probable qu'il

n'aura pas échappé au Chef-d'Escadre François qui l'attendoit aux attéragés de la Jamaïque.

On apprend de la Corogne que les quatre vaisseaux François qui s'y trouvent , se préparent à mettre à la voile pour escorter les bâtimens de Bordeaux retenus dans ce port depuis deux mois ; ils les accompagneront jusqu'aux Canaries , & viendront ensuite dans nos parages se réunir à la grande armée. D. Barcelo s'est emparé nouvellement d'un navire ennemi qui étoit sur son lest , & d'un autre venant de la côte de Barbarie , chargé de toutes sortes de rafraîchissemens pour Gibraltar.

Les nouvelles apportées des isles Philippines par la *Junon* , ont pleinement rassuré sur le sort de ces isles. Lorsqu'elle partit le 12 de Janvier dernier de Cavite , elles étoient dans le meilleur état de défense , sur-tout celle de Luzon qui est la principale. Les fortifications de Manille & de Cavite étoient déjà réparées , & on en avoit fait de considérables sur toutes les avenues de ces places , de manière que les ennemis , s'ils ont quelques projets , ne pourront en approcher que difficilement. D. Joseph Basco-y-Vargas , Gouverneur de ces isles , étoit à la tête d'un corps de 8000 hommes , composé en partie de troupes réglées , & en partie de milices , sans compter les renforts & les secours de toute espèce qui lui ont été envoyés de la nouvelle Es-

pagne à la fin de l'année dernière & au commencement de celle-ci.

Les 4 bâtimens qui se sont séparés du convoi François de Saint-Domingue, arrivés à Cadix le 6 de ce mois, sont la *Pucelle*, le *Saint-Laurent*, la *Vaillante* & le *Comte de Hallevet*.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 26 Août.

Nous attendons toujours avec la même anxiété des nouvelles de l'Amérique Septentrionale & des Isles. On annonce depuis tant de tems l'arrivée de M. de Ternay & des troupes aux ordres de M. le Comte de Rochambeau, qu'il a conduites avec lui, qu'on ne doute plus qu'il ne soit réellement à sa destination, & que les opérations n'aient commencé sur le Continent. Le silence que l'on garde ne peut qu'inquiéter & faire soupçonner du moins que les apparences ne sont pas pour nous : ceux de nos papiers qui veulent nous consoler & nous rassurer, cherchent à réveiller les idées qu'on a voulu donner du peu d'union des François & des Américains ; ils oublient que les premiers en s'alliant aux derniers n'ont eu pour but que de les protéger & de les secourir & non de les soumettre : ils débitent gravement que M. de Ternay, en débarquant à Rhode-Island, a pris pos-

session du Pays au nom du Roi de France ; idée absurde qui n'a pas besoin d'être réfutée, mais dont ils essayent de tirer parti pour parler de prétendues défiances entre les nouveaux alliés. Des papiers moins consolans, mais qui méritent plus de confiance, s'expriment ainsi.

» Le projet des François est de donner aux Américains tous les secours possibles, tant par mer que par terre. On supposoit qu'une partie de leurs forces ira attaquer quelque établissement Anglois, & que le reste agira sur le Continent. — Ces nouvelles sûres contredisent formellement le bruit d'une prétendue mésintelligence entre Washington & le Congrès. Le dessein de ce Général est toujours de se tenir sur la défensive jusqu'à ce qu'il se présente quelque occasion favorable. La perte de Charles-Town a fait la sensation la plus vive à cause de son grand commerce. Le nombre des gens de guerre faits prisonniers dans la Ville ne va pas au-delà de 2400 hommes. Il y avoit un grand nombre de riches Négocians dont les maisons & les magasins étoient remplis de marchandises, & qui en conséquence craignoient beaucoup un bombardement. C'est à cette seule circonstance que nous sommes réellement redevables de la prise de la Ville. Les Américains comptent, avec le secours de l'escadre Française, fermer le port de New-York avant la mi-Septembre. On s'occupoit alors des préparatifs d'une autre expédition pour les parties Septentrionales. Il y avoit 17 corsaires & deux vaisseaux de 39 canons dans le port de Boston, aux fortifications duquel on travailloit sans relâche. Les revues d'Avril pour les quatre Provinces de la Nouvelle Angleterre avoient été plus nombreuses qu'en 1779. La flotte Française avoit, pour l'usage de l'armée, 60 pièces

de canons. Six des Officiers du Général Burgoyne étoient à Boston , & ils attendoient un vaisseau neutre pour passer en Angleterre où ils avoient obtenu la permission de se rendre.

On parle d'une lettre d'Halifax , dans la nouvelle Ecosse , en date du 8 Juillet , où l'on dit que l'on se préparoit à recevoir l'escadre Françoisse , qui avoit été apperçue alors à 18 lieues de cette place.

On n'a point de nouvelles de l'Amiral Rodney ; & on ne doute point que celles qu'on recevra d'abord ne confirment tout ce que l'on soupçonne ici de sa situation. Les dernières lettres de la Jamaïque annoncent que le départ de la flotte marchande , qu'on attend en Angleterre , a été encore retardé faute de vaisseaux pour la convoyer. On croyoit qu'elle ne pourroit partir qu'au milieu d'Août , & pour cela il falloit que Walsingham avec sa division arrivât heureusement.

La prise du convoi qui est tombé entre les mains de la flotte combinée , sortie de Cadix , est l'évènement le plus fâcheux qui pût arriver dans les circonstances présentes. Les provisions qu'on attendoit à New-Yorck & à Charles-Town , les troupes qu'on envoyoit au Général Clinton , celles qu'on destinoit à la défense de la Jamaïque , les rechanges dont l'Amiral Rodney a un si grand besoin , & sans lesquelles il ne peut se mettre en état de tenir la mer , sont entièrement perdues : tous ces objets

ne peuvent être remplacés de long-temps ; & ils arriveront trop tard à leur destination.

On n'est pas sans inquiétude sur le sort de la flotte destinée pour New-Yorck & Charles-Town , partie de Cork le 13 de ce mois sous l'escorte du *Charon* , de 44 , du *Hussard* , de 28 , qui peut rencontrer aussi nos ennemis. Le *Bienfaisant* & la *Licorne* l'ont accompagnée jusqu'à une certaine latitude. Le premier vient de rentrer avec une prise qu'il a faite le jour du départ de la flotte : son Commandant en rend compte ainsi à l'Amirauté.

J'ai eu l'honneur de vous prier d'informer L. S. des avis que j'avois reçus en arrivant à Cork , & des mesures que je me proposois de prendre en conséquence. Le *Charon* arriva le 11 , je mis à la voile avec le convoi le jour suivant accompagné du *Charon* , de la *Licorne* & du *Hussard*. Comme plusieurs bâtimens du convoi étoient encore dans le port , j'ordonnai à la *Licorne* & au *Hussard* de se tenir à la hauteur de l'entrée du Port pour hâter leur départ , tandis que le *Bienfaisant* & le *Charon* étoient en panne avec ceux qui étoient sortis. A la pointe du jour , la dérive nous avoit portés jusqu'à *Old head of Kinsale* (vieille pointe de Kinsale) , lorsque j'aperçus dans le Sud-Est un gros vaisseau donnant chasse à quelques bâtimens du convoi , je lui donnai aussi-tôt la chasse à mon tour avec le *Charon* ; nous avions perdu de vue les deux autres frégates qui étoient encore devant Cork. A 7 heures & demie environ , nous le joignîmes. Il est assez singulier que l'action s'engagea des deux côtés avec de la mousqueterie. Il prit pavillon Anglois , & continua son feu. Je me déterminai à faire la même chose.

Les vaisseaux s'étant alongés à la portée du pistolet, nous nous parlâmes. Nous nous avançâmes de la sorte de si près par son avant, que ni les canons de son avant ni ceux de notre hanche ne pouvoient servir. Sachant alors avec certitude quel étoit le vaisseau, j'ordonnai que l'on commençât à faire usage des petites armes de la dunette, l'ennemi fit la même chose & hissa son véritable pavillon. Il s'écoula quelque tems avant que je pusse régler ma voilure, & placer avantageusement mon vaisseau. L'ennemi étoit déterminé à l'abordage & manœuvroit de manière à favoriser son dessein. C'étoit une tentative hardie mais qui ne réussit point. Après une heure dix minutes d'un combat vif, son gréement & ses voiles étant hachées, ayant 21 hommes tués & 31 blessés, il amena; c'étoit le *Comte d'Artois* de 64 canons, ayant au-delà de 644 hommes, vaisseau de guerre Armateur Commandé par le Chevalier de Clonard, Lieut. de vaisseau, qui a été légèrement blessé dans l'action. Ses frères, l'un Colonel, l'autre Colonel en second dans la Légion Irlandoise de ce nom, sont à bord, ainsi qu'un Lieutenant du *Monarch*, nommé Perry, & les gens qui avoient été pris à bord de la *Marguerite*. Le *Bienfaisant* a eu trois hommes tués & 22 blessés, son gréement coupé, mais les mâts & les vergues n'ont pas reçu de dommage essentiel; il y a eu un homme légèrement blessé à bord du *Charon*; je mis en panne pour le réparer, & le convoi de 99 voiles continua sa route par un vent frais & favorable, la *Licorne* l'accompagne. La fermeté & la bravoure de mes Officiers & de mon équipage leur font honneur. Je demande la permission de recommander particulièrement à leurs Seigneuries, M. Thomas Lewes mon premier Lieutenant «.

La flotte de Québec, qui appareilla aussi de Portsmouth le 23, relâcha le même jour à Ste-Hélène; & le lendemain elle

remit à la voile avec un bon vent N. E. ; elle fait route pour l'ouest sous le convoi de l'*Orpheus* & du *Garland*, l'un & l'autre de 32 canons. Le prix des assurances sur les marchandises destinées pour Québec est plus haut qu'il n'a jamais été en aucun tems ni pour aucun lieu du monde.

Il se répand quelques nouvelles de l'Inde qui sont d'une nature fort inquiétante. Un nombre considérable de Marattes & de Si-payes ont quitté le service de la Compagnie, dans un moment où elle a besoin de réunir de plus grandes forces, & on craint que cette désertion n'ait des suites fâcheuses. On ne parle point de l'Amiral Hughes arrivé tard dans cette partie du monde, où les Espagnols ont eu le tems de se préparer à le recevoir. Nous ne nous flattons plus des conquêtes que nous espérions, & que nous ne pouvions devoir qu'à la surprise.

L'état actuel de nos affaires sur presque tous les points du globe, renouvelle les plaintes de la nation contre le Ministère, qui a son tour n'a guère de réponses satisfaisantes à faire; tout ce qu'il peut lui offrir se réduit à des *possibilités*, & cela a fourni le sujet d'un pamphlet qui a paru dans tous nos Papiers.

» Il y a quelques jours qu'un ami du Lord North témoignait à ce Ministre ses alarmes sur la situation de la Grande-Bretagne. Rassurez-moi, lui disoit-il, ne fût-ce que par vos conjectures; je voudrais savoir ce que vous pensez qu'il nous

arrivera, ou du moins ce qu'il pourra nous arriver. Personne n'est plus à portée que vous de satisfaire ma curiosité. Oh ! reprit d'un ton assez gai le Ministre, quant à ce qui arrivera *Davus sum, non Œdipus* ; mais pour les *possibilités*, je suis en fonds, comme vous allez le voir. — 1°. Il est possible que les armées navales combinées de France & d'Espagne soient aussi mal dirigées cette année que l'autre. Il est possible que celle qui s'est formée à Cadix y rentre, sans avoir enlevé la flotte qui vient de partir de nos Ports pour l'Inde & pour nos Isles sous une très-foible escorte, & qui doit passer au milieu de la croisière de cette escadre. — 2°. Il est possible que Solano se soit séparé de Guichen, au lieu d'attaquer nos Isles ; il est encore possible qu'il n'emploie ses grandes forces que pour se tenir sur la défensive, & il est très-possible que cette montagne n'accouche que d'une souris. — 3°. Il est possible que Ternay ait été contrarié par des tempêtes ; il est possible (& je le souhaite) qu'il ait passé par Terre-Neuve. Il est encore possible qu'il ne pense nullement à l'importance dont seroit la prise d'Halifax ; il est possible que Graves & Arbuthnot se joignent à tems, & il est encore possible qu'ils battent Ternay. — 4°. Il est possible que Washington soit assez bête pour ne pas profiter de l'alternative qu'il a d'attaquer Clinton ou Kniphausen séparément, & il est possible qu'il reste dans sa position précisément le tems nécessaire pour l'exécution du plan du Lord Germaine de le mettre entre deux feux. — 5°. Il est possible que les Etats-Unis soient assez peu défiants pour s'abandonner à notre discrétion & à notre miséricorde. — 6°. Il est possible que les Espagnols donnent la comédie à l'Europe en se laissant tromper par le Commis du Lord Germaine, M.

Cumberland. — 7°. Il est possible que la confédération des neutres n'aboutisse qu'à des querelles entr'eux qui la détruiront. — 8°. Il est possible, car rien n'est impossible, que la désunion & le défaut de plan & de système dans les Conseils de nos ennemis égalent la désunion, la corruption, la folie & l'inconséquence qui mettent un si grand désordre dans nos propres affaires. — Il est possible que tout ce vacarme ne soit qu'un vain bruit, & il est encore possible que nous ne soyons pas entièrement anéantis. — Il est possible que la France & l'Espagne ne fassent que regagner ce qu'elles ont perdu dans la dernière guerre. — Il est possible que l'Angleterre, malgré la perte de son commerce, la diminution de ses revenus & quelques démembrements de son empire ait le tems de se relever en proportionnant ses dépenses à ses moyens; enfin il est possible que personne n'envie ma place, & il est encore possible que je sois, Ministre jusqu'à ma mort «.

Le Courtisan ayant écouté avec attention cette longue kirielle de *possibles*, répliqua au Ministre : je vais vous dire, moi, ce que je juge impossible; c'est que jamais l'Angleterre, malgré tout le bonheur que vous croyez qu'elle peut encore avoir, remonte au degré de grandeur, de richesse & de considération dont elle est déchue depuis que vous êtes chargé de la conduite de ses affaires, & je crains bien qu'avant peu, il n'y ait dans la liste de vos possibles, quelque déficit qui vous rende aussi convaincu de cette vérité que je le suis déjà moi-même.

Depuis le retour de l'Amiral Geary on n'a pas perdu un instant à retirer des vaisseaux les malades; on n'en a pas débarqué moins de 1500. Les maladies qui s'étoient

manifestées pendant sa croisière de 11 semaines ont fait autant de mal qu'un combat. Nos ennemis ont resté tout ce tems dans leurs ports, tandis que nous nous fatiguions inutilement, & lorsqu'ils sont sortis ils nous ont enlevé un convoi dont la perte nous fera très-sensible. Pour en équiper un autre il nous faut des matelots, & ils ne peuvent nous être fournis que par les flottes que nous attendons. La presse maintenant ne fait qu'effrayer sans nous en procurer beaucoup. A l'occasion de la dernière on raconte une anecdote qui pouvoit avoir des suites terribles, mais qui n'a été que plaisante.

» Une centaine de jeunes gens des deux sexes de Salt-Coats en Ecosse, s'étoient assemblés pour danser toute la soirée. Le Capitaine des enrôleurs imagina de profiter de la circonstance pour faire ce qu'il appelloit un beau coup de filer. Il demanda main-forte à un Régiment voisin, & il investit la maison. Les garçons se voyant pris & jugeant bien qu'on ne tarderoit pas à enfoncer les portes quoi-
qu'elles fussent baricadées, demandèrent un pour-parler. Leurs propositions furent que toutes les femmes auroient la liberté de sortir, promettant que si elles étoient traitées avec les égards convenables, & maitresses de s'en aller sans être suivies ni insultées, ils se rendroient à discrétion. On leur donna parole. Toutes les femmes sortirent en effet. Mais quelle fut la surprise des Officiers quand ils virent qu'ils avoient été dupés, que c'étoient les garçons revêtus des habits de filles qu'ils avoient laissé échapper; & qu'ils n'avoient pour recruter le régiment que des femmes en habits d'hommes qui se moquèrent d'eux.

On remarque depuis quelque tems de fréquentes conférences entre les Ministres étrangers. Celui de Russie y assiste toujours. Ce dernier a eu plusieurs audiences du Roi depuis l'apparition de la flotte Russe. L'Amiral & les Capitaines de l'escadre qui est à Deal ont été magnifiquement traités par le fils aîné du Lord North. On voit que loin de s'opposer au passage des Russes dans la Manche , le Ministère est dans l'intention de leur donner toutes sortes de marques d'amitié & de considération , & de leur laisser continuer leur route. Ce parti est sans contredit le plus sage ; on ne laisse pas d'entendre crier des mécontents. Parmi les pamphlets auxquels la neutralité armée a donné lieu , celui-ci n'est pas le moins piquant ; il est intitulé les *Ingrats*.

» C'est la destinée de la G. B. d'être toujours payée d'ingratitude & de voir ceux qui lui avoient les plus grandes obligations , non-seulement rester spectateurs indifférens des coups qui lui sont portés par d'autres Etats , mais encore se joindre lâchement à ses ennemis & seconder leurs efforts pour la détruire. — La Hollande ne doit son indépendance & sa souveraineté qu'aux secours de l'Angleterre , & cette même Puissance qui gémiroit encore sous le joug de l'Espagne sans la générosité que nous avons eue de la secourir au prix de notre sang & de nos trésors , refuse de nous donner les secours stipulés par les traités les plus solennels. Elle fait plus , elle envoie des Plénipotentiaires à Pétersbourg pour y traiter d'une confédération avec la Russie , relativement à la neutralité armée. — Quelle ingra-

titude ! — L'Impératrice-Reine nous doit tous les Trônes qu'elle occupe. Attaquée en Autriche , en Bohême , en Silésie , presque par-tout enfin , par la France , la Russie , la Prusse & les différens Princes de l'Empire , elle n'eut de défenseur que George II ; ce Prince unissant ses Etendards à l'aigle Germanique a combattu tous ses ennemis & n'est sorti de la carrière qu'après que son alliée eût été reconnue la seule héritière de son pere l'Empereur Charles VI. Cependant S. M. a depuis contracté l'union la plus étroite avec les ennemis de sa Maison ; elle a donné sa fille à la France , elle s'est confédérée avec la Russie , & elle a laissé sa bienfaitrice , l'Angleterre , en bute à tous ses Adversaires. Quelle ingratitude ! — Le Roi d'Espagne , Charles III , a éprouvé les effets salutaires de notre amitié dans le tems qu'il n'étoit encore que le Prince D. Carlos. Nous avons envoyé une escadre de vaisseaux de guerre pour le transporter en Italie avec six mille Espagnols , & nous lui avons fourni les moyens de prendre possession du grand Duché de Toscane , pendant la vie du dernier Grand-Duc de la Maison de Médicis ; & actuellement sans aucune provocation , voici ce Prince qui déploie toutes les forces de son Royaume pour détruire cette même marine qui lui a procuré une souveraineté en Italie , dans un tems où en sa qualité de second fils du Roi , il ne devoit selon toutes les apparences espérer autre chose à la mort de son pere , que les fonds nécessaires pour le soutien de sa Maison. — Quelle ingratitude ! — L'Amérique que nous avons peuplée de nos sujets , alimentée de nos trésors & défendue au prix de notre sang contre les déprédations de la France & de l'Espagne , cette fille ingrate & dénaturée a levé le poignard contre le sein de sa mere , & par une alliance monstrueuse avec les ennemis naturels de la Grande-Bretagne , elle les a invités à

se rendre complices de ce parricide. — Quelle ingratitude ! — L'Angleterre a prodigué à la Russie les marques les moins équivoques du plus sincère attachement dans la dernière guerre entre cette Puissance & la Porte. Nous lui avons donné des Officiers pour monter ses vaisseaux & des Amiraux pour Commander les escadres. Nous avons ouvert nos Ports à ses vaisseaux , ils y ont trouvé tout ce qui pouvoit leur être nécessaire , tant pour eux que pour leurs équipages ; dans le tems que la France & l'Espagne fermoient absolument leurs Ports aux vaisseaux Russes , ou ne les y admettoient qu'à contre-cœur & seulement pour leur donner un asyle passager contre la tempête. Cette même Russie a été la première à proposer un plan de neutralité armée dont l'unique objet est d'assister la France & l'Espagne & de ruiner l'Angleterre. — Quelle ingratitude ! — La Suède se joint aussi à cette confédération. Elle oublie l'escadre que nous avons envoyée à son secours la première année du règne de Charles XII. Lorsqu'elle étoit près de succomber sous les efforts réunis du Danemarck , de la Pologne & de la Russie , notre escadre força bientôt les Danois de renoncer à tout espoir de prendre Stockolm & de demander la paix à Charles. — Quelle ingratitude ! — Tels sont les services que l'Angleterre a rendus à toutes ces Puissances. Telle est leur reconnoissance.

MORALE : il faut qu'on ait de grands torts , pour faire oublier tant de bienfaits «.

On équipe, à ce que l'on assure, 10 vaisseaux de ligne pour les envoyer à l'Amiral Rodney, mais ils ne peuvent être prêts qu'au détriment de la flotte de Geary à laquelle il faudra ôter des matelots pour en fournir ces vaisseaux , tandis qu'elle en manque elle-même. Le dégoût pour le service de mer

est général, & on fait que la presse ne fournit pas des hommes utiles.

» Rien ne contribueroit plus, dit un de nos papiers, à accélérer l'équipement de nos escadres & à faire préférer à nos matelots le service de Sa Majesté, qu'une répartition plus égale de l'argent provenant des prises. La disproportion qu'il y a entre les sommes passées au Commandant & celles allouées aux matelots est si grande, qu'elle donne beaucoup d'humeur à ceux qui ont combattu avec une égale bravoure & contribué autant qu'il dépendoit d'eux, au succès & à la victoire.

Je citerai comme un exemple frappant de la disproportion dans la répartition de l'argent des prises ce qui a eu lieu par rapport au vaisseau de registre Espagnol l'*Hermione*, pris dans la guerre dernière par l'*Active* & la *Favorite*. Ce vaisseau & sa cargaison ont été vendus 544,648 liv. 1 s. 6 d. Les frais, l'agence, la commission, &c. se sont montés à 24,942 liv. 11 s. 6 d., & il est resté à partager une somme nette de 519,705 liv. 10 s. Les matelots n'ont eu sur une somme aussi considérable que 484 liv. 2 s. 5 d. chacun, tandis que le Commandant en chef, quoiqu'il ne fût pas présent, a touché 64,963 liv. 3 s. 9 d. Il a été alloué au Capitaine de l'*Active* 65,053 liv. 13 s. 9 d.; au Capitaine de la *Favorite* 64,872 liv. 13 s. 9 d.; aux Officiers brévétés 13,004 liv. 14 liv, 1 d. chacun; aux Officiers Mariniens 4,336 liv. 3 s. 2 d. chacun, & aux bas-Officiers 4,806 liv, 10 s. 10 d. chacun «.

Ce n'est qu'en ménageant & en encourageant cette classe précieuse qu'on pourra se procurer les hommes dont on a besoin, si l'on veut continuer une guerre qui a eu le désaveu général depuis qu'elle a commen-

cé , & dont les évènements n'ont pas réconcilié les esprits avec elle.

» Ceux qui sont à la tête des affaires , dit à cette occasion un de nos papiers , peuvent se vanter d'avoir fait plus de choses qu'il ne s'en est peut-être jamais fait sous aucune Administration. En très-peu d'années , nous nous sommes vus débarrassés de treize Colonies dans l'Amérique Septentrionale , de plusieurs de nos Isles les plus précieuses , & de la souveraineté des mers. Or , Dieu sait combien tout cela étoit une charge lourde & pénible pour l'Empire Britannique. Indépendamment de ces services , nos Ministres nous ont encore rendu celui de ne nous pas laisser un seul ami parmi tous les Etats de l'Europe , conduite fort sage & sur-tout fort économique , puisqu'elle nous épargne les énormes dépenses des alliances étrangères. Enfin nous voyons les Puissances Septentrionales de l'Europe dans la nécessité de former , avec des forces immenses , la confédération des neutres pour maintenir ce que la Grande Bretagne n'a jamais eu l'intention de disputer. — Voilà sans doute beaucoup plus de merveilles qu'il n'en faut pour immortaliser la mémoire d'un Ministre , & il est bien étonnant que le Lord North ne veuille pas encore se reposer après tant de belles actions «.

On a célébré le 12 de ce mois l'anniversaire du Prince de Galles qui a accompli ce jour-là sa 18^e année. Parmi les personnes du premier rang qui lui rendirent leurs devoirs à cette occasion , on a remarqué le Duc de Cumberland , son oncle , qui parut à la Cour dans un équipage brillant , & dont tous les domestiques étoient revêtus de livrées neuves & magnifiques pour la

solemnité du jour. En vertu d'un acte de la 25^e année du règne du feu Roi, le Prince de Galles est devenu majeur quant à la succession au trône, mais pendant la vie du Roi son pere, il n'atteindra la majorité qu'à 21 ans, & avant ce tems il ne peut avoir, comme Prince du Sang, séance dans la Chambre des Pairs.

Les habitans de cette Ville sont toujours divisés sur les mesures prises par le Gouvernement pour mettre fin aux excès de la populace. 2769 habitans ont signé une adresse de remerciement, qui fut présentée au Roi le 9 de ce mois. Dans le même tems le Comité de l'association du Comté d'Yorck prit les résolutions suivantes.

» Attendu que des Personnes ennemies des justes droits & de la liberté du Peuple ont pris occasion des excès abominables, commis en dernier lieu par la classe la plus vile de la Populace de Londres, pour diffamer l'association de ce Comté & d'autres Comtés ou Corporations principales du Royaume, comme étant de nature à produire de pareils actes de violence, nonobstant la déclaration expresse & solennelle de leur objet d'appuyer, par des voies légales & pacifiques, les propositions pour une réforme dans la dépense de l'argent public, ainsi que pour une représentation plus égale & pour abrégier la durée du Parlement,

Arrêté que, de quelque part que ces suggestions diffamatoires puissent tirer leur source, ce Comité les regarde avec mépris, comme de fausses représentations vainement inventées à l'effet d'intimider & d'empêcher les Corps associés de poursuivre leur plan juste & nécessaire d'une réforme publique.

Que malgré la réjection de tout plan essentiel, proposé au Parlement durant sa dernière séance, pour introduire une administration plus économe des revenus publics, & pour effectuer une diminution convenable de l'influence excessive de la Couronne, conformément aux désirs du Peuple & au vœu du Parlement lui-même, exprimé par sa résolution du 6 Avril dernier ; ce Comité se repose sur la fermeté & sur l'énergie de la Nation, ne doutant point que sa persévérance assidue, en appuyant d'une manière décente & légale les mesures de ses associations respectives, sera trouvée, en tems opportun, être efficace pour obtenir un redressement complet de ces maux alarmans, ainsi que pour corriger les abus invétérés dans la durée & la représentation du Parlement, qui sont la vraie origine & la source de tous nos griefs Nationaux.

Que, si dans la suite il arrivoit encore que la tranquillité publique fût malheureusement troublée, qu'alors il fût donné des ordres à la force Militaire de désarmer les sujets paisibles, faisant profession de la religion Protestante, sous prétexte de l'exemple qu'on voudroit alléguer d'après certains ordres donnés à cet effet durant les derniers tumultes à Londres, l'on ne devrait pas obéir à de pareils ordres, comme étant contraires au droit Naturel qu'ont les Citoyens de se défendre eux-mêmes, ainsi qu'à la Loi positive du Pays, & comme tendant directement à la ruine absolue de nos libertés par l'introduction du Gouvernement Militaire.

Que, l'intervention des Militaires pour la suppression des émeutes, pendant que ces Militaires ne sont point sous la direction du Magistrat civil, mais à la discrétion de leur Officier commandant, est un écart dangereux des usages constitutionnaux & reçus durant les règnes des deux Princes de la Maison de Hanover ; écart que la nécessité la plus urgente

urgente & la plus évidente peut seule rendre excusable.

Que, quoique l'ordre pour l'intervention des Militaires suivant leur discrétion, à l'effet de supprimer les derniers troubles dans la Capitale, puisse avoir été inévitable par les circonstances pressantes du cas, notamment par la grandeur du danger & par la terreur qui empêchoit les Magistrats de remplir duement les devoirs de leurs charges, en maintenant & en rétablissant la tranquillité publique; cependant l'extension de pareils ordres pour les Troupes en d'autres parties du Royaume, où il n'existe pas actuellement de danger urgent, & où l'on ne sauroit raisonnablement supposer dans les Magistrats de la répugnance à remplir leurs devoirs, ne sauroit se défendre par quelque raison réelle de nécessité.

Que c'est l'intérêt le plus cher de tout sujet particulier, aussi bien que le devoir auquel il est obligé par la Loi du Pays, de s'employer de tout son pouvoir à maintenir la tranquillité publique dans sa Patrie, afin que le bon ordre y soit efficacement conservé sans l'aide ou l'intervention d'aucune force Militaire. Que ce Comité recommande de la manière la plus sérieuse à tous les Chefs de famille de bonne condition de se tenir prêts & préparés, dès le premier moment qu'on s'appercvra de quelque mouvement tumultueux, à donner leur assistance pour le maintien de la tranquillité & du bon ordre, sous la direction du Magistrat civil.

Arrêté de plus, qu'à une assemblée suivante ce Comité procédera à la nomination de Délégués, pour se trouver à Londres l'hyver prochain, & pour traiter avec les Délégués des autres Corps pétitionnaires ou associés, des moyens pour effectuer les objets de leurs pétitions ou associations.

Arrêté enfin, que les procédés de cette assemblée seront imprimés & publiés, & que le Président sera

9 Septembre 1780.

d

pié d'en envoyer des copies aux différens Comités des Comtés & Districts pétitionnaires & associés.

Arrêté, que comme nous ne nous flattons point, que la commission pour la révision des Comptes publics, établie par le dernier acte du Parlement, procure au Peuple le redressement efficace qu'il souhaite, M. Burke sera prié de présenter de nouveau, à la prochaine séance du Parlement, son bill pour mieux régler les établissemens civils de Sa Majesté & de certains Offices publics, pour limiter les Pensions, pour supprimer quelques Places inutiles, coûteuses, & nuisibles, pour appliquer les épargnes faites par ce moyen au service public, & que le Président sera requis d'écrire à M. Burke à ce sujet «.

Les affaires, d'Irlande ne sont rien moins que terminées. L'altération qu'a subie en Angleterre le bill relatif aux sucres, a révolté les Commerçans, qui sentent que les concessions qu'ils avoient obtenues avoient été accordées malgré la Grande-Bretagne, qui ne perdra aucune occasion de les rendre illusoires. Le bill relatif à la muniterie & à la désertion a été pareillement altéré, & n'a pas laissé d'être approuvé dans cet état le 16 de ce mois par la Chambre des Communes, malgré les réclamations de quelques membres. Le corps des Négocians volontaires, assemblé le lendemain à la bourse, prit les résolutions suivantes.

» Résolu que les dernières décisions de la Chambre des Communes, destructrices à notre avis des droits constitutionnaux, & nuisibles aux intérêts du commerce de ce Royaume, demandent l'attention la

plus sérieuse de tout Irlandois. — Que nous considérons le consentement qu'elle a donné aux ordres du Ministre Britannique, consentement en vertu duquel le bill pour mieux régler les troupes est rendu perpétuel, & la disposition desdites troupes mise pour jamais entre les mains de la Couronne, comme étant une subversion de la Constitution, & un coup mortel porté à la liberté des sujets. — Que considérant les troupes de ce Royaume comme un corps d'hommes embarqués dans la cause de leur pays, & ayant comme nous des droits à la protection de sa législation, nous ne pouvons que plaindre leur situation, vu que cette loi les expose à devenir un jour malgré eux les instrumens dont se serviroit le Despotisme pour violer les libertés de l'Irlande. — Que nous considérons le consentement que cette Chambre a donné à l'altération faite dans le bill relatif aux sucres par le Conseil-Privé d'Angleterre, lequel réduit le droit qu'on s'étoit proposé d'imposer sur les sucres en pains, comme la ruine des raffineries de ce Royaume, & un obstacle absolu apporté à l'extension qu'eût pu donner à ses manufactures l'exportation directe aux Colonies Britanniques & aux Indes Occidentales. — Que nous concourrons avec les corps volontaires de ce Royaume & le reste de nos concitoyens, dans tous les efforts qui pourront tendre à détourner les dangers dont nous sommes menacés. — Que les efforts vigoureux, quoique sans succès, faits par la minorité de la Chambre des Communes dans la défense de la Constitution, méritent les remerciemens & le solide appui de quiconque aime son pays. — Que les résolutions ci dessus seront imprimées dans les papiers publics.

Le Parlement qui avoit été prorogé au 24 de ce mois vient de l'être encore au 28 Septembre prochain.

F R A N C E.

De V E R S A I L L E S , le 22 Août.

Le jour de S. Louis, fête du Roi , S. M. a reçu les complimens de la Famille Royale, des Princes & Princesses du Sang, des Seigneurs & Dames de la Cour. Elle a reçu ce jour-là Commandeurs de ses Ordres, les Officiers qu'elle avoit nommés le 20.

Le même jour la Comtesse du Bois de la Motte, eut l'honneur d'être présentée à LL. MM. par Madame en qualité de Dame pour accompagner cette Princesse. La Vicomtesse de Sourches eut aussi l'honneur de leur être présentée par Madame la Comtesse d'Artois en la même qualité.

Le 27, le Corps de Ville de Paris eut audience de S. M. Il y fut présenté par M. Amelot, Secrétaire d'Etat, & conduit par MM. de Nantouillet & de Watronville, l'un Maître, & l'autre Aide des Cérémonies. MM. Richer & Bordenave, nouveaux Echevins, prêtèrent le serment dont M. Amelot fit la lecture ainsi que du Scrutin qui fut présenté par M. Herault, Avocat du Roi au Châtelet. Le Corps de Ville eut ensuite l'honneur de rendre ses respects à la Reine & à la Famille Royale.

Le 29 les Députés des Etats de Languedoc, eurent l'honneur d'être admis à l'audience du Roi, conduits par le Maître &

l'Aide des Cérémonies , & présentés par le Maréchal Duc de Biron , Gouverneur de la Province , & M. Amelot, Secrétaire d'Etat. La Députation étoit composée pour le Clergé de l'Evêque de Castres qui porta la parole pour la Noblesse ; du Marquis de Banne , Baron d'Avjean , pour le tiers Etat ; de MM. de la Chadenede , Syndic du pays du Vivarais , & de Salabert , Syndic du pays d'Albigeois , & du Marquis de Montferrier , Syndic général de la Province. La Députation eut ensuite audience de la Reine & de la Famille Royale.

Le même jour la Comtesse de Caylar eut l'honneur d'être présentée au Roi & à la Reine , en qualité de Dame pour l'accompagner.

Le Roi a avancé au grade de Lieutenant-Général des Armées navales, MM. d'Abon , le Chevalier de Fouquet & de la Jonquiere-Taffanel, Chefs-d'Escadre.

De P A R I S , le 5 Septembre

LA nouvelle de la prise du convoi Anglois , confirmée d'abord par des lettres des Ambassadeurs de Naples & de Turin à la Cour d'Angleterre , & par l'arrivée de quelques voyageurs partis de Londres le 25 & le 26 du mois dernier , l'a été encore pleinement par les dépêches que l'on attendoit d'Espagne ; M. de Sartines a reçu le 31

d 3

des lettres de M. le Comte de Montmorin, qui portent que la nuit du 8 au 9, à 70 lieues du Cap St-Vincent, l'armée combinée s'empara de ce convoi dont il n'échappa que 5 ou 6 voiles. Le Chef-d'Escadre Doz a conduit, avec sa division, cette capture à Cadix où il est arrivé le 20. Il a amené avec lui 56 voiles ennemies, dont 5 destinées pour les grande Indes. M. Doz est retourné sur le champ en pleine mer pour rejoindre l'armée.

D. Barcelo de son côté s'est emparé de 7 bâtimens qui tentoient de se glisser dans Gibraltar, & qui étoient partis d'Angleterre sous l'escorte des mêmes vaisseaux de guerre qui protégeoient ce grand convoi.

Les mêmes lettres nous apprennent que le 21 à midi, l'escadre de la Corogne composée de 4 vaisseaux de ligne François & de 3 Espagnols, mit à la voile pour se réunir à l'armée.

Une corvette déphêchée par M. de Guichen, entrée à Cadix en même-tems que le convoi pris, annonce que l'armée combinée sous ses ordres, n'avoit encore rien opéré aux Antilles avant le 5 Juillet. 4000 hommes de troupes Espagnoles embarquées sur le convoi de D. Solano, avoient été attaqués de fièvres, peu de tems après avoir dépassé les Canaries. On les avoit distribués à la Gouadeloupe, & à la Do-

minique ainsi qu'une division de leurs vaisseaux. Le 5 Juillet ces troupes étant parfaitement rétablies, M. de Guichen sortit de Fort-Royal pour aller prendre dans les isles respectives les troupes qui y étoient, & tenter une expédition importante.

Selon les lettres de Madrid, M. le Comte d'Estaing étoit encore à St-Ildephonse; on ignore toujours quelle sera la destination de ce Général; on présume que les grandes opérations ne se feront qu'après l'équinoxe, avant lequel l'armée combinée pourra rentrer, pour ressortir ensuite avec le Comte d'Estaing, à qui l'on croit que le commandement est destiné. Il continue d'avoir de fréquens entretiens avec le Roi. Il est toujours aussi bien reçu du Prince & de la Princesse des Asturies. Quant à M. Cumberland, & à la manière distinguée dont il est traité, il n'est pas plus question de lui que si jamais il n'avoit mis le pied à Madrid. M. Fabre est, dit-on, avec M. le Comte d'Estaing; on fait que c'est son second qui s'est brûlé la cervelle.

On écrit de Cadix que D. Barcelo a intercepté de nouveau 4 navires qui vouloient profiter de la nuit pour s'échapper de Gibraltar; ils avoient été frétés par quelques familles les plus considérables de l'endroit, & elles s'y étoient embarquées avec toutes

leurs richesses. Cette fuite prouve que tout ce qu'on a débité de la triste situation où doit se trouver cette place n'est point exagéré, aussi l'on est persuadé que si les ennemis ne parviennent pas à la ravitailler avant le mois de Décembre, elle ne pourra pas tenir tout l'hiver.

» On mande de Bilbao, en date du 16 Août, que le 12 il y est arrivé de Salem un corsaire Américain; le Capitaine qui n'a mis que 28 jours dans sa traversée, rapporte que M. de Ternay a débarqué les troupes Françaises à Newport dans Rhode-Island, le 10 Juillet. Les Américains ont témoigné par de grandes réjouissances la joie que leur causoit l'arrivée de ce secours; & dans toutes les Provinces du Nord, on se dispoisoit à seconder les opérations des Généraux François & Américains, qui doivent se trouver actuellement, ajoute ce Capitaine, à la tête d'une armée considérable ».

Une lettre de Nantes confirme l'arrivée de M. de Ternay & le débarquement des troupes Françaises à Rhode-Island. Un bâtiment venant de Philadelphie, arrivé dans ce Port, raconte qu'en descendant la rivière, il apprit cette nouvelle par un navire qu'on dépêchoit pour la porter à Philadelphie. Le navire entré à Nantes s'appelle la *Cécile*.

On apprend que la flotte Russe approche du port de Brest; le 24 du mois dernier elle avoit quitté les Dunes & avoit été signalée de Boulogne la veille: on ne dit point si elle a un convoi; on sait qu'il y a à Dunkerque une grosse frégate Danoise, es-

cortant 15 bâtimens neutres. Le vaisseau de guerre Danois le *Wagrin* a mouillé le 24 au Havre, & a appareillé le 26 pour croiser dans ce parage.

On a vu la relation que les Anglois ont donnée de la prise de la *Nymphe*. M. de Tallard, Lieutenant de frégate en pied, embarqué sur cette frégate, a rendu compte ainsi de cet événement au Ministre de la Marine, dans une lettre en date de Falmouth le 17 Août dernier.

» Le 10, à 4 heures & demie après-midi, étant dans l'Ouest Sud-Ouest de l'Isle d'Ouessant, quatre lieues environ, nous aperçûmes une voile au vent qui paroïssoit porter sur nous. Nous ne tardâmes pas à reconnoître que ce bâtiment étoit une frégate Angloise. Le Chevalier du Rumain, qui se préparoit au combat, fit aussi-tôt carguer ses basses voiles pour l'attendre. A 6 heures moins un quart nous commençâmes à nous canonner, étant vergue à vergue, jusqu'à 6 heures un quart où nous avons eu le malheur de perdre notre brave Capitaine, qui avoit été atteint de quatre balles de fusil en différentes fois. Un instant après les deux frégates se sont abordées; M. Pénandref de Keranstret, Enseigne de vaisseau, a ordonné de sauter à bord de la frégate Angloise, & en conséquence il a fait abandonner la batterie. A 6 heures & demie M. de Keranstret a été tué à bord de la frégate Angloise. Dans le même moment M. du Couëdic, Enseigne de vaisseau, a été écrasé entre les deux frégates. Etant sur le passe-avant de la frégate Angloise, j'ai reçu un coup de hache d'arme à la tête & un coup de pistolet à l'épaule qui me firent tomber entre les deux frégates sur un canon : je me portois sur le passe-avant de
d s

notre frégate, pour rallier notre équipage, lorsque je fus frappé d'une balle qui me fit perdre toute connoissance. M. de la Fond, Officier auxiliaire, reçut un coup de fusil à la poitrine, & d'un autre coup il a eu le pouce emporté, étant sur les passes-avans : on craint beaucoup pour ce brave Officier. M. Courson de la Villehelio, Officier auxiliaire fut jeté d'un coup de pique, qu'il reçut à la cuisse, entre les deux bâtimens, & a eu un coup de sabre à la main. M. Dadresy, Garde de la Marine, a reçu sur le gaillard d'avant, une balle qui lui traverse le genou. Je ne crois pas qu'il soit possible de marquer un courage plus froid & plus ferme que ne l'ont fait tous ces Officiers. — Le feu a pris deux fois à bord & a fait sauter une des caisses de cartouches. — Lorsque la connoissance m'est revenue, & qu'on nous eut mis, à M. de la Villehelio & à moi, un premier appareil, nous nous fîmes porter, & nous vîmes que les Anglois étoient maîtres de la frégate du Roi. — Nous avons eu 55 hommes tués, & 70 blessés ; parmi ces derniers se trouve M. de Raimond, Volontaire. Je suis au désespoir que le temps & mon état ne me permettent pas de vous donner un détail plus circonstancié. — Le Capitaine Williams nous a débarqués hier 16. — La frégate la *Flora* monte 44 canons, dont 24 de dix-huit en batterie, 14 de neuf sur les gaillards, & 4 obusiers de dix-huit.

N. B. La *Nymphe* montoit 28 canons de douze, & 6 de six ; ainsi une de ses bordées n'envoyoit que 174 livres de fer, tandis qu'elle en recevoit de la *Flora* 297 livres : différence à l'avantage de la *Flora* de 123 livres.

On apprend que le convoi parti de Marseille au mois de Mai dernier, sous l'escorte de l'*Expériment*, de 50 canons, d'une frégate & d'une corvette, est arrivé

heureusement le 9 Juin à la Martinique.

» Un navire entré dans ce Port, écrit-on de Marseille, venant de Smyrne & richement chargé en soie & en coton, a échappé à un corsaire ennemi par une de ces ruses qu'à la vue d'un péril éminent, une tête froide & tranquille peut seule inventer. Ce navire revenoit ici, chassé par un corsaire & sans espérance de pouvoir lui échapper. Le Capitaine se décida à faire descendre tout son monde dans la cale, & ne laissa sur le pont qu'un Ragusois auquel il fit bien sa leçon. Le corsaire approche, & tire un coup de canon. Le Ragusois lève les bras, ayant un mouchoir blanc à la main qu'il agite en l'air, & semble faire des signaux de détresse. Le corsaire suspend son feu, approche davantage, & crie d'amener le pavillon. Hélas! Monsieur, répond d'un ton dolent le rusé Italien, je n'en ai pas la force, vous êtes bien le maître de venir vous en emparer; je suis passager sur ce vaisseau; nous sortons de Smyrne; le Capitaine a péri de la peste avec la moitié de son équipage dans la traversée. Il ne reste plus que 6 hommes prêts à périr sur les cables, si vous ne les secourez. Et je tremble moi-même d'être la dernière victime de ce fléau, si je reste plus long-tems dans ce lieu empesté. Au nom de Dieu venez à mon secours. Va-t-en à tous les diables, s'écria le Capitaine corsaire; je ne t'approcherai parbleu pas. Je ne voudrois pas de ton vaisseau quand il porteroit toutes les richesses du Pérou. Mais je ne suis pas votre ennemi, répondit le Ragusois; vos ennemis sont morts ou près d'expirer; ne me confondez pas avec eux, donnez moi au moins quelques secours. Enfin après bien des instances & des prières, il obtint quelques bouteilles de vinaigre, que le canot du corsaire lui rendit au bout d'une longue perche; & le canot & le corsaire s'éloignèrent bien vite.

Telle est la ruse qu'a employé le Capitaine Provençal ; par elle il a conservé sa liberté & une riche cargaison dont il est à présumer que les Propriétaires le récompenseront sans doute d'une manière proportionnée au service qu'il leur a rendu «. — Le Roi vient d'accorder une pension de 300 liv. sur la caisse des Invalides de la Marine à la Veuve du Capitaine Jean Dales, de cette Ville, ci-devant commandant le Parlementaire le *Sartine*, tué par le canon du vaisseau Anglois le *Jupiter*.

Le corsaire le *Sans-Peur* est rentré à Dunkerque après une croisière dont il a rapporté environ 130,000 liv. de prises & de rançons. Il a envoyé les premières en Norwège.

Nos corsaires, ajoutent ces lettres, ont beaucoup de succès. Le *Chaulieu*, rentré le 14 Août, après 6 semaines de croisière, a fait pour 36,000 liv. de rançon. Le Duc d'*Estissac* a fait une croisière plus heureuse, & l'on porte à plus de 200,000 liv. ses prises & ses rançons. Les Comtesses de *Provence* & d'*Artois* ont fait pour 1100 guinées de rançon. La frégate la *Charlotte* est prête à appareiller de ce Port, & à en juger par les talens & le nom de son Capitaine, Ducasson, il y a lieu de croire que sa croisière ne sera pas moins brillante; en général depuis la guerre ce Port est celui qui s'est le plus distingué par le nombre des corsaires qu'il a armés : on n'en compte pas moins de 50 de 2 à 22 canons, qui y ont

été armés depuis le mois de Juillet 1778 ; il n'y en a que 14 qui aient été pris.

» Le 23 , écrit on de Brest , le vaisseau le *Northumberland*, la frégate l'*Astrée* & la corvette l'*Expédition* ont appareillé avec un convoi pour Nantes. Le *Northumberland* est un vaisseau neuf de 74 ; le vieux bâtiment de ce nom, prise Angloise, est armé en flûte ; il a été réparé & porte le nom d'*Atlas*. Le 25 il est entré un convoi de 8 bâtimens sous l'escorte de la corvette le *Jeune Henri*. Le lendemain il en est entré un autre de 20 bâtimens avec les frégates la *Renommée*, la *Sibylle* & la *Fine* ; & l'*Aigrette* est partie pour en conduire un à Bordeaux. — La *Gloire*, la *Concorde* & le cutter la *Levrette* sortent pour croiser & peut-être pour attendre à Berthaume le *Royal-Louis* & le *Languedoc* qui ont eu ordre d'appareiller le 30 au plus tard. On va doubler en cuivre l'*Auguste*, la *Ville de Paris* & la *Bretagne*. On a débarqué l'Imprimerie qui étoit à bord de ce vaisseau : & M. du Chaffaut, dont l'on a débarqué les effets, part pour la terre de Montaigu ; M. de Cry, Chef d'Escadre commandant le *St-Esprit*, va prendre le commandement à la place de M. du Chaffaut.

Le Roi a écrit le 7 Août la lettre suivante à M. l'Amiral.

» MON COUSIN, la guerre dans laquelle je me trouve engagé, n'ayant d'autre objet que mon attachement au principe de la liberté des Mers ; je n'ai pu voir qu'avec une vraie satisfaction que les Puissances du Nord ont adopté ce même principe, & qu'elles se montrent résolues à le maintenir. J'avois déjà fait connoître aux Commandans de mes escadres, par des Règlemens rendus à cet effet, quelles sont mes intentions relativement aux ménagemens que les Commandans de mes vaisseaux

& autres bâtimens doivent avoir pour les navires appartenans aux Sujets des Puissances neutres qu'ils peuvent rencontrer en mer : Je viens encore de réitérer les ordres que j'avois donné à cet égard, & de prescrire aux Commandans de mes escadres, vaisseaux & autres bâtimens, d'user de la plus grande circonspection envers tous les navires Russes, Suédois, Danois, Hollandois & autres neutres, & de leur donner, suivant les circonstances, tous les secours qui pourront dépendre d'eux; de n'apporter aucun trouble à leurs chargemens; soit pour des ports ennemis, & de n'arrêter les bâtimens que dans le cas où ils auroient les plus fortes raisons de croire que ce seroient des navires appartenans à des Sujets du Roi d'Angleterre qui masqueroient leur pavillon, & arboreroient celui de quelque Puissance neutre dans l'espérance de se soustraire aux recherches, ou dans le cas où ces bâtimens porteroient à l'ennemi des marchandises de contrebande, telles qu'armes de quelque espèce que ce soit, ou munitions de guerre. Je vous écris cette lettre pour que ces principes soient exactement suivis par les Commissaires du Conseil des Prises dans les affaires qui intéresseroient les navires Russes, Suédois, Danois, Hollandois & autres neutres, & je desire que pour l'entière exécution de ma volonté à cet égard, vous la fassiez savoir dans tous mes Ports, de manière que les Capitaines corsaires en soient instruits, & s'y conforment, ainsi que les Officiers des Amirautés, & la présente n'étant à autre fin, je prie Dieu, mon Cousin, qu'il vous ait en sa sainte garde.

La Société Royale de Médecine avoit proposé, pour sujet d'un prix de la valeur de 300 livres, » d'indiquer la meilleure méthode pour guérir » promptement & purement la galle contractée » par communication, comme il arrive dans les » Casernes, les Ateliers, les Hôpitaux & les

« **Prisons** ». — Ayant soumis à diverses épreuves le remède communiqué par M. Sumeire, Docteur en Médecine à Marignane en Provence, elle a cru devoir lui décerner le prix. Ce procédé consiste dans une préparation particulière de la racine de *Dentelaire*. L'Auteur prescrit de prendre deux ou trois poignées de la racine ; de la piler dans un mortier de marbre ; de jeter dessus une livre d'huile d'olives bouillante , qu'on agite pendant trois ou quatre minutes avec la racine ; enfin de passer le tout au travers d'un linge , & d'exprimer fortement. On forme un nouet avec la racine restée sur le linge. — Pour faire usage du remède , il faut que l'huile soit bien chaude : alors on y trempe le nouet , avec lequel on agite le dépôt qui s'est formé au fond de l'huile , & on s'en sert pour frotter un peu fortement toute la superficie du corps. On doit répéter les frictions de douze en douze heures , & les continuer tant qu'il y a des restes de galles. — Elle a donné le premier prix de concours relativement à la Topographie-Médicale de la France , au R. P. Cotte , Curé de Montmorenci , Associé Regnicole. Le second à M. Castellier , Associé Regnicole à Montargis. Le troisième à M. Maret , Associé Regnicole à Dijon. — Elle a adjugé une Médaille d'or à M. Villaine , Chirurgien à Champagnolle , auteur d'un Mémoire sur les maladies auxquelles les bestiaux sont sujets dans le pays qu'il habite.

La Société propose pour sujet d'un premier prix qui sera distribué dans la séance publique du premier Mardi de Carême 1782 , la Question suivante : « Quelles sont les femmes qui doivent s'abstenir de nourrir leurs enfans ? » — Ce prix , de la valeur de 300 liv. ; est dû à un des Membres de la Société. Les Mémoires seront remis avant le premier Janvier 1782. — Pour sujet d'un second prix , qui sera distribué dans la séance

publique du premier Mardi après la St-Louis 1782, « d'exposer la nature , les causes , le mécanisme » & le traitement de l'hydropisie ; & sur-tout de » faire connoître les signes qui fixent d'une manière » précise les indications des différens genres de » secours appropriés aux divers cas & aux divers » les espèces d'épanchement ? « — Ce prix , de la valeur de 300 liv. , est dû à M. Menuret, Médecin à Montelimart. Les Mémoires seront envoyés avant le premier Juin 1782 , francs de port , à M. Vicq-d'Azyr , Secrétaire perpétuel de la Société Royale de Médecine.

Nous venons de recevoir la lettre suivante que nous nous empressons de transcrire :

M. , il y a environ trois ans que MM. de Trudaine , sur l'argent destiné à leurs menus plaisirs , firent célébrer à leur terre de Montigny-Lencoup le renouvellement de la cinquantième année de mariage de trois couples de cette Paroisse parvenus dans le même tems à cette époque. — Ces six vieillards réunis, comblés de satisfaction & de présens , formoient un spectacle à la fois intéressant & rare.

Il ne manquoit pour rendre la fête complète que la présence de ces jeunes Seigneurs ; ils ne purent goûter le plaisir d'y assister cette fois ; mais ils ont joui cette année de la satisfaction de répandre eux-mêmes leurs bienfaits. — Un quatrième couple dans la même Paroisse ayant atteint le même terme , & les trois premiers étant encore en état d'assister à la cérémonie , M. Trudaine desira de les réunir tous & indiqua le jour. Dimanche dernier 27 Août , les huit vieillards ont été conduits solennellement à l'Eglise & ramenés de même au Château , où les attendoit un repas dont MM. Trudaine ont fait les honneurs après avoir renouvelé les présens de la première cérémonie ,

& pourvu chacun des mariés de ce qui pouvoit leur manquer de vêtemens pour paroître à cette fête d'une manière convenable. — Il falloit cette seconde réunion pour prouver qu'on pouvoit enchérir encore sur l'attendrissement & la satisfaction qu'avoient produit la première.

Qu'on mérite bien de vieillir
Quand on fête ainsi la vieillesse !

Un fait aussi rare semble mériter d'avoir place dans les papiers publics , & j'espère que vous voudrez bien insérer cette anecdote dans votre Journal sur mon témoignage. — J'ai l'honneur d'être , &c.

Signé LE BOUX A LA BAPAUMERCE, *Lieutenant-Général du Baillage de Montereau-Faut Yonne.*

P. S. Le pere Poisson , l'un des 3 premiers mariés , a raconté qu'il y a environ 60 ans , son pere jouant à la boule dans le même Village avec 3 autres , fut obligé , comme le plus jeune , quoiqu'ayant alors 89 ans , de ramasser les boules. Ceux dont il faisoit la partie avoient l'un 90 , le second 91 & le dernier 92. Il y avoit parmi les personnes venues à la Fête des mariés des témoins de cette partie.

On parle beaucoup du magnétisme animal ; M. Mesmer a des partisans & des détracteurs ; les premiers parlent avec une bonne foi rare de ses prodiges , les autres le traitent avec une sévérité qu'il s'est peut-être attirée. Tout homme qui se vante de posséder un remède utile à l'humanité lui fait tort en ne le publiant pas , & se confond dans la classe des empyriques qui tous prétendent à la possession d'un secret important , & qui ont réellement celui d'en imposer aux foibles & de faire leur fortune. S'ils croient cette dernière un dédomma-

gement du mépris attaché à leur profession , ils le méritent sans doute. Mais sans nous arrêter à des détails qui nous sont étrangers , sans nous mêler d'un procès qui ne peut être instruit & jugé que par la Faculté , nous donnerons ici une recette qu'on nous a envoyée du Magnétisme animal. Nous nous contenterons d'observer que les enthousiastes de M. Mesmer , & ses détracteurs les plus déclarés , ont cherché également à deviner son secret. Sans chercher ici s'ils ont réussi ou non , nous offrirons le résultat de leurs recherches.

Prenez or de ducat réduit en poudre par l'eau régale *semi-gros*. — Aimant *15 grains*. — Borax *un gros*. — Poix-résine ou colophane *semi-once*. — Fer *2 scrupules*. — Mêlez & mettez dans une bouteille que vous boucherez exactement d'un liège , armé d'un fil de fer , dont une extrémité plongera dans le mélange. On électrisera l'autre extrémité de manière à produire de fortes commotions. Il faut réduire les différentes substances en poudre très-fine.

On mande de Rouen que le Parlement a rendu , le 7 Août dernier , un Arrêt relativement aux Sépultures. Elles doivent être toutes transportées hors de la Ville dans quatre mois à compter de la publication de l'Arrêt. Il fixe les lieux où seront placés les Cimetières destinés à chaque Paroisse. On voit avec plaisir plusieurs Provinces faire des Règlemens sur un objet aussi important , & les exécuter. Il seroit à souhaiter qu'on en fît autant à Paris , où laaine

Police doit sentir la nécessité de diminuer ; autant qu'il est possible , les causes de corruption. Il y a 13 ou 14 ans qu'on paroît-
soit vouloir s'en occuper ; peut-être vien-
dra-t-il un tems où ce projet utile sera
exécuté.

On se rappelle la lettre de M. le Chevalier de Maret , dans laquelle il rendoit compte de quelques effets du tonnerre , & de la manière heureuse dont en fut garantie une jeune fille par une capote de toile cirée dont elle étoit enveloppée. Plusieurs expériences ont prouvé qu'en effet la toile cirée étoit un préservatif efficace ; quelques personnes distinguées ont ordonné en conséquence des taffetas cirés qui doivent produire le même effet. Le sieur Billard , Fabriquant de toile cirée , rue de la Muette , faux-bourg St-Antoine , à qui elles se sont adressées , donne avis au public qu'il a trouvé le moyen de faire de ces sortes de taffetas de couleur bleue sans aucune odeur , & qu'on en trouvera en tout tems chez lui.

Louise-Gabrielle-Julie de Rohan Soubise , épouse & douairière d'Hercule de Mériadec de Rohan , Prince de Guémenée , Duc de Montbazou , Pair de France , est morte à Chevilly le 20 du mois dernier dans la 76^e. année de son âge.

Règlement pour l'Administration intérieure de la Maison du Roi , dite Chambre aux deniers, en date du 17 Août. » S. M. pour exécuter les plans d'ordre & d'économie qu'Elle a annoncés , & que les circonstances rendent si essentiels , s'est déterminée à supprimer un grand nombre de tables ; dont la dépense n'avoit aucune proportion avec l'utilité ou la convenance des personnes qui avoient le droit d'y être admises ; & S. M. leur accorde un dédommagement en argent. En même tems le Roi voulant faire con-

courir à toutes les parties de son service ; tant les nouveaux Officiers de la bouche , que ceux connus jusqu'à présent sous le nom de *Petits-appartemens*, S. M. a jugé à propos de supprimer ce dernier titre ; & Elle prescrit la manière dont ces deux corps d'offices devront se réunir & s'entre-aider. Enfin , Mesdames, Tantes du Roi , empressées à seconder les vues de S. M. , ayant bien voulu se charger de la partie qui les concerne , moyennant une somme déterminée , il est résulté de toutes ces dispositions & de plusieurs autres , des moyens efficaces pour simplifier le service & en diminuer considérablement la dépense. En conséquence , le Roi , par son Edit de ce jour , a supprimé 406 Offices , & en a ordonné le remboursement . Ce Règlement contient 26 articles.

Les numéros sortis au tirage de la Loterie Royale de France , le 1er. de ce mois , sont : 24 , 66 , 42 , 34 , 46.

De BRUXELLES , le 5 Septembre.

ON ignore encore les intentions du Portugal relativement à la neutralité armée ; mais on les soupçonne : le silence que l'on garde fait présumer que l'on doit s'attendre à son refus , & que peut-être il a déjà été donné.

» Au milieu d'une guerre qui désole tout le commerce de l'univers , écrit-on de Lisbonne , notre port offre le spectacle du rendez-vous général de toutes les nations , & nous y voyons flotter toutes sortes de pavillons amenés ici par le Commodore Johnstone. Cet Amiral Anglois , avec un seul vaisseau de 50 canons & quelques frégates , a déclaré la guerre au commerce François , Espagnol , Hollandois , Suédois , & il s'enrichit journellement des prises qu'il fait sur ces quatre nations. Nos voisins

sont sans doute peu affectés de cette étrange prospérité, à laquelle ils auroient pu mettre un terme en envoyant 2 de leurs vaisseaux en station dans notre port, avec ordre de suivre par-tout le Commodore; mais puisqu'ils n'ont pas pris cette précaution si simple à imaginer, il faut croire qu'ils ont eu de bonnes raisons pour cela. En vain objecteroit-on qu'elle auroit l'air d'une hostilité; rien n'est plus faux. Nous ne sommes point en guerre avec l'Espagne, & l'entrée de nos ports n'est point fermée à ses vaisseaux. Enfin si en vertu de notre neutralité apparente, un vaisseau Anglois peut être ici en station, rien n'empêchoit la Cour de Madrid d'y en avoir deux.

Le Ministre Russe a fait part à la Cour de Lisbonne du dessein de sa Souveraine, de faire croiser pour la protection du commerce des neutres, une de ses escadres sur les côtes de Portugal. Il paroît que ce ne sera que par le moyen de cette escadre & de celle des autres Puissances qui ont adopté le plan de la Russie, que l'on pourra mettre un terme aux vexations que le Commodore Johnstone fait éprouver aux bâtimens marchands de tous les pavillons. Il a fait vendre encore à Lisbonne les bâtimens Hollandois le *Buiter-Werf* & la *Neutralité*, malgré les représentations du Consul de la République.

On est revenu maintenant de toutes les fausses idées que les Anglois avoient cherché à donner de l'état & des dispositions des Américains. La lettre suivante, écrite de Philadelphie au mois de Juin dernier, achève de les détruire.

« D'après les fausses nouvelles que les papiers Anglois font circuler, il est possible que vous ayez cru nos affaires désespérées, les Membres du Congrès réunis dans leurs Conseils, réduits au désespoir, que Vashington a abdiqué le Commandement, & que par une suite de la défection du Général, l'armée aux abois s'est dispersée : soyez certain qu'aucune de ces assertions, faites avec tant de confiance n'est fondée : la vérité qui s'élève contre ceux qui égarent un peuple trop enclin à l'erreur, est si fort opposée, que jamais les amis de l'Indépendance Américaine n'ont été aussi solidement unis qu'à présent : jamais le Congrès ne fut plus révééré & son autorité plus respectée ni plus fermement établie ; la perte de Charles-Town dans la Caroline Méridionale étoit prévue ; quoiqu'elle ait causé des regrets, on ne l'a pas regardée comme d'un poids suffisant pour mettre la cause générale en danger : Les cœurs du peuple sont toujours les mêmes, amis du Congrès, ennemis de la Grande-Bretagne : des Officiers Anglois peuvent rédiger des adresses que signent nécessairement ceux qui n'ont aucun moyen de résistance ; mais on lit avec mépris & l'on rejette avec dédain ces Proclamations infidieuses, dont l'objet est de nous endormir dans une fausse sécurité, & de nous plonger dans la dépendance de ceux qui nous ont cruellement trompés & trahis ; nous sommes fermement déterminés à observer les traités qui nous lient à la Maison de Bourbon ; les intérêts de la France, de l'Espagne & de l'Amérique-Septentrionale sont absolument réciproques ; notre Indépendance ajoutera des forces à leur marine, de l'étendue à leur commerce ; il y a plus, cet événement est un bien après lequel l'Europe entière soupire : c'est pour maintenir cette Indépendance que les Puissances du Nord sont entrées dans une confédération étroite, sous prétexte de protéger les droits de neutralité, & d'empêcher que l'on ne visite leurs vaisseaux pour y chercher

des marchandises de contrebande. — L'échec qu'a récemment essuyé Knipphausen dans la tentative qu'il a faite contre les postes avancés de Washington, doit convaincre votre peuple abusé que notre grand Général fait rendre inefficaces tous les mouvemens de Clinton, & lui apprendre à mettre quelque distinction entre les efforts du courage réduit au désespoir, & la bravoure dirigée par la sagesse. Je sais que ces Américains abandonnés, actuellement réfugiés à Londres, représentent l'état des Colonies comme déplorable, qu'ils publient que quatre cinquièmes de l'Amérique-Septentrionale sont dans les intérêts de la Grande-Bretagne : l'absurdité d'une assertion pareille se réfute d'elle même, & ce seroit insulter le bon sens, que de tenter même de la réfuter sérieusement : lorsque Philippe II, Roi d'Espagne, porta dans les Pays-Bas les premières atteintes aux privilèges & aux droits de ses peuples, une légère concession de sa part de ce Prince eût tout raccommodé, mais en persévérant dans les mesures cruelles & frauduleuses qu'il avoit adoptées, il perdit les cœurs de cinq millions de ses sujets ; vos Ministres ont joué avec l'Amérique-Septentrionale le jeu que Philippe joua alors avec les 17 Provinces : l'effet en est le même ; le conseil atroce donné par des Politiques effrénés de brûler nos villes & nos villages, de dévaster nos provinces, de lâcher sur nous les Sauvages Indiens, de massacrer hommes, femmes, enfans, &c. a séparé à jamais la Grande-Bretagne des Colonies ; des insensés, des politiques superficiels peuvent en babiller tant que l'éternité durera ; mais ceux qui savent voir les hommes, qui savent juger, sont mieux instruits dans l'un & l'autre hémisphère, ils savent que si quelque chose peut épargner le sang & le trésor Anglois, ce ne peut être qu'une cessation d'hostilités, & le parti que vous prendrez de retirer vos troupes de l'Amérique - Septentrionale «,

PRÉCIS des Nouvelles de Londres du 29 Août.

« Divers rapports concourent à confirmer qu'une forte frégate, aidée de bateaux armés, a pris le 12 Juillet, près du banc de Terre-Neuve, 12 des 17 bâtimens chargés de munitions qui sont partis d'Angleterre en Juin pour Québec sous le convoi de la *Pandora*, & que le reste s'est sauvé dans le Port de Saint-Jean. On croit que les frégates & les bateaux qui ont fait la prise sont Américains.

Les vaisseaux de l'Inde le *Nassau* & le *Southampton* sont arrivés de Madras sans avoir touché à l'Isle Saint-Hélène. Ils avoient été bloqués deux mois au Cap. Ils en sont partis le 2 Mai & n'y ont laissé aucun bâtiment.

Les flottes des Isles du Vent, ainsi que celles d'Oporto & de Lisbonne sont aussi heureusement rentrées. On les fait monter ensemble à deux cens soixante voiles. L'Amiral Hyde-Parker a escorté celle des Isles, avec deux vaisseaux de ligne & une frégate qui ne sont pas encore nommés.

Le convoi est parti des Isles le 15 Juillet. Il n'a pas fallu moins que des nouvelles aussi heureuses pour arrêter une démarche très-vive que les Marchands se préparoient à faire dans le désespoir où les jettoit le nouveau malheur arrivé à la flotte de Québec.

Il ne transpire rien du contenu des dépêches dont l'Amiral Rodney a chargé l'Amiral Hyde-Parker.

Les fonds sont remontés au point où ils étoient avant qu'on fût le malheur du 8 Août.

Les lettres de New-York, dont les dernières dates sont du 11 Juillet, ne font mention que de l'impatience avec laquelle on attendoit l'Amiral Graves, depuis qu'on savoit l'arrivée de M. de Ternay à Rhode-Island «.



JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 10 Août.

LE Prince de Ligne , Général au service de LL. MM. II. & R. est arrivé ici ces jours derniers , & nous attendons incessamment de Pologne , le Grand-Général , Comte de Branicki , & le Prince Sapieha.

On fait , depuis cette Ville jusqu'à Riga , les plus grands préparatifs pour la réception du Prince de Prusse. On élève des arcs de triomphe dans plusieurs endroits où il doit s'arrêter un jour ou deux , & on lui prépare des Fêtes brillantes.

Le Baron de Nolcken , Envoyé extraordinaire de Suède en cette Cour , est parti avec la Baronne son épouse , pour aller passer le reste de l'été en Livonie. On conclut de son absence que tout ce qui a rapport à la convention pour la neutralité armée du Nord , a été réglé définitivement avant son départ. On se flatte que les trois Puissances du Nord , dont les munitions

16 Septembre 1780.

c

navales sont la principale source de richesses, ne se verront plus forcées de renoncer à l'exportation de leurs productions les plus importantes , dès que la Grande - Bretagne juge à propos de déclarer la guerre & de défendre par motif de convenance le transport de ces munitions.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 20 Août.

LE Chambellan de Bertouch , Ministre du Roi à la Cour de Pologne , de retour en cette Ville depuis un an , ne la quittera plus & y sera employé selon son rang. M. Berger , actuellement chargé des affaires de cette Cour à celle de Drefde , le remplacera à Varsovie.

On se flattoit que la maladie épidémique qui a fait tant de ravages parmi les bêtes à cornes , étoit entièrement dissipée. On vient d'être détrompé en apprenant que ce fléau s'est manifesté de nouveau à Jagerpris , Terre qui appartient au Prince Frédéric. On y a envoyé en conséquence un détachement de soldats qui est parti ce matin pour former un cordon , & on a pris toutes les précautions possibles pour empêcher la maladie de s'étendre plus loin.



P O L O G N E.

De V A R S O V I E , le 20 Août.

L'ÉTAT de la santé du Roi ne lui a pas permis d'assister cette année , selon son usage , à l'examen qui se fait annuellement de la jeunesse élevée dans les Ecoles Normales. S. M. qui connoît l'importance de l'éducation nationale , & qui y porte toute son attention , s'est fait rendre compte des progrès des Elèves ; & ceux qui se sont le plus distingués , lui ont été présentés le 10 de ce mois.

L'affaire du Comte de Tyszenhausen est toujours dans le même état. Le Comte de Rzewushi , Maréchal de la Couronne , qui devoit se rendre à Grodno en qualité de Commissaire du Roi est encore ici. Il paroît que quelques négociations avec le Comte Tyszenhausen , ont fait suspendre son départ. On voit partir fréquemment pour Grodno & en revenir des Couriers chargés de dépêches.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E , le 24 Août.

L'EMPEREUR est arrivé le 20 de ce mois ; après s'être reposé quelque tems au palais de cette résidence , il s'est rendu à Schonbrunn pour y voir l'Impératrice-Reine , son auguste mere , & la Famille Impériale , qui

l'ont reçu avec les témoignages de la tendresse la plus vive.

Le voyage du Duc de Saxe Teschen & de l'Archiduchesse Marie-Christine , pour les Pays-Bas , n'aura lieu qu'au printems prochain , & on présume qu'il causera quelques changemens en Hongrie. On dit entr'autres que pour éviter une diète , pour élire un Waivode , l'aîné des enfans du Duc de Toscane a été nommé Lieutenant de ce Royaume , & qu'en attendant que ce Prince soit en âge d'occuper cette dignité , ce sera un des premiers Seigneurs de Hongrie qui en remplira les fonctions.

Suivant le bruit public , le Prince de Saxe-Weissenberg , qui est actuellement revêtu du Gouvernement général des Pays-Bas , passera de ce poste à quelqu'autre grande dignité , & il sera remplacé dans les fonctions de Ministre Plénipotentiaire , qu'il remplissoit sous l'administration du feu Duc Charles de Lorraine , par le Comte de Cobenzel , à présent Envoyé de notre Cour à celle de Pétersbourg.

Le Grand-Duc de Toscane appelle à Florence M. de Sonnenfels , savant distingué , pour lui confier l'instruction de son fils aîné , qui ne pouvoit trouver un Précepteur plus habile.

C'est le 15 Octobre , fête de l'Impératrice-Reine , que l'Archiduc Maximilien recevra les trois derniers Ordres & dira sa première Messe. Ce Prince s'instruit avec beau-

coup d'application de routes les affaires de l'Ordre Teutonique , dont il est Grand-Maître : il a pour cet effet de fréquentes conférences avec M. de Brenning , Conseiller de cet Ordre. Un Courier , arrivé de Munster la nuit du 22 au 23 de ce mois, nous a apporté la nouvelle de l'Election de S. A. R. à la Coadjutorerie de l'Evêché & Principauté de Munster.

Selon des lettres de la Carinthie , les Dames du Couvent de Mahrenberg ont effuyé un incendie le 30 du mois dernier : leur beau Chapitre , leur Eglise & leur Ferme se trouvèrent tout à coup en feu de deux côtés à la fois : un scélérat l'y avoit mis. Les flammes s'étendirent avec tant de rapidité , & les secours produisirent si peu d'effet , que tout fut réduit en cendres. Les Dames furent obligées de se sauver dans les maisons des particuliers , où elles se tiennent à présent.

Tous les avis de Bukowine confirment que dans la montagne de Lessali on a trouvé beaucoup de parcelles d'or & d'argent , & qu'on s'en promet plus que des mines de Czewczin , qu'on a commencé depuis peu à exploiter en Gallicie. Les Ouvriers ont fait tant de progrès , qu'ils espèrent avec quelque fondement pouvoir fournir dans le mois prochain de l'or & de l'argent purs.

De FRANKFORT, le 26 Août.

LES lettres de la Silésie portent que le Roi de Prusse y est arrivé heureusement, & qu'il s'y occupe tant de l'inspection des forteresses que de la revue particulière des régimens qui y sont répartis.

On mande de Berlin que la réforme des Avocats, projetée depuis la nomination de M. Carmer à la dignité de Grand-Chancelier, a déjà été entamée par celle des Avocats aux Justices Municipales de cette Ville. Le nombre en a été réduit de 28 à 10. Ceux qui sont reçus au Tribunal de la Chambre éprouveront bientôt la même réduction, qui s'étendra successivement à toutes les Juridictions supérieures & inférieures des différentes Provinces de la Monarchie Prussienne.

L'affaire du meunier Arnold, ajoutent les mêmes lettres, qui a le plus contribué à fixer l'attention du Roi, sur l'administration de la Justice dans ses Etats, a entraîné d'un autre côté un mal auquel S. M. vient également de porter remède. Les gens du peuple, particulièrement les payfans, flattés de la réparation éclatante faite au meunier Arnold, instruits que S. M. vouloit que tous ses sujets fussent écoutés sans acception de personnes, n'ont pas tardé à abuser de ces intentions du Souverain, en formant des griefs imaginaires contre leurs Supérieurs, & en

importunant le Roi & ses Ministres de toutes sortes de plaintes mal-fondées : pour éviter cet abus , le Tribunal de la Chambre a publié la notification suivante.

» S. M. &c. , a témoigné , dans un Ordre du Cabinet , adressé à son Grand - Chancelier , son déplaisir sur les plaintes mal fondées , que les gens du peuple , particulièrement ceux de la classe des Payfans , continuent de lui porter : Elle a ordonné en conséquence que ceux qui les excitent à s'opposer à ce qui est de leur devoir , & à entreprendre des procès , & qui par ce procédé ont souvent en vue de gagner de l'argent aux dépens d'hommes simples , soient sévèrement punis. Attendu qu'en conséquence de cet Ordre il a été enjoint , par un Rescrit en date du 8 Août 1780 , au Tribunal de la Chambre , de faire remplir efficacement les intentions de S. M. à cet égard ; d'obliger rigoureusement ceux qui portent des plaintes notoirement mal fondées & injustes , & qui les réitèrent , quoiqu'il y ait déjà été répondu d'une manière détaillée & fondée , à découvrir ceux qui se sont prêtés à écrire leurs plaintes , & à leur donner conseil ; de faire , à l'égard de ces derniers , des recherches avec tout le soin possible ; de faire d'abord arrêter ceux qui seront trouvés coupables d'être les Auteurs de ces Ecrits repréhensibles , & de leur faire faire leur procès par l'Office du Fisc ; de prononcer ensuite contr'eux , soit la peine des travaux publics aux Forteresses , de l'emprisonnement dans une Maison de force , ou autre peine corporelle , suivant l'exigence du cas : A CES CAUSES , l'on notifie publiquement par la susdite l'Ordonnance Royale , &c «.

Les dernières lettres , reçues de Venise , annoncent qu'il se passe peu de semaines qu'on n'y arrête quelques nobles , sans

qu'on puisse pénétrer la cause d'une conduite si extraordinaire. Elles ajoutent qu'il y a aussi été publié par un héraut une défense générale de s'entretenir des affaires actuelles , ni d'en rien écrire dans les Pays étrangers , & qu'on étoit dans la plus profonde ignorance sur le sort des nobles Pisani , Contrarini & autres personnes de leur faction , arrêtées successivement depuis quelque tems.

I T A L I E.

De NAPLES , le 15 Août.

LE Roi ayant accordé , il y a quelque tems , la liberté à plusieurs des sujets de l'Empereur de Maroc , pris dans le courant de l'année dernière par nos frégates sur les corsaires barbaresques , & les ayant fait reconduire dans leur patrie , le Prince More touché de cette générosité a fait offrir sur le champ la paix à notre Cour. En conséquence S. M. a rendu une Ordonnance contenant quatre articles.

» Par le premier , elle ordonne aux vaisseaux de guerre , corsaires & autres bâtimens de S. M. , de ne plus commettre aucune hostilité contre le Roi de Maroc , ni contre ses sujets. Le second défend d'exercer aucune violence dans les rades ou dominations Maroquaines , & enjoint , au contraire , de s'y comporter honnêtement. Le troisième prescrit de donner tous les secours possibles aux navires de Maroc , que la violence des tempêtes pourroit mettre en danger le long des côtes de ce Royaume ; ou lorsque ces navires feroient naufrage , d'en ras-

sembler fidèlement les effets pour les restituer aux propriétaires , & de laisser passer , par - tout où il leur plaira , ceux qui seront échappés au naufrage. Le quatrième prive de ces avantages les sujets des autres Puissances Barbaresques , quand même ils navigueroient sous pavillon Maroquin , & les sujets même de Maroc enrôlés à bord des corsaires Africains , ou qui , sans avoir été provoqués , exerceroient des actes d'hostilités contre nos bâtimens .

On lit dans une lettre de Rome les détails suivans qui ont été transcrits dans tous les papiers étrangers.

» L'espérance flatteuse que sembloient former les ex-Jésuites , semble enfin totalement évanouie ; ils la fondoient sur les procédures entamées à Lisbonne contre le Marquis de Pombal , sur la bienveillance que le Roi de Prusse daignoit témoigner aux individus de la Société dans ses Etats , & en particulier sur la protection dont les honore l'Impératrice de Russie , qui a laissé subsister leurs Collèges dans les pays de sa domination , qui leur a permis d'ouvrir des Noviciats , & qui les a chargés de l'éducation nationale. Malgré ces apparences , la Société touche à son entier anéantissement , sans espoir de se relever jamais. La Cour de Vienne s'est jointe , dit - on , aux Cours de Versailles , de Madrid , Naples & Lisbonne , pour faire solliciter le Pape de déclarer tous les Jésuites qui pourroient exister encore en Russie ou ailleurs , désobéissans au Saint Siège , réfractaires , & en conséquence solennellement excommuniés. Cette démarche unanime , faite par les Cours Catholiques les plus puissantes , ne peut qu'avoir son plein effet. On dit que le S. Siège , avant d'en venir à cette extrémité , à laquelle il est déterminé , met tout en usage pour obtenir que la Bulle d'abolition de l'Institut , publiée & notifiée solennellement par le feu Pape ,

foit aussi lue & publiée dans les Etats de l'Impératrice de Russie, pour qu'elle y ait, comme partout ailleurs, son exécution. On fait qu'elle l'a eue dans ceux de S. M. Prussienne & l'on dit que c'est à la sollicitation de l'Empereur α.

ESPAGNE.

De MADRID, le 29 Août.

D. Louis de Cordova, Commandant-Général de l'armée navale, dans une dépêche du 12, rend le compte suivant de la prise précieuse qu'il vient de faire d'un grand convoi Anglois.

» Le 9 à une heure du matin, il entendit au vent un signal, qui par l'intervalle du son paroïsoit être fait à une grande distance; il ne put s'assurer de ce qu'il signifioit, parce qu'il n'avoit pu compter les coups de canon; mais il ne douta pas que la frégate à ses ordres qui faisoit ce signal ne le répêât; elle le recommença en effet, indiquant qu'on voyoit des vaisseaux qui ne paroïsoient pas être de l'escadre combinée: le Général donna ordre à toute l'escadre de virer sur le champ & fit route vers ce parage, ménageant sa route & ses voiles de manière à pouvoir rencontrer les vaisseaux étrangers à la pointe du jour. En effet à 4 heures du matin il apperçut un bâtiment & successivement beaucoup d'autres, tous réunis & venant sur notre escadre, trompés par un fanal que le Commandant de la *S. Sainte Trinité* portoit au chouquet de misaine & que le convoi Anglois prit pour le fanal de son Commandant. D. Louis de Cordova reconnoissant ce convoi pour ennemi, tira quelques coups de canon contre plusieurs bâtimens qui déjà se dispoïent à prendre la fuite, & l'escadre revêrant, il donna le signal

de chasse générale & d'amariner les prises. Cet ordre fut exécuté si promptement qu'à 5 heures du matin 16 vaisseaux de l'escadre avoient enlevé jusqu'à 36 bâtimens qui se rendirent & furent amarines ; & quoi qu'il survint une petite pluie qui laissoit fort peu d'horison pour voir les bâtimens qui prenoient la fuite, on continua de leur donner chasse. Tous ces bâtimens composoient un convoi sorti de Portsmouth le 29 Juillet & escorté par le vaisseau de guerre le *Ramillies* de 74 canons, & les frégates la *Thétis* & le *Southampton* de 36. Notre escadre légère aux ordres du Chef-d'Escadre M. de Baussset & divers autres vaisseaux poursuivirent vivement ces trois vaisseaux de guerre qui marchaient à l'arrière-garde & au vent de leur convoi ; mais comme ceux-ci avoient conservé le vent & qu'ils étoient extrêmement bons voiliers, M. de Baussset fit de vains efforts pour les joindre, & alors il prit la résolution de courir sur les vaisseaux marchands qui fuyoient au Sud-Ouest & il les prit. Ces derniers bâtimens, comme ceux qui furent pris par le reste de l'escadre, furent amarines le soir & réunis aux 36 mentionnés ci-dessus, jusqu'au nombre de 51. De tout le convoi il ne s'étoit sauvé qu'un brigantin très-bon voilier qui prit la route de l'Est, & 6 ou 7 bâtimens que le Chef-d'escadre M. de Baussset a vu beaucoup au vent quand il a donné chasse aux trois vaisseaux de guerre. D. Louis de Cordova est dans la persuasion que quelques-uns de ces bâtimens auront été pris (comme cela est arrivé) & sur-tout un qui a été poursuivi par la frégate la *Néréide* & par d'autres vaisseaux qui étoient à l'arrière-garde. Il ajoute qu'indépendamment de la richesse des cinq vaisseaux de l'Inde pris en cette occasion, les Capitaines & les Négocians prisonniers assurent que ce convoi, sans être le plus considérable, est cependant le plus intéressant de

tous ceux qui sont sortis d'Angleterre depuis plusieurs années. Il termine sa lettre en disant que malgré son zèle & son attention pour le plus grand bien du service du Roi, il doit attribuer entièrement à la faveur du Tout-Puissant le bonheur que nous avons eu de faire sur nos ennemis une prise aussi riche, & il se félicite de la ruine totale d'une expédition de si grande conséquence tant pour les renforts de troupes pour l'Inde & pour les Îles de l'Amérique, que pour les grandes provisions de vivres, de toiles à voile, de voiles, d'agres & de munitions de toute espèce que le convoi portoit à l'escadre & aux établissemens des Anglois en Amérique, & dont la perte est si préjudiciable pour nos ennemis. — Le 10 au soir l'ordre du convoi étoit déjà réglé. Le commandement en fut donné au Chef-d'escadre D. Vincent Doz, qui avec une escorte convenable se sépara le 18 de l'escadre & se mit en route. Dans sa traversée il a recueilli une autre prise faite par le vaisseau le *Léon*, & le 20 il est entré dans le port de Cadix avec tout le convoi. En comprenant trois bâtimens arrivés précédemment dans ce Port, le total des prises du convoi Anglois se monte à 55.

Suit le tableau des 51 vaisseaux pris par l'armée & envoyés à Cadix sous l'escorte de D. Vincent Doz.

La frégate le *Godfrey* de 28 canons, 100 hommes d'équipage, 5 Officiers de terre, 70 soldats, 10 femmes, 35 autres passagers, total 220. Elle appartient à la Compagnie des Indes; sa cargaison consiste en habillemens pour les troupes, munitions & autres effets précieux qu'il est d'usage d'envoyer aux Indes.

La frégate l'*Hillsborough*, de 30 canons, 130 hommes, munitions & marchandises.

La frégate le *Gatton*, de 28 canons, 122 hommes d'équipage, 17 soldats, 5 femmes, 10 autres passa-

gers , total 154 hommes. Elle appartient à ladite Compagnie. Munitions & effets de toute espèce propres pour Ste-Hélène & Bencolis qui étoient sa destination.

La frégate le *Royal-George* , de 28 canons. A la même Compagnie , munitions & marchandises pour Madras & pour les autres établissemens.

La frégate le *Mount-Stuard* , de 28 canons , 100 hommes d'équipage , 70 soldats , 6 femmes , 24 autres passagers , total 200 hommes , encore à la même Compagnie. Munitions & autres effets propres pour les Indes & destinés pour Bengale.

La frégate l'*Ellis* , de 18 canons , 33 hommes. Pain & légumes pour l'Amérique.

La frégate la *Catherine*. 14 hommes d'équipage , 1 Officier , 4 Bas-Officiers , 5 passagers , total 24 hommes. Marchandises , & 50 barils de poudre pour la Barbade.

La frégate le *Kiters*. 8 hommes d'équipage , farine , pain , salaisons , légumes & vêtemens pour être vendus aux Isles.

La frégate le *Sandwich* , 19 hommes. Vivres de toute espèce pour la Barbade.

La frégate la *Mary* , 16 hommes. Viande , farine , agrès , petites ancres & autres effets pour le compte du Roi d'Angleterre & des Négocians , pour Saint-Christophe.

La frégate l'*Achille* , 11 hommes. Salaisons , farines , liqueurs & légumes pour Madère & St-Eustache.

La frégate le *Houghton*. 80 hommes d'équipage , 150 soldats , total 230. 2700 barils de poudre , & diverses marchandises pour les Isles de l'Amérique.

La frégate la *Sufane* , 14 hommes. Vivres de toute espèce pour les Isles de sous le vent.

La frégate le *Jupiter*. Pain , salaisons & vivres de toute espèce pour la Barbade ; il y a sur cette frégate une caisse cachetée qu'on dit valoir 1200 guinées.

La frégate la *Sister* , 23 hommes. Salaisons , farines , légumes & autres vivres pour les Isles.

La frégate le *Rodney*, 12 hommes. Vivres , vêtemens & poudre pour les Îles.

La frégate l'*Elise*, 21 hommes. Salaisons , farines & vivres de toute espèce pour Ste-Lucie.

La frégate la *Betsy*. 22 hommes, 6 passagers, total 28. Bière , farines & vêtemens de toute espèce pour la Jamaïque.

La frégate le *Larvin Galus*. Voiles , cables , agrès , farines , & autres vivres pour St Christophe.

La frégate l'*Aurore*. 15 hommes , 2 passagers , total 17. Farine , biscuit & provisions de toute espèce pour les Îles.

La frégate le *William*, 24 hommes. Provisions de toute espèce pour les Îles.

La frégate le *John*. 15 hommes , 2 passagers , total 17. Vivres de toute espèce pour les Îles.

La frégate le *François*, 15 hommes. Vivres pour Ste-Lucie.

La frégate la *Charmante*, 16 hommes. Vivres de toute espèce pour les Îles.

La frégate le *Lion*, 184, 7 Officiers , 153 Sold. , 25 femmes , 19 passagers , total 222. Provisions , armes & marchandises pour la Jamaïque.

La frégate la *Fanny*, 18 hommes. Poudre , Bière & provisions de diverses espèces pour la Jamaïque & Antigua.

La frégate le *Mars*. Vivres , vêtemens & ustensiles pour les plantations de l'Amérique , destinées pour St-Christophe.

La frégate the *Friend* Pain & ustensiles pour les plantations de l'Amérique , destinées pour Saint-Christophe.

La frégate le *Colhoun*. Chevaux , Mulets , pain , ustensiles pour les plantations , vêtemens pour les Nègres & beaucoup de marchandises pour Saint-Christophe.

La frégate le *Clarendon*. 150 sold. Instrum. pour les plantations , & beaucoup de marchandises pour Saint-Christophe.

La frégate le *Lord North*, 20 hommes. Vivres pour l'escadre de Rodney.

La frégate le *Talony Planter*, 20 hommes. Vivres pour la Jamaïque.

La frégate le *George-Planter*. Vêtemens & vivres pour Ste-Lucie. — La frégate l'*Anne Suzanne*. Cargaison, marchandises pour la Jamaïque. — La frégate la *Charlotte*. Vivres & charbon de terre pour Ste-Lucie. — Le brigantin l'*Eagle*. Vivres & charbon de terre pour Ste-Lucie. — Portant 58 hommes d'équipages, 2 Officiers, 64 soldats, 4 passagers. 128 en tout.

Le brigantin le *Manic*, 10 hommes, 2 passagers, 12. Vivres, bière & cercles de fer pour New-Yorck.

Le brigantin le *John*, 14 hommes. Salaison, farine, bled, paille, & autres effets pour le compte du Roi, destinés pour St-Eustache.

Le brigantin le *Mercusse*, 9 hommes. Salaison, pain, farine & légumes pour le compte du Roi, destinés pour la Jamaïque.

Le brigantin l'*Entreprise*, 10 hommes. Légumes, farines, pain & chaux vive pour les Îles.

Le brigantin le *Three Sisters*, 10 hommes, 1 passager, 11. Bled, anchois, beurre & huile pour Madère, où il devoit charger du vin pour le porter à Québec, avec le reste de sa cargaison.

Le brigantin le *Lark*, 13 hommes, 2 passagers, 13. Suif, salaison, farine & vêtement pour les Îles.

Le brigantin *John Yan*, 9 hommes. Vivres pour la Jamaïque.

Le brigantin l'*Isabella*, 11 hommes. Vin pour St-Eustache.

Le paquebot le *Dantzick*, pour le Roi. 20 hommes, 4 Officiers, 19 soldats, 2 femmes, 1 passager, 46. Habillemens pour 10 ou 12 Régimens, & agrès & toile à voile pour l'escadre de l'Amérique.

Le paquebot le *Vigilant*, 18 hommes. Marchandises pour la Jamaïque.

Le paquebot le *Brillant*, 16 hommes. Vivres & agrès pour les Îles.

Le paquebot la *Lady Amherst*, 10 hommes. Vivres de toute espèce pour la Barbade.

Le *Héroé*. Drogues de Campêche pour la teinture, savon, & autres effets pour Bengale.

Le *Lambro*. Salaison & autres vivres pour l'Amérique.

Saint-Praxis. Salaisons & autres vivres pour la Barbade.

Le *Morroant*, 6 hommes, 150 soldats. Effets pour la Jamaïque.

Comme on a donné ces détails en différentes formes, il n'a pas été possible d'en tirer plus de particularités que ce qui se trouve dans la présente Relation, dans laquelle on n'a exprimé le nombre des hommes que pour les vaisseaux où on a pu le savoir avec certitude. Mais on ajoutera qu'il y a dans plusieurs de ces vaisseaux, comme on l'a examiné sur le vaisseau commandant 6, 8, & jusqu'à 14 canons; que les 5 des Indes & deux autres de ces bâtimens étoient de plus de 650 tonneaux, plusieurs de plus de 400, & qu'il ne s'en trouve que 8 ou 10 qui paroissent être de 200. La plupart de tous les autres sont de 300 tonneaux plus ou moins.

Nota. On compte dans cette liste 52 prises entre lesquelles le brigantin les *Three Sisters*, le premier arrivé au Port de Cadix. — Les 3 autres qui doivent compléter les 55 prises, sont : — La frégate l'*Hercule*, avec des sabords pour 36 canons, réunie au convoi à Cadix. Cargaison : mâture, agrès & autres rechanges pour des vaisseaux, destination pour la Jamaïque. — La frégate la *Charlota*, de 14 canons. Elle étoit entrée avec la frégate la *Néréide*, & il s'est trouvé sur cette frégate la famille du Gouverneur de la Jamaïque. Cargaison en marchandises. — La frégate la *Royale Charlota*. Elle étoit aussi entrée à Cadix avec la *Néréide*. Cargaison : Provisions de différentes espèces.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 2 Septembre.

LE paquebot le *Carteret* arrivé ces jours derniers de New-Yorck a levé tous les doutes sur l'arrivée de l'escadre de M. de Ternay; dans les premiers jours de Juillet elle est entrée à Newport, & a débarqué 6000 hommes de troupes, avec lesquelles M. de Rochambeau ne sauroit tarder de commencer ses opérations de concert avec les Américains prévenus de son arrivée. Le paquebot qui a apporté ces nouvelles étoit parti de Shandy-Hook le 11 Juillet; & à cette époque l'Amiral Graves n'avoit point encore paru dans ces parages. On ignore les desseins des François, ou l'on n'a pas jugé à propos de publier ceux qu'on leur suppose avec assez de vraisemblance. On se contente de nous assurer que l'Amiral Arbuthnot, fait les dispositions nécessaires pour recevoir l'ennemi qu'il ne peut guère aller chercher que lorsqu'il aura été joint par l'Amiral Graves. L'escadre Française est forte, dit-on, de 7 vaisseaux de ligne & de 3 frégates. On dit ici que l'Amiral Arbuthnot, a avec lui le *Robust* de 74 canons; l'*Europa*, le *Raisonné* de 64; le *Renown* de 50; le *Romulus*, le *Rainbow* & le *Roëbuck* de 44; l'*Iris*, le *Raleigh*, la *Virginie* de 32, & 8 autres bâtimens de moindre force. On nomme avec soin tous ces bâtimens; mais en fai-

fant étalage de leur nombre on ne considère pas leur force & leur état , qui ne doit pas être très-bon à considérer le tems qu'ils sont en mer.

On lit dans une lettre d'un Officier de Newport les détails suivans :

« Ce port présente le spectacle le plus agréable ; sept vaisseaux de ligne François de 80 à 64 canons , un vaisseau hospital percé pour 64 canons, en montant 40 , & plusieurs bâtimens de transport. Hier au soir la ville étoit illuminée , & la joie étoit peinte sur les visages de tous ceux qui veulent du bien à notre grande & bonne cause. Le Général & le Commodore ont un maintien & une conduite qui annoncent tout-à-la-fois l'Officier & l'homme honnête. On peut faire , à ce qu'il semble , le même éloge de tous les autres Officiers. Il y en a plusieurs dans cette armée qui appartiennent aux premières familles de la France. Ils ont quitté leur patrie , leur aisance , leurs richesses , & leurs parens & amis pour soutenir notre cause ».

On ne parle point des opérations des troupes. Le Gouvernement a , dit-on , reçu du Général Clinton , des lettres qui ne sont pas de nature à être rendues publiques. Avec les détails les plus étendus & les plus raisonnés de la situation présente , elles contiennent , dit-on , les particularités suivantes.

« Le général Clinton a été reconnoître plusieurs fois les lignes de l'armée de Washington , & il les juge si fortes qu'il ne croit pas devoir les attaquer , à moins que l'ennemi ne change de place. Il a fait plusieurs manœuvres pour tirer Washington hors de son camp , mais elles ont toutes été sans effet. Il y a eu de légères escarmouches entre les partis avancés , mais la grande armée Américaine n'a ja-

mais cherché qu'à se tenir sur la défensive ; ainsi à moins que Clinton ne se détermine à attaquer un camp si bien fortifié ou que Washington ne juge à propos de hasarder une action générale , ce que probablement il ne fera pas , il y a lieu de présumer qu'il ne se passera rien d'intéressant en Amérique cette campagne. — Au retour du général à New-Yorck , le général Kniphausen s'étoit porté sur Elisabeth-Town , dans le dessein de forcer au combat Washington , qui avoit sous ses ordres une armée de 4000 hommes de troupes Continentales & quelques milices : mais celui-ci informé de l'arrivée de Clinton , & de ses projets pour lui couper la retraite à Morristown , s'est mis aussi tôt en marche avec les troupes Continentales , & a laissé la milice exposée à toute la chaleur de l'action , où elle a été très-maltraitée. Cependant Clinton ayant appris en route l'arrivée de M. de Ternay & de ses troupes à Rhode-Island , a jugé qu'il étoit plus prudent de retourner à New-Yorck pour y observer les mouvemens de l'ennemi , en laissant Kniphausen avec les troupes contre le général Washington. Mais comme on attend d'un moment à l'autre l'Amiral Graves avec son escadre , & que sa jonction avec Arbuthnot nous donneroit la supériorité sur Ternay , tout le monde espéroit à New-Yorck qu'aussi-tôt après l'arrivée de Graves , Clinton se remettroit en route pour aller chercher Washington , en abandonnant Ternay aux soins des deux Amiraux «.

Voici l'état où étoient , dit-on , les affaires à New-Yorck au départ du *Carteret*. Le Général Clinton se trouvoit dans cette ville , mais il alloit de tems en tems visiter l'armée qui étoit campée à Philipsbourg à seize mille environ de cette ville , sous les ordres du Colonel Polson. Kniphausen étoit

de retour d'une expédition dans les Jerseys ; & il y avoit eu quelques petites escarmouches avec les postes avancés de l'armée de Washington qui est campée à Morristown ; l'Amiral Arbuthnot commandoit le port avec ses vaisseaux.

Toutes les nouvelles d'Amérique contiennent les détails suivans qu'on peut regarder comme la confirmation de l'opinion qu'on a généralement de la guerre Américaine.

« La prise de Charles-Town n'a produit d'autre effet que de rallumer un feu qui paroissoit éteint ou du moins enseveli sous la cendre. Jamais l'esprit d'indépendance ne s'est manifesté avec tant de force dans tous les Etats-Unis. On a perdu tout espoir d'empêcher les milices de se joindre à l'armée Continentale. Tous les Américains courent aux drapeaux avec la plus grande ardeur au premier ordre du Général ou du Congrès. Washington est à la tête d'une armée nombreuse qui augmente tous les jours. L'arrivée de Ternay & de ses troupes à Rhode-Island, a donné une nouvelle vie à la cause Américaine, où il règne la plus parfaite harmonie entre les François & les Sujets des Etats-Unis ».

Les nouvelles publiques des isles sont du 3 Juillet. Elles confirment la prise de 12 des 17 vaisseaux qui composoient le convoi de Québec parti au mois de Juin dernier. Des lettres de la Jamaïque nous apprennent aussi que les opérations de nos troupes dans la nouvelle Espagne, ont été retardées par les pluies, & qu'il est probable qu'elles n'auront pas le succès que l'on en attendoit. Ces délais ont donné le tems aux Espagnols de se fortifier vers le Lac-Nicaragua,

& de se mettre en état d'en disputer vigou-
reusement l'entrée.

L'Amiral Hyde-Parker , qui a amené la
flotte des isles du Vent , a sans doute ap-
porté des nouvelles postérieures ; mais ses
dépêches ont été envoyées sur-le-champ à
Milord Sandwich à la campagne , c'est ce
qui fait qu'il n'a encore rien transpiré de
leur contenu. Cet Amiral n'a amené que le
Medway de 60 canons , le *Centurion* de 50 ,
& une frégate ; l'*Action* de 40 , partie de Ste-
Lucie le 3 Juillet avec 27 bâtimens , l'a
joint 6 jours avant son arrivée à Falmouth.
L'Amiral avoit appareillé de St-Christophe
le 7 Juillet , & à cette date , Walsingham
n'étoit point encore arrivé. Il n'avoit quitté
Maderè que le 14 Juin. Sa jonction à l'A-
miral Rodney n'ôtera rien à la supériorité
de nos ennemis. M. de Guichen avoit 24
vaisseaux au combat du 19 Mai , & à ne lui
supposer que ce nombre , il en a 36 depuis
l'arrivée de D. Solano. L'Amiral Rodney en
avoit 21 au même combat. Dans ce nom-
bre le *Cornwall* , de 74 , qui avoit extrême-
ment souffert dans les trois actions , & qui
étoit l'un des trois qu'on avoit envoyés à
Ste-Lucie , a coulé à fond. *Lalbion* de 73 &
le *Medway* de 64 étoient en si mauvais état
qu'ils ne pouvoient être réparés aux Isles.
Plusieurs autres avoient également besoin
d'être radoubés , & en particulier le *Boyne*
de 70 , & on avoit employé à ces travaux
les débris du *Fame* de 74. L'Amiral Wal-

ingham ne lui conduît que 4 vaisseaux , il en a reçu un seul de New-Yorck , & à supposer qu'il lui en arrive encore quelques-uns de ceux qu'on a fait filer successivement après le départ du convoi de Walsingham , cela en feroit 4 de plus , & beaucoup moins encore qu'il ne lui en faudroit pour le mettre en état de se soutenir devant des forces aussi supérieures.

Sa situation devient plus délicate , depuis la prise du convoi qui lui portoit les rechanges & les munitions dont il avoit besoin. Dans le premier moment , la grandeur de la perte , la circonstance dans laquelle on la faisoit ont absorbé toute l'attention ; on ne l'a envisagée qu'en grand ; on songe aujourd'hui à quelques détails. Le Chevalier Rodney perd lui-même 1600 liv. sterl. en effets qui lui étoient envoyés pour son compte sur cette flotte , & ces effets n'étoient point assurés. On sait que les Comtes de Chattam & de Harrington étoient embarqués sur quelqu'un des vaisseaux destinés pour les Indes Occidentales ; on ignore s'ils ont échappé aux ennemis. L'épouse du Brigadier-Général Campbell & sa sœur Miss Ramsay se sont trouvées heureusement à bord de la *Brittish Queen* , qui s'est échappée. On lit dans nos papiers , au sujet de la prise de ce convoi , la lettre suivante d'une maison Irlandoise , établie en Espagne.

» Vous êtes redevable de la perte de votre convoi pour l'Inde & pour les Isles à vos bons amis les Hollandois.

» Le 6 de ce mois le *Lion*, vaisseau Hollandois, Capitaine Adrien Trotz, allant de Middlebourg à Madere, a rencontré la flotte combinée de France & d'Espagne par la latitude 38 d. 14. Elle portoit sur le Cap Saint-Vincent, & on lui demanda ce qu'il avoit rencontré à la mer. Le Capitaine répondit qu'il n'avoit vu que quelques vaisseaux marchands seuls, & continua sa route. Le lendemain il rencontra la flotte Angloise, qui examina son vaisseau & le laissa aller. Mais il n'eut pas de peine à savoir la destination de cette flotte, & alors au lieu de se rendre à Madere, il rebroussa chemin pour aller retrouver la flotte combinée, qu'il joignit le 8 au point du jour. Il se rendit à bord du Commandant en chef, & l'informa du nombre des bâtimens qu'il composoit la flotte Angloise, des vaisseaux de guerre qui l'escortoient, & de la route qu'ils avoient prise. C'est d'après cet avis que notre flotte fut poursuivie & prise le lendemain.

» On a reçu ici la nouvelle du service éminent rendu par Mynheer Trotz. Tout le monde pense que la Cour d'Espagne priera les Etats-Généraux de lui accorder quelque grace pour le récompenser de l'*avis important* qu'il a donné, au risque de déplaire à ses Armateurs, en revenant ainsi sur ses pas, au lieu de se rendre en droiture à sa destination, pour servir les Etats-Généraux, les bons amis & alliés de LL. MM. Catholique & Très-Chrétienne.

N. B. » Le Capitaine Hollandois Adrien Trotz, étoit intéressé dans les bâtimens pris par le Commodore Fielding : il est neveu du Capitaine Hollandois qui a été fessé à bord du corsaire à la jambe de bois, de Liverpool, & cousin issu de germain de celui dont les effets ont été volés en mer par l'équipage du vaisseau du Roi le *Nonsuch* «.

Le Gouvernement s'occupe à présent à réparer cette perte ; il a été ordonné de pré-

parer au plutôt pour les Isles des munitions de guerre & de bouche qui leur manquent, dont on avoit rassemblé une quantité prodigieuse avec beaucoup de peines & de dépenses, & qu'il fera difficile de remplacer sans de grands frais, & de faire arriver à leur destination aussi-tôt que le besoin l'exigeroit. La Compagnie des Indes de son côté a donné ordre de fréter 7 navires du port de 600 à 1000 tonneaux, pour les envoyer dans l'Inde à la place de ceux qu'elle a perdus : ils doivent être à flot le 13 de ce mois, rendus à Gravesand le 28, & aux Dunes le 24 Octobre : elle en a frété 4 autres qui seront aux Dunes le 22 Novembre.

Pour distraire un peu le public sur cet évènement, on fait courir des listes de notre marine, que l'on porte à 102 vaisseaux de ligne, 17 de 50 canons, 103 frégates de 44, à 20, 63 chaloupes de 18 à 10, 17 cutters, 17 bâtimens armés de 20 canons, 4 bombardes, 17 brûlots, 2 chaloupes envoyées à la découverte, en tout 342 vaisseaux armés. A cette liste on ajoute qu'il y a en construction 30 vaisseaux de ligne, 6 de 50 canons, 4 de 44, 2 de 38, 1 de 32, 1 de 24, 1 de 22, 1 de 20, & 6 de 8 à 16 canons. Une demande qu'on fait généralement à l'inspection de cette liste, c'est : pourquoi avec tant de force n'avons-nous pas par-tout la supériorité ?

Ce qui console davantage, autant du moins qu'on pourra l'être de la perte d'un convoi

convoi aussi considérable, c'est l'arrivée
heureuse de la flotte des Isles, & de celle
d'Oppotto, que l'on comptait plus de 260

es matelots
roit pas été
ong-tems si

sur ce principe qu'ont été, de rem-
la Flotte Hollandoise de les 5 ou 6
Danemarck ont déclaré ment; & à l'appui de ce qu'elle doit
puissantes & coûteuses elle fera de
viennent d'être pris, les
landois? Alors nous nous plus grands
chés, c'est une nouvelle encore à la
que nous avons traitées

Nos Ministres prennent la croisière
l'Armée Navale combinant la flotte
intercepter quelques-unes
mieux qu'elle fût à l'ouïs. La plu-

Toutes les Gazettes portent à s r
écrit ambigu du Capita dans nos
duit que le Chevalier d
villon Anglois, tandis et insensé
c'est ce que M. Macbr comme ils
de ce Capitaine des dé
pour l'intérêt de la vér; ils évi-
deux partis. C'est d'abo son che-
un quart à demie porté
minutés: c'est qu'enfuit
de part à l'action, quoio ment va
qu'un seul homme de
d'Artois en hanche, & ou ser-
dans laquelle il faisoit nos
S'il est vrai que la
aient été hors de
La Licorne s'est tro
Huffard s'approchoit

leur permet pas de continuer leurs
Le bruit général à cette nouvelle a donné
le commandement à l'Amiral Palliser. On
prétend qu'il y a eu de grandes discussions
dans l'escadre, & on les attribue aux in-
19 Septembre 1780. f

Supplém

elles on

de s de

de 28

pa-

caux

e qui

e une

Fran-

de la

qui

ar la

de

bre,

me-

En

de

fortis

fut

con-

parer au plutôt pour les Isles des munitions de guerre & de bouche qui leur manquent, dont on avoit rassemblé une quantité prodigieuse avec beaucoup de peines & de dépenses, & sans de gr leur destin

(2)

geroit. La ^{é visités}, pris & condamnés les Bâtimens de a donné o l'Amiral Byland. La Russie, la Suède & le de 600 à 1, qu'ils ne souffriroient point un pareil traitement, leurs Souverains ont mis de dans l'Inde ^{Escadres en mer}. Les Bâtimens Russes qui dus : ils do ^{ont-ils condamnés comme l'ont été les Hol-} rendus à G ^{brouillerons avec la Russie. S'ils sont relâ-} G ^{insulte que nous ferons aux Provinces-Unies,} 24 Octobre ^{avec la plus extrême rigueur.}

ront aux I ^{nt l'alarme sur le bruit qui se répand que} Lee s'est portée sur Madère, avec le projet d'in-

Pour di ^{de nos Flottes rentrantes. Ils aimeroient bien} é ^{ert de la Manche.}

événement ^{étrangères ont été induites en erreur par le} marine, quine Macbride, puisqu'elles ont toutes tra- ligne, 17 ^{e Clonard continua son feu ayant mis Pa-} à 20, 63 ^{u'il est avéré qu'il garda son feu, & que} 17 bâtimen ^{éde a voulu dire. Mais il y a dans le récit} bardes, 17 ^{ails qu'il n'importe pas moins de rectifier} la découverte ^{ité, & pour l'honneur des intéressés des} ^{rd que le combat a duré deux heures &} ^{du pistolet, & non pas une heure dix}

A cette list ^{e le Charon, de 44 Canons, a eu beaucoup} qu'il soit dit dans la Relation qu'il n'y a en tion 30 va ^{u'il soit dit dans la Relation qu'il n'y a en} 4 de 44, 2 ^{blessé sur ce Vaisseau. Il tenoit le Comte} beaucoup de mal & en recevoir très-peu. 1 de 20, & ^{l'enfiloit de l'avant à l'arrière, position} ^{au commencement du combat.} ^{ée du canon lorsqu'il a fini, & le} ^{ant, doublé en cuivre, a constam-} ^{pus pas par-tout la supé-} ^{rior}

ole davantage, autant du
pourra l'être de la perte d'un
convoi

convoi aussi considérable, c'est l'arrivée heureuse de la flotte des Isles, & de celle d'Opporto, que l'on porte à plus de 260 voiles. Ces flottes fourniront des matelots à l'escadre de la Manche qui n'auroit pas été en état de remettre en mer de long-tems si cette occasion ne s'étoit présentée, de remplacer les malades & d'équiper les 5 ou 6 vaisseaux de ligne, dont on dit qu'elle doit être augmentée, de manière qu'elle sera de 34 à 35. On fait les préparatifs les plus grands pour la mettre en état de sortir encore à la fin de cette semaine. Cette seconde croisière ne sera sans doute pas longue si la flotte combinée s'approche de nos mers. La plupart des listes qu'on publie la portent à 51 vaisseaux; & tandis qu'on prêtera dans nos papiers à nos Amiraux le projet insensé d'aller la chercher, ils feront comme ils ont fait dans la première croisière; ils éviteront avec soin de se trouver sur son chemin.

Maintenant un nouvel évènement va peut-être en suspendre le départ, ou servir de prétexte pour la retenir dans nos Ports autant qu'on le jugera à propos. L'Amiral Geary & l'Amiral Darby ont donné leur démission, parce que leur santé ne leur permet pas de continuer leurs services. Le bruit général à cette nouvelle a donné le commandement à l'Amiral Palliser. On prétend qu'il y a eu de grandes discussions dans l'escadre, & on les attribue aux in-

f

19 Septembre 1780.

trigues des Ministres qui veulent employer le Chevalier Hugues Palliser. Cependant leur choix n'est pas encore arrêté , & quelques personnes croient que l'Amiral Geary reprendra son commandement lorsqu'il sera rétabli , mais la vérité est que tous les Amiraux à qui ce commandement est successivement offert , s'excusent de l'accepter.

L'Amiral Digby avec une division de 12 vaisseaux de ligne & de 2 frégates , est parti de Spithead , le 12 du mois dernier , pour Plymouth , où quelques autres vaisseaux se joindront à son escadre ; il sort pour aller au-devant de plusieurs flottes attendues de New-Yorck & de la Caroline , de la Jamaïque , de Terre Neuve & de l'Inde. Le 31 Août cette division a passé devant Plymouth , d'où l'on dit qu'il est sorti 3 vaisseaux qui l'ont jointe.

La dissolution du Parlement actuel , est enfin arrêtée ; la proclamation à cette occasion est d'hier ; elle fixe le rapport des Electeurs , c'est-à-dire , l'ouverture du prochain au Mardi 31 Octobre.

« Voici enfin , dit un de nos papiers , le moment de notre résurrection politique. Aimons-nous la puissance , la liberté , la gloire , le bonheur ? Tous ces avantages sont à nous si nous savons nous en servir. Nous voici à la veille de cette mémorable Époque à laquelle les Représentans du peuple rentrent dans le corps d'où ils avoient été délégués & à laquelle toutes les Communes du Royaume reprennent leur importance originelle dans l'échelle du Gouvernement. Le moment

approche où elles vont faire comparoître leurs anciens serviteurs à leur Tribunal auguste pour examiner leur conduite & leur départir la censure ou l'éloge qu'ils ont mérité. Voici le grand jour de la rétribution populaire. Mais si la nation ne rend pas ce jour mémorable par l'emploi qu'elle en fera ; si elle est négligente, ou lâche ; si elle ne fait point punir les coupables, ou récompenser les méritans ; si elle ne fait pas usage de son expérience & qu'elle ne veuille d'autre garant de la conduite de ses Représentans que celle qu'ils auront tenue par le passé, elle périra sans que personne la plaigne & sans que les gens sages & honnêtes daignent même prendre pitié de son sort. Si les avertissemens ne servent de rien ; si le sentiment de leur devoir n'a plus assez de force pour attacher les Anglois aux intérêts de leur pays, le Patriote peut gémir sur ces êtres avilis & dépravés, mais il ne peut ni prévenir, ni même retarder le moment de leur destruction.

La dissolution du Parlement est pour ses Membres ce que la mort est pour l'homme : son tems d'épreuve est fini. Il n'y a plus de repentir dans la tombe. Lorsque les Sénateurs seront une fois rentrés dans la classe ordinaire des citoyens, il sera trop tard pour eux d'expier leurs anciennes iniquités. L'écriture, sans réprover absolument le repentir au lit de la mort, déclare que son mérite est très-foible. Mais ceux qui, malgré tous les avis, persistent dans l'impénitence jusqu'au dernier moment, & qui dans ce moment même blasphèment au lieu de prier, ne doivent espérer aucune miséricorde. Notre dessein n'est pas d'établir la moindre comparaison entre la Justice Divine & les Tribunaux humains. Mais certainement, après les offenses contre l'Auteur de l'Univers, le plus grand crime est celui qu'un homme commet contre sa patrie ; & chacun des Consti-

tuans de cet empire libre doit bien se rappeler que dans le moment actuel il est constitué spécialement pour juger , récompenser & punir selon le droit que Dieu & la nature ont mis entre les mains , & que s'il ne remplit pas avec une justice sévère les augustes fonctions qui lui sont imposées , il se rend lui-même coupable de trahison envers sa patrie.

Certainement jamais aucune espèce d'hommes ne s'est retirée par devers les Constituans ou n'a fait la clôture d'un Parlement avec autant de titres de réprobation que les Ministres actuels. Dans le court espace de six ans , ils ont rassemblé sur leur patrie plus de calamités qu'elle n'en avoit éprouvées depuis des siècles entiers. Ils sont entrés en place dans un tems où la nation jouissoit de la paix la plus profonde , où les conquêtes , fruit honorable de sa bravoure , & toutes les richesses que peut procurer le commerce le plus étendu attestoient également sa gloire & sa prospérité. Sans aucun système (à moins qu'ils n'aient eu un système de trahison) nos Ministres sont parvenus à convertir cette suite de conquêtes & de succès en une suite de pertes & de défaits. Ils ont démembré cet empire dont ils avoient trouvé toutes les parties parfaitement unies ; ils ont horriblement élagué l'arbre du commerce dont les branches n'avoient d'autres limites que celles de l'univers ; ils ont terni la gloire & diminué la puissance du Pavillon Britannique qu'ils avoient trouvé triomphant , & tandis qu'ils mettent tous leurs soins à marchander & à corrompre ce peuple qu'ils ont appauvri pour le rendre esclave , ils abandonnent l'empire de la mer à l'ennemi. Après une telle conduite peuvent-ils encore compter sur l'indulgence de la nation ? Pensent-ils que le jour du jugement soit éloigné ? Non ; il y auroit de l'absurdité à croire que nous puissions être plus

long-tems trompés. Il est un point par-delà lequel la patience humaine ne peut aller. Il s'est répandu dans les Provinces un esprit de patriotisme qui fera passer les peuples de l'inertie à l'activité. Et quoique les Anglois soient lents à se mettre en colère, ne doutons pas que lorsqu'ils seront une fois bien déterminés, la vengeance la plus éclatante ne signale leur juste ressentiment.

Une lettre de Ramsgate du 28 Août contient les détails suivans :

« Le désir ardent que j'ai toujours eu de vous donner les nouvelles les plus certaines, m'a fait faire les recherches les plus exactes sur la véritable destination de l'escadre Russe, & je puis aujourd'hui vous assurer très-positivement qu'elle sera distribuée de la manière suivante.

La première division aux ordres de l'amiral Kruse, croisera entre le Texel, en Hollande, & la pointe de Flamborough, pour empêcher que non-seulement les vaisseaux Russes, mais même ceux des autres Puissances neutres ne soient visités par les croiseurs Anglois.

Les treize autres qui ont jeté l'ancre à la hauteur de la pointe méridionale du Goodwin, & qui ont descendu la Manche, sont destinés à se rendre tous ensemble jusqu'à Cadix, où ils se partageront; une division prendra la route de la Méditerranée, où elle séjournera, à l'effet de protéger les pavillons neutres; l'autre croisera depuis Cadix jusqu'à l'embouchure de la Manche.

Dans ce moment nos Papiers annoncent que le Corsaire Anglois *Palligator*, Capitaine Clark, a amené à Falmouth le *Vrihet*, senau Russe qui alloit de Riga à Nantes avec 220 balles de chanvre & 550 barres de fer. Cet événement, dit un de nos Papiers, est un coup de politique qui dément bien la

timidité qu'on avoit attribuée au Cabinet Britannique. Nous verrons les effets qui résulteront de cet acte de vigueur contre la neutralité armée qu'on redoute si fort.

On croit assez généralement ici que dans l'embarras où se trouve actuellement le Ministère, le moins qu'il puisse faire sera de chercher à gagner l'Irlande, en renvoyant sans aucun changement les 3 bills que ce Royaume a tant à cœur de voir passer. On prétend même que pour parvenir plus sûrement à ce but désiré, on a fait assurer les personnes qui sont à la tête des affaires, qu'à l'avenir les Irlandois seront gouvernés par leurs propres loix sous l'autorité du Roi, des Pairs & des Communes de ce Royaume, & que suivant toute apparence, l'acte de Poynings sera aboli. Ce seroit en effet le meilleur parti que le Gouvernement pût prendre. La neutralité armée à laquelle il y a toute apparence que le reste de l'Europe accédera, doit assez inquiéter pour ne pas chercher à établir par tous les moyens possibles au-dedans de l'Etat, une paix qu'il seroit également à désirer qu'on pût établir au-dehors.

Les troupes attirées dans cette Capitale à l'occasion des troubles en sont sorties; il n'y a plus de corps de-garde extraordinaire qu'à la Banque où il sera permanent, & à la source de la rivière neuve, qui fournit d'eau douce cette Capitale. On commence à ne plus regarder l'émeute que comme l'effervescence momentanée d'une

populace agissant sans plan & sans chef. La conduite du Gouvernement envers celui qu'on a regardé comme le moteur de cet attroupement, prouve qu'on ne lui suppose point de vues qui impliquent un crime de haute trahison. Il a obtenu par degrés plus de liberté ; il lui est permis d'écrire à sa famille & à ses conseils, quoique ses lettres soient lues avant d'être rendues ; il paroît fort tranquille. Suivant un tableau des Jugemens rendus, il y a eu 84 coupables examinés dans Londres & Middlesex, 50 ont été absous ; des 34 condamnés 19 ont été exécutés, & les 15 autres ont obtenu un répi. Dans le Bourg de Southwark sur 50 personnes il y en a eu 26 absous, 24 condamnés dont 18 ont obtenu un répi & le reste a subi le supplice.

P. S. De Londres, le 5 Septembre. Le successeur de l'Amiral Geary n'est point encore nommé, & le pavillon de l'Amiral Evans reste sur le *Victory*, où il continue de commander par *interim*.

La division aux ordres de l'Amiral Digby a passé le 31 Août devant Plimouth, d'où sont sortis le *Gibraltar*, de 80 canons, & la frégate le *Fox*, pour la joindre.

Le paquebot le *Hanovre* est arrivé le 4 de Lisbonne à Falmouth, en 9 jours de traversée. — La frégate le *Crescent* est aussi arrivée de Lisbonne à Plimouth le 2 Septembre. Celle-ci rapporte qu'elle a trouvé en-deçà du Lizard la division de l'Amiral Digby, composée de treize vaisseaux de ligne. Le paquebot le *Hanovre* a été expédié par le Commodore Johnston, avec la nouvelle qu'il a pris un *aviso* Espagnol chargé de dépêches, pour confirmer

la capture de la flotte convoyée par le *Ramillies*.
 Il passe pour certain que l'Amiral Hyde Parker a apporté des dépêches de l'Amiral Rodney, du contenu desquelles on ne veut point que le public soit instruit ; ce qui fait croire qu'il ne seroit point agréable à la nation. On en juge par les lettres particulières, qui toutes portent que l'escadre manque d'hommes & de munitions, & qu'on étoit d'autant plus inquiet pour le renfort amené par Walsingham, qu'on étoit dans l'impossibilité de sortir pour aller à sa rencontre.

F R A N C E.

De VERSAILLES, le 12 Septembre.

Le 3 de ce mois LL. MM. & la Famille Royale signèrent le contrat de mariage de M. de Goujon, Chevalier de Thuisi, avec Demoiselle Catherine-Philibert-Françoise de Berulle, fille du premier Président du Parlement de Grenoble.

Le même jour MM. de Cassini, Montigny & Perronnet, eurent l'honneur de présenter à S. M. & à la Famille Royale, 7 nouvelles feuilles de la carte de la France, qui comprennent une partie de la Provence, du Roussillon & du Dauphiné. La dernière est la 137^e des 175 qui doivent contenir toute l'étendue du Royaume.

M. Lattré, Graveur de S. M., a eu l'honneur de présenter au Roi une carte dédiée à S. M., des isles Antilles & du golfe du Mexique, avec la plus grande partie de la nouvelle Espagne, par M. Bonne, Hydrographe de S. M.

De PARIS, le 12 Septembre.

TOUTES les nouvelles particulières , reçues de divers endroits , confirment que l'escadre & le convoi de M. de Ternay sont arrivés en fort bon état à Rhode-Island dans les premiers jours de Juillet , à l'exception de 3 bâtimens de transport , qui ayant été séparés de la flotte , sont entrés à Boston. Les troupes qu'ils avoient à bord se rendoient par terre à Newport. Ces dépêches ne font nulle mention de l'apparition de l'Amiral Graves à New-Yorck : elles confirment seulement la prise de 12 bâtimens destinés pour Québec , & les dispositions que font les Américains pour se réunir à l'armée Françoisse contre l'ennemi commun.

Le même Courier nous a appris que le *Royal-Louis* & la *Bretagne* , accompagnés de la frégate la *Concorde* , retenus par les vents contraires on enfin mis à la voile.

» Le *Saint-Esprit* , écrit-on de Brest , est entré le 30 Août dans le bassin de Recouvrance , & y a été réparé & doublé en cuivre en 36 heures. Le *Northumberland* l'a remplacé dans le même bassin , & le sera par le *Languedoc* ; l'un & l'autre de ces bâtimens seront doublés en cuivre. L'armement en flûte des vaisseaux le *Minotaure* , l'*Atlas* & l'*Union* , sera fini avant 15 jours. Tous les vaisseaux que l'on double semblent destinés pour l'Amérique , & ceux que l'on arme en flûte accompagneront sans doute la seconde division de l'armée de M. de Rochambeau , qui ne tardera pas à s'embarquer. — M. le

f 5

Comte du Chaffaut est toujours ici & ne paroît pas se disposer à partir pour sa terre. Comme il conserve le commandement de l'escadre , il craint sans doute de s'éloigner dans un moment où sa présence peut être nécessaire ».

On n'a pas de nouvelles ultérieures des Antilles. On ne laisse pas d'en débiter plusieurs qui peut-être n'ont aucun fondement. La principale est que l'Amiral Walsingham est arrivé à la Barbade peu de tems après que M. de Guichen se fut éloigné. On ajoute que l'armée combinée se rend à Porto-Ricco. D. Solano est , dit-on , parti laissant encore 3000 malades dans nos isles ; & M. de Guichen l'accompagne avec 15 vaisseaux & un renfort de troupes qui remplaceront celles que le Général Espagnol n'a pu emmener. On ajoute que M. de Sadé est resté au Fort-Royal ; mais tout ceci est encore fort hasardé & mérite confirmation. Si l'armée combinée n'a quitté les Antilles que pour aller attaquer la Jamaïque , les premières nouvelles ne peuvent manquer d'être fort intéressantes.

Il est plus que probable que le *Ramillies* & le *Southampton* qui escortoient le convoi ont échappé. Les lettres de Bayonne annonçoient la prise du premier ; mais on n'en savoit rien à Cadix le 20 , selon le rapport du Courier extraordinaire ; & les avis de Bayonne étoient du 17. D. Cordova avoit dépêché après le *Ramillies* , les vaisseaux François le *Zodiaque* & le *Marseillois* avec un vaisseau Espagnol ; mais au départ de

la *Néréide* qui se sépara de l'armée le 13 pour se rendre à Cadix , ces vaisseaux n'étoient pas revenus.

Bien des gens sont étonnés de ce que le Capitaine Anglois s'est tant approché des côtes d'Espagne , ou du moins de ce qu'il n'a pas cherché à fuir la veille , lorsqu'il apperçut 8 à 9 gros vaisseaux. Mais la route qu'il a tenue est celle de Madere , où il avoit ordre d'aborder ; & s'il n'a pas fui lorsqu'il a reconnu de grosses voiles , c'est que les Anglois s'imaginent qu'ils sont toujours les maîtres de la mer , c'est qu'il naviguent avec une sécurité que l'on n'a pas cherché à troubler ; cet événement pourra rabattre un peu leur orgueil & les rendre plus circonspects.

Quelques lettres de Bayonne portent que D. Bonnet , commandant l'escadre de la Havanne , s'est emparé de 30 bâtimens allant à la Jamaïque.

Les Officiers & les équipages de navires du convoi du *Fier* , dont l'escadre de l'Amiral Geary s'empara , sont de retour ; ils ont été pendant 40 jours à bord des vaisseaux Anglois ; ils nous ont confirmé ce que nous savions déjà de la prodigieuse quantité de malades que cette flotte a débarqués à Portsmouth. Les hopitaux n'ont pu les contenir tous ; il a fallu les répartir à Plimouth & dans d'autres endroits. Cette épidémie est encore plus cruelle que celle qui l'année dernière affligea l'armée de M. d'Orvillers.

Il ne faudra pas moins de 6000 nouveaux matelots à l'Amiral Geary s'il veut remettre en mer avec toutes les forces : 12 vaisseaux étoient sortis de Portsmouth le 23 pour protéger la rentrée des flottes qu'on attendoit & qui sont arrivées heureusement en Angleterre ; ils avoient été aperçus par le petit corsaire le *Ouistiti* qui est venu à Boulogne en donner avis. Comme D. Louis de Cordova croise toujours par les 15 degrés, on espère qu'il pourra rencontrer encore la flotte sortie de Cork le 12 Août pour New-Yorck.

» On a jugé le 7 de ce mois à l'Audience de la Grand'Chambre une affaire très-importante entre M. Laval, Conseiller au Présidial d'Aurillac, l'Hôtel-Dieu de la même Ville & les Héritiers de Dlle. Thérèse Delsieux : celle-ci avoit donné entre-vif & par testament tous ses biens à M. Laval : ses héritiers attaquoient ces dispositions comme ayant été suggérées par un Religieux Carme, oncle de M. Laval, & ils articuloient un grand nombre de faits tendans à établir la suggestion : d'un autre côté l'Hopital d'Aurillac attaquoit ces mêmes dispositions sous prétexte que Charles Delsieux, père de Thérèse Delsieux, l'avoit chargée par son testament d'employer tout ce qui lui resteroit à son décès en fondations, œuvres pies, ou pour les pauvres ; c'étoit-là, disoit-on, un fidéicommiss au préjudice duquel Thérèse Delsieux n'avoit pas pu disposer. Cette cause a été plaidée pendant plusieurs Audiences par M. Treillard pour M. Laval, & M. Blondel, pour l'Hopital d'Aurillac, & M. Martineau, pour les Héritiers de Thérèse Delsieux. L'Arrêt a ordonné l'exécution des do-

nations & du testament de Thérèse Delfieux au profit de M. Laval «.

» Un Citoyen de la Rochelle , ayant remis à l'Académie de la même Ville la somme de 600 liv. destinée à un prix dont il a laissé le sujet au choix de l'Académie ; cette Compagnie propose l'éloge D'ANNE DE MONTMORENCY, *Connétable & premier Ministre sous François premier & Henri II.* Les Académiciens titulaires sont seuls exceptés du concours : les discours , écrits en françois , seront d'une demi-heure de lecture au moins. Le prix sera distribué le 26 Juillet 1781 , jour de la Ste-Anne. Les paquets doivent être adressés , francs de port , avant le premier Juin , à M. SEIGNETTE, *Assesseur au Présidial, Secrétaire perpétuel de l'Académie* ; les Auteurs suivront les règles prescrites pour les concours dans toutes les Académies «.

» Le 25 du mois dernier , fête de Saint-Louis ; l'Ecole nationale a offert le pain-béni à la paroisse de Saint-Lambert de Vaugirard , où elle est actuellement campée. Les Elèves ont assisté à la Grand' Messe avec leurs armes. Ils étoient rangés dans le chœur sur deux files , & les deux Gentilshommes qui sont déjà admis dans cette Ecole , étoient placés au bas du Maître Autel. Le pain-béni étoit porté par deux Elèves & accompagné d'un petit détachement de la troupe ; cette cérémonie a intéressé tous ceux qui en ont été témoins. On admiroit également la noble fierté & le recueillement profond de ces jeunes militaires dans le temple du Seigneur , où ils sont revenus l'après-dîner pour entendre les Vêpres , comme ils ont coutume de faire tous les Dimanches & Fêtes. Des Musiciens de Paris qui ont voulu contribuer à la célébration de celle-ci , témoignent leur zèle patriotique , en allant tous les Mercredis égayer gratuitement le camp de l'Ecole natio-

male. — D'après plusieurs représentations qui ont été faites , on se borne aujourd'hui à une contribution volontaire pour chaque année , sans engagement pour l'année suivante , au lieu de la souscription qui avoit d'abord été proposée. En conséquence , M. le Comte de Thélis qui s'est chargé de payer à la fin de chaque mois l'intérêt de l'argent qui lui sera confié , en augmentation de recette pour l'Ecole , recevra chez lui , rue du Cherche-midi , toutes les sommes qui seront offertes , même la moindre somme de 12 liv. Les noms des personnes qui voudront bien donner , seront désormais imprimés , non plus à titre de *Souscripteurs* , mais à titre de *Bienfaiteurs*. — On publie chaque mois le détail des travaux & de la dépense de l'Ecole nationale , dans la paroisse où elle travaille. L'ordre qui règne dans cet établissement , donne lieu d'espérer que ces jeunes Elèves , dont quatre se sont déjà engagés sans quitter le camp , seront un jour d'excellens soldats. Comment , en effet , ne compteroit-on pas sur de tels militaires , que les travaux pénibles auxquels ils sont exercés , n'empêchent pas de s'entrôler , par le seul motif de l'honneur ? O François , que ne fera-t-on pas avec vous , lorsqu'on saura vous conduire par ce motif ».

Edit du Roi , portant suppression de quatre cens six Charges de Bouche & Communs dans la Maison de Sa Majesté. Donné à Versailles au mois d'Août , & Registré en la Chambre des Comptes le 26 du même mois. » Après avoir examiné avec attention le rapport qui nous a été fait des premiers travaux du Bureau général établi par notre Edit du mois de Janvier dernier , Nous nous sommes déterminés à faire une très-grande réforme dans la partie la plus essentielle des dépenses de notre Maison. — Nous avons vu qu'en prescrivant des réunions , en réglant des parties principales par des abonnemens , en supprimant diverses tables , & en établissant un nou-

vel ordre, nous pourrions procurer à nos finances
 une épargne considérable. Qu'à la vérité cette réfor-
 me, & tout le plan que nous avons adopté, ren-
 doient indispensable la suppression d'un très-grand
 nombre d'Offices; mais que nous ne devions pas
 être arrêtés par cette considération, dès que nous
 prenions soin de rendre une parfaite justice à tous
 les titulaires; qu'en même tems si nous fixions notre
 attention sur les différens privilèges attachés à ces
 Charges, nous ne pouvions nous dispenser d'envi-
 sager comme une disposition d'ordre public, celle
 qui tendroit à diminuer successivement des préroga-
 tives onéreuses à nos autres sujets, & si préjudicia-
 bles aux intérêts des habitans des campagnes; qu'enfin
 c'étoit encore un objet bien important à nos yeux,
 que de faire cesser entièrement dans notre Maison,
 les abus inséparables de cette multitude de charges
 & d'occupations inutiles, & d'y substituer un ordre
 clair, simple, tel que nous l'aimons en toutes cho-
 ses, & qui nous paroît plus grand & plus digne de
 nous, que ce faste obscur & dispendieux dont nous
 étions environnés. — En conséquence, nous avons
 jugé à propos de supprimer quatre cens six Char-
 ges, créées sous différentes dénominations, pour
 le service de nos tables, & dont le détail est com-
 pris dans l'article 1er. de cet Edit. — Nous avons
 ensuite examiné avec attention quelles étoient nos
 obligations envers les propriétaires, & nous ne
 pouvons dissimuler que cet examen nous a présenté
 des difficultés & des incertitudes. Nous avons re-
 connu qu'il n'existoit aucune trace de la finance
 primitive de ces Charges, dont le plus grand nom-
 bre provient originairement d'anciens dons faits par
 les Rois nos prédécesseurs; mais considérant que la
 vente en a été autorisée pendant une longue suite
 d'années, soit au profit des titulaires, soit en faveur
 des Parties casuelles du Grand - Maître de notre
 Maison, nous croyons de notre équité d'y recon-

notre une finance ; lors même qu'aucun brevet d'assurance ou de retenue n'y auroit été attaché ; & nous avons bien voulu prendre pour base les tarifs approuvés par nous , ou suivis par le Grand-Maître de notre Maison. En même-temps cependant nous avons vu que les Charges dont nous venons d'ordonner la suppression , n'étoient qu'une possession viagère ; qu'ainsi , en nous occupant du remboursement des titulaires , nous aurions pu , sans injustice , prendre en considération la durée plus ou moins longue de leur jouissance , de la même manière qu'on chercheroit à évaluer le capital d'une rente à vie , si l'on vouloit l'éteindre au milieu de son cours ; mais ces diverses combinaisons ne pouvant jamais avoir un caractère évident de justice , & voulant d'ailleurs traiter favorablement des personnes dont un grand nombre sont attachées depuis long-temps à notre service , sur-tout à l'époque d'une réforme ayantageuse à nos finances , nous nous sommes déterminés à rembourser en plein ces Officiers dans l'espace de cinq années , en payant en attendant , cinq pour cent d'intérêt , sans retenue , si mieux n'aiment les titulaires accepter une rente sur leur tête de dix pour cent , ou de neuf pour cent sur leur tête & celle de leurs femmes , l'une & l'autre rentes sujettes au dixième ; enfin si pour l'arrangement de leurs affaires ou de leurs familles , ils préféreroient de ne convertir qu'une partie de leur capital de cette dernière manière , & de se faire rembourser l'autre , nous avons jugé à propos de leur en accorder la liberté. — Nous voulons bien aussi maintenir dans la jouissance des privilèges , pendant leur vie , ceux des titulaires qui seroient à notre service depuis vingt ans , ou ceux dont les peres auroient possédé des Offices dans notre Maison. Enfin nous déterminerons aussi la retraite qui sera dûe à tous ceux qui sont sous les ordres des différens Officiers que nous supprimons. Et comme nous sommes instruits que

depuis l'époque où nous avons annoncé positivement les vues de réforme dont nous étions occupés, il ne s'est présenté aucun acquéreur pour les Offices-bouche & Communs de notre Maison, ce qui a empêché plusieurs titulaires de consommer des arrangemens qui convenoient essentiellement à leur situation. Nous voulons que la famille de ceux qui seroient décédés depuis le premier Janvier, participe au bénéfice des remboursemens que nous indiquons, renonçant à profiter, dans cette circonstance, de l'extinction de ces Charges quoiqu'elles soient tombées de droit dans nos revenus casuels. C'est ainsi que nous avons pris soin de la justice qui pouvoit être dûe à nos différens serviteurs, nous réservant même de suppléer particulièrement à ce qui pourroit avoir échappé à notre attention. — Au moyen de ces divers arrangemens, de la réforme des tables qui les accompagnent, & de toutes les autres dispositions qui sont prescrites dans un Règlement que nous rendons à ce sujet, nous remarquons avec satisfaction que cette partie de nos dépenses sera considérablement réduite, sans nuire au véritable éclat de notre Maison, & sans aucune injustice envers personne. — Nous encourageons d'ailleurs le Bureau général à suivre son travail, nous proposant de donner la même attention aux autres rapports qui nous seront faits, afin de pouvoir ordonner successivement tous les plans d'ordre & d'économie qui nous auront paru raisonnables. Le premier des onze articles, dont cet Edit est composé, contient le nombre & les noms des charges supprimées «.

De BRUXELLES, le 12 Septembre.

QUOIQUE les régimens Impériaux qui se trouvent dans ces Provinces, soient complets, on ne laisse pas de continuer de lever

des recrues, dont un transport de 75 hommes s'est mis dernièrement en route pour l'Allemagne, par Ruremonde & Cologne.

» On apprend, écrit-on d'Amsterdam, que l'escadre Russe qui a été à l'ancre devant le port du Texel, n'a sous son convoi aucun navire chargé de munitions navales, ce qui paroît assez difficile à croire, puisque les principales denrées du Nord consistent en bois de construction, chanvre, fer, goudron, &c. dont la raison & l'équité prescrivent à ces contrées de chercher à se défaire au-dehors. Il y a bien des personnes qui croient au contraire que la neutralité armée n'auroit pas eu lieu si elle n'avoit eu pour but de protéger les vaisseaux chargés de marchandises de ce genre, & de tous les articles qui ne sont pas désignés sous le nom de contrebande; les seuls qui portent cette dénomination, selon les traités rappelés par l'Ordonnance de l'Impératrice de Russie, sont les *canons, mortiers, fusils, pistolets, bombes, grenades, boulets de toute espèce, pierres à fusil, mousquets, mèches, poudre, salpêtre, soufre, cuirasses, piques, épées, porte-épées, gibernes, selles & brides*. — On remarque ici, ajoutent les mêmes lettres, que les prix des articles des Fabriques d'Angleterre diminuent considérablement dans ces Provinces. On l'attribue à la cessation des envois que la Grande-Bretagne faisoit autrefois de ces objets tant en Amérique qu'en Espagne, &c. ce qui force les Négocians Anglois de les faire passer ici, où le besoin d'argent qui commence à se faire sentir dans ce Royaume, les oblige, pour se procurer du comptant, de les livrer à meilleur marché que ci-devant ».

On avoit lieu d'être surpris d'une circonstance du combat entre le *Bienfaisant* & le *Comte d'Artois*, dans la lettre du

Capitaine Macbride à l'Amirauté (Journal précédent, page 60) ; mais il se vérifie que ce Capitaine a voulu dire que le Chevalier de Clonard, en mettant le pavillon Anglois, avoit gardé son feu, & non qu'il l'avoit maintenu ou continué, comme le fil de son récit portoit à l'entendre.

Les détails qu'on nous avoit adressés, & que nous avons insérés dans le Journal du 26 Août dernier, sur l'affaire des Avocats du Parlement de Grenoble, n'étoient point exacts. La délibération de l'Ordre, sur l'évènement du 27 Juin, est du 2 Juillet ; la démarche des Syndics du lendemain, ou du surlendemain ; ils furent mandés le 10, & l'Arrêt sortit le même jour, vers 6 à 7 heures du soir. Les Juges étoient au nombre de 26 au lieu de 14 ; ce qui est confirmé par l'observation, qu'on nous assure, d'ailleurs, être fausse, que 6 *n'étoient pas de l'avis de l'Arrêt*, & 8, *au contraire, étoient d'avis d'interdire à perpétuité les Syndics*. S'il n'y avoit eu, en effet, que 14 Juges, ce dernier avis auroit passé à la pluralité de 8 contre 6. Nous pouvons, malgré toute notre attention, être quelquefois trompés ; mais on ne peut jamais nous supposer l'intention *d'abuser*, de *fâcher*, ni *de nuire*. C'est avec reconnoissance que nous recevrons toujours les avis qui nous ramèneront à la vérité, & que nous nous empresserons d'en faire usage. Comme cette affaire a fait beaucoup de bruit, qu'elle a été très-mal exposée dans plusieurs papiers publics, nous mettrons ici le Procès-verbal de ce qui s'est passé à cette occasion. Nous préviendrons par-là les plaintes que des Magistrats pourroient avoir occasion de faire, & celles de quelques Avocats qui nous ont reproché d'avoir donné à entendre, en morcelant le Procès-verbal, que la délibération de l'Ordre de ne pouvoir con-

tinuer ses fonctions , étoit une démission combinée , tandis qu'elle n'étoit qu'une discontinuation occasionnée par l'Arrêt du 10 Juillet , au soir , & les 3 Arrêts du 11 au matin , après lesquels elle fut arrêtée. Nous transcrivons fidèlement , & nous ne nous permettons aucune réflexion. Nous ne sommes ici que rapporteurs au Tribunal suprême de l'opinion publique. Dans d'autres papiers , on a essayé de la prévenir & de la diriger. Nous devons rester à notre place , & ne lui présenter que les faits.

» Du lundi matin 10 Juillet 1780 , les Chambres Assemblées , présens MM. d'Ornacieux , de Barral , de Vault , de Barral-Montferrat , de la Coste , Présidens , de Barral-Rochechinard , de Sauzin , de Syées , d'Agout , de Charconne , de Chaleon , de Longpra , de Blosset , de Montal , de Garcin , de Loulle , Dupuy , de Ravel , de Trivio , de Sinard , de Berulle , le Clet , de Bourcet , de Vignon , Anglés , de Rocheblave , Conseillers.

» La Cour a mandé Chanel & le Maître , Syndics des Avocats , & étant à la Barre , M. le Président d'Ornacieux leur a dit :

» 1°. Dans les démarches que vous avez faites chez moi , il y a quelques jours , avez-vous été autorisés par quelque délibération de votre Ordre , ou les avez-vous faites de votre propre mouvement ? — Les Syndics des Avocats ont répondu par le moyen de Chanel l'un d'eux , » notre usage est , lorsqu'il » arrive des affaires qui concernent l'Ordre , qu'on » les défère aux Syndics ; ils délibèrent entr'eux si » elles doivent être portées dans l'Assemblée Générale ; c'est ce qui a été fait dans l'affaire présente , » & il a été délibéré presque unanimement que » Me le Maître & moi ferions de très-humbles supplications à M. le Président , tendantes à prévenir des évènements qui ne pourroient qu'avoir de » grands inconvéniens ; nous avons rempli notre » commission suivant le vœu de l'Ordre ».

» 2°. M. le Président a demandé auxdits Syndics si

cette délibération est écrite sur le Régistre de l'Ordre ; répondu qu'elle n'a pas été écrite , parce que l'Ordre n'a entendu que faire une simple supplication , il n'a pas prévu qu'elle pût avoir des suites.

» 3°. M. le Président a observé aux Syndics qu'au lieu des termes de supplication , ils avoient parlé de sensibilité douloureuse & pénible de la part de l'Ordre , & de prendre des mesures pour éviter que de pareils évènements n'arrivent plus. — Ont répondu que l'Ordre Assemblé témoigna qu'il avoit vu ou été instruit avec douleur , avec peine , & qu'il avoit été très-sensible à l'évènement dont il s'agit ; qu'il chargea les Syndics de témoigner ses sentimens à M. le Président ; ce qu'ils ont fait , & de suite la supplication tendante à prévenir les évènements de cette espèce.

» 4°. M. le Président a demandé auxdits Syndics , comment & sur les plaintes de qui les délibérations ont été provoquées , & quels en ont été les objets principaux. — Ont répondu qu'ils ont eu l'honneur de représenter à la Cour que , lorsqu'il y avoit des affaires concernant l'Ordre , on les déféroit aux Syndics qui délibéroient entr'eux ; c'est ce qui s'est passé dans l'affaire présente ; les répondans ne peuvent point nommer ceux qui les premiers se sont adressés à eux , c'est un dépôt qu'ils ne doivent pas violer. L'objet précis qui leur fut porté , fut l'évènement dont il s'agit , avec prière de délibérer sur le parti le plus sage qu'on croiroit devoir prendre. Nous avons eu l'honneur de faire part à M. le Président dans son tems , & à présent à la Cour , de la délibération qui a été prise , & de la manière dont nous l'avons exécutée.

» 5°. M. le Président a demandé auxdits Syndics ce qu'ils entendent par le mot d'évènement. — Répondent qu'ils entendent ce qui s'est passé à une Audience de relevée , & que Revol plaidant & étant dans le sein de la Cause , il fut interrompu par un Magistrat & successivement par deux autres ; c'est sur

quoi ils ont porté les délibérations & supplications dont ils viennent de rendre compte à la Cour.

» 6°. La Cour ordonne auxdits Syndics de nommer ceux qui ont provoqué la délibération. — Répondent qu'ils supplient très-humblement la Cour de vouloir les en dispenser. L'honneur, la probité, la délicatesse, ne permettent jamais de trahir un secret confié, sur-tout en matière gracieuse, & telle que celle dont il s'agit; la violation du secret feroit que les Syndics ne seroient jamais instruits, & par-là seroient hors d'état de veiller à la discipline de l'Ordre.

» 7°. Vous devez savoir qu'en refusant de nommer ceux qui vous ont fait des dénonciations, vous vous en rendez responsables. — Répondent que la nomination des dénonciateurs est exigée par les Ordonnances vis-à-vis MM. les Gens du Roi qui tiennent des livres à ce sujet; mais qu'il y a de la différence de ce cas à celui dont il s'agit; que d'un côté il n'y a point de secret confié, & qu'il y en a de l'autre.

» 8°. Interrogés lesdits Syndics qu'en refusant de nommer les dénonciateurs, c'est convenir qu'ils ont tort. — Répondent qu'ils n'entendent point convenir ni disconvenir, mais seulement garder le secret confié, que mille motifs pressans ne permettent pas de violer.

» Après cela, la Cour a ordonné auxdits Chancel & le Maître de se retirer dans la salle à côté, & qu'elle alloit délibérer. — Lesdits Chancel & le Maître s'étant retirés & ensuite rentrés; — M. le Président d'Ornacieux leur a dit: — La Cour vous ordonne d'être à sa suite à cinq heures de relevée de ce jour.

» Du Lundi de relevée 10 Juillet 1780, les Chambres Assemblées. — Les Gens du Roi mandés, ouïs, & eux retirés, la matière mise en délibération. — Lesdits Chancel & le Maître, Syndics des Avocats, de nouveau mandés à la Barre. — M. le Président

d'Ornacieux a prononcé. — La Cour, les Chambres Assemblées a déclaré la délibération dont il s'agit, mal fondée & téméraire, contraire au respect dû à la Cour & aux droits de ses Officiers; fait très-expresses inhibitions & défenses à l'Ordre des Avocats d'en prendre de pareilles à l'avenir, ni aucune autre délibération autrement que par écrit, sous telle peine qu'il appartiendra. Ordonne que le présent Arrêt sera transcrit dans le Registre des délibérations dudit Ordre, à la diligence du Procureur-Général du Roi, qui en certifiera la Cour dans trois jours.

» Du Mardi matin 11 Juillet 1780, à l'Audience, après une étiquette récitée.

» La Cour, attendu l'absence des Avocats, a autorisé les Procureurs à conclure & plaider les Causes de leurs Parties.

» Dudit jour le matin. Les Chambres Assemblées.

» La Cour a mandé *Maîtres Chanel, le Maître & Chenevas*, Syndics de l'Ordre des Avocats, & étant à la Barre, M. le Président leur a dit: pourquoi les Avocats ont-ils manqué à l'Audience? Ledit Chanel, l'un d'eux, a répondu que les Avocats étoient assemblés depuis six heures du matin, & qu'ils n'étoient pas encore séparés.

» Les Gens du Roi mandés, ouïs & eux retirés, la matière mise en délibération, M. le Président a prononcé.

» La Cour désapprouve fort cette conduite, & vous defend expressément de vous assembler aux heures des Audiences; ordonne que le présent Arrêt sera transcrit sur le Registre des délibérations de l'Ordre des Avocats, à la diligence du Procureur-Général.

» Dudit jour Mardi matin.

» La Cour ayant fait rentrer à l'Audience, M. le Président a prononcé.

» La Cour, de l'avis des Chambres, vu les circonstances, déclare que l'Arrêt qu'elle a rendu pour autoriser les Procureurs à conclure & plaider, sera exécuté dans toutes les Chambres, sauf à pourvoir

à l'Audience de relevée de ce jour , à l'égard des affaires où les Avocats ont donné parole.

» Du 12. Les Chambres Assemblées, Me. J. Antoine Boisset, Greffier en la Cour, étant entré à la Grand-Chambre, a mis sur le Bureau le Registre des délibérations de l'ordre des Avocats, qui fut remis le jour d'hier, à deux heures de relevée, au Greffe Civil de ladite Cour, par Me. Froment, Secrétaire dudit Ordre, qui en le remettant dit, qu'il faisoit ladite rémission & par ordre dudit Ordre. — Lecture faite par un de MM. de la délibération prise par l'Ordre des Avocats le jour d'hier, conçue comme il suit :

» Du 11 Juillet 1780, à l'heure de midi, dans la salle de la Bibliothèque, vue copie de l'Arrêt du jour d'hier; oui le rapport de MM. les Syndics, de tout ce qui s'est passé au Parlement concernant l'Ordre des Avocats : Nous soussignés, déclarons que nous ne pouvons plus continuer les fonctions d'Avocats, & avons signé. » La matière mise en délibération, les Gens du Roi présents, Me. Colaud de la Sallette, Avocat-Général, portant la parole, ont dit :

» Nous requérons acte de la déclaration faite par le Secrétaire de la Cour, de la rémission à lui faire par Me. Froment, Secrétaire de l'Ordre des Avocats du Registre, contenant la déclaration des Avocats, dont lecture vient d'être faite; qu'il soit inhibé au Secrétaire de la Cour de s'en dessaisir, jusqu'à ce que par la Cour soit ordonné au surplus. Nous requérons que les Arrêts de la Cour des 10 & 11 de ce mois soient transcrits dans le Registre des délibérations des Avocats, par un des Secrétaires, en exécution desdits Arrêts.

» La Cour a donné acte de la rémission faite au Greffe dudit Registre, ensemble du contenu en la déclaration du 11 de ce mois, par les signataires de la délibération dudit jour, contenu audit Registre. Ordonne que ledit Registre restera déposé riens le Greffe de la Cour, jusqu'à ce qu'autrement par la Cour soit ordonné: ordonne au surplus que les Arrêts des 10 & 11 de ce mois seront transcrits dans le Registre par l'un desdits Secrétaires en la Cour ».

JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 2 Août.

M. DE STACHIEFF, Envoyé de Russie, conformément aux ordres de sa Cour, vient d'instruire la Porte que sa Souveraine a armé à Cronstadt pour la protection du commerce & de la navigation des neutres; que 5 vaisseaux de ligne croiseroient pour cet effet dans la Méditerranée; & que comme S. H. a déjà fait voir clairement qu'elle vouloit que la navigation fût libre sur les mers Ottomanes; qu'elle a même fait restituer le vaisseau Russe le Prince Constantin, enlevé par un Armateur François; que son dessein est de maintenir elle-même cette liberté, l'Impératrice de Russie a défendu aux Commandans de ses vaisseaux de venir dans les mers Ottomanes.

La maladie du Grand-Visir donne toujours des inquiétudes. Ses Médecins n'en augurent pas bien. Cela ne l'empêche pas de se livrer tout entier aux soins de sa place; on ne remarque aucun relâchement dans son administration; il continue de

23 Septembre 1780.

g

punir les moindres fautes avec la dernière rigueur. Ayant découvert il y a quelques jours que contre les Règlements de cette capitale, on avoit embarqué une certaine quantité d'huile & de savon pour la mer Noire, & cette contrebande ayant été commise pour la plus grande partie par des personnes puissantes qu'on ne pouvoit ou qu'on n'osoit attaquer, il a fait tomber sa colère sur trois Marchands Grecs qui peut-être n'étoient pas les plus coupables, & qu'il a fait décapiter sur le champ.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 15 Août.

ON attend le Prince de Prusse au commencement du mois prochain. On travaille aux préparatifs des fêtes qu'on doit lui donner pendant son séjour dans cette capitale. Ce Prince aura son quartier dans le Palais de Voronzow, où le Prince Henri a logé. Le Lieutenant-Général Potemkin a eu ordre d'aller le recevoir sur les frontières, & de le complimenter de la part de l'Impératrice.

Le Chevalier Harris, Ministre de S. M. B. auprès de cette Cour, a reçu dernièrement un courrier de Londres; il a eu depuis une conférence avec notre Ministère; & rien ne transpire encore des affaires qui en sont l'objet. On ne doute pas qu'elles ne soient relatives à la neutralité armée.

S. M. I. a daigné renouveler l'amnistie qu'elle avoit fait publier le 5 Mai de l'année dernière , en faveur des soldats , payfans & habitans des villes qui ont quitté cet Empire , pourvu qu'ils y rentrent dans l'espace d'une année , & pour ceux qui se trouvent le plus éloignés de ses Etats , pourvu qu'ils retournent à leurs travaux dans le terme de deux ans.

P O L O G N E.

De V A R S O V I E , le 24 Août.

LA Diétine pour le District de cette capitale s'est tenue le 21 de ce mois dans le Couvent des Augustins , & tout s'y est passé dans le meilleur ordre possible. Les suffrages pour le choix des deux Nonces de ce District , se sont réunis sans la moindre opposition , en faveur du Prince Stanislas Poniatowski , & du Chambellan Szydowski , fils du Wairwode de Plock. On a appris avec satisfaction de plusieurs Districts des environs , que les Diétines ont été aussi paisibles.

On assure que la prochaine Diète ne s'occupera que des affaires publiques relatives au bien général de l'Etat , & que pour ne pas passer le tems en délibérations & en discussions inutiles , tous les différends particuliers seront renvoyés aux Tribunaux dont ils ressortent pour y être terminés définitivement.

On apprend que le Prince Waiwode de Russie a trouvé dans les terres qu'il possède dans la Waiwodie de Cracovie, plusieurs mines assez riches, & des eaux minérales que l'on a éprouvées être salutaires dans différentes maladies.

Le Comte de Rzewuski est enfin parti d'ici le 15 de ce mois avec une nombreuse suite pour Grodno, où il doit faire les recherches nécessaires sur les économies royales dont M. de Tyfzenhausen avoit l'administration. On est fort curieux d'apprendre comment cette affaire désagréable sera arrangée. On mande de la Lithuanie que le Tribunal de ce grand Duché est fort divisé, parce que le Trésorier en a voulu corrompre quelques Membres. On raconte qu'un d'entr'eux ayant voulu se purger par serment, son collègue lui a arraché le cruchet de la main en lui disant : *ne jure point, mon frère, je sais que tu as reçu de l'argent.* On prévoit que ce nouvel accident ne fera qu'embrouiller l'affaire de plus en plus. M. de Tyfzenhausen a, dit-on, envoyé quelques-uns de ses amis à Pétersbourg, dans l'espérance d'intéresser cette Cour en sa faveur.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E, le 28 Août.

Le 24 de ce mois, le Nonce du S. Siège près LL. MM. II., se rendit à la Cour

avec trois voitures de gala ; & au pied d'un autel dressé à cet effet , il y reçut de S. A. R. l'Archiduc Maximilien , Coadjuteur de l'Archevêché & Evêché de Munster , la confession de foi que les nouveaux Evêques font dans l'usage de faire après leur nomination. Le lendemain les Ambassadeurs & Ministres étrangers se rendirent à Schombrun pour complimenter ce Prince , Grand-Maître de l'Ordre Teutonique , & Coadjuteur de l'Archevêché de Cologne , sur son élection à la Coadjutorerie de l'Evêché de Munster. Le Baron de Belderbusch qui étoit venu de Bonn pour apporter cette nouvelle de la part de l'Electeur de Cologne , a reçu de l'Impératrice Reine une tabatière garnie de brillans.

Le Baron de Schroder vient d'être nommé Colonel Propriétaire du Régiment Deutschmeister , attaché à l'Ordre Teutonique. Le Général Comte de Hollenzollern , a obtenu le Régiment de l'Archiduc Maximilien , Cuirassiers , & le Régiment vacant par la mort du Prince Charles de Lorraine , a été donné au Prince Charles de Toscane.

L'Impératrice Reine a daigné remettre elle-même à M. l'Abbé Metastase , les trois premiers volumes *in-4°*. de la belle édition de ce Poète célèbre que l'on imprime actuellement à Paris. Ces trois volumes magnifiquement reliés font partie de l'exemplaire que la Reine de France , à qui l'édition est dédiée , destine à M. l'Abbé Me-

taftase. Les expressions flatteuses qui ont accompagné ce beau présent de la part de ces augustes Princesses , sont une preuve authentique des bontés dont elles daignent honorer l'Auteur , & de la protection marquée qu'elles accordent aux lettres & aux arts.

De FRANCFORT , le 28 Août.

ON mande de Hambourg que la semaine dernière on y a vu passer un Courier Russe qui se rendoit à Copenhague avec la ratification de la convention , conclue entre les deux Cours , touchant la protection du commerce neutre.

Suivant plusieurs lettres de l'Empire , il a été enjoint aux sujets du Palatinat & de la Bavière , dont les enfans étudient à Ratisbonne sous les ex-Jésuites , de les faire revenir sur-le-champ pour qu'ils achèvent leurs études dans les Universités de leur patrie ; il leur a été défendu en même-tems de les envoyer ailleurs. On fait monter à quelques centaines le nombre des étudiants Palatins & Bavarois qui étoient à Ratisbonne.

ESPAGNE.

De CADIX , le 25 Août.

ON s'occupe à décharger les vaisseaux du convoi Anglois , dont l'Armée combinée s'est emparée. Ceux de l'Inde & ceux desti-

nés pour la Jamaïque, sont chargés plus richement qu'on ne l'auroit cru. On porte à vue d'œil cette prise à 36 à 40 millions; & cette estimation ne s'éloigne pas trop de celle qu'on en a faite en Angleterre, où on la porte à 35 millions. Il y a toute apparence que les marchandises se vendront bien ici. Il y a beaucoup d'argent dans cette place depuis l'arrivée du trésor de Fayal. Nous sommes persuadés que les Anglois eux-mêmes tâcheront d'établir la concurrence, pour r'avoir quelques uns de leurs bâtimens dont ils ont grand besoin; mais on les veillera de près, & il leur sera difficile d'en distraire un grand nombre.

On ne compte plus sur la capture du *Ramillies*, depuis que l'on sait que M. de Beausser, commandant l'escadre légère, qui le chassoit, s'apercevant qu'il gaguoit sur lui, & qu'une grande partie des vaisseaux du convoi tentoit de s'échapper, quitta la chasse pour ramasser tous ces bâtimens, dont la prise vaut mieux que celle de six vaisseaux de guerre. Le *Ramillies* se sera réfugié sans doute à Madere. Nous sommes curieux de savoir comment le Capitaine sera reçu en Angleterre: quoique les vents aient fait dériver son convoi jusqu'au 15e degré, on craint que les Commissaires de l'Amirauté ne reçoivent pas cette excuse.

Un traîneur d'une flotte Angloise des Isles du Vent, vient d'être conduit à la Corogne. Cette prise, faite par un de nos

corsaires le 19 de ce mois, deux jours après sa sortie, a une très-riche cargaison, qu'on estime à 120,000 piastras.

» Sous un petit pont, qu'on construit près du Couvent des Trinitaires de cette ville, on a trouvé des fragmens d'un édifice Romain, dont le pavé paroît incrusté d'émeraudes, de rubis & de topases, d'une grandeur passable. Mais en les examinant bien, on reconnoît que ce ne sont pas des pierres fines, mais une simple pâte. Près de-là, on a découvert de très-grosses colonnes de marbre, dont l'une est dédiée à Constantin le Grand, & une statue du même Empereur, de grandeur extraordinaire. Les fossés que l'on creuse pour les fondemens de quelques ouvrages, commandés par le Comte de Hordachuelos, ont aussi ouvert un champ vaste à la curiosité des Antiquaires. On y a trouvé une multitude de colonnes, de bases, de chapiteaux d'albâtre, & d'autres marbres très-fins & très-beaux, d'une architecture excellente, & qu'on croit être les débris de quelque temple ou de quelque palais. Les colonnes d'albâtre sont cannelées, & les chapiteaux supérieurement sculptés. Cette découverte, comparée avec les passages de Sénèque, d'Hircius, & des autres Ecrivains qui ont fait mention du Prétoire, font présumer que ces morceaux en sont les ruines. Dans une autre fouille que le même Seigneur fait faire, on a découvert l'escalier qui descendoit à l'amphithéâtre, qui étoit à l'endroit où est actuellement l'Eglise de S. Paul. Le Temple des Romains est contigu à cette maison, & est consacré à présent au St-Esprit. Le couvercle du puits sert actuellement de mardelle au puits d'une maison particulière. On y lit ces paroles : *Puteal Tadaï*, & il est endommagé en plusieurs endroits par le frottement de la chaîne qui servoit à descendre les criminels dans cette espèce de prison, où ont été nos Pasteurs S. Aciscle, & Sainte

Victoire , sa sœur. Celui qui a examiné ces excavations , juge qu'on a découvert maintenant les maisons du Proconsul & des Consuls Provinciaux , l'Amphithéâtre , le Cirque , le quartier de la Garde Prétorienne , le Temple de Mercure , plus haut que le précédent ; & il trouve que les Anciens les ont très-bien décrits. — En sciant un tronc de chêne de plus d'une demi-aune de diamètre , sur deux aunes de long , ajoute la même lettre , & sur lequel il n'y a ni trou , ni aucune ouverture extérieure , on a trouvé , dans le cœur , un creux de la largeur de la forme d'un chapeau , dans lequel étoit un crapaud vivant , sans qu'il ait été possible de découvrir comment cet animal s'y était introduit. Cela est d'autant plus étrange , que l'on sait que ce bois est long-tems à croître , qu'il est d'une nature plus dure & plus compacte que les autres , & par conséquent moins poreux & moins sujet à la corruption «.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 9 Septembre.

Nous n'avons point de nouvelles officielles de l'Amérique Septentrionale , tout ce qu'on débite de ces contrées se réduit à quelques lettres particulières qu'on lit dans la plupart de nos papiers , & dont l'authenticité n'est pas bien démontrée.

» L'armée aux ordres du Général Knyphausen , lit-on dans une datée de New-Yorck , le 5 Juillet , s'est mise en marche pour Elisabeth-Town dans les Jerseys. Son projet étoit de faciliter dans l'armée Américaine , la désertion qu'on croyoit devoir y être très-nombreuse à la nouvelle de la prise de Charles - Town ; mais cette espérance ne s'étant pas réalisée , Knyphausen a passé avec ses troupes à Staten-Island , & il a remonté la rivière de Hud-

son jusqu'au Comté de Westchester, à environ 20 milles de New-Yorck où toute l'armée est actuellement campée. Le 42^e. régiment & l'infanterie légère sont arrivés de Charles-Town, ainsi que le Colonel Dundas qui a repris le commandement du 80^e. régiment, & qui a rejoint l'armée à Westchester ».

On est informé ici de toutes les réjouissances qui se sont faites à New-Yorck à l'arrivée de l'escadre aux ordres du Chevalier de Terney & de l'armée du Comte de Rochambeau. Notre impatience redouble pour apprendre des nouvelles de celle de l'Amiral Graves qui devoit, disoit-on, atteindre les François avant leur arrivée en Amérique.

» Le Comte de Sandwich, dit un de nos papiers, s'en est laissé imposer complètement; le Ministère François, n'a envoyé en Amérique avec M. de Ternay, que sept vaisseaux de ligne, trois de 50 canons & une frégate de 32. Pour contrebalancer cette force, le premier Lord de l'Amirauté a fait partir pour la même destination une escadre composée à peu-près d'un pareil nombre de vaisseaux dont il a donné le commandement à l'Amiral Graves. Mais après le départ de Ternay, qui fait s'il n'a pas été expédié d'autres vaisseaux de ligne séparément, avec ordre de se rendre en toute diligence à Rhode-Island où ils ont pu arriver en même-tems que la flotte de Ternay, qui, au moyen de cette jonction, auroit maintenant une supériorité décidée dans ces mers. Le 17 Juillet, ajoute ce papier, ce Chef-d'escadre faisoit tous les préparatifs pour sortir au plutôt de Rhode-Island, son projet étant de se trouver à Sandy-Hook à tems pour recevoir l'Amiral Graves qui doit y arriver avec six vaisseaux

y compris un de 50. Seize cens matelots de la Nouvelle-Angleterre se sont embarqués avec la plus grande satisfaction sur l'escadre de M. de Ternay, à bord de laquelle sont plusieurs des meilleurs Officiers de la Marine Française. Selon une lettre de Boston, l'armée de M. de Rochambeau à Rhode-Island n'est pas moins bien composée.

Nous n'avons point d'autres nouvelles des isles que celles que l'on a trouvées dans la lettre de l'Amiral Rodney du premier Juillet. Alors Walsingham n'étoit pas encore arrivé; nos Papiers ont dit ensuite qu'il étoit à S. Christophe le 15 du même mois, & que la flotte pour la Jamaïque qu'il escortoit a fait voile le 16 de S. Christophe pour cette isle, sous le convoi du *Phénix*. Ces avis annoncent la réunion de Walsingham à Rodney; mais elle s'est faite un peu tard; & on n'ignore pas que les François & les Espagnols étoient partis dès le 5 pour une expédition; il faut à présent marcher après eux, si l'on a quelque espérance de troubler leurs projets; cette espérance seroit fondée si Walsingham avoit conduit des forces plus considérables à l'Amiral Rodney, & si les vaisseaux de ce dernier n'étoient pas si excessivement fatigués. Le *Medway* que l'Amiral Parker a ramené fait tant d'eau, qu'il aura besoin de la plus grande réparation avant de pouvoir remettre à la mer; & la plupart des vaisseaux qui ont fait un long séjour dans ces mers sont dans le même cas.

» On lit, dit un de nos papiers, les détails suivans dans une lettre authentique apportée par le dernier paquebot arrivé de la Jamaïque & qui a été écrite par un Officier embarqué sur le *Hinchinbrook* qui a appareillé du port de St-Jean au commencement du mois de Juin. — Loin de pouvoir se flatter que nos troupes fassent quelques progrès cette année sur le Continent Espagnol, comme les Gazettes ministérielles l'assurent journellement, il est très-douteux qu'elles puissent conserver ce qu'elles ont déjà pris; la saison des pluies & des maladies commence à régner & enlève journellement des soldats. La frégate la *Res-sourcé*, Capitaine Fotheringham, qui a reçu ordre de rester dans le port de St-Jean, avoit à bord cent hommes malades. Le Gouverneur Dalling est cependant si enthousiasmé de ce projet extravagant qu'il a déclaré que si la flotte Espagnole ne paroïssoit point sur ses propres côtes, il enverroit toutes les troupes réglées de l'Isle pour soutenir cette absurde expédition. Le Gouverneur en a déjà fait partir un si grand nombre, que lorsque le *Hinchinbrook* a quitté la Jamaïque, le nombre total des troupes réglées en état d'agir se montoit à peine à 2000 hommes. — Lorsque M. Harison a envoyé au Gouverneur Dalling la lettre de l'Amirauté qui lui enjoignoit de le rétablir dans sa place d'Avocat-Général, le Gouverneur donna pour réponse qu'il n'obéiroit qu'à un ordre signé de la main du Roi, & qu'il ne connoissoit point M. Stephens. — L'*Athénion* est parti de Ste-Lucie le 30 Juin; on apprend par ce bâtiment qu'il y a de grandes dissensions dans l'escadre & que plusieurs Officiers ont demandé des conseils de guerre, parce que l'Amiral a accusé publiquement leur conduite; on leur a néanmoins refusé. Il n'étoit pas arrivé d'autres vaisseaux de guerre. Le *Shemsbury* de 74 a appareillé pour les Isles

le 20 Mai dernier. Le brave Capitaine Timothée Edouards qui montoit le *Cornwall* de 74, est mort à bord de l'*Atleon* en repassant en Angleterre.

Le motif qui a porté l'Amiral Geary à se démettre du commandement de la flotte dans un moment aussi intéressant que celui-ci est encore un mystère. Quelques-uns de nos Papiers qui prétendent le dévoiler, parlent de cette manière.

« Le Chevalier George Collier ayant apperçu quelques vaisseaux qui lui paroissent étrangers, fit un signal pour en informer l'Amiral qui n'y donna aucune attention. M. Collier en écrivit au Lord Sandwich qui montra cette lettre au Roi, avec tout l'empressement d'un homme charmé de trouver par-là l'occasion d'avancer son ami Palliser aux dépens de l'Amiral Geary. En conséquence on envoya à Portsmouth ordre d'examiner cette affaire : Geary qui est honnête homme montra l'ordre aux autres Amiraux qui pour la plupart, se trouvant de son avis, traitèrent l'ordre avec un souverain mépris ; & comme Geary menaçoit de quitter le commandement, ils déclarèrent qu'ils se retireroient en même-tems que lui. Tel est le fond de ce ténébreux mystère dont les détails seront bientôt rendus publics ».

Le successeur de l'Amiral Geary n'est point encore nommé. On prétend qu'au moment où il a donné sa démission, le commandement a été donné au Chevalier Palliser. Le parti de Bedford en fut si alarmé, ajouta-t-on, que le Comte de Carlisle fut envoyé sur le champ à la maison de campagne du Duc de Grafton, pour traiter d'une union avec le parti de Rockingham, à l'effet de s'opposer à une promotion que le Public

ne verroit pas de bon œil , & qui pourroit augmenter les troubles qui règnent parmi nos marins. Quoiqu'il en soit il paroît que cette nomination est au moins suspendue si elle a été faite & qu'elle n'ait pas été absolument révoquée.

» Le Lord Sandwich , dit un de nos papiers , ne pouvoit ignorer que la nomination de Palliser seroit suivie des plus fatales conséquences. Le Chevalier Lockhart Ross lui avoit déclaré sa manière de penser , ainsi que celle de 27 des Capitaines de la flotte sur ce sujet. Il a même rendu cette conversation publique pour prouver son zèle & pour prévenir la révolte qui pouvoit menacer d'éclater dans la marine. Il importe donc que le public en ait connoissance. Lorsque le Lord Sandwich ordonna au Chevalier Ross de partir pour une expédition , qui étoit d'aller détruire quelques vaisseaux François dans la baie de Cancale , le Chevalier Ross dit au Lord que le bruit couroit que Sir Palliser alloit arborer de nouveau le pavillon Amiral , & il pria le Lord de lui dire si ce bruit étoit fondé. Le Lord Sandwich voulut tergiverser , & éviter de donner une réponse positive. Sur quoi le Chevalier lui dit qu'avant de se rendre à son bord il vouloit s'expliquer sur ce qu'il résulteroit de la nomination de Palliser , & il déclara qu'au moment où celui-ci reprendroit le pavillon , lui & 27 Capitaines quitteroient le leur. Il ajouta ensuite : Milord , vous voilà informé de ce qui arrivera. Si vous vous déterminez à cette nomination , vous en serez responsable vis-à-vis du Roi. Mes camarades & moi nous connoissons nos devoirs envers le Souverain & la patrie. Nous prétendons bien nous en acquitter , mais nous nous devons à nous-mêmes & à la Marine de ne jamais servir avec un Palliser ».

Le soin qu'on a pris d'affoiblir les partis pour les rendre moins dangereux , les fait regarder aujourd'hui avec une sorte d'indifférence par le Ministère auquel ils en imposoient autrefois. On trace dans quelques-uns de nos Papiers le tableau suivant de leur situation actuelle.

» Le système introduit par le Lord Bute , *divide & impera* , a malheureusement prévalu dans tous les Conseils & dans toutes les opérations du Gouvernement sous le règne actuel. Le Lord Bute a commencé à le mettre en usage en rompant toutes les grandes alliances de famille dans le Royaume & en semant des divisions parmi les principaux Whigs jusqu'à ce qu'il les ait réduits en petis partis ou factions (pour me servir des expressions de la Cour) , & dans un tel état d'imbécillité qu'il n'y a plus d'union parmi eux ni pour les affaires, ni pour les familles ; ainsi en détruisant la confiance qui avoit toujours existé parmi les Whigs , il a rendu le pouvoir & l'influence de la Couronne beaucoup trop grands pour le bonheur du peuple. Le même système a rompu toutes les alliances avec les Puissances étrangères , au moyen de quoi la pauvre Angleterre ne trouve pas un seul allié qui lui tende une main secourable dans ses désastres. Le même système a détaché l'Amérique de la Grande-Bretagne. Le même système a semé la jalousie dans notre armée en Amérique. Le même système a aussi défuni la Marine & l'a divisée en petites factions qui la ruineront tôt ou tard. Nos vieux Commandans observent que de leur tems les Capitaines vivoient en si bonne intelligence avec les autres Officiers inférieurs qu'ils mangeoient toujours ensemble , & c'est ce qu'on ne voit plus aujourd'hui dans la Marine. Les Officiers sont divisés en tant de factions , qu'ils re-

fussent de se trouver à la même table , & c'est à Sandwich & à Palliser que nous sommes redevables de tout cela. Le même système a gagné le Ministère & le Conseil. Tantôt c'est le parti de Bedford qui l'emporte , tantôt c'est celui du Lord North ; & lorsque le Roi craignant tous les partis & voulant les favoriser alternativement pour qu'aucun d'eux ne devienne trop puissant , ils n'ont plus eu de confiance en lui , & ses affaires ne peuvent manquer d'aller très-mal α.

La proclamation royale qui dissout le Parlement est datée du premier Septembre ; elle relève les Membres de la prorogation indiquée au 28 de ce mois , & fixe le rapport des élections , c'est à-dire l'ouverture de la première session du prochain Parlement , au 31 Octobre : il en a paru une autre en même-tems pour ordonner l'élection des 16 Pairs Ecois , & un ordre du Roi en son Conseil , en vertu duquel les convocations respectives de Cantorbéry & d'Yorck seroient dissoutes si elles existoient en réalité ; mais comme elles n'existent plus que de nom leur dissolution est de pure forme.

Les droits de franchises & de contre-seing , qui font une des prérogatives du titre de Membre du Parlement , & qui sont censés cesser du jour de la dissolution , ont pourtant une durée un peu plus longue , & ils ne cesseront que le 20 Septembre ; mais ils reprendront vigueur du moment qu'il y aura eu une première élection de faite pour les Communes , & chaque Membre élu pour les Communes ,

en jouira du jour de son élection; même s'il y avoit une double élection, l'un & l'autre des élus l'exerceroient jusqu'à ce que la Chambre assemblée eût prononcé le jugement qui doit faire connoître celle qui est valide. Ainsi l'interruption de ce droit n'aura lieu presque pour personne d'autant que certainement il y aura eu une élection de fait avant le 20 Septembre, & que le reste ne tardera pas.

On est fort impatient d'apprendre quelles résolutions prendra l'Amirauté, relativement aux prises Russes que nous venons de faire, & qui étoient parties sur la foi des traités rappelés dans la déclaration de la Cour de Russie, aux Puissances belligérantes, & avec la certitude d'être protégées & réclamées; elles ne portoient aucune marchandise proscrite par les traités. L'Impératrice de Russie ne manquera pas de se plaindre hautement & d'exiger bonne & prompte justice. On ne peut la lui faire qu'en rendant les vaisseaux pris, & dans ce cas cela apprendra à la République des Provinces-Unies que si elle avoit parlé plus haut, & qu'elle se fût sur-tout mise en état de soutenir ce langage, elle n'auroit pas essuyé les injustices dont elle a à se plaindre; au reste cet événement prouvera aux Puissances du Nord combien leur alliance est nécessaire, & combien il convient qu'elles la fassent respecter.

On n'a point eu d'autre relation du com-

bat du vaisseau le *Comte d'Artois*, que celle qui en a paru dans la Gazette de la Cour. M. Guerard, premier Officier de ce vaisseau, vient d'écrire celle-ci, qui doit rectifier la première.

» Le *Comte d'Artois*, commandé par M. le Chevalier de Clonard, & pris à la vue de la côte d'Irlande, le 13 Août, n'est pas de 74 canons, comme l'ont annoncé presque toutes les Gazettes Angloises. Ce vaisseau parti de France avec 64 canons, dont les plus forts étoient de dix-huit livres de balles à cause de la vétusté du bâtiment, n'en avoit que 63 au moment où il s'est battu, par l'explosion d'une de ses pièces de la batterie basse, qui en crevant tua ou blessa très-dangereusement 23 hommes peu de jours auparavant. —

Le combat a duré deux heures & un quart à demi-portée de pistolet, & non pas une heure & dix minutes, comme la Gazette de la Cour le publie; le Comte d'Artois a été réduit à se battre des deux bords à la fois contre le *Bienfaisant* qui le canonnoit par le travers, tandis que le *Charon* le tenoit en hanche & l'enfiloit de l'avant à l'arrière; ce dernier vaisseau n'a pas tant souffert que l'autre, vu sa position avantageuse. — Le vaisseau François ne s'est servi pendant toute l'action (à cause de la mauvaise qualité de ses canons) que d'un simple boulet rond, tandis que les ennemis chargeoient les leur jusqu'à la gueule de boulets & de mitraille. — Il est très-étonnant que les listes Angloises ne portent le *Bienfaisant* que comme un vaisseau de 64, & le *Charon* seulement de 44, tandis que le premier monte 74 canons, & le second 52. Elles oublient apparemment les obusiers de 12 & de 18 que ces vaisseaux ont jusques sur leurs dunettes. Ces pièces courtes tirant de près, sont même plus meur-

rières que les canons longs, puisqu'elles se chargent plus vite & envoient plus de cent cinquante balles à la fois. — Les Anglois les comptent sur leurs vaisseaux du second rang ; pourquoi n'en font-ils pas autant sur leurs vaisseaux du troisième & quatrième ? Le *Formidable* est réputé de 98 canons, à cause de ses obusiers, tandis que le *Bienfaisant* n'est censé que de 64. — La Gazette de la Cour dit que la *Licorne* de 32 & le *Huffar* de 28 étoient hors de vue ; cela se peut au commencement du combat, qui a duré 2 heures un quart ; mais quand le *Comte d'Artois* a amené, la première de ces frégates étoit à portée du canon, & la seconde un peu plus loin. — Le *Comte d'Artois* a cherché inutilement à éloigner le *Bienfaisant*, qui par sa marche supérieure a constamment refusé l'abordage ; c'étoit le seul genre de combat qui pût convenir au vaisseau François, vu la disproportion des forces & sa mauvaise artillerie.

Les élections au prochain Parlement se font avec activité. La Cité nomme 4 députés : il est déjà décidé que les trois anciens, MM. les Aldermans Bull, Sawbridge & Hayley seront continués ; 4 Candidats, savoir MM. Newham, Clark, Kerkman Townshend se disputent le quatrième siège.

ÉTATS - UNIS DE L'AMÉRIQUE SEPT.

De Philadelphie, le 29 Juin. La Cour de l'Amirauté a présenté le dessein du sceau de l'Amirauté des Etats-Unis : il a pour armes treize barres se supportant mutuellement l'une l'autre, alternativement rouges & blanches dans un champ bleu, &

surmontant une ancre au naturel. La crête est un vaisseau sous voiles : la devise, **SUSTENTANS ET SUSTENTATUS** : la légende , **U. S. A. SIGIL NAVAL.**

Le Congrès a fait graver ce sceau , pour l'usage de la Cour de l'Amirauté des États-Unis d'Amérique.

» Depuis plusieurs jours , écrit-on de Moristown , en date du 23 , le commandant en chef a étendu l'aîle gauche de notre armée vers le nord , & assez loin pour empêcher les ennemis de dépasser son flanc avec leur aîle droite «.

» Hier au matin de très-bonne heure le général Knyphausen , avec 13 régimens consistant en 5000 hommes de troupes réglées , sans compter les nouvelles levées , s'est avancé sur notre droite , commandée par le Major Général Gréen. Les ennemis marchèrent lentement , car ils employèrent au moins six heures pour aller de la pointe à Springfield , mais ils firent peu de mal dans leur route. A leur arrivée , ils furent arrêtés par un petit nombre de troupes Continentales , & quelques milices les reçurent si bien qu'ils jugèrent à-propos de faire halte , & de brûler toutes les maisons à l'exception de deux ou trois , dans la Ville de Springfield «.

» A six heures du soir , les ennemis se retirèrent à Elisabeth-Town , & à onze heures , leur corps d'armée étoit à la pointe au-dessous de la ville «.

Le vaisseau Parlementaire le *Friendship* est arrivé le 22 à Chester , venant de Charles-Town. Il a emmené le Général Lincoln , qui s'est rendu hier ici avec sa suite. Sur le même vaisseau étoient le Commodore Whipple de Rhode-Island & tous les Officiers subalternes de Marine.

On écrit de Baltimore, en date du 20 Juin, les nouvelles suivantes :

» Nous apprenons de la Caroline Septentrionale & de la Virginie, que la milice de ces Etats est actuellement en marche pour agir de concert avec les troupes Continentales, & arrêter les progrès de l'ennemi aux ordres du Comte de Cornwallis, qui n'ayant que trop réussi dans la Caroline Méridionale, s'avance à grandes journées vers les Cantons de la Caroline Septentrionale, qui malheureusement sont mal intentionnés pour les Etats-Unis, On dit que dix mille Virginiens ont ordre de marcher pour joindre l'armée Continentale dans la Caroline Septentrionale «.

» Le 14 de ce mois, le Congrès donna au Général Gates le commandement de l'armée du Sud, & le 16 il dépêcha un exprès avec des dépêches à ce Général, qui est actuellement à Berkely dans la Virginie «.

De Providence, le 12 Juillet. Nous avons la satisfaction de pouvoir annoncer l'arrivée de la flotte & de l'armée, que S. M. T. C. a la générosité d'envoyer au secours de ces Etats. Cette flotte commandée par le Chevalier de Ternay, & composée de 7 vaisseaux de ligne, d'un grand nombre de frégates, de transports, &c., & ayant à bord 6000 hommes de troupes de terre, est entrée hier dans le port de Newport.

Quelques-uns de nos cavaliers qui avoient été ce matin même à Elisabeth-Town, ont trouvé que les ennemis avoient passé à Staten-Island la veille au soir, qu'ils avoient coupé le pont & nous avoient dit adieu.

Les déserteurs & les prisonniers s'accordent tous à dire que leur première expédition sera sur la rivière d'Hudson.

La semaine dernière, écrit-on de Fishkill, en date du 29 Juin, on a vu sur la rivière d'Hudson environ 90 vaisseaux tant grands que petits, presque vis-à-vis le quartier du Colonel Phillip, ce qui a fait présumer que le Chevalier Clinton avoit intention d'attaquer West-Point. En conséquence on a assemblé la milice du Pays, qui s'est portée très-promptement dans les places qui lui étoient assignées. Nous avons su depuis que ces vaisseaux avoient descendu la rivière, & nous croyons que cette manœuvre n'a eu lieu que pour donner aux ennemis la facilité d'incendier le nouveau Jersey. Ils ont payé cher l'incendie de Springfield, car ils y ont eu six à sept cens hommes tués ou blessés.

On lit dans une lettre de Boston les détails suivans, écrits par l'Officier Commandant de la frégate Continentale le *Trumbull*:

« Le 10 Juin à 10 heures & demie du matin, par la latitude 35 n. long. 64 ouest, nous aperçûmes un vaisseau de la tête du mât; nous ferlâmes aussitôt toutes nos voiles pour n'être pas découverts, jusqu'à ce qu'il nous eût approché davantage, étant au vent. A 11 heures nous reconnûmes du pont que c'étoit un gros bâtiment; il portoit sur notre hanche d'environ trois pointes; à 11 heures & demie, nous crûmes observer qu'il venoit d'une pointe plus par notre arrière; nous fîmes donc

voile & nous pinçâmes le vent sur lui : alors il porta directement sur notre ban. Nous serrâmes toutes nos petites voiles, carguâmes les basses voiles, déferlâmes le grand hunier, disposâmes tout pour le combat, & nous l'attendîmes. A 11 heures & demie, nous fîmes servir le grand hunier (le vaisseau ennemi étant alors environ à la portée du canon, au vent à nous) pour connoître sa marche, & aussi afin de pouvoir découvrir son travers lorsqu'il serreroit le vent pour nous donner chasse. Il amura aussi-tôt sa grand-voile & porta sur nous ; nous observâmes alors qu'il avoit 13 sabords d'un côté, sans compter les sabords de chasse & de retraite, & 8 ou 10 sur les gaillards. Après avoir exhorté en peu de mots mon équipage, il se détermina avec joie au combat ; à midi nous trouvâmes que notre marche étoit fort supérieure à celle de l'ennemi, & nous lui gagnâmes le vent ; nous résolûmes donc de profiter de cet avantage. Ayant remarqué notre intention, il s'éloigna, nous tira trois boulets, & hissa pavillon Anglois comme un défi ; nous virâmes aussi-tôt vent arrière & lui donnâmes chasse, hissant également pavillon Anglois, afin de l'allonger sans recevoir son feu ; il nous fit ensuite un signal particulier, & n'y ayant point répondu, il nous envoya la première bordée ; nous avions alors pavillon Anglois, & nous étions à la distance de 200 verges environ. Nous hissâmes sur-le-champ le pavillon du Congrès, & nous lui rendîmes sa bordée, étant alors à la distance de 80 verges environ. Alors s'engagea un combat terrible & serré qui dura cinq heures d'horloge. Pendant tout ce tems nous ne fûmes jamais à plus de 80 verges de distance, & la plus grande partie à pas plus de 50. Il y eut un moment où nous combattîmes presque vergue en vergue. L'ennemi mit deux fois le feu à notre frégate avec ses

valets de canon , & nous lui causâmes aussi une fois le même accident. Il eut de la peine à éteindre le feu qui avoit pris à son bord , & il fut obligé de couper & jeter tous ses filets de bastingage du gaillard d'arrière à bas-bord. Lorsque les cinq heures d'horloge furent passées , mon premier Lieutenant (après avoir délibéré avec le second , & être convenus de la nécessité de cette démarche) vint me trouver sur l'arrière où j'étois , & me pria de faire attention à l'état de nos mâts & notre gréement qui étoient sur le point de tomber à la mer , & il me pria en conséquence d'abandonner l'ennemi avant que cela n'arrivât , qu'autrement nous serions certainement pris. Je m'en séparai donc , quoique très à regret , en gouvernant sur la même route vers laquelle étoit dirigé le Cap de notre vaisseau pendant l'action ; je dis à regret , étant persuadé que si nos mâts nous eussent permis de rester une demi-heure de plus le long de ce bâtiment , il auroit amené , son feu ayant presque cessé & ses deux pompes jouant. Lorsque nous passâmes par son avant , il s'éloigna de nous en gouvernant à quatre pointes de la route que nous faisions. A peine fûmes-nous séparés à la distance environ d'une portée de fusil , que nous perdîmes notre grand mât de hune , & notre mât de perroquet de fougue , & malgré tous nos efforts , nous continuâmes à perdre nos mâts ; il ne nous restoit plus que le mât d'artimon , encore étoit-il très-endommagé & éclié. Avant la nuit , l'ennemi perdit son grand mât de hune ; j'espérois en le quittant , d'être en état de renouveler l'action , après avoir disposé ma mâture , mais d'après mes informations , je trouvai le nombre des tués & blessés si considérable , & mon vaisseau avoit tellement souffert dans sa mâture & son gréement , que je jugeai la chose impossible. Nous eûmes 8 tués & 31 blessés ; parmi les premiers étoit un Lieutenant , un Midshipman , un Sergent des troupes de la Marine ,

rine, & un Aide-canonniér. Parmi les derniers étoient un Lieutenant, qui est mort depuis, le Capitaine des troupes de la marine, l'Ecrivain, le Maître d'équipage, deux Midshipmen, le Patron de la chaloupe & mon Secrétaire; tous les autres étoient des gens de l'équipage. Il en est mort 9 depuis. Jamais équipage ne montra plus de vrai courage que le mien. Je n'avois que 199 hommes, lorsque l'action commença; c'étoit presque tous des jeunes gens de la campagne, dont plusieurs n'étoient pas encore guéris entièrement du mal de mer. — L'ennemi jeta plusieurs de ses hommes, deux entr'autres qui n'étoient pas encore morts. A en juger par les cris réitérés de ses blessés, & l'apparence du corps de son bâtiment, je suis persuadé qu'il doit avoir perdu plus de monde que nous, & avoir souffert davantage dans sa coque. Nous avons eu le malheur d'essuyer un dommage étonnant dans nos mâts & nos agrès, & c'est, comme je l'ai déjà dit, ce qui a sauvé l'ennemi. Pendant la dernière demi-heure de l'action, je m'attendois à tout moment à le voir amener, & je crois que c'est la mauvaise apparence de notre mâture qui a soutenu son courage. — Vous conclurez peut-être des détails ci-dessus, que le bâtiment ennemi étoit un vaisseau de guerre Anglois, mais permettez-moi de vous assurer que je ne l'ai pas cru alors, & que je ne le crois pas encore maintenant : sa construction m'a paru ressembler à celle d'un vaisseau François de la Compagnie des Indes. Il avoit un plus grand nombre de troupes de marine & plus de monde que nous dans ses hunes; le tout fut tué ou obligé de quitter ce poste. L'ennemi démontra deux de nos canons, & en fit taire deux autres : il avoit 34 ou 36 canons de 12 livres de balle; nous en avions 24 de 12, & 6 de 6 livres de balle. Je ne sais si le bâtiment que j'ai combattu est lettre de marque ou corsaire, ou ce qu'il est, mais je vous proteste que si j'avois demain à choisir,

23 Septembre 1780.

h

j'aimerois mieux me battre contre toute frégate de 32 , employée par l'Angleterre sur les côtes de l'Amérique , que d'engager une nouvelle action avec ce bâtiment ; je ne veux pas avilir par-là les vaisseaux de guerre Anglois , j'en suis très-éloigné , mais je crois que le susdit bâtiment étoit plus redoutable & mieux équipé que les frégates Angloises de 32 ne le sont ordinairement. — Je vous envoie , Monsieur , conformément à votre désir , une relation imparfaite du combat , mais aussi détaillée & aussi exacte que ma mémoire le permet , sans rien exagérer ni rien diminuer. Vous conclurez , j'espère , qu'il m'a été impossible de m'emparer du bâtiment que j'ai combattu. Quant au jugement du public , j'ai vécu assez , Dieu merci , pour m'inquiéter peu à cet égard : ma conscience ne me reproche rien , & mes Officiers & mon équipage , qui sont les meilleurs Juges , ont vu que je me suis acquitté avec honneur de mon devoir envers ma patrie ; je me flatte que vous penserez de même ainsi que toute personne impartiale qui examinera ma position «.

F R A N C E.

De V E R S A I L L E S , le 19 Septembre.

MONSEIGNEUR le Comte d'Artois vient de nommer à la place de Sous-Gouvernante de ses enfans , la Marquise de Sauzillon , qui faisoit précédemment le service en qualité de surnuméraire.

Le 3 de ce mois l'Académie Royale des Sciences , eut l'honneur de présenter au Roi , à la Reine & à la Famille Royale , le volume de ses Mémoires de 1777 , avec l'Art de la préparation & de l'impression

des étoffes en laine , par M. Roland de la Platiere.

Le Chevalier de la Mark & M. Bartholi , Académiciens nouvellement reçus , eurent l'honneur d'être présentés en même-tems à LL. MM. & à la Famille Royale.

La Cour a pris le 14 de ce mois , le deuil à l'occasion de la mort du Prince Charles de Lorraine. Elle le portera 21 jours.

De P A R I S , le 19 Septembre.

IL court ici quelques lettres de Bordeaux qui annoncent le départ de l'armée combinée de la Martinique. Un bâtiment sorti le 6 Juillet du Fort-Royal , rapporte que M. de Guichen a embarqué les régimens de Lorraine & d'Enghien. On ne doute pas qu'il n'aille tenter quelque expédition importante , dont les nouvelles sont attendues avec impatience. On dit qu'il est parti avec 33 vaisseaux de ligne , que M. de la Motte-Piquet a reçu ordre de joindre avec son escadre & un corps de troupes , & que D. Bonnet a aussi été appelé.

On dit que le Courier qui a porté à St-Ildephonse , la nouvelle de la prise du convoi Anglois , a expiré de fatigue 2 heures après son arrivée ; ce qui n'est pas étonnant après avoir couru 60 heures de suite à toute bride , par une chaleur excessive.

» Depuis la riche capture faite par l'armée combinée , écrit-on de Cadix en date du 27 , nous n'avons point reçu de nouvelles de la croisière

qu'elle a tenue. On est persuadé qu'elle ne tardera pas à rentrer. Les avis que nous recevons du Détroit sont très-satisfaisans. La vigilance de D. Barcelo & l'activité des Officiers qu'il a sous ses ordres , mettent en défaut toutes les ruses dont les ennemis se servent pour rafraîchir Gibraltar. Depuis 15 jours les chébecs ont pris ou détruit environ 15 navires , qui vouloient se glisser dans la baie. Les prisonniers que D. Barcelo a faits à cette occasion ont été envoyés à Gibraltar , par une suite de l'échange arrêté avec le Gouverneur lorsqu'il renvoya une partie des équipages de Langara. Ces prisonniers ont répandu l'alarme dans la place , en annonçant que tous les vivres qu'on attendoit avoient été interceptés , & que rien ne peut pénétrer s'il n'est escorté par une flotte supérieure à l'armée combinée. On a su ces détails par 5 déserteurs de la frégate l'*Entreprise* , dont l'un est contre-maître Anglois , le second Ecoissois , & les trois autres matelots Américains. Ils ont encore déposé que la ration en pain & en viande est assez raisonnable ; mais la viande commence à se corrompre , & il n'y a plus pour les soldats ni vin , ni bière , ni eau-de-vie. Le lendemain six autres déserteurs des troupes de terre confirmèrent ce rapport ; & lorsqu'on leur demanda pourquoi ils s'étoient exposés à de si vives atquebusades (ils avoient essuyé plus de 100 coups de fusil chacun) , ils répondirent qu'ils avoient mieux aimé risquer leur vie que de faire plus long-tems un service fatigant & intolérable , tel que celui auquel la garnison est condamnée. Ces dépositions uniformes des matelots & des soldats , ne laissent plus douter que la garnison ne soit fort fatiguée , & que si la place n'est pas rafraîchie , elle aura de la peine à tenir tout l'hiver.

Un Courier arrivé de Madrid à l'Ambas-

sadeur d'Espagne , a appris que l'armée combinée étoit rentrée dans la baye de Cadix le 29 du mois dernier. Ce Courier étoit parti le 5 de ce mois de St-Ildephonse ; & M. d'Eraing à cette époque y étoit encore. On ne s'attendoit pas à lui voir prendre le commandement de la flotte avant sa rentrée. L'opinion générale en Espagne comme en France , est qu'après l'équinoxe , il remplacera D. Louis de Cordova. Des lettres de Cadix semblent l'annoncer positivement. On écrit que le Consul de France ayant prié M. le Comte d'Estaing d'accepter un logement chez lui , il lui avoit répondu qu'il iroit coucher à bord , dès le jour de son arrivée à Cadix.

» La frégate la *Fine* & les cutters la *Levrette* & l'*Espiègle* , écrit-on de Brest , qui avoient accompagné le *Royal Louis* & la *Bretagne* qui se rendent à Cadix , jusqu'à une certaine hauteur , sont rentrés le 7 à 8 heures du soir. Ils rapportent que le *Royal-Louis* marche supérieurement , & que M. de Breugnon en est on ne peut pas plus content. La plupart des Commandans des vaisseaux qu'on désarme pour les doubler en cuivre , ont obtenu un congé limité. M. de la Touche-Treville & M. de Bogaïnville sont de ce nombre. Le premier va à la Cour où il a été mandé. On croit qu'il aura le commandement de l'escorte qui doit conduire la seconde division de nos troupes en Amérique. M. du Chaffaut est parti pour la terre de Montaigu. Son Etat-major reste à terre tout formé , ce qui prouve que cet Officier-Général reviendra bientôt ici. On ne peut pas mettre plus de célérité dans les travaux du port. Le St-

Esprit a été doublé en 52 heures. Les autres vaisseaux seront désarmés & doublés avec la même activité. L'*Auguste* qui est du nombre a été donné à M. de Barras, la santé de l'Officier qui le commandoit qui est fort altérée ne lui permettant plus d'en conserver le commandement. On dit même que cet Officier quitte tout-à-fait la Marine.

Le Sieur Ducassou, (dont nous avons eu souvent occasion de parler d'une manière avantageuse), vient de commencer on ne peut plus heureusement sa quatrième croisière depuis la guerre. Il a appareillé de la rade de Dunkerque le premier Septembre, avec la frégate corsaire la *Charlotte*, & le 5, il a eu le bonheur de faire une prise à un quart de lieue des Dunes, & sur le point d'entrer, car elle avoit déjà un pilote à bord. Cette prise se nomme le *Friends*, du port de 200 tonneaux, venant de St-Christophe, chargé de sucre & de douvelles, faisant partie d'un convoi de 150 voiles. Le 6, le Sieur Ducassou est entré au Havre avec sa prise.

Le corsaire la *Subtile*, de Dunkerque, a débarqué à Morlaix, les otages de 7 rançons qu'il a faites pour 48,000 livres, précédemment il en avoit fait pour 60,000 livres.

Quatorze Espagnols prisonniers à Winchester, écrit-on du Havre, étant parvenus à s'échapper le 26 Août, gagnèrent la rivière de Southampton, & pendant la nuit s'embarquèrent pour Portsmouth dans une petite chaloupe qu'ils trouvèrent sur le bord de cette rivière; arrivés à Portsmouth, ils eurent connoissance de plusieurs bateaux & se rendirent à bord d'un gardé par un seul homme; peu de tems après le Capitaine, 2 matelots & 1 mousse étant arrivés, les Espagnols s'en rendirent maîtres, les enfermèrent dans la chambre & appareillèrent; ils passèrent à travers 17 bâtimens de guerre mouillés dans la rade, & arrivèrent dans ce port le 3 de ce mois. Cette prise est le *Jean & Thomas*, sloop d'environ 80 tonneaux, chargé d'avoine.

On mande du Havre qu'il est entré dans ce port une prise fort riche ; qu'un corsaire audacieux a été enlever aux Dunes où elle étoit mouillée. Ce bâtiment arrivoit de la Barbade ; il est chargé de sucre & d'autres marchandises non moins précieuses. Un petit corsaire de Dunkerque avoit formé le dessein de s'en emparer , & y a réussi. L'équipage s'est sauvé dans sa chaloupe ; il n'étoit resté à bord que 6 prisonniers François , qu'on se dispoisoit à mettre à terre lorsqu'ils ont été délivrés.

» On lit dans le N^o. XVIII. du Courier de l'Europe , où il est fait mention de l'arrivée des flottes marchandes des Isles & du Portugal : —
 » Un corsaire François qui s'étoit glissé dans la
 » queue de la flotte des Isles sous le Vent en a
 » pris un bâtiment qu'il a amariné & envoyé sur
 » le champ en France , mais une des frégates du
 » convoi en ayant eu connoissance , lui a donné
 » chasse & s'en est emparé ». — Il est vrai qu'un corsaire François (*la Charlotte*) a eu l'adresse de se mêler parmi la queue du convoi , dont elle a enlevé un bâtiment à la vue des convoyeurs ; il est vrai encore qu'une frégate l'a chassé vivement , mais il ne l'est pas qu'elle s'en soit emparé , puisque le 6 de ce mois le brave Capitaine du Cassioû est arrivé au Havre avec sa prise. — Nous observerons en passant que celle des corsaires le *Duc de Chartres* & la *Princesse Noire* annoncée d'après les listes de Lloyd , n'est point vraie non plus. Le premier est revenu à St-Malo où il a désarmé , & le second a relâché à Dunkerque avec des prises & rançons , après une croisière des plus brillantes ».

Environ 60 navires marchands de nos

différens ports , qui attendoient depuis le 8 Juin dernier à la Corogne , un convoi pour les décaper , sont enfin partis le 8 Juin dernier pour nos îles de l'Amérique avec les vaisseaux du Roi , l'*Invincible* , le *Guerrier* & l'*Alexandre* , 3 vaisseaux de ligne Espagnols & 5 à 6 frégates qui les escorteront jusqu'à une certaine hauteur.

Nous avons rendu compte dans le tems de l'affaire de Mademoiselle d'Eon de Beaumont , Chevalière de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis , Capitaine de Dragons & des volontaires de l'armée , Aide-de-Camp de M. le Maréchal Duc & de M. le Comte de Broglie , Ministre plénipotentiaire de France en Angleterre , Avocat en Parlement , Censeur Royal , &c. & MM. le Comte le Sénéchal de Carcado , Lieutenant Général , & le Marquis le Sénéchal de Molac , Maréchal de Camp & Grand' Croix de l'Ordre de S. Louis. On se rappelle que ce qui y a donné lieu est la généalogie de Mademoiselle d'Eon , imprimée par M. de la Fortelle , dans les *Fastes Militaires*. Cette généalogie avoit été dressée par M. de Palméus , Secrétaire de S. A. S. le feu Prince de Conti , dont les lumières & l'habileté ne sont pas contestées , & qu'on employoit presque habituellement à en dresser pour l'Ordre de Malte. MM. de Carcado se sont plaints ; ils ne vouloit ni tenir aux Eons , ni figurer dans la généalogie de la Chevalière , qui dès qu'elle fut instruite de leur répugnance ,

ne fit aucune difficulté de déclarer qu'elle étoit bien résolue de faire disparaître de sa généalogie jusqu'à la trace du nom le Sénéchal, lorsqu'elle seroit réimprimée dorénavant de son aveu. Cette déclaration déterminait la Sentence du 27 Août 1779. Comme elle fut imprimée dans le tems, & que nous la transcrivîmes telle qu'elle nous avoit été adressée, nous en remettons ici le positif tel qu'il a été rédigé.

» Recevons la Partie de Guillaume (la demoiselle d'Eon), Partie intervenante dans la contestation pendante entre les Parties de Martineau. (MM. de Carcado) & celle de Thorel (le sieur de la Fortelle), donnons lettres à la Partie de Guillaume de sa prise de fait & cause de celle de Thorel, ainsi que de ses déclarations; en conséquence ordonnons, *de son consentement*, (c'est-à-dire du consentement de la demoiselle d'Eon), que dans les prochaines éditions des ouvrages dont il s'agit, le nom *le Sénéchal* sera retranché, & sur le surplus des demandes, mettons les Parties hors de Cour ».

Les mots *de son consentement* avoient été omis; ils avoient été cependant prononcés à l'audience: l'impression n'en avoit pas été permise, & ces deux griefs ont été l'objet d'une nouvelle instance, terminée par un jugement rendu sur délibéré au rapport de M. Dupuy le 19 Août dernier, & conçu ainsi:

» Nous, après qu'il en a été délibéré sur les pièces & dossiers des Parties; faisant droit sur la demande formée par la Partie de *de la Joue* (la

demoiselle d'Eon) contre celle de Foullon & Pécourt (MM. de Carcado & celui qui a imprimé la Sentence) ; faisons défenses auxdites Parties de Foullon & de Pécourt d'imprimer à l'avenir & faire imprimer aucune Sentence , ou Jugement , sans permission de la Justice , & les condamnons aux dépens à cet égard. Déclarons la Partie de *de la Joue* non-recevable dans la demande afin de réformation de notre Sentence , du 27 Août 1779 : en conséquence , disons , que sans s'arrêter à l'empêchement formé entre les mains de Jacquotot , Greffier en cette Cour , les pièces dont il s'agit , seront remises aux Parties de Foullon. Condamnons la Partie de *de la Joue* aux dépens à cet égard , lesquels seront compensés jusqu'à due concurrence , avec ceux adjugés ci-dessus. Sur le surplus des demandes respectives , mettons les Parties hors de Cour «.

L'Affiche de Poitou nous fournit l'article suivant :

Le 2 Juillet dernier , il est mort , à l'Auberge des Minières , en la Paroisse de Pairé , près Vivône , un Seigneur Espagnol , qui , suivant le rapport de son Valet-de-Chambre , s'appelloit Louis-Eucher Albarado , Marquis de Tavalos , Lieutenant - Général des Armées du Roi d'Espagne , & Chevalier de l'Ordre de St-Jacques , âgé de 70 ans ; il se rendoit à Paris , avec son fils , âgé de 13 à 14 ans , pour y prendre & ramener en Espagne deux de ses filles , qui sont au Couvent de l'Assomption. Il avoit été attaqué de paralysie , il y a un peu plus d'un an. Sa santé s'étant assez bien rétablie , il s'étoit cru assez de force pour supporter la fatigue d'un long voyage ; ou , peut-être , ne vouloit-il pas confier à d'autres mains un dépôt aussi précieux que celui de ses enfans. La même maladie le surprit tout-à coup à une lieue des Minières. Dès qu'on s'en aperçut ,

on voulut faire arrêter le postillon ; mais le Voyageur , qui avoit déjà perdu l'usage de la parole , & conservé quelque connoissance , fit signe de la main de pousser jusqu'à la première poste , où on le descendit à l'Auberge. Il y est mort 3 jours après , malgré les secours qu'on lui a donnés , & sans qu'il ait pu s'exprimer ni donner aucunes instructions ; quoiqu'il ait conservé , jusqu'à la fin , quelque connoissance , qu'il témoignoît par des signes. Ses gens ont dit qu'il étoit d'une piété éminente. Il portoit , à son col , un petit Reliquaire suspendu sur sa poitrine. Il étoit très-sobre , & ne buvoit jamais de vin. Sa taille étoit assez grande , son regard ferme ; son visage sans rides , & sa peau belle. Il a été inhumé , le 3 Juillet , dans l'Eglise de Pairé ; enveloppé de son suaire , que , depuis la première attaque de sa maladie , il portoit toujours avec lui , usage religieux très-commun en Espagne. C'étoit un manteau de soie , couleur gris de fer , d'une étoffe plus fine que celle dont on fait des capes , assez ample pour faire trois ou quatre fois le tour de son corps , & assez long pour se replier depuis les pieds jusqu'au col. Ce dernier repli faisoit voir une croix , en tissu de couleurs différentes , placée sur le cœur. Le tout étoit lié de deux cordons de soie blanche , de la grosseur du doigt , qui se croisoient sur l'estomac , les reins , les jambes ; & se terminoient aux pieds par deux gros glands , aussi de soie blanche , l'un à la droite , l'autre à la gauche. Toute la Noblesse & le Clergé du canton ont assisté à ses obsèques. L'Offrande a été déferée à M. le Vicomte de la Châtre , Seigneur voisin. M. le Curé de Pairé ayant fait quelque difficulté pour l'inhumer dans l'Eglise , à cause des nouveaux Réglemens , le Clergé & la Noblesse ont pensé unanimement qu'on pouvoit passer outre , sans tirer à conséquence , par rapport à un Etranger de cette qualité ; d'autant que la Gouvernante , qui l'accom-

pagnoit , l'a demandé , en disant que ses enfans lui feroient sûrement construire un Caveau , ou élever une Chapelle ou Mausolée dans cette Eglise. On a eu , d'ailleurs , la précaution de creuser la fosse de façon & assez bas , pour qu'on puisse , si l'on veut , faire un Caveau de la profondeur prescrite par l'Ordonnance de 1776 , & dans un endroit de l'Eglise sur lequel on pourroit bâtir une Chapelle ou élever un Mausolée , sans gêner le Service Divin. On attend incessamment des nouvelles de sa famille. Son fils , & sa suite , composée d'une Gouvernante , d'un Valet-de-Chambre , d'un autre Domestique & de deux jeunes Espagnols , montant ensemble une berline & une chaise , ont continué leur route pour Paris. La maison de Tavalos est illustre en Espagne. On dit que ce Seigneur étoit puissamment riche , qu'il a été Gouverneur des Isles Canaries , & qu'il étoit destiné à une place de Vice-Roi , dans quelque Royaume d'Espagne ou des Indes. Son grand âge feroit croire qu'au moins il n'étoit pas destiné pour les Indes. Il avoit avec lui deux différentes Croix de l'Ordre de St-Jacques , toutes deux en pierreries. On a vu la moins riche , que l'on estime valoir 10 à 12 mille livres. On dit que l'autre vaut quatre à cinq fois plus. Un Courier Espagnol , qui a passé depuis sa mort , & à qui on en a parlé , a rapporté qu'il étoit parent de l'Ambassadeur d'Espagne en France , qui lui avoit fait préparer un hôtel à Paris.

Catherine de Vin , épouse de Louis-Charles , Marquis de Rostaing , Lieutenant-Général des Armées du Roi , Commandeur de son Ordre de St-Louis , est morte en son château de la Brosse , près Melun , le 13 Août dernier , dans la 64^e année de son âge.

Marguerite-Michel de Saint-Fort , veuve

de Claude-Thomas Reynnard de Fuschamberg , Marquis d'Amblimont , Chef-d'Escadre des Armées Navales , Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de St-Louis , est morte à Rochefort le 3 de ce mois , âgée de 82 ans.

Déclaration du Roi , portant établissement de nouvelles Prisons. Donnée à Versailles le 30 Août & enregistrée en Parlement le 5 Septembre. » Pleins du desir de soulager les malheureux & de prêter une main secourable à ceux même qui ne doivent leur infortune qu'à leurs égaremens , nous étions touchés depuis long-tems de l'état des Prisons dans la plupart des Villes de notre Royaume , & nous avons , malgré la guerre , contribué de nos propres deniers à diverses reconstructions qui nous ont été présentées comme indispensables , regrettant seulement que les circonstances nous aient empêché de destiner à un objet si digne de nos soins tous les fonds qui pourroient le porter à sa perfection ; mais nous ne le perdrons pas de vue lorsque la paix nous fournira de nouveaux moyens : cependant , informés plus particulièrement du triste état des Prisons de notre capitale , nous n'avons pas cru qu'il nous fût permis de différer d'y porter remède ; nous sommes instruits qu'à l'époque reculée de leur établissement l'on y avoit adapté des bâtimens destinés lors de leur construction , à d'autres usages ; en sorte que nulle commodité & nulle précaution pour la salubrité n'avoient pu y être ménagées ; que cependant tous ces inconvéniens étoient devenus plus sensibles à mesure que ces bâtimens avoient vieilli & que la population de Paris s'étoit accrue ; qu'ainsi des prisonniers de tout âge , de tout sexe , ou pour dettes , ou pour crimes , ou pour des égaremens passagers , resserrés dans un trop petit espace , &

souvent confondus, présentoient le spectacle le plus affligeant & digne, sous tous les rapports, de notre sérieuse attention : Qu'il résulloit en effet d'un pareil mélange ou une injuste augmentation de peine pour ceux qui ne doivent leur captivité qu'à des revers de fortune, ou de nouveaux moyens de dépravation pour ceux que de premières erreurs avoient conduits dans ces lieux de correction. — Déterminés par ces motifs, déjà nous avons donné tous nos soins à la Conciergerie ; nous y avons fait préparer de nouvelles infirmeries aérées & spacieuses, où tous les prisonniers malades sont seuls dans chaque lit, & nous y avons ordonné toutes les dispositions d'ordre & d'humanité qui nous ont été proposées. Il nous restoit à trouver un lieu convenable pour suppléer aux autres Prisons ; mais l'espace nécessaire à un pareil établissement, l'obligation de le former à portée des Auditoires & des Juridictions, & d'autres circonstances encore, présentoient des obstacles à l'exécution de nos projets. — Enfin, après beaucoup d'examen & diverses recherches, nous avons fait choix de l'Hôtel de la Force ; sa position, son étendue, ses distributions, & la modicité des fonds demandés pour le mettre en état de remplir nos vues, tout nous a déterminés à en faire l'acquisition. Nous y ferons préparer des habitations & des infirmeries particulières, ainsi que des préaux séparés pour les hommes, pour les femmes, pour les différens genres de prisonniers ; & la totalité du terrain étant dix fois plus considérable que celui du Fort-l'évêque & du petit Châtelet réunis, l'on a pu ménager à ces diverses distributions un espace suffisant. — Cependant, avant d'adopter le plan que nous annexons à la présente Déclaration, nous avons recherché, sur tous les moyens de sûreté & de salubrité, les suffrages les plus éclairés. — On nous a fait espérer que tous les

travaux nécessaires seroient achevés dans peu de tems, & nous aurons soin qu'on s'occupe à l'avance de la rédaction d'un règlement sur la police intérieure de cette prison, afin de prévenir avec soin l'oisiveté, la débauche & l'abus des pouvoirs subalternes. — Cet établissement une fois formé, notre intention est de faire abattre le petit Châtelet, afin de rendre plus faciles les abords d'un quartier de la Ville extrêmement fréquenté, & de procurer à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu un plus grand volume d'air, avantage désiré depuis longtemps. En même-tems nous ferons vendre le Fort l'évêque, & le capital qui en proviendra, joint à l'épargne que nous ferons sur les frais de transport des prisonniers, balanceront à peu-près la nouvelle dépense que nous serons obligés de faire, en sorte que nous aurons la satisfaction de concilier l'exécution d'un projet infiniment salutaire avec nos vues générales d'économie. — Enfin, au moyen des diverses dispositions que nous venons de déterminer, le grand Châtelet ne sera plus destiné qu'aux prisonniers poursuivis en manière criminelle; &, leur nombre n'étant pas disproportionné avec l'espace qui devra les renfermer, nous comptons pouvoir, avec quelques réparations & de nouvelles distributions, faire arranger l'intérieur de cette prison d'une manière convenable, & sur-tout détruire alors tous les cachots pratiqués sous terre, ne voulant plus risquer que des hommes accusés ou soupçonnés injustement & reconnus ensuite innocens par les Tribunaux, aient essuyé d'avance une punition rigoureuse, par leur seule détention dans des lieux ténébreux & mal sains; & notre pitié jouira même d'avoir pu adoucir, pour les criminels, ces souffrances inconnues & ces peines obscures, qui du moment qu'elles ne contribuent point au maintien de l'ordre par la publicité & par l'exemple, deviennent

inutiles à notre justice & n'intéressent plus que notre bonté. A ces causes, &c. *Cette Déclaration est composée de 4 articles* «.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui casse & annulle la procédure extraordinaire instruite par les Officiers du Siège de la Monnoie de Lyon, contre le sieur Berruyer, cadet, Capitaine-Lieutenant de la milice bourgeoise de ladite ville; condamne lesdits Officiers solidairement avec le nommé la Serre, à la restitution des sommes qu'il a payées; leur fait défense de faire à l'avenir de pareilles procédures &c. Le Roi ayant été informé de la rixe que le nommé Jean-François Serre, portier de l'Hôtel de la Monnoie de Lyon, a eue le 28 Mai dernier, lors du passage de la procession du S. Sacrement, avec plusieurs personnes qui se trouvoient devant ledit hôtel; comme aussi de ce qui est arrivé à cette occasion, entre ce particulier, le sieur Berruyer, cadet, Capitaine-Lieutenant de la milice bourgeoise de la ville de Lyon, & les soldats préposés, sous les ordres de cet Officier, pour maintenir le bon ordre à la procession; & S. M. s'étant fait rendre compte de la plainte rendue à ce sujet, le même jour 28 Mai, par le Procureur du Roi du Siège de la Monnoie de Lyon, des informations faites en conséquence, du décret de prise de corps décerné le 1er Juin par ledit Siège, contre ledit sieur Berruyer; des interventions & demandes du nommé Serre dans ladite procédure, de la provision de 120 livres qui lui est adjugée, & de toutes les poursuites qui ont été faites contre ledit sieur Berruyer: S. M. s'étant fait aussi représenter la plainte que Marguerite Baisse, femme de Jean Goin, Nicolas & Claude Goin ses fils, ont rendue le 29 Mai, pour raison du même fait, pardevant le Lieutenant-Criminel de la Sénéchaussée de Lyon; les informations faites en conséquence, le décret de prise de corps décerné par ledit Lieutenant-Criminel, contre le nommé Serre, &

tout ce qui l'a suivi : S. M. a reconnu que s'agissant d'une rixe qui a commencé dans la rue , & dont ce qui peut s'être passé dans l'hôtel de la Monnoie n'a été que la suite , la Sénéchaussée seule avoit le droit d'en connoître ; que d'ailleurs le sieur Berruyer ne peut être justiciable du Juge de la Monnoie , ni même des Juges ordinaires , par rapport aux fonctions d'Officier de la milice bourgeoise qu'il remplissoit sous l'autorité du Commandant de la ville , & pour lesquelles il n'est soumis qu'à la même autorité ; qu'ainsi la procédure du Siége de la Monnoie est à tous égards nulle & incompétente , & qu'il est de la justice & de la sagesse de S. M. de l'annuler , & de faire sentir aux Officiers de ce Siége le tort qu'ils ont eu de commettre une telle entreprise , &c.

Les numéros sortis au tirage de la Loterie Royale de France , le 16 de ce mois , sont : 88 , 63 , 37 , 38 , 43.

De BRUXELLES , le 19 Septembre.

S. M. I. & R. a porté à 11,000 florins d'Empire par mois , le traitement du Prince de Stahremberg , pendant tout le tems qu'il fera les fonctions de Lieutenant Gouverneur & Capitaine-Général des Pays-Bas.

On continue l'inventaire des effets laissés par feu S. A. R. le Prince Charles de Lorraine. Il y en a plusieurs qui sont très-rares & du plus grand prix.

On a reçu en Hollande des lettres de S. Eustache , en date du 8 Juillet , où l'on lit les détails suivans :

» Depuis l'arrivée de l'escadre Espagnole , il ne s'est encore rien passé de considérable ; mais il se

prépare des évènements. On fait dans les Isles Françaises des dispositions pour une expédition importante. M. de Guichen a envoyé 5 frégates en croisière , & quelques-unes des meilleures chaloupes qui faisoient le cabotage entre les colonies Françaises & cette Isle , sont sorties de la Martinique pour croiser , & se sont déjà emparé d'un brigantin Anglois richement chargé. Deux chaloupes de pilote Américaines , montées de 26 hommes & 10 pièces de canons chacune , s'étoient emparées du paquebot de la Jamaïque le *Hillsborough* , monté de 26 canons & 60 hommes , & ayant à bord des dépêches de l'Amiral Rodney & du Général qui commande à Ste-Lucie , ainsi que le plan du Général Dalling pour ses expéditions sur le Continent Espagnol. Mais le paquebot a été repris & conduit à St. Cristophe. Quelques corsaires Anglois avoient chassé dans le port de la petite Isle de St-Barthelemi , un nombre de barques des Isles Françaises du Vent. Elles s'y étoient retranchées ; mais les moutons , les chèvres , les porcs , & toutes les autres provisions de l'Isle ayant été consommées , la disette les auroit bientôt obligées de se rendre , si elles n'eussent eu le bonheur d'échapper de nuit , & de se retirer en sûreté , tant dans notre Port que dans la partie Hollandoise de la petite Isle St-Martin.

Les Papiers Anglois annoncent l'arrivée des vaisseaux la *Résolution* & la *Discovery* , partis avec le célèbre & malheureux Cook ; ils ajoutent que les Journaux des Officiers en commission , du Pilote , des Maîtres d'équipage , & *Midshipmen* , qui sont à bord du dernier , ainsi que les Papiers de ceux qui sont morts pendant le voyage , ont été envoyés à l'Amirauté. On se flatte que le

Gouvernement les fera rédiger pour les publier ; on regrette bien que le brave Cook n'existe plus pour rendre compte lui-même de ses découvertes. En attendant , nos Lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici l'extrait d'un précis des rapports concernant ce voyageur qu'on vient de publier.

» James Cook fut nommé Capitaine effectif dans la Marine du Roi le 9 Août 1775 , immédiatement après son retour de son second Voyage autour du Monde ; & au mois de Juillet 1776 , il s'embarqua de nouveau à Plimouth avec la *Résolution* de 36 canons qu'il montoit , & la *Découverte* de 20 canons , Capitaine Charles Clarke. L'objet de cette expédition étoit certainement d'examiner la côte du N. O. de l'Amérique : la situation de ce Continent relativement à la côte Orientale de l'Asie & de chercher un passage de ces Quartiers en Europe , soit par le N. O. ou par le N. E. Les deux vaisseaux arrivèrent au Cap de Bonne-Espérance au mois d'Octobre , & n'y séjournèrent qu'autant qu'il étoit nécessaire pour se rafraîchir ; ils en partirent dans le courant du même mois.

En quittant le Cap de Bonne-Espérance , le Capitaine Cook fit route pour les Isles situées au Sud de cet établissement , & qui ont été découvertes au mois de Janvier 1772 par les François sous les ordres de MM. de Kerguelen & de St. Allouarn. Le tems orageux l'avoit empêché d'y aborder dans son premier voyage : il y toucha cette fois , & trouva qu'elles consistoient en quelques Isles petites , basses , inhabitées , ne produisant ni arbres ni arbrisseaux , mais seulement quelque peu de plantes & de tortues. De ces Isles il dirigea sa route vers la côte de la Nouvelle-Hollande qu'il examina dans un espace de plus de

400 lieues , constatant exactement la situation de cette contrée jusqu'ici inconnue , entre la terre découverte en 1627 par Nuits & celle de Van Diemen , visitée par le Capitaine Furneaux à bord de l'*Aventure*. De-là il se porta à la Nouvelle-Zélande , où il ne s'offrit rien de remarquable. Il est probable que l'examen de la côte Occidentale de la Nouvelle-Calédonie fut l'objet qui occupa ensuite nos Navigateurs , puisqu'on est informé qu'ils dirigèrent leur route vers la Nouvelle-Guinée , sur le chemin de laquelle se trouvoit la Nouvelle-Calédonie. Le Capitaine Cook employa quelque tems à examiner la Nouvelle-Guinée , notamment sa côte Méridionale , ci-devant inconnue aux Européens , constatant pleinement la grandeur , la situation & la forme de cette Isle étendue & probablement fort précieuse. A cette occasion il fit plusieurs découvertes importantes ; dont on ne peut encore parler avec certitude. Il en est cependant une qu'on connoît ; savoir , une petite Isle qui produit de la noix muscade en abondance & de la véritable espèce : il n'en emporta avec lui qu'une petite quantité , mais avec cette attention qui caractérise toutes ses actions : il fit enlever avec soin 12 jeunes muscadiers , qu'il porta à Otaheite , où il supposa que ces arbres pourroient être transplantés avec espérance de succès ».

» On n'est pas informé de la route qu'il suivit depuis la Nouvelle-Guinée jusqu'à l'Isle d'Otaheite , où l'on sait cependant qu'il arriva au mois d'Août 1777 ; mais en considérant qu'il avoit employé environ dix mois depuis son départ du Cap de Bonne-Espérance , on peut supposer qu'il doit avoir fait nombre de recherches & de découvertes ; il est du moins certain , qu'en suivant directement sa course vers Otaheite , il auroit pu faire ce trajet dans la moitié du tems , à moins qu'il ne lui fût arrivé quelque accident. Il n'y a pas lieu de douter qu'il

n'ait été bien reçu dans son île favorite d'Otaheite, où il ramenoit Omiah bien portant & bien satisfait ; on peut présumer la satisfaction du navigateur, qui étoit en état de donner à ces Insulaires une preuve aussi frappante de la bonne-foi Européenne, sur laquelle avoit pu donner des doutes la mort prématurée de deux de leurs compatriotes, qui dans des occasions précédentes s'étoient hasardés à accompagner leurs hôtes Européens. Auteroo, compagnon de M. de Bougainville, avoit succombé à la petite vérole au Cap de Bonne-Espérance, à son retour de France en sa patrie : & Tupia, qui avoit suivi le Capitaine Cook dans son premier voyage, avoit été emporté par la fièvre maligne à Batavia, avant d'arriver en Europe. Le retour d'Omiah dut faire grand plaisir à ses compatriotes. La surprise qu'ils lui marquèrent en le revoyant, prouve qu'ils comptoient peu sur son retour. Les présens qu'il rapportoit furent le sujet de l'admiration générale. On ne peut décrire leur étonnement, lorsqu'ils virent un cheval entier & une cavale, un taureau, une vache, & plusieurs autres animaux, que le Capitaine Cook leur remit : on n'en fera pas surpris, si l'on considère que le cochon, le chien & le rat étoient les seuls quadrupèdes connus dans l'île. Leur compatriote a dû augmenter leur joie, en leur expliquant la nature & les usages de ces différens animaux. On rapporte qu'Omiah s'en acquitta à leur entière satisfaction, sans que ses recherches & ses lumières excitassent la moindre apparence de jalousie ; ces avantages ne l'empêchèrent pas de son côté de montrer beaucoup de joie de revoir son pays natal.

Depuis le dernier voyage du Capitaine Cook les Espagnols avoient visité deux fois cette île : ils avoient fait voile de Callao, port de Lima ; & ceux qui étoient arrivés les premiers y avoient fait un assez long séjour, lorsqu'ils furent joints par une seconde expédition : ils partirent alors ensemble

peu avant l'apparition des vaisseaux Anglois. On dit que Cook avoit une certaine prédilection pour cette île ; mais il est difficile de croire qu'elle eût été assez grande pour le porter à y séjourner aussi longtemps qu'il l'a fait , si la saison de l'année ne lui en eût imposé la nécessité. Il y resta jusqu'au mois de Décembre ; & il est certain qu'avant ce tems il n'auroit pu continuer ses découvertes dans l'hémisphère septentrional au-delà du Tropique.

La suite à l'ordinaire prochain.

PRÉCIS DES GAZETTES ANGL., du 12 au 18 Août.

CE sera au nouveau Parlement à voir quels prodiges nos Ministres ont su faire avec les vingt millions ft. qui leur ont été donnés , on pourroit dire si follement , dans l'espoir qu'un dernier effort alloit amener une heureuse paix. A bon compte Mylord North est le premier de nos Députés qui ait été élu pour le nouveau Parlement. C'est l'homme le plus alerte de l'Angleterre pour son intérêt & pour l'avancement de sa famille : mais , pour l'Etat , il ne va pas si vite.

Toute l'Europe a été surprise de voir rentrer notre escadre le 18 Août. On n'en imaginoit point le motif , sur tout quand on a su qu'il eût été en son pouvoir de nous éviter l'irréparable perte que nous avons faite. Mais tout se découvre avec l'aide du tems & la réflexion. Il n'en a pourtant pas fallu beaucoup pour voir que c'est qu'on avoit besoin , pour l'élection générale , des votes de ce nombre prodigieux d'Electeurs embarqués sur l'escadre , & dont la plupart n'y ont d'emploi qu'à la charge de donner leur voix pour les créatures des Ministres. Il est bien plus essentiel pour nos Ministres de remporter une victoire sur la Nation que sur ses ennemis. Aussi , devrions-nous bien leur rendre le change , & commencer par les réduire , car c'est le premier pas à faire , si nous voulons sérieusement

amener la triple union à nous demander la paix & la confédération des Neutres à nous laisser l'Empire des mers.

Il y a encore un autre évènement dont il est difficile de se rendre compte, c'est la dissolution du Parlement que les circonstances actuelles font trouver si inconcevable. Il est pourtant bien visible que c'est que les Ministres ont craint, s'ils attendoient plus long-tems, de recevoir des nouvelles encore plus fâcheuses que celle de la perte de la plus intéressante de nos flottes, & que les mécontentemens de la Nation ne rendissent leurs petites menées beaucoup plus difficiles.

On dit que le Roi de Prusse a envoyé au général Washington son portrait en pied, accompagné de ce billet très-laconique. — « Le plus vieux Roi de » l'Europe fait ce présent au plus grand général du » monde «.

L'Amirauté a reçu le 10 de l'Amiral Rodney une nouvelle lettre qu'elle n'a point encore publiée. Elle est datée du 30 Juillet & partie le 31. Il y donne avis que Walsingham l'a joint le 12, & qu'aussi-tôt (sans doute le 13) il a été croiser devant la Martinique, d'où il a vu que l'escadre combinée étoit partie : il se félicite d'avoir fait des dispositions si habiles, & d'avoir donné tant d'apparence à son escadre, que les François & les Espagnols, quoiqu'avec une supériorité considérable en vaisseaux & en troupes, n'ont pas osé venir le chercher. Il parle du détachement qu'il a fait de dix vaisseaux pour aller renforcer le Chevalier Peter-Parker à la Jamaïque. — On dit que Rodney se félicite dans cette dépêche d'être resté maître des mers dans la station des Isles du Vent, & qu'il se promet de profiter du moment pour reprendre quelques-unes des Isles dont les François se sont emparés. — On a appris en même-tems par diverses lettres que l'escadre combinée qui a descendu sous

le Vent le 7 Juillet, n'est que de 26 vaisseaux de ligne, & qu'il en est resté 9 au Fort-Royal.

Le paquebot l'*Antelope*, parti le premier Août de l'Isle de St-Christophe, est arrivé avec la nouvelle que le 3 il a rencontré la flotte de 80 voiles partie de la même Isle pour l'Angleterre sous le convoi du vaisseau de ligne le *Boyne*, & du *Preston*, de 30 canons. Elle est attendue vers le 20 Septembre. On apprend, par ce paquebot, que le 24 Juillet l'Amiral Rowley, avec six vaisseaux de ligne, & Walsingham avec ses quatre, dont la jonction s'étoit faite le 12 à la Barbade, le tout formant 10 vaisseaux de ligne, étoit partie de Sainte-Lucie pour conduire à la Jamaïque une flotte de 37 voiles. Le Ministère paroît mécontent de ce que Rodney n'est point parti avec la totalité de ses forces, & de ce qu'il reste aux Isles-du-Vent, avec environ dix-sept dont il est vrai que la plupart sont très-mauvais.

Le 10 Juillet le brigantin Anglois l'*Alvet* a rencontré au Sud de l'Isle Saba l'escadre combinée forte de 26 vaisseaux de ligne, avec plus de 80 transports faisant route O. quart N. O.

On n'a pas reçu la moindre nouvelle du Lord Cornwallis depuis trois mois qu'il a le commandement de la Caroline Méridionale.

On assure que l'ordre a été expédié le 11 pour faire sortir une autre division de l'escadre qui servira à assurer la rentrée des flottes attendues. Le 11 cette division, dont on ne fait pas encore la force, levoit l'ancre. L'Amiral Darby avoit transporté son pavillon sur le *Britannia* qui venoit de rentrer à Plimouth; & l'Amiral Drake, qui quitte la station des Dunes, avoit mis le sien sur le *Victory*.

La clôture de la Session du Parlement de l'Irlande s'est faite le 2 par le Discours ordinaire du Vice-Roi aux deux Chambres; & le Parlement est prorogé au 10 Octobre. — Rien de nouveau dans l'état des fonds.



JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 3 Août.

C'EST par la vigilance & la sévérité que le Grand-Visir est parvenu à préserver cette Capitale des troubles & des incendies qui ont été si fréquens sous ses prédécesseurs. Ses Emissaires, répandus par-tout, lui rendent compte de ce qui se passe, & les mécontents qui ont l'imprudence de se déclarer sont punis du dernier supplice. Il a senti que la Police ne peut s'entretenir sans espionnage; il ne tardera sans doute pas à reconnoître qu'il faut souvent se défier de l'espion qu'on emploie, & que pour ne pas s'en laisser abuser, il faut le faire surveiller lui-même. Un fait récent lui en a dû fournir la preuve.

Sa curiosité ne se borne pas à savoir ce qui se passe parmi les Turcs; l'intérieur des maisons des Ministres Etrangers lui a paru mériter son attention. Des Renégats cherchent à s'instruire de ce qui s'y fait pour lui en rendre compte, & souvent leurs rapports ne sont pas exacts. Dernièrement ils lui apprirent qu'il devoit y avoir une illumination &

30 Septembre 1780.

i

un feu d'artifice à Bujukdere , dans la maison du Baile de Venise. Il se trouvoit que le jour choisi étoit celui où un des fils du Grand-Seigneur venoit de mourir. Le Grand-Visir ordonna au Bostangi Bachi de veiller sur le canal , & s'il voyoit quelques réjouissances , de prier le Baile de les faire interrompre & à son refus d'employer la force. Cette prétendue fête avoit été projetée par les gens du Ministre qui vouloient célébrer celle de S. Marc ; le Baile n'en savoit rien ; le Dragoman de Venise instruit des ordres qu'avoit donnés le Grand - Visir , lui en fit part. L'Ambassadeur d'Angleterre & d'autres Ministres Etrangers se trouvant chez lui , furent d'avis de se conformer aux desirs de la Porte , & de supprimer une réjouissance qui pourroit la blesser dans un moment de deuil. Les lampions qu'on alloit allumer furent éteints. Dans ce moment le Bostangi Bachi parut pour déclarer que les ordres du Visir étoient l'effet d'un mal-entendu , qu'il prioit de reprendre le divertissement préparé, & qu'il ne quitteroit point qu'il ne fût recommencé, la Porte , ajouta-t-il , voyoit toujours avec plaisir que les Ministres Etrangers se réjouissent ; & cette affaire finit ainsi.

On parle beaucoup ici d'une aventure singulière qui peut-être n'est qu'une fable. Quoiqu'il en soit, c'est ainsi qu'on la raconte. Une jeune Italienne prise sur mer il y a deux ans , conduite dans le Serrail du Grand-Seigneur , a eu la force de résister aux es-

resses & aux menaces & de refuser le rang de Sultane. Elle disparut le 31 du mois dernier. On a examiné tous les Inspecteurs, on a fait les perquisitions les plus exactes; elles ont été inutiles. On dit, & cela ressent bien le roman, qu'un jeune homme, nommé Urcel, a trouvé le moyen de l'enlever. Il étoit parvenu à s'introduire dans le Serrail déguisé en femme, avec des marchandises à vendre; il y étoit retourné avec une caisse remplie de curiosités qu'il montrait, & c'est dans cette caisse que l'Italienne a été transportée sur un vaisseau Portugais. Après cette aventure, ces sortes de spectacles seront interdits au Serrail.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 1er. Septembre.

ON évalue à 300,000 rixdahlers la perte que nos Négocians ont essuyée par la prise de leurs navires, dont les Anglois se sont rendus maîtres depuis quelque tems.

Le Ministre de Russie a reçu deux couriers de sa Cour: le premier lui a apporté une riche tabatière d'or dont l'Impératrice lui fait présent: le second, la ratification de la convention relative à la protection du commerce neutre, & des lettres de change pour 25,000 écus, dont les Membres du Conseil recevront chacun 6000 & 1000 seront

partagés entre les Secrétaires du département des Affaires Etrangères. On assure que le Ministre Russe recevra également un présent de 6000 écus de notre Cour , & ses Secrétaires en auront 1000 autres à partager.

Le vaisseau de guerre l'*Infods - Relten* , qu'on a dit devoir être détaché pour aller au Cap , est revenu ces jours-ci s'approvisionner pour cette course. Il a laissé l'escadre Danoise en bon état , à la hauteur de Nasset , en Norwege , où elle est en croisière.

S U È D E.

De STOCKHOLM , le 2 Septembre.

CONFORMÉMENT aux ordres du Roi , on travaille à mettre en état de tenir la mer , le plutôt possible , 4 vaisseaux de ligne & 6 frégates. Au moyen de cet armement l'escadre Suédoise , destinée à la protection du commerce , sera composée de 8 vaisseaux de ligne & 12 frégates.

On prétend que S. M. s'embarquera en Hollande pour revenir par mer dans ses Etats ; une de ses frégates a reçu en conséquence ordre de se trouver le 15 de ce mois dans un des Ports des Provinces-Unies , pour y prendre S. M. à bord.



(197)
P O L O G N E.

De V A R S O V I E , le 2 Septembre.

LES Nonces nommés dans les Diétines du 21 du mois dernier pour assister à la prochaine Diète , sont le Général Comte Mokronoski & le Chambellan Mozerinski , pour le district de Czerski ; le Prince Stanislas Poniatowski & le Chambellan Szydowski , pour le district de Warsovie ; l'Enseigne de Wisk , Rembulinski & le Général Porocki , pour le district de Wisk ; le Chambellan Szymanowski & le Trésorier de Sochaczeco Lasoeki , pour le district de Sochaczeco ; le Juge Provincial Skarzynki & l'Echanfon Drenowski , pour le district de Lomza ; le Notaire Provincial Wongrodski & le Chambellan Kicki , pour le district de Zakroczym ; l'Enseigne Provincial Leszczynski & le Staroste de Litynswidzinski , pour le district de Rawa ; le Trésorier Mikorski & le Staroste de Gostyn , Lonezynski , pour le district de Gostyn.

On se flatte toujours que l'arrivée du Comte de Rzewuski à Grodno , produira de grands changemens au sujet de l'affaire de M. de Tyfzhenhausen. Déjà 8 Membres du Tribunal de ce grand Duché sont arrivés ici pour se plaindre au Roi des mauvais traitemens qu'ils ont éprouvés de la part des gens du Trésorier. Le Notaire Zelinski qui n'a pas voulu publier l'universel du Roi a pris la fuite , cependant on

(198)

lui fera son Procès. En attendant le Comte Rzewuski , le Chambellan Solotewski & plusieurs autres personnes ont fait citer M. Tyfzenhausen.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E , le 5 Septembre.

IL est maintenant incertain si l'Empereur fera un voyage dans les Pays-Bas , ou s'il se rendra en Bohême ; dans ce dernier cas l'Archiduc Maximilien l'accompagnera. Ce qui feroit croire que sa tournée dans les Pays-Bas sera différée , c'est que l'Archiduchesse de Saxe-Teschen ne partira pour Bruxelles qu'au printems prochain , & que son auguste frere pourroit attendre cette époque pour l'y conduire lui-même.

Le Prince de Gallitzin , Ministre plénipotentiaire de l'Impératrice de Russie en cette Cour , vient de partir pour Spa , d'où il ira plus loin ; le voyage & le mouvement ne sont pas moins nécessaires à sa santé que les eaux. M. de Potirika , Conseiller de la Chancellerie , reste chargé des affaires pendant son absence.

LL. MM. II. & Royale ont fait une promotion dans l'Ordre de St-Etienne. Le Cardinal Herzan , & le Comte de Metternich-Winnebourg & Bielsstein , ont été nommés Grand-Croix : le Baron de Laykam a été fait Commandeur , & on a distribué six petites croix.

Le Comte Pelegrini est arrivé de Bohême

199)

en cette Capitale , pour y rendre compte à l'Empereur de la commission dont il étoit chargé , relativement à la construction de plusieurs nouvelles forteresses dans ce Royaume.

De HAMBOURG , le 10 Septembre.

Le bruit court d'après des lettres de Königsberg , que quelques régimens de Hussards Prussiens ont reçu ordre de marcher vers les frontières de la Pologne , afin d'y former un cordon pour la sûreté de la Diète qui y sera tenue incessamment. On débite aussi que 5 régimens Autrichiens se sont rendus dans la Galicie pour le même sujet ; mais ce qui passe pour être plus constant , c'est que divers corps de troupes Russes approchent de la Capitale , & que les troupes de la Couronne sont déjà campées en avant de Varsovie.

Selon les mêmes lettres les avis de Lusace & la Saxe annoncent que l'on recrute à force pour l'armée Saxonne ; qu'on travaille avec activité à relever les fortifications de Dresde , de Pirna & de Königsstein , & que l'Electeur veut faire un voyage dans la haute Lusace , pour y voir les endroits où les camps ont été assis pendant la guerre dernière. D'un autre côté , on apprend que l'Electeur Palatin s'occupe à remettre sur pied les troupes Bavaraises , dont le nombre avoit été fort diminué. Il n'est plus question du voyage de l'Electeur à Mannheim , depuis que les affaires touchant les taxes à payer ont été réglées.

On vient d'apprendre par la voie de Riga ;

que la nuit du 26 au 27 Août dernier , le feu a pris à Pétersbourg dans les vastes magasins de chanvre , situés sur l'île de Wafiley-Ostrow , qui fait partie de cette résidence. Le feu brûloit encore au départ du Courier , & l'on a lieu de craindre que la totalité de ces magasins ne soit la proie des flammes. Des nouvelles postérieures , mais qui sont encore vagues , ne rassurent pas ; elles parlent de l'immensité de la perte ; & ne portent pas à moins de 3 millions tournois la perte que les Négocians ont faite par cet accident.

On assure que le Prince de Prusse qui a dû arriver à Riga le 26 Août , porte avec lui une garniture de diamans estimée 150,000 florins que S. A. R. veut présenter à l'Impératrice de Russie.

On mande de Berlin que le Roi par un pur mouvement de sa clémence , a fait remettre en liberté les Juges & les Conseillers impliqués dans l'affaire du Meûnier Arnold , & qui avoient été envoyés à Spandau. S. M. est de retour à Potsdam de son voyage dans la Silésie.

Nous nous sommes attachés à donner tous les détails du voyage & du séjour de l'Empereur à Pétersbourg ; on ne sera pas fâché d'en retrouver ici quelques-uns que M. Jean Albert Euler a écrit à un de ses amis en Allemagne.

» Le 3 Juiller , l'illustre voyageur qui sous le nom de Comte de Falckenstein parcourt avec un

œil attentif & pénétrant les divers établissemens de cette Résidence , honora de sa visite l'Académie Impériale des Sciences. Ce fut avant-hier vers midi que M de Domaschneff, eut l'honneur de le recevoir sur l'escalier de l'Académie avec les Académiciens nommés pour montrer à l'auguste étranger les curiosités les plus remarquables qui y sont déposées. Le Comte passa par tous les appartemens & rien n'échappa à son attention ; ce qui fixa le plus son attention ce fut l'image de Pierre I, de grandeur naturelle, poussée en cire, & le Manuscrit original François de l'instruction pour le nouveau Code de Loix écrite de la main de la Législatrice de Russie, M. le Comte de Falckenstein en lut divers articles avec un intérêt tout particulier , & le Directeur saisit cette occasion de lui offrir un Exemplaire de la grande Edition de cet ouvrage en quatre Langues. Il alla ensuite à la salle d'assemblée Académique où tous les Académiciens & les Adjoints lui furent présentés ; l'Auguste étranger daigna s'entretenir avec quelques-uns d'entr'eux & reçut gracieusement la liste des Académiciens où se trouvent indiquées les Sciences auxquelles chacun de ces Savans s'est principalement voué , avec une notice des Mémoires présentés & destinés à être lus en cas qu'il eût plu à l'illustre Comte d'assister à une Séance Académique , ces Mémoires sont : 1°. *Idée d'un commerce à établir entre les Russes & les Allemands par le Danube & la mer Noire*, écrit en Allemand par M. le Professeur Guldenstadt. 2°. *Réflexions sur les anciens travaux des mines de Sibérie , & sur leurs rapports avec ceux de Hongrie qui se distinguent des travaux Romains*, par M. le Professeur Pallas. 3°. *Observation sur les montagnes du Nord , comparées aux autres chaînes de Granit* , par M. Laxman , Conseiller de la Cour.

M. le Comte s'arrêta ensuite dans le Cabinet de Physique expérimentale nouvellement arrangé &

augmenté de plusieurs instrumens, on y fit quelques expériences avec le grand électrophore. Enfin il traversa aussi les autres départemens de l'Académie, la Typographie, l'Imprimerie des Estampes, & ne partit qu'à deux heures & demie après midi, avec des témoignages de contentement infiniment flatteurs pour l'Académie & pour son digne Supérieur. — Dans le Cabinet des Médailles, on lui fit entre'autres remarquer celles qui ont été frappées sur les principaux évènements du Règne glorieux de Joseph II, Empereur Romain, actuellement régnant, attention dont il parut s'appercevoir avec plaisir; il y reçut avec bonté la Médaille & le Jeton Académique en or qui lui furent offerts par M. de Domaschneff. — A la Bibliothèque il daigna agréer le présent de la *Collection complète des Journaux de Voyages faits par les Académiciens dans l'Empire de Russie*. Sur la riche reliure de chaque Volume se trouvoient les Armoiries de Falckenstein, de même que sur les Porte-feuilles qui renfermoient les *Cartes Géographiques*, les *Plans*, *Estampes* & *Dessins* qui lui furent présentés.

En parlant des Cartes il dit qu'il en possédoit déjà plusieurs; le Directeur lui ayant répondu qu'il y en avoir une qui certainement lui manquoir, l'illustre Voyageur ouvrit le Porte-feuille & tomba sur la carte de son dernier voyage de Vienne à St-Pétersbourg, que M. de Domaschneff venoit de faire graver tout nouvellement & orner de cartouches allégoriques. L'auguste Comte en examinant de plus près cette Carte remarqua plusieurs Villes Russes qu'il auroit souhaité de pouvoir visiter encore. — Il découvrit en ouvrant le Porte-feuille des Estampes, plusieurs exemplaires de son Portrait gravé de deux diverses manières, l'un en profil & l'autre en face fort ressemblans, exécutés avec soin & imprimés le même jour en différentes couleurs; au-dessous du dernier il y a les armes de Falckenstein,

& ces vers d'Horace dont l'application est sensible.

*Multorum providus urbes,
Et mores hominum inspexit.*

« La malheureuse fréquence du meurtre des enfans nés hors le mariage fait rougir l'humanité. Un Anonyme propose un prix de cent ducats pour le Mémoire qui indiquera les moyens les plus efficaces pour réprimer ce crime , bien entendu qu'il ne sera question des moyens déjà pratiqués , qu'en prouvant pleinement leur efficacité , & qu'en montrant comment on pourroit les appliquer sans nuire aux mœurs & à la religion. On espère que les Philosophes qui connoissent l'homme , les droits , son esprit , & la marche de ses passions , voudront bien s'occuper d'une question si digne d'eux , par la difficulté de la solution , & par son influence sur le bonheur de la Société. M. le Baron de Dalbert , Chanoine de Mayence , & Statthalter de la Principauté d'Erfourth ; M. Michaelis , Chevalier de l'Ordre de Wafa , & Professeur à Goettingue , & M. Rigal , Conseiller de la Chambre des Finances à Mannheim , sont les Juges qui prononceront sur les Mémoires qui seront envoyés. Il dépendra des Savans qui voudront concourir au prix auquel des trois ils voudront adresser leurs Mémoires , ils y joindront leurs noms dans des billets cachetés & marqués d'une devise ; on n'ouvrira que le billet du Mémoire qui remportera le prix ».

ITALIE.

De LIVOURNE , le 30 Août.

ON apprend de Rome que le Pape a indiqué un Consistoire pour le 11 du mois prochain ; il y préconisera plusieurs Eglises , tant d'Espagne que de Portugal ; on assure qu'il y

préconisera aussi l'Archiduc Maximilien, en qualité de Coadjuteur de l'Archevêché de Cologne & de l'Evêché de Munster.

» S. A. R. voulant rendre au commerce toute la liberté possible, a ordonné, le 2 de ce mois, l'abolissement des Statuts de la Chambre du Commerce, Arts, Manufactures, &c. dans la partie où ils mettent obstacle à la vente de diverses espèces de marchandises qui entraînoient l'intervention d'un entremetteur public ; elle a ordonné que les gens de cet état ne pourront plus désormais tirer aucun salaire de leur intervention dans les marchés, à moins qu'ils n'en aient été requis par les contractans ; leurs fonctions étant au moins inutiles dans la vente des grains & des bleds, elles sont, dès ce moment, supprimées & abolies. — Par un autre Statut, S. A. R. a fait adresser à tous les autres Tribunaux de ses Etats une lettre circulaire, qui défend aux Juges & à leurs Huissiers de s'immiscer dans la collection des Cures & autres Bénéfices, leurs fonctions à cet égard n'ayant été qu'accidentelles & point permanentes. — Pour faciliter à tous les sujets les moyens de subsistance, S. A. R. a ordonné que la Fabrique des eaux-de-vie & rossolis, dont l'administration générale entroit dans la Ferme des revenus royaux, soit dorénavant libre, & puisse devenir la ressource de l'industrie des particuliers «.

Les lettres de Toscane portent que dans les quatre premières nuits de ce mois on y a senti de vives secousses de tremblement de terre, qui n'ont causé aucun dommage, & qui n'ont fait qu'effrayer les Habitans.

E S P A G N E.

De CADIX, le 1er. Septembre.

L'ARMÉE combinée, aux ordres de D.

Louis de Cordova , est rentrée le 29 du mois dernier : elle avoit été jointe par le *Lyon*, le 24 , à 5 lieues du Cap St-Vincent. Ce vaisseau , comme on se le rappelle, l'avoit quittée le 2 Août pour réparer son mât de beaupré , qui avoit consenti dans un coup de tangage , & se trouvant en état le 13 il avoit remis en mer.

La frégate Françoisse l'*Aurore* , de 32 canons , commandée par M. de Cypierres , Capitaine de vaisseau , vient d'appareiller pour retourner à Toulon , où elle reconduit les bâtimens du convoi que la division de M. de Tressemanes avoit amenés ici.

On se flatte de voir bientôt arriver M. le Comte d'Estaing , qui ne sauroit tarder de partir de St-Ildephonse , si , comme on le croit , il vient prendre le commandement de l'Armée combinée.

» Les vaisseaux de D. Francisco de Vera , écrit-on de Carthagène , sont entrés dans ce Port le 11 Août , conduisant avec eux une galiote Algérienne , après en avoir détruit deux autres , une *escampa via* , & une prise qu'elles avoient faite D. Fr. de Vera , sorti d'ici le 5 , donna le lendemain la chasse à une galiote qui échappa par l'obscurité de la nuit. Jugeant par la route qu'elle avoit prise , qu'elle pourroit s'être portée vers Arseo à l'Est d'Oran , il y dirigea sa route , & le 8 à deux heures de nuit , il eut connoissance d'une galiote & d'une *Escampa via* Algériennes , qu'il obligea de s'échouer sur les rochers de Mostegan , après les avoir fort maltraitées. Comme un vent d'Est très-violent souffloit sur la côte , il ne voulut point exposer ses chébecs pour brûler les Al-

gériens. Le 10 , à 8 heures du matin , il découvrit une autre galiote ayant un brigantin de conserve avec elle ; il la joignit à midi & s'en empara après quelques décharges. Le brigantin prit le parti de s'échouer à la côte , & y fut détruit peu après. D. F. de Vera découvrit une troisième galiote qu'il força aussi de s'échouer près du brigantin , où il la brûla. La galiote sortie d'Alger le 25 Juillet avoit 41 Maures d'équipage , dont 7 amarinerent le brigantin pris ; 9 se noyèrent & 25 ont été faits prisonniers ; de ce nombre sont le Reys & deux autres grièvement blessés «.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 15 Septembre.

LA Cour a fait publier le 11 dans sa Gazette extraordinaire , l'extrait des dépêches qu'elle avoit reçues la veille de l'Amiral Rodney ; elles sont datées à bord du *Sandwich* , rade de Basse-Terre , isle St-Christophe , le 31 Juillet , & conçues ainsi :

» Dans ma dernière lettre , datée de Sainte-Lucie le premier Juillet , envoyée par le Contre-Amiral Parker , je rendois compte à L. S. de la situation des affaires dans cette partie du monde , de la force très-considérable des flottes combinées , qui consistoient en 36 vaisseaux de ligne ; j'ai l'honneur d'informer aujourd'hui L. S. , que malgré leur grande supériorité de nombre , elles n'ont osé hasarder d'attaquer aucune des Isles de S. M. , ni de reconnoître la flotte de S. M. , qui étoit alors sur une ancre dans la baie de Gros-Islet ; j'avois une petite escadre continuellement en croisière à l'embouchure de la baie de Fort-Royal , à l'effet de me donner connoissance de tous leurs mouvements ; elles n'ont pas même tenté de lui faire quitter cette station ; & elles sont restées dans une

inaction totale dans la grande baie de Fort-Royal jusqu'au 5 Juillet, jour auquel la flotte combinée entière mit à la mer pendant la nuit, sans faire de signaux & sans montrer ses feux. — J'ordonnai à des frégates de suivre les ennemis, & de me rendre compte chaque jour de leur situation & de leurs mouvements, tenant la flotte que je commande prête à les suivre au moment, & à déconcerter les intentions qu'ils pourroient avoir formées contre les Isles sous-le-Vent. — Les flottes combinées se rendirent à la Guadeloupe, où elles restèrent peu de jours, & le 9, un de mes croiseurs (l'*Alert*) les laissa à la hauteur de Santa-Cruz, gouvernant à l'Ouest; le Capitaine Vashon, qui commande l'*Alert*, m'informa qu'il avoit compté 26 vaisseaux de ligne au moins, qu'ils étoient divisés en 4 escadres, à une distance très-considérable les unes des autres. — J'expédiai sur le champ l'*Alert* à la Jamaïque, pour faire savoir à Sir Peter Parker que l'ennemi avoit mis à la voile; j'avois fait passer auparavant des avis à cette Isle par le *Tobago* & le *Scarborough*. — M. Walsingham & les troupes envoyées d'Angleterre m'avoient joint le 12; on fit toute la diligence pour mettre la flotte & les transports en état de tenir la mer au moment où ils auroient fait leur provision d'eau; ce qui prit quelque tems & fut retardé en quelque sorte par la découverte que l'on fit à bord de la *Princess Royal*, dont le grand mât n'étant plus en état de servir, en exigeoit un neuf. — Le 17 je mis en mer avec la flotte, laissant le Commodore Hotham avec le *Vengeance*, le *Fame*, le *Boyne*, l'*Ajax*, le *Vigilant*, le *Preston* & quelques frégates pour la protection de Ste-Lucie & des Isles du Vent de la Barbade & de Tobago. — Suivi du reste, je fis route avec le convoi entier pour St-Christophe, où j'avois ordonné qu'un vaisseau d'Antigua se rendit chargé, pour l'usage de la flotte, de rum, dont il ne se trouvoit pas à Ste-Lucie une quantité suffisante pour la

provision. — J'aurai soin de me tenir toujours prêt à porter au moment du secours à celle des Colonies de S. M. contre laquelle l'ennemi pourroit faire quelques tentatives , ou bien à agir de la manière qui me paroîtra être la plus avantageuse au service de S. M. — Je suis pleinement convaincu , par ce que j'ai déjà éprouvé , que je recevrai tous les secours qu'il sera au pouvoir de L. S. de me donner , & je vous prie de les assurer que l'escadre de S. M. ne sera point inactive dans ces mers.

A la suite de cette lettre on a joint les adresses de la Chambre d'Assemblée de l'isle St-Christophe , de celle de l'isle de Nevis , & de son Conseil à l'Amiral Rodney , pour le remercier de la protection efficace qu'il a donnée à ces isles , qui reconnoissent qu'elles doivent à ses bonnes dispositions la tranquillité dont elles jouissent. Tous ces complimens ne nous apprennent rien ; la lettre même de Rodney ne contient rien que ce que l'on savoit , c'est-à-dire que le 31 Juillet il ne s'étoit encore rien passé d'important. Le dernier paragraphe de la lettre qui peut avoir subi quelque altération avant d'être publié , montre l'anxiété avec laquelle l'Amiral attend des secours de toute espèce & des renforts d'Europe , & est fait pour augmenter nos regrets sur la prise du convoi qui lui en portoit de précieux , que malgré toute notre activité nous ne pouvons remplacer aussi-tôt qu'il seroit à désirer.

A l'égard des projets & des opérations ultérieures de l'ennemi , nous ne sommes pas sans inquiétudes. Le 9 Juillet il avoit

quitté la Dominique ; sa flotte composoit 26 vaisseaux de ligne , & si l'Amiral Rodney en a envoyé 10 après elle ; c'est bien peu de chose pour troubler ses opérations. Il est prêt , dit-il , à les suivre au premier avis ; mais cet avis peut tarder , & le mettre dans le cas d'arriver trop tard. On trouve en général qu'il auroit mieux fait de ne pas diviser ses forces. Les vaisseaux qu'il a conservés resteront inutiles dans les isles où la saison de l'hivernage ne permet de songer à aucune opération. Cette saison protège nos isles contre toutes les entreprises que pourroient tenter les 10 vaisseaux François restés à Fort-Royal de la Martinique. Ceux qui cherchent à excuser l'Amiral Rodney de n'être pas parti sur-le-champ avec Walsingham , comptent sur ses dispositions pour se porter par-tout où il sera nécessaire ; mais il y en a d'autres qui croient qu'avec nos forces réunies , nous resterons inférieurs à M. de Guichen ; s'il n'a emmené que 26 vaisseaux , il doit être joint par les quatre de M. de la Motte-Piquet , & par les 6 que l'Amiral Bonnet a à la Havanne , & avec cela il est difficile que nous puissions l'empêcher d'exécuter toutes les entreprises qu'il voudra tenter.

» Le 12 de ce mois une division de 10 vaisseaux de ligne , 3 frégates & 5 brûlots , a appareillé de Portsmouth. Elle consiste dans les vaisseaux le *Britannia* de 10 canons , Commandant Amiral Darby , Capitaine Bradley ; *Victory* de même force , Amiral

Drake , Capitaine Clayton ; le *Royal-George* de 100 canons , Amiral Sir J. L. Ross , Capitaine Bourmaster ; le *Barfleur* de 98 , Capitaine Kill ; l'*Alexandre* , le *Cumberland* , le *Courageux* , l'*Edgar* , l'*Invincible* & le *Monarch* de 74 , Capitaines Lord Longford , Peyton , Lord Mulgrave , Ellior , Saxton , Duncan ; les frégates l'*Alarm* , l'*Emerald* de 32 canons , & le *Champion* de 24 , Capitaines Marshall , Sir Richard Pearson , Hamilton ; les brûlots sont , le *Lightning* , l'*Incendiary* , le *Firebrand* , le *Pluto* , la *Harpy*.

Ces vaisseaux doivent être suivis incessamment du *Prince George* de 98 ; le *Duc* , le *Queen* , le *Formidable* , l'*Union* , l'*Océan* , le *Namur* de 90 ; la *Princess Amelia* , le *Gibraltar* de 84 ; le *Foudroyant* de 80 ; la *Fortitude* , la *Défense* , le *Marlborough* , le *Vaillant* , le *Dublin* , la *Belona* , l'*Alfred* , le *Canada* de 74 ; la *Princesse* de 70 ; le *Bienfaisant* , le *Nonsuch* , l'*Inflexible* , le *Prince William* , le *Buffaloë* de 64 ; la *Minerve* de 38 & le *Fox* de 32.

La réunion de ces divisions ne forme que 34 vaisseaux de ligne en tout ; & c'est à peu près tout ce que nous pouvons avoir pour le reste de cette campagne , qui heureusement est fort avancée ; l'Amiral qui doit commander cette flotte n'est pas encore nommé.

Le Parlement d'Irlande a été prorogé le 2 de ce mois au 10 Octobre prochain. Sa séance a été fort orageuse. Le Gouvernement a su se conserver dans cette assemblée une majorité intéressante jusqu'à la clôture. Le discours du Lord Lieutenant , n'exprime que la satisfaction que la Cour a dû avoir de la manière dont les affaires se sont terminées. Les deux Chambres en effet ont approuvé

les deux bills pour punir la mutinerie & la désertion , & pour imposer un droit sur les sucres raffinés avec les altérations qu'ils avoient subis à Londres. La Nation , comme on l'a dit , n'a pas vu ces changemens de bon œil ; cela a donné lieu à plusieurs résolutions prises par les différens corps ; elles ont été dénoncées au Parlement qui les a déclarées séditieuses & a ordonné d'en poursuivre les auteurs. Cette démarche n'a pas eu l'approbation générale. Le 28 du mois dernier le bataillon de Belfast , du corps des volontaires , dans une assemblée tenue à ce sujet , a approuvé unanimement la déclaration suivante :

« Egalement intéressés avec nos concitoyens aux principes sacrés & fondamentaux de la constitution ; principes dont la réclamation est loyauté pour tous ; la violation , trahison pour chacun : convaincus que ces principes , loin d'être subvertis , ne peuvent être que plus solidement établis lorsque les loix faites par le petit nombre d'hommes qui doivent compte de leur conduite (le Parlement) sont librement examinées & discutées par le grand nombre (le Peuple) , dont elles ont uniquement le bien pour objet ; nous ne craignons point , & tant que nous aurons le discernement de l'injure , le courage de la ressentir , nous ne craindrons point , soit individuellement , soit collectivement de maintenir , que ce que la voix de la Nation Irlandaise , notre patrie très-chère & très-respectée , déclare être vrai , n'est point *faux , scandaleux , séditieux ou tenant du libelle*. Si défendre avec fermeté les libertés & les droits nationaux est sédition ; si poser pour principe qu'une armée établie à perpétuité est inconstitutionnelle ; qu'un commerce libre sans égalité dans l'affiette des

droits, est nominal & illusoire, est une subversion de la constitution, & une insulte faite au corps législatif; alors nous ne nous faisons point un scrupule de donner aux volontaires d'Irlande la dénomination de traîtres; au bill qui définit les droits du peuple celle de libelle, & de déclarer que la Chambre actuelle des Communes est l'assemblée la plus intègre, la moins corrompue, la plus conséquente qui existe sur la surface de la terre. — Nous concourons de très-bon cœur avec nos concitoyens, à déclarer par nos résolutions. 1°. Que par la constitution une armée sur pied est une armée parlementaire, limitée dans sa durée, ne dépendant pour son entretien que de notre législation; que tout ce qui tend à la subversion de ce premier principe de la constitution, est un acte d'hostilité contre les libertés, & de cette Isle, & de sa sœur (l'Angleterre). 2°. Que la liberté de commerce offerte à ce Royaume, mutilée comme elle l'est actuellement par l'altération faite dans le bill relatif aux sucres, est dénuée de substance, ne promet aucun produit; illusoire quant aux désirs, insuffisante quant aux besoins des Nations.

Unanimes dans la nature de notre objet, poursuivant avec une sollicitude sérieuse les moyens d'y parvenir, nous invitons la minorité de la Chambre des Communes, sur laquelle les yeux de tout un peuple sont fixés avec anxiété, à tracer quelque plan de redressement digne de ses talents, de son esprit public & de la grandeur de l'objet : nous supplions tous nos concitoyens en général d'être fermes, unis & déterminés; & comme les desseins des ennemis de ce Royaume peuvent être prévus d'après les déclarations si récemment faites par deux d'entr'eux, nous conjurons nos camarades Volontaires de continuer, comme nous prenons la résolution de continuer, d'être fermes, vigilans & préparés. — Résolu qu'il sera nommé Comité de correspondance avec les autres Corps Volontaires. — Résolu que

la déclaration ci-dessus sera publiée dans le Belfast-New-Letter & dans le Dublin-Evening-Post «.

Dans une lettre de Dublin du 6 de ce mois on lit les détails suivans.

« Hier , dans une assemblée nombreuse de nos citoyens , tenue en conséquence d'un avertissement de la part des grands Shérifs , pour déterminer s'il étoit convenable ou non de renouveler la convention de non importation , de présenter une adresse à S. M. pour lui demander la dissolution du Parlement actuel , & de faire des remerciemens à ceux des Corps Volontaires qui ont embrassé la défense des droits des sujets , (ceux contre lesquels le Parlement a pris les résolutions violentes dont nous avons parlé) ; on s'y prit de bonne heure pour essayer d'ajourner cette assemblée ; mais la tentative ayant été accueillie avec un mépris universel ; la convention de non importation fut proposée , & après quelques débats arrêtée , peu de personnes étant d'avis différent. Quant aux remerciemens proposés en faveur des Corps Volontaires , ils passèrent unanimement «.

En attendant des lettres de New-York qui nous apprennent ce qui se passe en Amérique , on a reçu plusieurs papiers qui nous instruisent de l'effet des expéditions du Général Knyphausen dans les Jerseys. Elles se sont bornées à des dévastations. On a pillé tout ce qu'on a pu , & brûlé tout ce qu'on n'a pu emporter ; on a fait beaucoup de mal pour le plaisir unique d'en faire.

« Lorsque j'arrivai aux Fermes , écrit un Officier Américain , en date du 1^{er} Juin , immédiatement après que l'ennemi fut parti , le premier objet qui s'offrit à ma vue , fut une jeune & jolie paysanne dans l'accablement le plus touchant auquel succédoit l'agitation la plus vive d'esprit. Le soir précédent

elle avoit éprouvé la violence la plus odieuse & été réduite à assouvir la brutalité de 7 à 8 Officiers ; lorsque nous la questionnâmes , elle ne put répondre que d'une voix entrecoupée par les sanglots , qu'elle étoit déshonorée , & que le vœu qu'elle formoit étoit qu'on ne lui parlât jamais. — J'arrivai à la maison de M. Caldwell qu'on avoit brûlée après avoir tué la femme de deux balles qui furent tirées sur elle par la fenêtre , pendant qu'elle étoit assise sur son lit ; l'une lui perça le cœur , l'autre lui passa par le milieu du corps. Je vis son cadavre , & les voisins m'apprirent qu'ils avoient eu beaucoup de peine à obtenir la permission d'enlever ce corps glacé de la maison avant qu'on y mît le feu. — J'ai vu quantité de pauvres veuves & d'autres femmes fuyant presque toutes nues pour chercher un asyle , ayant perdu leurs maisons & tout ce qui y étoit ».

Cette manière affreuse de faire la guerre devroit détromper ceux qui conservent encore l'espérance de voir un accommodement s'effectuer entre la Métropole & les Colonies. On sent les impressions que doivent laisser dans tous les esprits une conduite aussi inhumaine. On peut en juger par la lettre suivante insérée dans tous les papiers du Continent , & adressée au Général Knyphausen qui commandoit le détachement de notre armée qui a été chargé de ces expéditions.

« En qualité d'Officier , de Citoyen honnête , d'homme enfin , je crois avoir le droit incontestable de vous écrire , sur-tout en ne me permettant rien qui soit contraire à la décence & à la vérité , quelque distance que puisse d'ailleurs mettre entre nous la différence du rang & de l'autorité. — Je viens de parcourir ce malheureux pays où vous avez laissé des traces ineffaçables

de la fureur la plus sauvage & de la plus horrible dévastation.

» Les funérailles d'une respectable mère de famille dont l'ame aimante & sensible ne respiroit que la douceur & l'affection pour ses semblables, a pendant quelque tems fait diversion à ma surprise & à mon indignation. J'ai regardé comme un honneur suprême pour moi de rendre à cette femme vertueuse ces derniers devoirs de l'humanité que vous avez eu la barbarie de lui refuser, quoiqu'elle ait été la victime de votre *héroïsme* & que sa mort soit le principal trophée de votre pompeuse invasion. — Vous ne pouvez ignorer que la personne dont je parle est l'épouse de M. Caldwell, douce, innocente créature qui n'a eu d'autre tort que celui d'avoir trop compté sur l'humanité d'un ennemi féroce & impitoyable. Hélas ! le crime est consommé & ses auteurs sont des hommes civilisés, des Anglois, des troupes réglées aux ordres d'un Général vétérân, *acheté* à un Prince étranger par un Monarque Anglois. — Il est vrai que l'époux de cette Dame est votre ennemi, aussi l'avez-vous blessé à l'endroit le plus sensible. Vous vous êtes ménagé le plaisir de priver ainsi neuf petits enfans de la plus tendre des mères, & par un surcroît de jouissance vous avez eu la satisfaction de voir dévorer son habitation, & ses effets dévoués par vous à la destruction & au pillage : ces malheureux orphelins sont obligés d'aller porter leur douleur & leur misère chez des amis dont tous les soins ne peuvent leur rendre ce qu'ils ont perdu. — N'espérez pas que cette atrocité demeure ensevelie avec la femme respectable qui en a été la victime. Il faut que toutes les nations, que tous les siècles en soient instruits, & pour en conserver d'autant mieux le souvenir, ce fait sera consigné non-seulement dans les annales incorrup-

tibles de l'Amérique , mais encore sur le tombeau de cette infortunée , & le même marbre qui annoncera ses vertus , rapportera aussi l'histoire de sa mort. — Vous avez fait deux expéditions dans le cœur de l'Amérique , mais à quoi vous ont-elles servi sinon à immortaliser la cruauté Britannique , ainsi que la constance à toute épreuve & la bravoure incomparable d'un peuple libre. —

Vous avez détruit sans motif ni prétexte tous les temples qui se sont trouvés à portée de vos troupes , les habitations & les biens d'une infinité de familles. Nous sommes révoltés de ces excès ; nous devons l'être. Mais gardez-vous de croire que cette juste sensibilité ait ralenti notre ardeur. Autant vous vous dégradez par ces procédés indignes d'un militaire & d'un homme , autant nous nous élevons par un surcroît de vigueur & de courage. Votre conduite est aussi contraire à la politique qu'à l'humanité , & pour vous en mieux convaincre j'aurois désiré que vous & vos incendiaires subalternes vous eussiez pu voir les femmes des Citoyens (freemen) sur les montagnes d'où elles regardoient l'embrasement de leurs maisons avec une tranquillité héroïque , un visage serein & même souriant , ne parlant d'autre chose que des ressources qu'elles avoient pour se procurer des subsistances , tandis que leurs époux élevés par l'enthousiasme au plus haut degré de la bravoure , foudroient sur vous avec fureur , & qu'après vous avoir obligé de chercher votre salut dans une fuite précipitée , ils revenoient annoncer votre défaite aux héroïnes Américaines plus que dédommagées par cette victoire des maux que leur a causé votre attaque imprévue. — Il y a quelques mois , lorsqu'on étoit à la veille de la révolution au sujet du papier monnaie , je craignais , je l'avoue , que cet événement ne produisît une sorte d'apathie & d'engourdissement parmi les Américains

cains. Vos politiques à courte-vue ont pris cette indisposition politique pour une maladie mortelle, & ils ont regardé la prise de Charles Town comme la grande crise qui devoit nous porter le dernier coup. D'après toutes ces chimères, ils vous ont engagé à sortir de New-Yorck. L'expérience a heureusement dissipé mes alarmes, & elle a, je crois aussi, commencé à vous détromper. D'un côté nos malheurs, & de l'autre la cruauté de vos troupes, ont porté le courage & l'ardeur des Américains à un point où ils ne s'étoient pas encore élevés avant cette époque; ils sont enfin déterminés à ne plus souffrir parmi eux de Torys & de Neutres, & sur-tout à vous faire éprouver leur juste ressentiment. Songez que vous avez des Villes sans défenses dans la Grande Bretagne. — Barbbares ! les Officiers & les réfugiés qui sont dans votre armée ont des femmes & des enfans au milieu de nous. Quels otages ! si nous n'avions autant d'humanité qu'ils ont de fureur & de détermination. — Mais l'Angleterre a encore des Arsenaux, des chantiers & des magasins. La conformité de langage, d'habillement & d'usages peut produire une vengeance plus prompte que des appels à votre raison ou à votre honneur. Rappelez-vous *John le Peintre*, dont la maison & tous les effets avoient été détruits lors du premier débarquement de vos troupes à Amboy, & la destruction de vos chantiers à Portsmouth. C'étoit un pauvre homme sans amis, sans conseil, sans argent. . . . — S'il vous en a coûté plus de 400 hommes pour faire à l'improviste deux marches de huit milles dans un pays qui n'avoit d'autres défenseurs que ses habitans aidés de 3 ou 400 hommes de troupes réglées & pour n'occuper cet espace que pendant onze ou douze heures, combien ne vous faudra-t-il pas sacrifier de troupes

30 Septembre 1780.

k

pour achever la conquête d'une vaste région de 5 à 6 cens lieues d'étendue & pour en conserver la possession «.

ÉTATS - UNIS DE L'AMÉRIQUE SEPT.

De Philadelphie le 5 Juillet. Tous les Membres du Gouvernement, les Négocians & autres classes de citoyens de cette ville, se sont engagés par une association formelle, à recevoir le papier monnoie comme espèce sonnante pour toutes sortes de paiemens. De cette manière le crédit de ce papier qui étoit déchu depuis un an commence à se rétablir.

Le Corps de nos Négocians voulant seconder d'une manière plus immédiate, les opérations de la guerre à l'importante époque de l'arrivée des troupes auxiliaires de France, a formé le plan d'une banque qui portera le nom de *banque de Pensylvanie*. Elle fournira l'armée des Etats-Unis de provisions pour deux mois. La voie de la souscription ayant été choisie pour trouver les fonds nécessaires, il en fut signé dès la première séance qui se tint le 23 du mois dernier pour une somme de 300,000 liv. monnoie courante de cet Etat, payable en or & en argent. M. Reed, Gouverneur de la Province, est à la tête des Souscripteurs, ainsi que MM. Robert, Morris & Blair M'Clanaghnam qui sont aussi au nombre des 5 Inspecteurs de la banque; chacun a

consentir par une somme de 10,000 liv. L'acte par lequel ils s'engagent est conçu ainsi :

» Attendu que dans la situation actuelle des affaires publiques des Etats-Unis, les efforts les plus grands & les plus vigoureux sont requis pour conduire heureusement la guerre juste & nécessaire dans laquelle ils se trouvent impliqués avec la G. B., nous soussignés, profondément pénétrés des sentimens qui doivent nous animer en cette occasion pour la poursuite d'une guerre de l'issue de laquelle dépendent notre liberté, celle de notre postérité, la liberté & l'indépendance des Etats-Unis, nous engageons, chacun en particulier, nos biens & notre crédit pour les sommes respectives, spécifiées & mentionnées après notre nom, à l'effet de soutenir le crédit de la banque qui sera établie pour fournir des provisions à l'armée des Etats-Unis, & nous promettons respectivement par la présente, & nous nous engageons à passer à l'ordre des Directeurs de ladite banque, des obligations en la forme ci-dessus annoncée; en foi de quoi nous avons signé celle-ci le 17 Juin 1780 ».

Tandis que tout se dispose à agir dans les Provinces Septentrionales avec plus de vigueur que les années précédentes, il se rassemble dans les méridionales sous les ordres du Général Gates, des forces capables d'arrêter les progrès ultérieurs des armes royales, & peut-être de les forcer à abandonner leur conquête. Une lettre de Charles-Town du 15 Juin contient ce qui suit :

» La proclamation du Général Clinton, publiée ici le 3, nous a rendu un service essentiel en forçant les habitans de l'intérieur du pays à prendre un parti décisif malgré la parole que plusieurs avoient

signée , & nous met en état de distinguer nos amis de nos ennemis , en faisant prendre les armes à plusieurs centaines de Citoyens , qui , sans cela , seroient restés dans l'inaction. L'orage qui a éclaté sur nos têtes se dissipe & fait place à un jour plus serein. Déjà nous sommes remis de la secousse que la perte de Charles-Town nous causa dans les premiers instans. L'ennemi qui ne menaçoit dernièrement que de conquérir & de désoler la Caroline Septentrionale , comme la Méridionale , s'est retiré de Camden & a repassé la rivière de Santée , se retirant avec précipitation vers Charles-Town. Sans doute il avoit reçu l'avis que le Gouverneur Rutledge s'étant arrêté à Charlottée y avoit été joint par un corps nombreux de milices , par les troupes de Virginie ; que le Général Calwell s'avançoit avec la milice de la Caroline Septentrionale & la cavalerie , sous les Colonels Withe , Whashington & Horny , remontée en partie & renforcée par le corps du Colonel Armand ; que la première division des lignes de Marie & de la Delaware étoit près de Salisbury , & que le Baron de Kalb avec le reste est depuis quelque tems en marche de Pétersbourg. Les relations du Colonel Tarleton , quoique publiées par autorité , ont été honteusement exagérées. Il est hors de doute que le Colonel Beaufort fut défait ; mais il n'est pas moins certain qu'auparavant , il avoit repoussé deux fois la cavalerie ennemie , & que les troupes ne commencèrent à reculer que lorsque cette cavalerie ne voulant pas hasarder une troisième attaque , manœuvra pour envelopper son foible détachement , tandis qu'un corps d'infanterie très-supérieur , l'attaqua en front ; enfin que toute sa perte en tués & blessés ne passe pas les 800.

Nos ennemis qui sont instruits de l'approche du secours qui nous vient de France , ont fait tout ce qu'ils ont pu pour rem-

porter quelque avantage décisif avant son arrivée. Ils n'ont pu engager le Général Washington à une action générale. Ce brave & prudent Officier, dont l'expérience a démontré l'excellence de son système d'agir offensivement & de ne rien donner au hasard, a déconcerté tous leurs projets. Supérieurement posté à Moristown, avantageusement couvert par des lignes élevées avec beaucoup de jugement & bien garnies, il a laissé les Généraux ennemis se convaincre par l'inutilité de leurs manœuvres, qu'il y auroit autant de danger que de témérité à vouloir le forcer dans son poste. Leurs tentatives ont amené quelques escarmouches. Celle du 23 Juin entre le corps du Général Gréen & les troupes de Clinton & de Knyphausen, a été la plus vive. Le Congrès en a fait publier les détails suivans.

Extrait d'une lettre du Général Washington à Whipamy le 25 Juin. La conduite de l'ennemi nous donnant lieu de lui soupçonner des desseins contre Westpoint, le 21 toute l'armée se mit en marche, excepté deux brigades & la cavalerie laissées sous le commandement du Général Gréen, pour être à portée de couvrir le pays & nos magasins; l'armée s'avança vers Pompton. Le 22 elle arriva à Rochaway Bridge, à environ 11 milles de Moristown; le jour suivant l'ennemi marcha en force d'Elisabeth-Town vers Springfield: les Majors Gréen & Dickinson s'opposèrent à lui avec beaucoup de conduite & de courage, ayant avec eux, outre les troupes Continentales qu'ils commandoient, toute la milice qui se trouvoit alors rassemblée; mais les

k 3

ennemis ayant la supériorité du nombre soutinrent leur marche jusqu'à Springfield, dont ils brûlèrent les maisons, après quoi ils se retirèrent à leur première position ; dans la nuit ils traversèrent sur Staten-Island, & enlevèrent leur pont. Je prie le Congrès de s'en rapporter pour les détails au rapport du Major Général Gréen.

Rapport du Général Gréen à Springfield le 24 Juin. — J'ai été trop occupé jusqu'à ce moment, pour pouvoir envoyer à V. E. le récit de ce qui s'est passé hier. — L'ennemi est sorti d'Elisabeth-Town à environ 5 heures du matin avec 5000 hommes d'infanterie, un gros corps de cavalerie, & 15 ou 20 pièces d'artillerie. Leur marche étoit rapide & ferrée, ils étoient sur deux colonnes ; l'une dans la grande route qui conduit à Springfield, l'autre sur la route de Wauxhall. Le Major Léc avec la cavalerie & les piquets s'opposa à la colonne droite, & le Colonel Dayton avec son régiment à la colonne gauche. Nos troupes s'étoient si fort étendues pour garder les différentes routes qui conduisent par divers passages sur la montagne, que j'eus à peine le tems de les rassembler à Springfield, & de faire les dispositions nécessaires avant que l'ennemi parût devant la ville, alors commença une canonnade entre notre artillerie postée pour la défense du pont & leur garde avancée. L'ennemi continua de manœuvrer sur notre front pendant plus de deux heures, ce qui m'induisit à croire qu'il vouloit nous attaquer en flanc ; obligé de distribuer le peu de forces que j'avois sur les différens passages qu'il falloit garder, ma situation étoit critique. Je disposai cependant mes troupes le mieux que je pus pour garder les flancs, assurer notre retraite, & s'opposer au progrès des colonnes ennemies. — Le Colonel Angel, avec son régiment, plusieurs petits détachemens & deux pièces d'artillerie, étoit posté

à la garde du pont en face de la ville ; le régiment du Colonel Shrieve occupoit le second pont pour couvrir la retraite de ceux du premier ; le Major Lée avec ses dragons & les piquets commandés par le Capitaine Walker , étoit posté à Little-Bridge , sur la route de Wauxhall , & le Colonel Ogden étoit détaché pour les soutenir. Une partie des brigades des Brigadiers généraux Maxwell & Stark étoient répandus sur la hauteur du moulin ; la milice étoit sur les flancs. Les troupes commandées par le général Dickinson repoussèrent vigoureusement une attaque des partis ennemis faite à notre flanc , mais elles avoient trop peu de forces pour profiter de cet avantage. — Pendant que l'ennemi manœuvroit à sa gauche , la colonne droite avançoit sur le Major Lée ; le pont fut disputé avec beaucoup d'opiniâtreté , & l'ennemi doit avoir été fort maltraité , mais passant la rivière à gué & gagnant les hauteurs , il obligea le Major de céder le pont. — Dans le même moment leur colonne gauche attaqua le Colonel Angel : l'action fut vive & dura environ 40 minutes ; enfin la supériorité du nombre l'emporta sur la bravoure , & força nos troupes à se replier sur le second pont , où les ennemis furent chaudement reçus par le régiment du Colonel Shrieve , mais comme ils avançoient en grande force & avec un train considérable , le Colonel eut ordre de rejoindre les brigades. — Considérant que l'ennemi continuoît à presser notre gauche sur la route de Wauxhall , qui le conduisoit directement sur nos flancs , & lui auroit donné un passage important , & notre front me paroissant d'ailleurs trop peu étendu pour être efficacement protégé par un aussi petit corps de troupes , je pensai qu'il étoit plus à propos de nous porter sur les premiers rangs des hauteurs qui dominent Bryant-Taverne , où les deux routes se rapprochent assez pour que les secours pussent

être portés avec promptitude de l'un à l'autre corps : cette disposition me donna la facilité de détacher le régiment du Colonel Webs , commandé par le Lieutenant-Colonel Huntington , & le régiment du Colonel Jackson , avec une pièce d'artillerie , ce qui se trouva suffire pour arrêter entièrement les progrès de l'ennemi sur notre gauche & garder les passages. — Etant ainsi avantageusement posté , j'espérois toujours que l'ennemi voudroit gagner les hauteurs ; mais voyant qu'il ne faisoit aucune disposition pour nous attaquer , & qu'il commençoit à brûler les maisons de Springfield , j'envoyai des détachemens dans tous les quartiers qui n'étoient pas immédiatement exposés à leur artillerie & à leur feu , afin d'empêcher qu'ils n'en brûlassent les bâtimens : en peu de minutes Springfield fut presque entièrement consumé , & aussi-tôt les ennemis commencèrent leur retraite. Le Capitaine Davis avec un détachement de 120 hommes , plusieurs petits corps , & un corps considérable de milice les harcela en queue & en flanc , & fit un feu continuel sur eux jusqu'à ce qu'ils furent rentrés dans Elisabeth-Town , où ils parvinrent au soleil couchant. La brigade du général Stark fut envoyée aussi à la retraite de l'ennemi , mais sa retraite fut si précipitée qu'il ne lui fut pas possible de l'atteindre ; les ennemis se replièrent sur Elisabeth-Town-Point , jusqu'à minuit qu'ils commencèrent à traverser sur Staten-Island , à six heures du matin ils étoient entièrement passés & leur pont retiré ; le Major Lée tenta l'attaque de leur arrière-garde , mais ils étoient si bien couverts par leurs ouvrages , qu'il ne put leur faire beaucoup de mal. Il fit quelques réfugiés prisonniers , & prit quelques Torys que les Anglois avoient abandonnés pour rendre leur retraite plus facile. — J'ai le plaisir d'informer V. E. que les troupes qui se sont engagées avec l'ennemi se sont conduites

avec beaucoup de sang froid & d'intrépidité, & que toute l'armée a montré beaucoup d'impatience d'en venir à une action. Le bon ordre & la discipline que nos troupes ont observé dans leurs mouvemens, leur fait le plus grand honneur. L'artillerie sous le commandement du Lieutenant-Colonel Forrest a été supérieurement servie. J'ai seulement à déplorer la perte du Capitaine Thompson, qui a été emporté par un boulet. — Il est impossible de fixer avec certitude la perte de l'ennemi; mais comme le feu étoit très-vif & nos troupes avantageusement postées, il doit avoir considérablement souffert. — J'ai l'honneur d'envoyer ci-joint à V. E. une liste des tués & blessés & de ceux qui manquent; je m'estime heureux de la trouver beaucoup au dessous de ce que j'avois lieu de craindre, d'après le feu violent que l'armée a essuyé. — Je suis embarrassé à déterminer quel étoit l'objet de l'expédition des Anglois; étoit-ce d'insulter mes troupes ou de pénétrer plus avant dans les terres, en ce cas ils n'auroient pas réussi. Si c'est la destruction de Springfield, c'est une infamie de plus. Je regrette bien de n'avoir pas eu des forces suffisantes pour sauver la ville. — Je ne puis finir cette lettre sans reconnoître les services particuliers du Lieutenant-Colonel, qui a fait les fonctions d'Adjudant général, & s'est extrêmement distingué par son activité à diriger tous les mouvemens de l'armée.

Rapport des hommes tués, blessés & manquans dans l'action du 23 Juin 1780. — A Springfield.
 Artillerie: tués, un Sergent & 5 Soldats: blessés, un Capitaine, 2 Sergens; en tout, les autres corps & l'artillerie comprise, 25. hommes de tués, parmi lesquels deux Capitaines: blessés, 110 hommes; y compris deux Capitaines; & il manque 18 hommes, dont on ignore le sort.

F R A N C E.

De V E R S A I L L E S , le 26 Septembre.

LE 17 de ce mois , LL. MM. & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage de M. de Montyon de Chambry , Mestre de Camp de Cavalerie , Sous-Lieutenant des Gardes du Corps du Roi , avec Mademoiselle Bigot de la Touane.

De P A R I S , le 26 Septembre.

ON dit que les nouvelles que l'on a reçues de M. de Ternay ont été apportées par un Officier auxilliaire , qui est parti sur un bâtiment Américain , qui a mouillé à Bilbao après 24 jours de traversée. Lors de son départ de Boston , ajoute-t-on , l'Amiral Graves étoit devant Rhode-Island ; il n'a pas fallu davantage que cette assertion fausse ou fondée pour exalter les cerveaux de nos Politiques , qui ont imaginé que M. de Ternay étoit bloqué. Ils ne veulent pas convenir qu'on ne bloque point sur mer comme sur terre , que les vents & les élémens rendent cette opération impossible : ils doivent se ressouvenir qu'ils avoient dit également que Byron bloquoit M. d'Estaing , Parker M. de la Mothe-Piquet , & que cependant ces Généraux sont sortis du Port toutes les fois qu'ils l'ont voulu. Les deux escadres , celle de M. de Ternay & celle de l'Amiral Graves ont pour ainsi dire fait route ensemble , car elles se

sont vues presque tous les jours pendant près de 1200 lieues : quelques vaisseaux se sont même assez approchés une fois pour pouvoir se canonner. Graves avoit 6 vaisseaux & M. de Ternay 7 ; mais comme celui-ci escortoit un convoi précieux , sans doute il n'a pas voulu se déranger de sa route pour courir après l'ennemi. Au reste l'armée est dans le meilleur état ; déjà 2000 hommes de troupes Continentales se sont réunis à elle ; & lorsque Washington aura rassemblé ses milices , elle sortira de Rhode-Island pour seconder les opérations du Général Américain. On dit que les lettres particulières de l'escadre & de l'armée ont été laissées à Bayonne ; on les attendoit Mercredi dernier & elles ont manqué : c'est lorsqu'on les aura reçues qu'on pourra avoir des détails plus circonstanciés du voyage de l'armée & de ses dispositions depuis qu'elle est à terre.

On ne peut tarder à présent à recevoir des nouvelles intéressantes de l'armée de M. de Rochambeau ; celles de M. de Guichen ne sont pas attendues avec moins d'impatience. Il court dans le public l'extrait suivant d'une lettre écrite par un Officier à bord du *Fendant* , dans la baie du Fort-Royal , le 29 Juin.

» Vous aurez été étonné en apprenant que trois combats consécutifs & le renfort d'une flotte & d'une armée , n'ont pas fait changer ici la face des affaires : mais il ne faut pas vous presser de juger. D'a-

bord les trois combats n'ont pas été assez décisifs pour donner à l'un des partis une supériorité marquée sur l'autre ; & lorsque les renforts sont arrivés , le nombre des malades de nos alliés , le besoin de se concerter , de mettre de l'ensemble dans leurs manœuvres & les nôtres , tous ces arrangements indispensables nous ont contrarié , de manière que malgré la vigilance & l'activité de notre Général , il a été impossible , pendant plus de 15 jours , de songer à quelque entreprise. Ce n'est que depuis peu de jours que nous pouvons nous flatter de ne former qu'une armée avec les Espagnols. Auparavant la moitié de leur escadre n'étoit point encore en état d'agir ensemble avec nous , elle n'entendoit point nos signaux , & elle craignoit tant pour son riche convoi , qu'il y auroit eu du risque de chercher l'ennemi. Enfin nous voilà présentement amalgamés , & tous animés du même esprit ; nous partons dans 3 ou 4 jours pour une expédition qui sera glorieuse , s'il en faut juger par l'ardeur des équipages , la force & la beauté de notre armée. S'il eût été possible que notre réunion eût eu lieu deux mois plutôt , nos ennemis n'auroient plus un pouce de terrain dans les Îles du Vent «.

Les avis particuliers d'Espagne annonçoient le départ de M. le Comte d'Estaing pour le 11 de ce mois ; mais un courier extraordinaire , arrivé le 21 de St Ildephonse , y a laissé le Général le 13 au soir. Ce courier , au reste , n'étoit chargé que des dépêches ordinaires de la Cour.

On a vu arriver successivement de Brest les Officiers qui viennent ici prendre leurs instructions , ou qui ont eu des congés : de ce nombre sont MM. de la Touche-Tréville , de Rochechouart & M. de Bougainville. La santé de ce dernier est fort

dérangée ; il y a eu une consultation de Médecins à son sujet ; on lui a ordonné des remèdes en conséquence. Le bruit courroit qu'il iroit remplacer M. de Bouillé à la Martinique ; mais il paroît que ce poste important sera rempli par M. de Bellecombe , que la défense de Pondichery a fait connoître si avantageusement : il partira avec M. de la Touche-Tréville.

« Il est parti de Rochefort au commencement de ce mois , écrit-on de Nantes , un convoi de 20 grands navires marchands pour nos Colonies. Il est escorté par un vaisseau de 74 canons & 2 frégates. — Un Négociant Américain établi ici , a reçu de Philadelphie une lettre du 12 Juillet , dans laquelle on lui marque que le Général Gates s'est mis en marche pour aller faire le siège de Charles-Town , & que Clinton alloit expédier quelques vaisseaux dans la baie de Chesapeak , pour empêcher le passage de Gates , ou plutôt pour prolonger sa marche. — Il y a toujours des corsaires qui croisent le long de nos côtes , où ils font beaucoup de mal au commerce. Un de 20 canons , & un autre de 8 , ont attaqué un petit convoi de 20 barques , sortant de Bayonne , escorté par une gabarre du Roi ; ils en ont pris 7 & dispersé le reste. Plusieurs barques & chasse-marées ont aussi été pris , ainsi qu'un navire nommé le *Courier de Saint-Jean-de-Luz* , allant à Saint-Sébastien , avec un chargement d'assez forte valeur. — Le vaisseau le *Prince de Kaunitz* qui étoit parti de l'Orient pour la Chine avec Pavillon impérial en 1779 , en est de retour à Malaga. Il avoit été armé par le Baron de Proli d'Anvers ; on avoit fait assurer ici d'assez fortes sommes sur ce navire ».

On mande de Brest que le *Sceptre* a été lancé à l'eau le 9 de ce mois , qu'il sera

doublé en cuivre sur-le-champ & aussi-tôt prêt que les autres vaisseaux qu'on vient de désarmer pour le même objet. La plupart de ces navires ont de nouveaux Commandans, dont voici les noms : la *Ville de Paris*, M. de la Touche-Tréville ; l'*Auguste*, M. de Barras ; le *Saint-Esprit*, le Baron d'Arros ; le *Languedoc*, le Marquis de Chabert ; le *Northumberland*, le Marquis de Briqueville ; le *Sceptre*, le Chevalier du Breuil de Rays ; l'*Hector*, le Chevalier de Montecler, & le *Vaillant*, le Chevalier de Sillars. Cette escadre à laquelle pourra se joindre l'*Illustre*, qu'on construit à Rochefort, & peut-être le *Magnanime*, qu'on croit devoir revenir à Brest, pourra partir vers la fin de ce mois ; les vaisseaux armés en flûte, & les transports pour les 5 régimens qu'on embarque, seront prêts avant ce tems-là.

» Le sieur du Casson, commandant le corsaire la *Charlotte*, écrit-on de Dunkerque, qui a amené en dernier lieu une prise au Havre, vient de se signaler de nouveau. Le 9 de ce mois à la hauteur du Cap Beveziers, il a coulé à fond un brigantin de Jersey à Newcastle. L'après-midi du même jour après un combat de 3 quarts d'heure & des plus vifs contre 3 pingres armés (1) batterie couverte, le premier de 10 canons de 12 & de 9 livres de balle, & les deux autres de 10 chacun de 6 & de 4, il en a enlevé deux à l'abordage. Le plus grand qui s'est sauvé a été si maltraité qu'il a dû couler bas. Des deux pris, le sieur du Casson s'est vu obligé d'en rançonner

(1) Ces 3 bâtimens réunis faisoient 30 canons de 12, 9 & 6 liv. de balles. La *Charlotte* n'a que 26 canons de 6.

un pour 350 guinées vu qu'il couloit bas d'eau. Quant à l'autre, il l'a expédié pour le premier Port de France sous la conduite du sieur le Chevalier. Dans le combat, la *Charlotte* a été démâtée de son mât d'artimon. Elle a eu sa grande vergue coupée, ainsi que quelques manœuvres, 4 coups de canon à l'eau & trois hommes blessés. — Dans cet état, le sieur du Cassou s'est trouvé le lendemain 10 au point du jour sous la volée d'une frégate Angloise de 40 canons, qui lui en tira plusieurs coups dans ses voiles. Le sieur du Cassou pour éviter de tomber entre les mains d'un ennemi si supérieur, s'avisa de jeter à la mer sa chaloupe & 4 canons. Cet expédient lui a réussi, au point qu'en 2 heures de tems, son bâtiment qui a déjà une marche supérieure, a dépassé de deux lieues la frégate Angloise qui a été forcée de renoncer à le chasser. Il est rentré hier 12 dans ce Port pour se réparer, & il compte ressortir demain 13 pour continuer sa croisière.

Le Roi a approuvé le plan de la Salle qu'on doit élever sur l'emplacement de l'hôtel de M. le Duc de Choiseul, rue de Richelieu, près du Boulevard, pour la Salle de la Comédie Italienne. M. Heurtié, qui a bâti la Salle de Spectacles de la Ville de Versailles, est chargé de la construction de celle-ci.

On écrit de Beauvais que le village de Bresse, à 3 lieues de cette Ville, essuya la nuit du 1er au 2 de ce mois un orage considérable. Le tonnerre tomba à minuit sur une maison couverte de chaume, comme le sont presque toutes celles de cette Paroisse, en sorte qu'une partie de ce Village a été consumée malgré les secours que les

habitans , animés par la présence & l'exemple de leur Evêque & de leur Curé , purent y apporter. Personne heureusement n'a péri ni n'a été blessé grièvement.

La fête des bonnes Mœurs , appelée par la fondation *Loterie des Filles sages* , a été célébrée le 4 de ce mois à la Paroisse de S. Séverin : quatre des Filles de cette Paroisse ont reçu une somme d'argent qui doit servir à leur établissement. Le zèle du Curé de S. Séverin a aussi fait augmenter cette récompense de la vertu , par les bienfaits de quelques particuliers & par les siens.

» L'Académie de Rouen avoit proposé pour le sujet d'un des Prix qu'elle devoit donner cette année : *Quels avantages résulteroient pour la Province de Normandie de l'établissement d'une Administration Provinciale ; telle que celles formées dans les Provinces du Berry & du Dauphiné , & pour la Généralité de Montauban.* Aucun des ouvrages qui ont concouru ne lui a paru remplir son objet ; un seul a mérité ses éloges ; il a pour devise : *Nunc tandem redit animus naturâ tamen infirmitatis humana , tardiva sunt remedia quam mala.* Elle propose le même sujet pour l'année prochaine. Le sujet du prix des Sciences est aussi remis à la même année ; il s'agit d'assigner d'après une théorie étayée d'expériences , les différences entre la craie , la pierre à chaux , la marne & la terre des os , que la plupart des Chymistes ont jusqu'à présent confondu dans la classe des terres calcaires. Dès l'année dernière elle annonçoit qu'elle avoit prorogé jusqu'en 1781 le concours du prix de 900 liv. destiné à une notice critique & raisonnée des Histo-

riens anciens & modernes de la Neustrie & de la Normandie, depuis l'origine connue jusqu'à ce siècle. Les Mémoires lisiblement écrits en françois & en latin, seront adressés francs de port avant le 1 Juillet 1781 à M. Haillet de la Couronne, Secrétaire perpétuel au Département des Belles-Lettres, & M. L. A. d'Ambourney, Secrétaire perpétuel au Département des Sciences.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Marseille a réservé les Prix qu'elle devoit donner cette année. Les sujets du concours de l'année prochaine, sont 1°. *La Liberté des Mers*, Ode ou Poëme. 2°. *L'Eloge en Prose de Louis de Vendôme, Gouverneur de Provence, Généralissime des Armées de France & d'Espagne*. 3°. *Christophe Colomb dans les fers après la découverte de l'Amérique*, Epître, Ode ou Poëme, sujet ancien dont le prix sera double. L'Académie propose d'avance pour le sujet du prix d'Eloquence de 1782 *l'Eloge de Cook, Voyageur célèbre auquel le Commerce & la Navigation doivent bien des connoissances, & pour lequel la France a marqué la plus haute estime*. Les Ouvrages seront adressés francs de port, avant le 15 Mai, à M. Mouraille, Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue du Tapis verd. L'Académie exclura absolument du concours les Ouvrages qui contiendroient quelque chose d'indécent, de satyrique, de contraire à la Religion & au Gouvernement «.

On écrit de la Province du Dauphiné que la chaleur y a été si forte depuis le milieu du mois de Juillet jusqu'aux premiers jours d'Août, que la terre s'est enflammée dans le marais du Baron de Venterol, entre Lamure & Ponfonnas; cette ignition spontanée étendit ses ravages sur plus de 1900 toises carrées, & sans une forte pluie qui, le

3, survint vers le soir, ce feu auroit fait sans doute de plus grands progrès.

Des lettres de Saignon, petite ville à une demi-lieue d'Apt, en Provence, portent que tout le territoire de ce lieu a été ravagé par deux orages qui se sont succédés du 6 au 13 Août; ils ont emporté des clôtures, des moulins, des maisons, & quelques personnes ont perdu la vie : le pays n'offre plus que l'image d'un désert. Les personnes sensibles au malheur de beaucoup de familles ruinées par ces orages, peuvent adresser les secours qu'elles voudront leur offrir ou à l'Evêque d'Apt ou au Curé de Saignon, en Provence.

Le Présidial de Montpellier, tenant le 13 Juin dernier, trouva dans ses prisons un homme détenu pour une dette de 36 liv. 12 sols : la modicité de la somme annonçoit la détresse & l'impuissance du prisonnier; aussi, sur les conclusions de l'Avocat du Roi, MM. du Présidial accordèrent la liberté à ce malheureux, & arrêterent unanimement de payer son créancier ce qui fut exécuté.

» Depuis long-tems on attendoit de la sagesse du Gouvernement une réforme dans la partie de la Jurisprudence criminelle qui concerne la question. Toutes les ames sensibles gémissaient surtout de voir subsister dans notre Code pénal *la question préparatoire*. — Cette forme cruelle & dangereuse (1) vient d'être abolie par une Loi

(1) Les dangers de la question ont été prouvés dans

qui offre aux regards des François un nouveau monument de la bienfaisance & de la justice de leur auguste Souverain. Cette Loi (c'est une Déclaration du Roi) a été donnée à Versailles le 24 Août dernier, & elle a été enregistrée par le Parlement le 5 Septembre. — S. M. s'exprime ainsi dans le préambule : » Après avoir donné toute
 » notre attention à l'usage dont il s'agit, avoir examiné tous les rapports & tous les inconvéniens
 » & les avoir balancés avec les avantages que la justice en a pu tirer, & qui pourroient en
 » résulter par la suite pour la conviction & la punition des coupables, nous ne pouvons nous
 » refuser aux réflexions & à l'expérience des premiers Magistrats qui nous laissent entrevoir
 » plus de rigueur contre l'accusé, dans ce genre de condamnation, que d'espérance pour la Justice de parvenir, par l'aveu de l'accusé, à compléter la preuve du crime dont il est prévenu, &c. ».

une foule d'Ouvrages ; mais il n'en est point qui présente des détails plus curieux & plus effrayans sur cette coutume barbare que l'*Essai sur l'Histoire générale des Tribunaux*, par M. des Essarts, dont le 6e. Volume a paru depuis peu. L'Auteur rapporte, dans ce Volume, à l'article *Torture* les différentes manières, dont on donne la question chez tous les peuples de l'Univers. Il rappelle ensuite les exemples les plus frappans des méprises fatales qui n'ont exposé que trop souvent l'innocence à partager les tourmens réservés au crime. Ce qu'il y a encore de plus intéressant dans cet article, c'est le développement des motifs qui ont déterminé la plupart des Gouvernemens de l'Europe à proscrire l'usage de la question. L'Ouvrage de M. des Essarts qui est composé de 6 Volumes in-8°. se vend chez *Mérigot le jeune, Libraire, Quai des Augustins, & chez l'Auteur à l'Hôtel de Mory, rue Dauphine*. Le prix des 6 Volumes, franc de port, dans toute l'étendue du Royaume, est de 24 livres.

Le nouveau Règlement, relatif aux Lieutenances Colonelles, a été reçu avec transport par tous les Militaires. Nous ne pouvons mieux l'annoncer qu'en transcrivant la lettre suivante d'un Officier distingué : elle fera connoître les sentimens généraux de reconnoissance qu'elle a fait naître dans tous les Corps : c'est aux Militaires à parler des Ordonnances qui les regardent ; seuls, ils peuvent les apprécier, en sentir les avantages ; nous nous ferons gloire de parler d'après eux, & c'est avec plaisir que nous exposons ici leurs sentimens.

« J'espère M., que vous parlerez avec éloge de l'excellente Ordonnance qui vient de paroître, & qui rend les Lieutenances Colonelles à l'ancienneté. Ce rétablissement de l'ordre fera à jamais chérir des Militaires M. le Prince de Montbarrey. Depuis les Ordonnances qui avoient détruit l'ancienne constitution du Militaire François, & qui avoient ôté aux anciens Officiers l'espérance de ne jamais rien être au-delà de Capitaine, les Régimens qui jusqu'alors avoient été une famille unie s'étoient divisés ; la jalousie & les menées y régnoient. — On n'avoit plus pour les Chefs de Corps cet ancien respect, on leur obéissoit strictement & à regret, & au lieu de cacher leurs fautes quand ils en faisoient, on les publioit : de-là l'aigreur réciproque & les maux qui s'en suivent. — Il n'y avoit d'Officiers avancés que ceux qui ayant des protections pouvoient aller à la Cour, & l'Armée étoit par conséquent au concours à Versailles. Tous ceux qui n'avoient pas ces moyens tâchoient d'obtenir leur retraite & mettoient toute leur adresse à l'avoir la meilleure possible. — A présent aucun Officier ne voudra se retirer, tous espéreront d'arriver au grade de Lieutenant-Colonel

& tâcheront de s'en rendre dignes. L'ordre va être rétabli par l'Ordonnance de M. de Montbarrey qui rend les Lieutenances Colonelles à l'ancienneté; elles seront toujours remplies par d'anciens Officiers que les Corps seront habitués à considérer, qu'ils seconderont de leur mieux; & ces respectables Chefs qui auront vu entrer au service tous ceux qui composent leurs régimens, les regarderont comme leurs enfans. — Il n'est pas besoin pour être un excellent Militaire & Chef de Corps, d'avoir les connoissances & l'esprit de M. de Voltaire; un ancien Officier qui parviendra à ce grade sera certainement en état de le remplir; les Corps savoient se purger de ceux qui n'étoient pas en état d'être à leur tête. Tous les bons Militaires desiroient cette excellente Ordonnance; M. le Prince de Montbarrey vient de les combler de joie; elle ne peut être critiquée que par ceux qui ne connoissent pas le Militaire, ou qui étant ennemis de l'ordre veulent abuser de l'autorité qu'ils peuvent avoir. — Avec quel zèle toute l'armée va servir son jeune Roi qui veut le bonheur de ses sujets dans toutes les parties. — Dans votre Journal M., qui est précisément celui de la Nation, doit être consignée la reconnoissance que doivent les Militaires à M. de Montbarrey «.

De BRUXELLES, le 26 Septembre.

LE Testament de feu S. A. R. le Prince Charles de Lorraine a été communiqué à tous ceux qui y ont part. Le Prince de Starremberg ayant fait avertir toutes les personnes qui ont été au service de S. A. R. de se trouver le 8 de ce mois à dix heures du matin à la Cour, la lecture leur en fut faite en sa présence. L'Empereur, comme héritier universel, est chargé des legs & des pen-

sions viagères que le Prince a faites à tout son monde, & qui sont équivalentes aux gages annuels qu'il leur donnoit ; il l'est également des pensions dont le Prince étoit chargé, en qualité d'héritier de feu la Princesse Charlotte de Lorraine sa sœur. Dans le cas où S. M. I. ne voudroit point se charger de payer les pensions, les biens de S. A. R. doivent être vendus par-tout où ils se trouvent pour en répartir le produit à chacun de ses gens. Tous les intéressés ont prié le Prince de Starremberg de supplier l'Empereur d'accepter l'héritage. S. M. I. leur avoit fait offrir de le leur céder en entier s'ils le préféroient.

Le système de notre Cour, écrit-on de Lisbonne, paroît changé, & le règne des Anglois est fini. Il est question d'armer ici 5 à 6 vaisseaux ; & on pense que c'est pour se joindre à la neutralité armée. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'on fut, il y a quelques jours, à bord de plusieurs corsaires Anglois, & qu'on en retira environ 200 matelots Portugais. Il y a 3 jours (la date de cette lettre est du 5 de ce mois) qu'on voulut aller à bord du vaisseau les *Etats d'Artois* que les Anglois ont armé ici en frégate, & qui devoit partir avant hier pour l'Angleterre. Mais les Anglois refusèrent non-seulement la visite, mais menacèrent encore de faire feu & on se retira. On a donné ordre aux tours ou forteresses qui commandent la rivière, de ne laisser sortir aucun navire Anglois. Ce changement inattendu décèle une résolution vive & stable de garder la neutralité la plus exacte. On dit ici qu'elle est la suite d'une convention signée, il y a peu de jours, avec l'Espagne, & par laquelle notre Cour s'engage à fermer dorénavant ses ports à tous les vaisseaux de guerre & corsaires Anglois, excepté

dans des cas urgens qu'on a sans doute désignés. Alors il ne sera plus permis aux Puissances belligérantes d'amener leurs prises dans nos havres , & encore moins de les y vendre comme par le passé.

Les lettres de Hollande portent que les propriétaires des cinq navires Frisons pris par le Commodore Fielding , quoique naviguans sous le convoi de la République , ont présenté il y a quelques jours à LL. HH. PP. une nouvelle Requête dans laquelle ils demandent d'être indemnisés d'une somme de 150,000 florins pour la perte qu'ils ont soufferte par cette injuste capture , & ce , non compris les frais de procédures qu'ils ont été obligés de payer.

« Le 7 de ce mois , écrit-on de la Haye , on éprouva sur la côte près de Scheveningue , les canons de fer fondu en Angleterre & en Suède , du calibre de 24 & de 18 l. ainsi que 2 autres nommées Carronady. Le Stathouder assista à ces épreuves qui durèrent depuis 9 heures du matin jusqu'à 2 heures après midi. Le canon étoit placé sur une plate-forme & dans des espèces de sabords. 2 canonniers de vaisseau , assistés de quelques ouvriers , faisoient les manœuvres. Les boulets percèrent à une distance de 300 pas avec la charge de 4 liv. de poudre , aussi facilement qu'avec celle de 6 & de 8 les deux bords de la carcasse d'un navire qu'on avoit élevée pour leur servir de but , quoique ces deux bords fussent éloignés l'un de l'autre de 45 pieds du Rhin. On a paru très-satisfait en général de ces expériences ».

PRÉCIS DES GAZETTES ANGL. , du 18 Septembre,

LA division commandée par l'Amiral Darby , partie de la pointe Ste-Hélène le 12 Septembre , étoit devant Torbay le 13. Quand elle sera réunie avec

la division qui est à Plimouth ou déjà en mer sous l'Amiral Digby , l'armée sera de 34 vaisseaux de ligne : elle a ordre de ne revenir dans les Ports qu'après la rentrée des diverses flottes attendues des deux Indes , de la Caroline , &c.

La flotte des Isles du Vent , partie le 1^{er} Août sous l'escorte des vaisseaux de ligne le *Boyne* & le *Preston* , de 50 , a été dispersée le 3 Septembre par un coup de vent du N. O. qui a duré 3 jours : elle étoit à 75 lieues des Sorlingues , par 45 de latitude & 20 de longitude occidentale de Londres. Une partie de cette flotte est arrivée à Liverpool : quelques bâtimens sont rentrés dans la Manche : le *Boyne* a relâché à Plimouth & le *Preston* à Portsmouth.

Le paquebot de Hollande , arrivé le 16 , a apporté des lettres suivant lesquelles il y est arrivé un bâtiment de St-Eustache , avec la nouvelle que l'Amiral Rodney est parti de Ste-Lucie le 3 Août avec 8 vaisseaux de ligne , sans qu'on sâche sa destination. Ce qui fait voir la fausseté de cette nouvelle , c'est que la lettre écrite le 31 Juillet par l'Amiral , est datée de St-Christophe , où il étoit alors avec toute son escadre.

Une Gazette du 16 porte un article daté de Waterford le 3 Septembre , où il est dit qu'un bâtiment (qui n'est point nommé) , arrivé de Madere , rapporte la nouvelle suivante , qui y auroit été apportée de St-Eustache ; savoir que l'Amiral Rodney avoit pris 3 vaisseaux de 74 canons avec quelques transports , allant de St-Eustache à la Martinique , & que cette capture auroit été faite par 4 de ses vaisseaux de 74. (Il n'y a point de date à cette nouvelle , qui a trouvé si peu de croyance , que les Gazettes du 18 ne la répètent point.)

On est surpris à Londres que l'Amiral Rodney ne parle point dans sa lettre du 31 Juillet du départ de la flotte des Isles du Vent pour la Jamaïque ; il circule plusieurs lettres , venues par le même vaisseau , & qui portent que cette flotte est partie le 28 juillet , sous le convoi de 10 vaisseaux de ligne.

T A B L E.

J OURNAL POLITIQUE.	<i>Madrid,</i>	55
<i>Constantinople,</i>	49	<i>Londres,</i> 57
<i>Petersbourg,</i>	50	<i>Versailles,</i> 76
<i>Copenhague,</i>	51	<i>Paris,</i> 77
<i>Vienne,</i>	52	<i>Bruxelles,</i> 92
<i>Hambourg,</i>	53	

Vaisseaux pris sur les Anglois.

LE *John*, de Boston, pour Wybourg; pris par un Corsaire François, & rançonné pour 400 Guinées. — Deux Bâtimens, pris & rançonnés pour 2500 Guinées. — Un Bâtiment, pris & rançonné pour 400 Guinées. — Deux Bâtimens, des Indes Occidentales; pris & envoyés à Bordeaux. — Le *Jenny*, de Londres, pour Christiansund; pris & rançonnés pour 350 Guinées. — L'*Endeavour*, de Neath, pour Falmouth; pris par la *Princesse-Noire*, & rançonné pour 120 Guinées. — Trois Bâtimens, pris & rançonnés pour 1600 Guinées. — Le *Betsy*, pris & envoyé à Christiansund. — Le *Rodney*, de Hull, pour Oporto; pris par les Espagnols. Le *Charming-Nancy*, de Portsmouth, pour Gibraltar; pris par le *Comte-d'Artois*, & envoyé à Bayonne. — Le *Bennet*, pris par le *Comte de Maurepas*, & envoyés à Cherbourg. — Deux Bâtimens, pris & envoyés en Norwége. — La *Madonna-Adolorata*, prise & envoyée à Carthagène. — La *Maria*, prise par un Vaisseau de Guerre François. — Le *Friends*, de Liverpool, pour Londres; pris & rançonné pour 400

Guinées. — Trois Bâtimens , pris & rançonnés pour 400 Guinées.

Vaisseaux pris par les Anglois.

Un Bâtiment , pris & envoyé à Penzance. — Le *Young-Sibrant* , de S. Andero , pour Cadix ; pris & envoyé à Plymouth. — Le *S. Jean* , de Bilbao , pour Brest ; pris & envoyé à Corck. — Un Bâtiment , pris & envoyé à Plymouth. — Deux Bâtimens , pris & envoyés en Irlande. — Un Bâtiment , pris & envoyé en Irlande. — Quatre Bâtimens , pris & envoyés à Liverpool. — Le *Grave* , du Havre , pour Bordeaux ; pris & envoyé à Falmouth. — Trois Bâtimens , pris & envoyés à Mahon. — La *Nymphe* , prise par la *Flore* , & envoyée à Falmouth.

